



J. M. K. de la Roche Del.

1784

N. de Lamoignon Sculp.

Voilà la Monnoie des Tributs que paye le Roi de Portugal

Historie Philosophique des Commerce de l'Inde, par M. de Lamoignon.

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.

VOYAGE
MÉTODIQUE
DU MONDE

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
PAR LA FRÉGATE DU ROI
LA BOUDEUSE,
ET
LA FLÛTE L'ÉTOILE;
EN 1766, 1767, 1768 & 1769.



A PARIS,
Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue S. Jean-de-Beauvais.
De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI.

M. DCC. LXXI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

V O Y A G E
AUTOUR DU MONDE
PAR LA FRÉGATE DU ROI
L' A B O U D E U S E
ET
LA FLÛTE ÉTOILE.
En 1767, 1768 & 1769.



A PARIS,
Chez SAIGNANT & NEON, Libraires, rue S. Jean-de-Beauvais.
De l'Imprimerie de la Citoyenne, par le Citoyen, sous le Vestibule de la Bibliothèque Nationale.

M. D C C L X I
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI



A U R O I .

S I R E ,

Le Voyage dont je vais rendre compte , est le premier de cette espece entrepris par les François & exécuté par les Vaisseaux de VOTRE MAJESTÉ. Le monde entier lui devait déjà la connoissance de la figure de la terre. Ceux de vos Sujets à qui cette

É P I T R E.

importante découverte étoit confiée, choisis entre les plus illustres Savans François, avoient déterminé les dimensions du globe.

L'Amérique, il est vrai, découverte & conquise, la route par mer frayée aux Indes & aux Moluques, sont des prodiges de courage & de succès qui appartiennent sans contestation aux Espagnols & aux Portugais. L'intrépide Magellan, sous les auspices d'un Roi qui se connoissoit en hommes, échappa au malheur si ordinaire à ses pareils, de passer pour un visionnaire; il ouvrit la barrière, franchit les pas difficiles &, malgré le sort qui le priva du plaisir de ramener son vaisseau à Séville d'où il étoit parti, rien ne put lui dérober la gloire d'avoir le premier fait le tour du globe. Encouragés par son exemple, des Navigateurs Anglois & Hollandois trouverent de nouvelles terres & enrichirent l'Europe en l'éclairant.

Mais cette espece de primauté & d'aînesse en matière de découvertes, n'empêche pas les Navigateurs François de revendiquer avec justice une partie de la gloire attachée à ces brillantes, mais pé-

É P I T R E.

nibles entreprises. Plusieurs régions de l'Amérique ont été trouvées par des Sujets courageux des Rois vos Ancêtres ; & Conneville, né à Dieppe, a le premier abordé aux terres australes. Différentes causes tant intérieures qu'extérieures ont paru depuis suspendre à cet égard le goût & l'activité de la nation.

VOTRE MAJESTÉ a voulu profiter du loisir de la paix pour procurer à la Géographie des connoissances utiles à l'humanité. Sous vos auspices, SIRE, nous sommes entrés dans la carrière ; des épreuves de tout genre nous attendoient à chaque pas, la patience & le zèle ne nous ont pas manqué. C'est l'Histoire de nos efforts que j'ose présenter à VOTRE MAJESTÉ ; votre approbation en fera le succès.

Je suis avec le plus profond respect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

S I R E,

Le très-humble & très-soumis serviteur
& sujet, DE BOUGAINVILLE.

DISCOURS

EPI T R E

Il est d'usage de commencer par un
discours de louange à Dieu, & de
remercier le Seigneur de sa bonté
qui nous a fait naître, & de sa
miséricorde qui nous a fait
connaître sa sainte volonté.

NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST
est venu en ce monde pour
nous racheter de toutes nos
iniquités, & nous faire
acquiescer à sa sainte volonté.
C'est pourquoi, il nous faut
nous convertir à Dieu, & nous
faire une sainte vie, & nous
faire une sainte espérance.

DE VOTRE SEIGNEUR
JESUS-CHRIST

Imprimé chez M. de la Rivière
à Paris, chez la Citoyenne, Palais
National, ci-devant des Arts, au Salon
de la Sculpture, le 20 Mars 1793.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

J'AI pensé qu'il seroit à-propos de présenter à la tête de ce récit, l'énumération de tous les voyages exécutés autour du Monde, & des différentes découvertes faites jusqu'à ce jour dans la mer du Sud ou Pacifique.

Ce fut en 1519 que Ferdinand Magellan, Portugais, commandant cinq vaisseaux Espagnols, partit de Séville, trouva le détroit qui porte son nom, par lequel il entra dans la mer Pacifique, où il découvrit deux petites îles désertes dans le Sud de la ligne, ensuite les îles *Larrones*, & enfin les *Philippines*. Son vaisseau, nommé *la Victoire*, revénu en Espagne, seul des cinq, par le cap de Bonne Espérance, fut hissé à terre à Séville, comme un monument de cette expédition, la plus hardie peut-être que les hommes eussent encore faite. Ainsi fut démontrée physiquement, pour la première fois, la sphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

Drack, Anglois, partit de Plymouth avec cinq vaisseaux, le 15 Septembre 1577, y rentra avec un seul le 3 Novembre 1580. Il fit, le

Premier
Voyage au-
tour du
Monde.

Second
Voyage.

second, le tour du globe. La Reine Elisabeth vint manger à son bord, & son vaisseau, nommé *le Pellican*, fut soigneusement conservé à Deptford dans un bassin avec une inscription honorable sur le grand mât. Les découvertes attribuées à Drack sont fort incertaines. On marque sur les Cartes dans la mer du Sud une côte sous le cercle Polaire, plus quelques îles au Nord de la ligne, plus aussi au Nord la *nouvelle Albion*.

Troisième
Voyage.

Le Chevalier Thomas Candih, Anglois, partit de Plymouth le 21 Juillet 1586, avec trois vaisseaux, y rentra avec deux le 9 Septembre 1588. Ce voyage, le troisième fait autour du monde, ne produisit aucune découverte.

Quatrième
Voyage.

Olivier de Nord, Hollandois, sortit de Rotterdam le 2 Juillet 1598, avec quatre vaisseaux, passa le détroit de Magellan, cingla le long des côtes occidentales de l'Amérique, d'où il se rendit aux Larrones, aux Philippines, aux Moluques, au cap de Bonne-Espérance, & rentra à Rotterdam avec un seul vaisseau, le 26 Août 1601. Il n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud.

Cinquième
Voyage.

Georges Spilberg, Hollandois, fit voile de Zélande le 8 Août 1614, avec six navires, per-

dit deux vaisseaux avant que d'être rendu au détroit de Magellan, le traversa, fit des courses sur les côtes du Pérou & du Mexique, d'où, sans rien découvrir dans sa route, il passa aux Larrones & aux Moluques. Deux de ses vaisseaux rentrent dans les ports de Hollande le 1^{er} Juillet 1617.

Presque dans le même tems, Jacques Lemaire & Shouten immortalisoient leur nom. Ils sortent du Texel le 14 Juin 1615, avec les vaisseaux *la Concorde* & *le Horn*, découvrent le détroit qui porte le nom de Lemaire, entrent les premiers dans la mer du Sud en doublant le cap de Horn; y découvrent par quinze degrés quinze minutes de latitude Sud, & environ cent quarante-deux degrés de longitude occidentale de Paris, *l'île des Chiens*; par quinze degrés de latitude Sud à cent lieues dans l'Ouest, *l'île sans Fond*; par quatorze degrés quarante-six minutes Sud, & quinze lieues plus à l'Ouest, *l'île de Water*; à vingt lieues de celle-là dans l'Ouest, *l'île des Mouches*; par les seize degrés dix minutes Sud, & de cent soixante-treize à cent soixante-quinze degrés de longitude occidentale de Paris, deux îles, *celle des Cocos*, & *celle des Traîtres*; cinquante lieues plus Ouest, *celle d'Espérance*, puis *l'île*

Sixieme
Voyage.

de Horn, par quatorze degrés cinquante-six minutes de latitude Sud, environ cent soixante-dix-neuf degrés de longitude orientale de Paris. Ensuite ils cinglent le long des côtes de la Nouvelle Guinée, passent entre son extrémité occidentale & Gilolo, & arrivent à Batavia en Octobre 1616. Georges Spilberg les y arrête, & on les envoie en Europe sur des vaisseaux de la Compagnie : Lemaire meurt de maladie à Maurice, Shouten revoit sa patrie. *La Concorde & le Horn* rentrèrent après deux ans & dix jours.

Septieme
Voyage.

Jacques Lhermite, Hollandois, commandant une flotte de onze vaisseaux, partit en 1623 avec le projet de faire la conquête du Pérou; il entra dans la mer du Sud par le cap de Horn, & guerroya sur les côtes Espagnoles, d'où il se rendit aux Larrones, sans faire aucune découverte dans la mer du Sud, puis à Batavia. Il mourut en sortant du détroit de la Sonde, & son vaisseau, presque seul de sa flotte, territ au Texel le 9 Juillet 1626.

Huinieme
Voyage.

En 1683, Cowley, Anglois, partit de la Virginie; il doubla le cap de Horn, fit diverses courses sur les côtes Espagnoles, se rendit aux Larrones, & revint par le cap de Bonne Espé-

rance en Angleterre, où il arriva le 12 Octobre 1686. Ce navigateur n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud; il prétend avoir découvert dans celle du Nord, par quarante-sept degrés de latitude australe, & à quatre-vingts lieues de la côte des Patagons, l'île *Pepis*. Je l'ai cherchée trois fois, & les Anglois deux, sans la trouver.

Wood Roger, Anglois, sortit de Bristol le 2 Aout 1708, passa le cap de Horn, fit la guerre sur les côtes Espagnoles jusqu'en Californie, d'où par une route frayée déjà plusieurs fois, il passa aux Larrones, aux Moluques, à Batavia, & doublant le cap de Bonne Espérance, il territ aux Dunes le 1^{er} Octobre 1711.

Neuvieme
Voyage.

Dix ans après, Rogewin, Hollandois, sortit du Texel avec trois vaisseaux; il entra dans la mer du Sud par le cap de Horn, y chercha la terre de *Davis* sans la trouver; découvrit dans le Sud du Tropicque austral l'île de *Pâques*, dont la latitude est incertaine; puis, entre le quinzieme & le seizieme parallele austral, les îles *Pernicieuses*, où il perdit un de ses vaisseaux; puis à-peu-près dans la même latitude, les îles *Aurore*, *Vespres*, le *Labyrinthe* composé de six îles, & l'île de la *Récréation*, où il relâcha. Il découvrit ensuite sous le

Dixieme
Voyage.

douzieme parallele Sud trois îles, qu'il nomma *îles de Bauman*, & enfin sous le onzieme parallele austral, les *îles de Tienhoven & Groningue*; navigant ensuite le long de la Nouvelle Guinée & des Terres des Papous, il vint aborder à Batavia, où ses vaisseaux furent confisqués. L'Amiral Roggewin repassa en Hollande de sa personne sur les vaisseaux de la Compagnie, & arriva au Texel le 11 Juillet 1723, six cents quatre-vingts-jours après son départ du même lieu.

Onzieme
Voyage.

Le goût des grandes navigations paroissoit entièrement éteint, lorsqu'en 1741 l'Amiral Anson fit autour du globe le voyage dont l'excellente relation est entre les mains de tout le monde, & qui n'a rien ajouté à la Géographie.

Douzieme
Voyage.

Depuis ce voyage de l'Amiral Anson, il ne s'en est point fait de grand pendant plus de vingt années. L'esprit de découverte a semblé récemment se ranimer. Le Commodore Byron part des Dunes le 20 Juin 1764, traverse le détroit de Magellan, découvre quelques îles dans la mer du Sud, faisant sa route presque au Nord-Ouest, arrive à Batavia le 28 Novembre 1765, au Cap le 24 Février 1766, & le 9 Mai aux Dunes, six cents quatre-vingt-huit jours après son départ.

Deux mois après le retour du Commodore Byron, le Capitaine Wallas part d'Angleterre avec les vaisseaux *le Delfin* & *le Swallow*, il traverse le détroit de Magellan; est séparé du *Swallow*, que commandoit le Capitaine Carteret, au débouquement dans la mer du Sud; il y découvre une île environ par le dix-huitième parallèle à-peu-près en Août 1767; il remonte vers la ligne, passe entre les terres des Papous, arrive à Batavia en Janvier 1768, relâche au cap de Bonne-Espérance, & enfin rentre en Angleterre au mois de Mai de la même année.

Treizieme
Voyage.

Son compagnon Carteret, après avoir essuyé beaucoup de miseres dans la mer du Sud, arrive à Macassar au mois de Mars 1768, avec perte de presque tout son équipage, à Batavia le 15 Septembre, au cap de Bonne-Espérance à la fin de Décembre. On verra que je l'ai rencontré à la mer le 18 Février 1769, environ par les onze degrés de latitude septentrionale. Il n'est arrivé en Angleterre qu'au mois de Juin.

On voit que de ces treize voyages (1) autour du Monde, aucun n'appartient à la nation Fran-

(1) Dom Pernetty, dans sa *Dissertation sur l'Amérique*, parle d'un Voyage autour du Monde, fait en 1719 par le Capitaine Shelwosk; je n'ai aucune connoissance de ce voyage.

çoise, & que six seulement ont été faits avec l'esprit de découverte; sçavoir, ceux de Magellan, de Drack, de Lemaire, de Roggewin, de Byron & de Wallas; les autres navigateurs, qui n'avoient pour objet que de s'enrichir par les courses sur les Espagnols, ont suivi des routes connues sans étendre la connoissance du globe.

En 1714, un François, nommé *la Barbinais le Genil*, étoit parti sur un vaisseau particulier, pour aller faire la contrebande sur les côtes du Chili & du Pérou. De-là il se rendit en Chine, où après avoir séjourné près d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua sur un autre bâtiment que celui qui l'y avoit amené, & revint en Europe, ayant à la vérité fait de sa personne le tour du Monde, mais sans qu'on puisse dire que ce soit un voyage autour du Monde fait par la Nation Françoisé.

Parlons maintenant de ceux qui partant, soit d'Europe, soit des côtes occidentales de l'Amérique méridionale, soit des Indes orientales, ont fait des découvertes dans la mer du Sud, sans avoir fait le tour du Monde.

Il paroît que c'est un François, *Paulmier de Gonneville*, qui a fait les premières en 1503 &

1504; on ignore où sont situées les terres auxquelles il a abordé, & dont il a ramené un habitant, que le Gouvernement n'a point renvoyé dans sa patrie, mais auquel Gonnevillle, se croyant alors personnellement engagé envers lui, a fait épouser son héritière.

Alfonse de Salazar, Espagnol, découvrit en 1525 l'île de *Saint-Barthelemi* à quatorze degrés de latitude Nord, & environ cent cinquante-huit degrés de longitude à l'Est de Paris.

Alvar de Saavedra, parti d'un port du Mexique en 1526, découvrit entre le neuvième & le onzième parallèle Nord, un amas d'îles qu'il nomma les *îles des Rois*, à-peu-près par la même longitude que l'île *Saint-Barthelemi*; il se rendit ensuite aux Philippines & aux Moluques; & en revenant au Mexique, il eut le premier connoissance des îles ou terres nommées *Nouvelle Guinée* & *Terre des Papous*. Il découvrit encore par douze degrés Nord, environ à quatre-vingts lieues dans l'Est des îles des Rois, une suite d'îles basses, nommées les *îles des Barbus*.

Diégo Hurtado & Fernand de Grijalva, partis du Mexique en 1433 pour reconnoître la mer du Sud, ne découvrirent qu'une île située par

vingt degrés trente minutes de latitude Nord , environ à cent degrés de longitude Ouest de Paris. Ils la nommerent *île Saint-Thomas*.

Jean Gaëtan, appareillé du Mexique en 1542, fit aussi sa route au Nord de la ligne. Il y découvrit entre le vingtième & le neuvième parallèle , à des longitudes différentes , plusieurs îles ; sçavoir , *Rocca Partida* , les *îles du Corail* , celles du *Jardin* , la *Matelote* , l'*île d'Aréxise* , & enfin il aborda à la Nouvelle Guinée , ou plutôt , suivant son rapport , à la *Nouvelle Bretagne* ; mais Dampierre n'avoit pas encore découvert le passage qui porte son nom.

Le voyage suivant est plus fameux que tous les précédens.

Alvar de Mendoce & Mindana , partis du Pérou en 1567 , découvrirent les îles célèbres que leur richesse fit nommer *îles de Salomon* ; mais, en supposant que les détails rapportés sur la richesse de ces îles ne soient pas fabuleux , on ignore où elles sont situées , & c'est vainement qu'on les a recherchées depuis. Il paroît seulement qu'elles sont dans la partie australe de la ligne entre le huitième & le douzième parallèle. L'*île Isabella* & la *terre de Guadalcanal* , dont les mêmes voya-

geurs font mention, ne font pas mieux connues.

En 1595, Alvar de Mindana, compagnon de Mendoce dans le voyage précédent, repartit du Pérou avec quatre navires pour la recherche des îles de Salomon. Il avoit avec lui Fernand de Quiros, devenu depuis célèbre par ses propres découvertes. Mindana découvrit entre le neuvième & le onzième parallèle méridional, environ par cent huit degrés à l'Ouest de Paris, les îles *Saint-Pierre, Magdelaine, la Dominique & Christine*, qu'il nomma *les Marquises de Mendoce*, du nom de Dona Isabella de Mendoce, qui étoit du voyage; environ vingt-quatre degrés plus à l'Ouest, il découvrit les îles *Saint-Bernard*; presque à deux cents lieues dans l'Ouest de celles-ci, l'île *Solitaire*, & enfin l'île *Sainte-Croix*, située à-peu-près par cent quarante degrés de longitude orientale de Paris. La flotte navigea de-là aux Larrones, & enfin aux Philippines, où n'arriva pas le Général Mindana: on n'a pas sçu ce qu'étoit devenu son navire.

Fernand de Quiros, compagnon de l'infortuné Mindana, avoit ramené au Pérou Dona Isabella. Il en repartit avec deux vaisseaux le 21 Décembre 1605, & prit sa route à-peu-près dans

l'Oueſt-Sud-Oueſt. Il découvrit d'abord une petite île vers le vingt-cinquième degré de latitude Sud, environ par cent vingt-quatre degrés de longitude occidentale de Paris; puis entre dix-huit & dix-neuf degrés Sud, ſept ou huit autres îles baſſes & preſque noyées, qui portent ſon nom; & par le treizième degré de latitude Sud, environ cent cinquante-ſept degrés à l'Oueſt de Paris, l'île qu'il nomma *de la belle Nation*. En recherchant enſuite l'île *Sainte-Croix* qu'il avoit vue dans ſon premier voyage, recherche qui fut vaine, il découvrit par treize degrés de latitude Sud, & à-peu-près cent ſoixante-ſeize degrés de longitude orientale de Paris, l'île *de Taumaco*, puis à environ cent lieues à l'Oueſt de cette île, par quinze degrés de latitude Sud, une grande terre qu'il nomma la *terre australe du Saint-Eſprit*, terre que les divers Géographes ont diverſement placée. Là, il finit de courir à l'Oueſt, & reprit la route du Mexique, où il ſe rendit à la fin de l'année 1606, après avoir encore infructueuſement cherché l'île *Sainte-Croix*.

Abel Taſman, ſorti de Batavia le 14 Août 1642, découvrit par quarante-deux degrés de latitude australe, & environ cent cinquante-cinq

degrés à l'Est de Paris , une terre qu'il nomma *Vandiemèn* ; il la quitta faisant route à Ouest , & environ à cent soixante degrés de notre longitude orientale , il découvrit la *Nouvelle Zélande* par quarante-deux degrés dix minutes Sud. Il en suivit la côte environ jusqu'au trente-quatre degré de latitude Sud , d'où il cingla au Nord-Est , & découvrit par vingt-deux degrés trente-cinq minutes , environ cent soixante-quatorze degrés à l'Est de Paris , les îles *Pylstaart* , *Amsterdam* & *Roterdam*. Il ne poussa pas ses recherches plus loin , & revint à Batavia en passant entre la Nouvelle Guinée & Gilolo.

On a donné le nom général de *Nouvelle Hollande* à une vaste suite , soit de terres , soit d'îles , qui s'étend depuis le sixième jusqu'au trente-quatrième degré de latitude australe , entre le cent cinquième & le cent quarantième degré de longitude orientale du méridien de Paris. Il étoit juste de la nommer ainsi , puisque ce sont presque tous navigateurs Hollandois qui ont reconnu les différentes parties de cette contrée. La première terre découverte en ces parages , fut la terre de *Concorde* , autrement appelée d'*Endracht* , du nom de celui qui l'a trouvée en 1616 , par le vingt-quatre & vingt-cinquième degré de

latitude Sud. En 1618, une autre partie de cette terre, située à-peu-près sous le quinzième parallèle, fut découverte par *Zéachen*, qui lui donna le nom d'*Arnhem* & de *Diemen*; & ce pays n'est pas le même que celui nommé depuis *Diemen* par *Tasman*. En 1619, *Jean d'Edels* donna son nom à une portion méridionale de la Nouvelle Hollande. Une autre portion, située entre le trentième & le trente-troisième parallèle, reçut celui de *Leuwin*. *Pierre de Nuiſ* en 1627, imposa le sien à une côte qui paroît faire la suite de celle de *Leuwin* dans l'Ouest. *Guillaume de Witt* appella de son nom une partie de la côte occidentale, voisine du tropique du Capricorne, quoiqu'elle dût porter celui du Capitaine *Viane*, Hollandois, qui en 1628, avoit payé l'honneur de cette découverte par la perte de son navire & de toutes ses richesses.

Dans la même année 1628, entre le dixième & le vingtième parallèle, le grand golfe de la *Carpentarie* fut découvert par *Pierre Carpenter*, Hollandois, & cette nation a souvent depuis fait reconnoître toute cette côte.

Dampierre, Anglois, partant de la grande *Timor*, avoit fait en 1687 un premier voyage sur les côtes de la Nouvelle Hollande, & étoit

abordé entre la terre d'*Arnhem* & celle de *Diemen* ; cette course , fort courte , n'avoit produit aucune découverte. En 1699 , il partit d'Angleterre avec l'intention expresse de reconnoître toute cette région sur laquelle les Hollandois ne publioient point les lumieres qu'ils possédoient. Il en parcourut la côte occidentale depuis le vint-huitieme jusqu'au quinzieme parallele. Il eut la vûe de la terre de *Concorde* , de celle de *Witt* , & conjectura qu'il pouvoit exister un passage au Sud de la *Carpentarie*. Il retourna ensuite à *Timor* , d'où il revint visiter les îles des *Papous* , longea la *Nouvelle Guinée* , découvrit le passage qui porte son nom , appella *Nouvelle Bretagne* la grande île qui forme ce détroit à l'Est , & reprit sa course pour *Timor* le long de la *Nouvelle Guinée*. C'est ce même *Dampierre* qui , depuis 1683 jusqu'en 1691 , tantôt *Flibustier* , tantôt *Commerçant* , avoit fait le tour du Monde en changeant de navires.

Tel est l'exposé succinct des divers voyages autour du globe , & des découvertes différentes faites dans le vaste Océan Pacifique , jusqu'au tems de notre départ de France. Avant que de commencer le récit de l'expédition qui m'a été

confiée, qu'il me soit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amusement : c'est sur-tout pour les Marins qu'elle est faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe, n'offre pas la ressource des voyages de mer faits en tems de guerre, lesquels fournissent des scènes intéressantes pour les gens du monde. Encore si l'habitude d'écrire avoit pû m'apprendre à sauver par la forme une partie de la sécheresse du fonds ! Mais, quoiqu'iniré aux Sciences dès ma plus tendre jeunesse, où les leçons, que daigna me donner M. d'Alembert, me mirent dans le cas de présenter à l'indulgence du Public un Ouvrage sur la Géométrie, je suis maintenant bien loin du sanctuaire des Sciences & des Lettres ; mes idées & mon style n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante & sauvage que je mene depuis douze ans. Ce n'est ni dans les forêts du Canada, ni sur le sein des mers, que l'on se forme à l'art d'écrire, & j'ai perdu un frere dont la plume aimée du Public, eût aidé à la mienne.

Au reste, je ne cite ni ne contredis personne ; je prétends encore moins établir ou combattre aucune hypothèse. Quand même les différences
très.

très-sensibles, que j'ai remarquées dans les diverses contrées où j'ai abordé, ne m'auroient pas empêché de me livrer à cet esprit de système, si commun aujourd'hui, & cependant si peu compatible avec la vraie Philosophie, comment aurois-je pû espérer que ma chimere, quelque vraisemblance que je sçusse lui donner, pût jamais faire fortune ? Je suis voyageur & marin ; c'est-à-dire, un menteur, & un imbécille aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux & superbes qui, dans les ombres de leur cabinet, philosophe à perte de vûe sur le Monde & ses habitans, & soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir & de penser.

Je finirai ce discours en rendant justice au courage, au zèle, à la patience invincible des Officiers (1) & équipages de mes deux vaisseaux. Il

(1) L'Etat Major de la frégate *la Boudouise*, étoit composé de MM. de Bougainville, Capitaine de Vaisseau ; Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot ; Chevalier de Bourmand, Chevalier d'Oraison, Chevalier du Bouchage, Enseignes de Vaisseau ; Cheva-

18 DISCOURS PRELIMINAIRE.

n'a pas été nécessaire de les animer par un traitement extraordinaire, tel que celui que les Anglois ont cru devoir faire aux équipages de M. Byron. Leur constance a été à l'épreuve des positions les plus critiques, & leur bonne volonté ne s'est pas un instant rallentie. C'est que la Nation Françoisé est capable de vaincre les plus grandes difficultés, & que rien n'est impossible à ses efforts, toutes les fois qu'elle voudra se croire elle-même l'égale, au-moins, de telle nation que ce soit au monde.

lier de Suzannet, Chevalier de Kué, Gardes de la Marine, faisant fonctions d'Officiers; le Corre, Officier Marchand; Saint-Germain, Ecrivain; la Veze, Aumônier; la Porte, Chirurgien Major.

L'Etat Major de la flûte *l'Etoile*, étoit composé de MM. Chefnard de la Giraudais, Capitaine de Brûlot; Caro, Lieute-

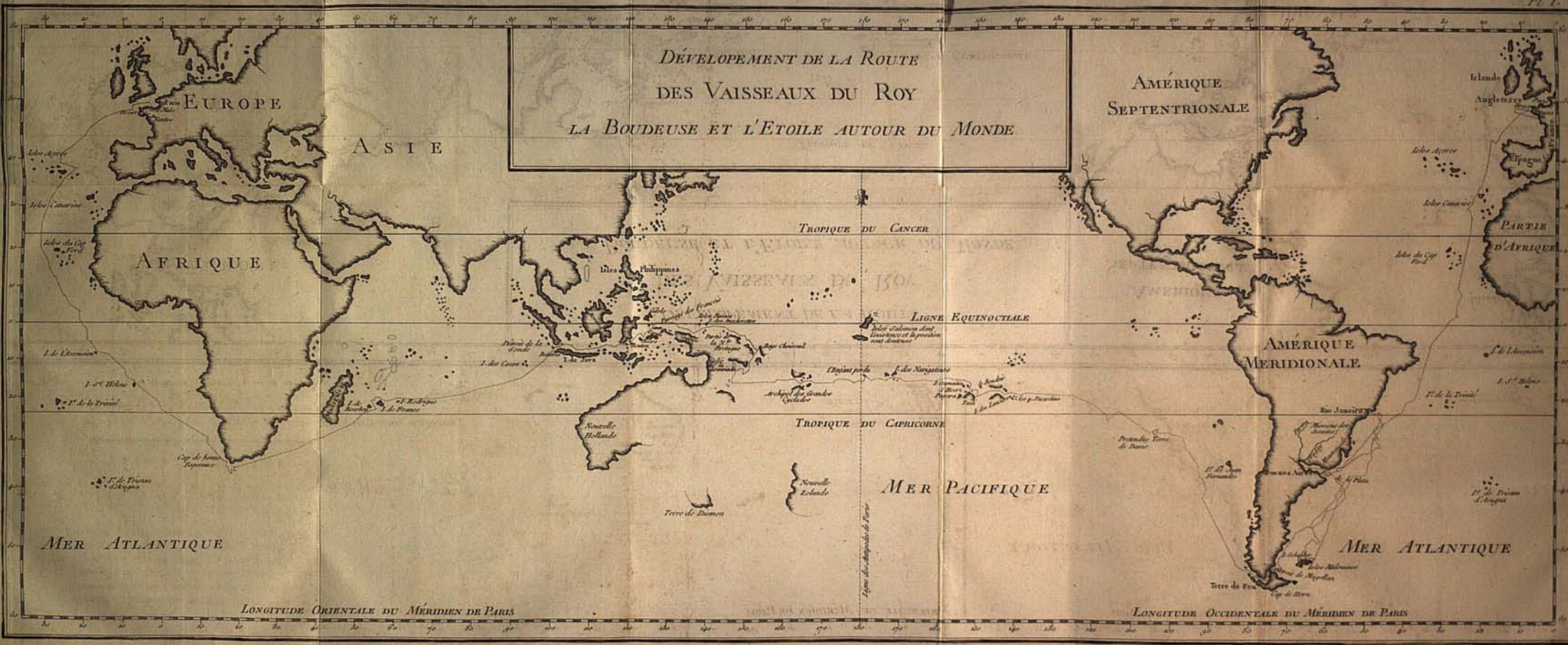
nant des Vaisseaux de la Compagnie des Indes; Donat, Landais, Fontaine & Lavary-le-Roi, Officiers Marchands; Michaud, Ecrivain; Vivès, Chirurgien Major.

Il y avoit de plus, MM. de Commerçon, Médecin; Verron, Astronome, & de Romainville, Ingénieur.





DÉVELOPEMENT DE LA ROUTE
DES VAISSEAUX DU ROY
LA BOUDEUSE ET L'ÉTOILE AUTOUR DU MONDE



EUROPE

ASIE

AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE

AFRIQUE

MER ATLANTIQUE

TROPIQUE DU CANCER

LIGNE EQUINOCTIALE

TROPIQUE DU CAPRICORNE

MER PACIFIQUE

AMÉRIQUE
MÉRIDIIONALE

MER ATLANTIQUE

LONGITUDE ORIENTALE DU MÉRIDIEN DE PARIS

LONGITUDE OCCIDENTALE DU MÉRIDIEN DE PARIS

Iles Philippines

Iles Sandwiches

Île de Norgambour

Nouvelle Zélande

Terre de Diemen

Terre de Danc

Île de Juan Fernandez

Terre de Feu

Île de Angleterre

PARTIE
D'AFRIQUE

Île de la Trinité

Île de Tristan d'Acunha

Cap de Bonne Espérance

Île de Madagascar

Île de Comore

Île de Cap Verde

Île de l'Ascension

Île de St. Helene

Île de la Trinité

Île de Tristan d'Acunha

Cap de Bonne Espérance

Île de Madagascar

Île de France

Port de la Sonde

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Molouche

Île de Timor

Île de Sumbawa

Île de Flores

Île de Solor

Île de Alor

Île de Bacan

Île de Seram

Île de Tanimbar

Île de Makassar

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Molouche

Île de Timor

Île de Sumbawa

Île de Flores

Île de Solor

Île de Alor

Île de Bacan

Île de Seram

Île de Tanimbar

Île de Makassar

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Île de Sumatra

Île de Celebes

Île de Java

Î



VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

PREMIERE PARTIE,

*Contenant depuis le départ de France, jusqu'à la
sortie du détroit de Magellan.*

CHAPITRE PREMIER.

*Départ de la Boudeuse de Nantes; relâche à Brest; route de
Brest à Monte-video; jonction avec les frégates Espagnoles
pour la remise des îles Malouines.*



ANS le mois de Février 1764, la France
avoit commencé un établissement aux îles
Malouines. L'Espagne revendiqua ces îles,
comme étant une dépendance du continent
de l'Amérique méridionale; & son droit ayant été reconnu
par le Roi, je reçus ordre d'aller remettre notre établisse-

Objet du
Voyage.

1766.
Novembre;

ment aux Espagnols, & de me rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate la *Boudeuse*, de vingt-six canons de douze, & je devois être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Etoile*, destinée à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation, & à me suivre pendant le reste de la campagne. Le retard, que diverses circonstances ont mis à la jonction de cette flûte avec moi, a allongé ma campagne de près de huit mois.

Départ de
Nantes.

Dans les premiers jours du mois de Novembre 1766, je me rendis à Nantes où la *Boudeuse* venoit d'être construite, & où M. Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot, mon second, en faisoit l'armement. Le 5 de ce mois, nous descendîmes de Painbeuf à Mindin pour achever de l'armer; & le 15, nous fîmes voile de cette rade, pour nous rendre à la rivière de la Plata. Je devois y trouver les deux frégates Espagnoles la *Esmeralda* & la *Liebre*, sorties du Ferrol le 17 Octobre, & dont le Commandant étoit chargé de recevoir les îles Malouines au nom de Sa Majesté Catholique.

Coup de vent.

Le 17 au matin, nous essayâmes un coup de vent violent de la partie du Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest; il renforça dans la nuit, que nous passâmes à sec de voiles & les basses vergues amenées, le point de dessous de la misaine, sous laquelle nous capeyions auparavant, ayant été emporté. Le 18, à quatre heures du matin, notre petit mât de hune rompit à la moitié environ de sa hauteur: le grand mât de hune résista jusqu'à huit heures, qu'il rompit dans le chouquet du grand mât, dont il fit consentir le ton. Ce dernier événement nous mettoit dans l'impossibilité de

continuer notre route, & je pris le parti de relâcher à Brest, où nous entrâmes le 21 Novembre. Relâche à Brest.

Ce coup de vent, & le dégréement qu'il avoit occasionné, me mirent dans le cas de faire les remarques suivantes sur l'état & les qualités de la frégate que je commandois.

1°. Son énorme rentrée laissant trop peu d'ouverture à l'angle que font les haubans avec les mâts majeurs, ceux-ci n'étoient pas assez appuyés.

2°. Le défaut précédent devoit d'une plus grande conséquence par la nature du lest, que la grande quantité des vivres dont nous étions pourvus, nous avoit contraints d'embarquer. Quarante tonneaux de lest, distribués des deux côtés de la carlingue à peu de distance de celle-ci, & douze canons de douze placés au pied de l'archipompe (nous n'en avions que quatorze montés sur le pont), formoient un poids considérable, lequel, très-abaislé au-dessous du centre de gravité, & presque réuni sur la carlingue, mettoit la mâture en danger, pour peu qu'il y eût de roulis.

Ces considérations me déterminèrent à faire diminuer la hauteur excessive de nos mâts, & à changer notre artillerie de douze contre du canon de huit. Outre la diminution de près de vingt tonneaux de poids, tant à fond de cale que sur le pont, gagnée par ce changement d'artillerie, le peu de largeur de la frégate suffisoit pour le rendre nécessaire. Il s'en faut d'environ deux pieds qu'elle n'ait le bau des frégates faites pour porter du douze.

Malgré ces changemens qui me furent accordés, je ne pouvois me dissimuler que mon bâtiment n'étoit pas propre à naviguer dans les mers qui entourent le cap de

Horn. J'avois éprouvé dans le coup de vent , qu'il faisoit de l'eau par tous ses hauts , & je devois m'attendre au risque d'avoir une partie de mon biscuit pourrie par l'eau qui , pendant le mauvais tems , s'introduiroit infailliblement dans les soutes ; inconvéniens dont les suites seroient sans ressource dans le voyage que nous entreprenions. Je demandai donc qu'il me fût permis de renvoyer la Boudeuse des îles Malouines en France , sous les ordres du Chevalier Bournand, Lieutenant de vaisseau ; & de continuer le voyage avec la seule frêle l'Etoile , dans le cas où les longues nuits de l'hiver m'interdiroient le passage du détroit de Magellan. J'obtins cette permission , & le 4 Décembre, notre mâture étant réparée , l'artillerie changée, la frégate entièrement récalfatée dans ses hauts , je sortis du port & vins mouiller en rade , où nous passâmes la journée à embarquer les poudres & rider les hauts-bans.

Décembre.
Départ de
Brest.

Le 5 à midi nous appareillâmes de la rade de Brest. Je fus obligé de couper mon cable , le vent d'Est très-frais & le jussant empêchant de virer à pic , & me faisant appréhender d'abattre trop près de la côte. Mon Etat major étoit composé de onze Officiers , trois volontaires , & l'équipage de deux cens trois matelots , Officiers mariniens , soldats , mouffes & domestiques. M. le Prince de Nassau Sieghen avoit obtenu du Roi la permission de faire cette campagne. A quatre heures après midi , le milieu de l'île d'Ouessant me restoit au Nord-quart-Nord-Est du compas , & ce fut d'où je pris mon point de départ.

Pendant les premiers jours , nous eûmes assez constamment les vents d'Ouest-Nord-Ouest au Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest , grand frais. Le 17 après midi , on eut con-

noissance des *Salvages*, le 18 de l'île de *Palme*, & le 19 de l'île de *Fer*. Ce qu'on nomme les *Salvages*, est une petite île d'environ une lieue d'étendue de l'Est à l'Ouest; elle est basse au milieu, mais à chaque extrémité s'élève un petit mondrain; une chaîne de roches, dont quelques-unes paroissent au-dessus de l'eau, s'étendent du côté de l'Ouest à deux lieues de l'île: il y a aussi du côté de l'Est quelques brifans, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup.

Description
des *Salvages*.

La vue de cet écueil nous avoit avertis d'une grande erreur dans notre route; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connoissance des îles *Canaries*, dont la position est exactement déterminée. La vue de l'île de *Fer* me donna avec certitude cette correction que j'attendois. Le 19 à midi j'observai la latitude, & en la faisant cadrer avec le relevement de l'île de *Fer*, pris à cette même heure, je trouvai une différence de quatre degrés sept minutes dont j'étois plus Est que mon estime. Cette erreur est fréquente dans la traversée du cap *Finistere* aux *Canaries*, & je l'avois éprouvée en d'autres voyages: les courans, par le travers du détroit de *Gibraltar*, portant à l'Est avec rapidité.

Erreur dans
l'estime de la
route.

J'eus en même tems occasion de remarquer que les *Salvages* sont mal placés sur la carte de *M. Bellin*. En effet, lorsque nous en eûmes connoissance le 17 après midi, la longitude que nous donnoit leur relevement, différoit de notre estime de trois degrés dix-sept minutes à l'Est. Cependant cette même différence s'est trouvée, le 19, de quatre degrés sept minutes, en corrigeant notre point sur le relevement de l'île de *Fer*, dont la longitude est déterminée par des observations astronomiques. Il est

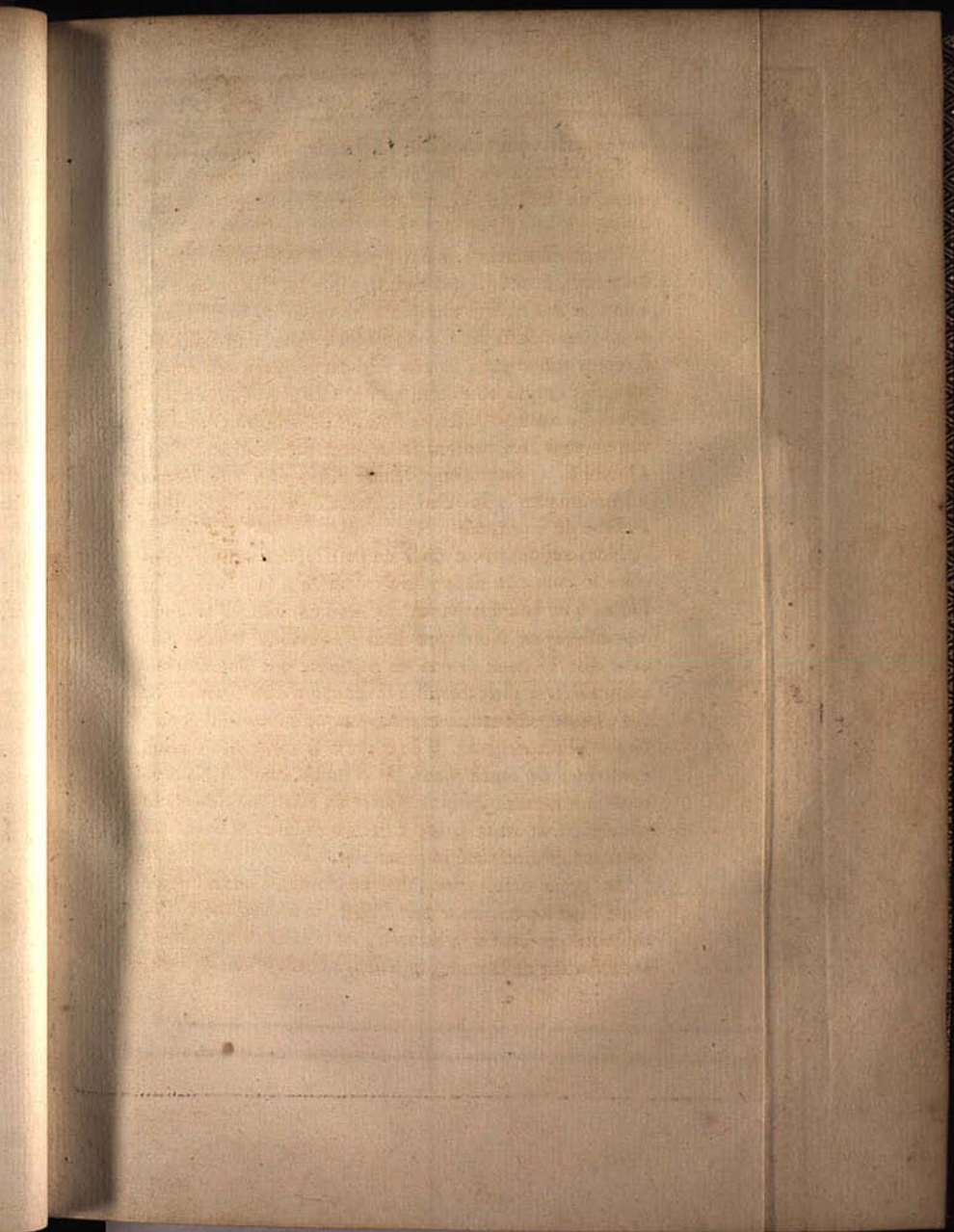
Position des
Salvages rec-
tifiée.

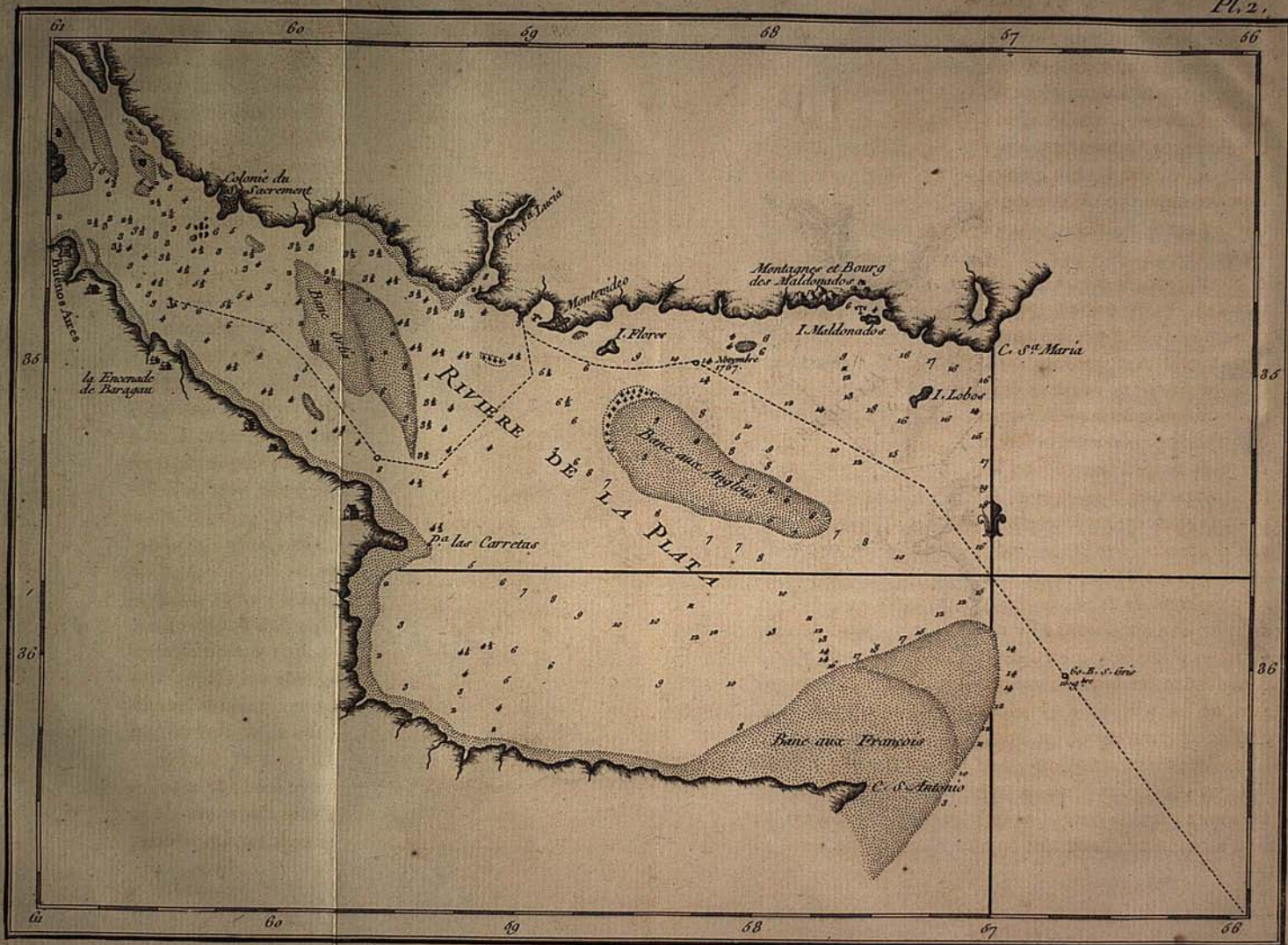
ces Ouest; aussi quand, le 29 Janvier au soir, on vit la terre, j'estimois à midi qu'elle me restoit à douze ou quinze lieues de distance, ce qui me fit naître la réflexion suivante.

Un grand nombre de navigateurs se sont plaints, depuis longtems, & se plaignent encore que les Cartes, sur-tout celles de M. Bellin, marquent les côtes du Brésil beaucoup trop à l'Est. Ils se fondent sur ce que, dans leurs différentes traversées, ils ont souvent apperçu ces côtes, lorsqu'ils croyoient en être encore à quatre-vingts ou cent lieues. Ils ajoutent qu'ils ont éprouvé plusieurs fois que dans ces parages, les courans les avoient portés dans le Sud-Ouest: & ils aiment mieux taxer d'erreur les observations astronomiques & les Cartes, que d'en croire susceptible l'estime de leur route.

Nous aurions pu, d'après un pareil raisonnement, conclure le contraire dans notre traversée à la rivière de la Plata, si un heureux hazard ne nous eût indiqué la raison des différences Nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de frai de poissons, que nous rencontrâmes le 29, étoit soumis à la direction d'un courant: & son éloignement des côtes prouvoit que ce courant régnoit depuis plusieurs jours. Il étoit donc la cause des erreurs constantes de notre route; les courans, que les Navigateurs ont souvent éprouvé porter au Sud-Ouest dans ces parages, sont donc sujets à des variations, & prennent quelquefois une direction contraire.

Sur cette observation bien constatée, comme notre route étoit à-peu-près le Sud-Ouest, je fus autorisé à corriger nos erreurs sur la distance, en la faisant cadrer avec l'observation de latitude, & à ne pas corriger l'air de vent.





Je dois à cette méthode d'avoir eu connoissance de terre , presque au moment où me la montrait mon estime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'Ouest, d'après l'estime journaliere, en se contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'observation méridienne, étoient à terre, long-tems avant que nous ne l'eussions apperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la côte du Brésil est plus à l'Ouest que ne le marque M. Bellin ?

En général, il paroît que, dans cette partie, les courans varient, & portent quelquefois au Nord-Est, plus souvent au Sud-Ouest. Un coup d'œil sur le gissement de la côte suffit pour prouver qu'ils ne doivent suivre que l'une ou l'autre de ces deux directions, & il est toujours facile de distinguer laquelle regne, par les différences Nord ou Sud que donnent les observations de latitude. C'est à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les Navigateurs se plaignent, & je pense que M. Bellin place exactement les côtes du Brésil. Je le crois d'autant plus volontiers, que la longitude de Rio-Janéiro a été déterminée par MM. Godin & l'Abbé de la Caille, qui s'y rencontrèrent en 1751, & qu'il y a aussi eu des observations de longitude faites à Fernambuc & à Buénos-Aires. Ces trois points déterminés, il ne sçauroit y avoir d'erreur considérable sur la position en longitude des côtes orientales de l'Amérique, depuis le huitieme jusqu'au trentecinquieme parallele de latitude australe; & c'est ce que l'expérience nous a confirmé.

Depuis le 27 Janvier nous avions le fond, & le 29 au soir, nous vîmes la terre, sans qu'il nous fut permis de la bien reconnoître, parce que le jour étoit sur son déclin,

D ij

Observation
sur les courans.

Entrée dans
la riviere de la
Plata.

& que les terres de cette côte sont fort basses. La nuit fut obscure, avec de la pluie & du tonnerre. Nous la passâmes en panne sous les huniers aux bas ris & le cap au large. Le 30, les premiers rayons du jour naissant nous firent apercevoir les montagnes *des Maldonades*. Alors il nous fut facile de reconnoître que la terre vue la veille, étoit *l'île de Lobos*. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée étoit trente-cinq degrés seize minutes vingt secondes, nous devons la prendre pour le *cap Sainte-Marie*, que M. Bellin place par trente-cinq degrés quinze minutes, tandis que sa latitude vraie est trente-quatre degrés cinquante-cinq minutes. Je relève cette fausse position, parce qu'elle est dangereuse. Un navire qui, cinglant par trente-cinq degrés quinze minutes de latitude Sud, croiroit aller chercher le *cap Sainte-Marie*, courroit le risque de rencontrer *le banc aux Anglois*, avant que d'avoir reconnu aucune terre. Cependant la sonde l'avertiroit de l'approche du danger ; près du banc, on ne trouve plus que six à sept brasses d'eau. *Le banc aux François*, qui n'est autre que le prolongement *du cap Saint-Antoine*, seroit plus dangereux : lorsqu'on est prêt à donner sur la pointe septentrionale de ce banc, on trouve encore douze à quatorze brasses d'eau.

Correction
nécessaire ici
dans la Carte
de M. Bellin.

Mouillage
des Maldona-
des.

Les Maldonades sont les premières terres hautes qu'on voit sur la côte du Nord, après être entré dans la rivière de la Plata, & les seules presque jusqu'à Montevideo. A l'Est de ces montagnes, il y a un mouillage sur une côte très-basse. C'est une anse en partie couverte par un îlot. Les Espagnols ont un bourg aux Maldonades, avec une garnison. On travaille depuis quelques années, dans ses environs, une mine d'or peu riche ; l'on y trouve aussi des pierres assez transparentes. A deux lieues dans l'intérieur,

est une ville nouvellement bâtie, peuplée entièrement de Portugais déferteurs, & nommée *Pueblo nuevo*.

Le 31, à onze heures du matin, nous mouillâmes dans la baie de *Montevideo*, par quatre brasses d'eau, fond de vase molle & noire. Nous avons passé la nuit du 30 au 31, mouillés sur une ancre, par neuf brasses même fond, à quatre ou cinq lieues dans l'Est de l'île de *Flores*. Les deux frégates Espagnoles destinées à prendre possession des îles Malouines, étoient dans cette rade depuis un mois. Leur Commandant, Don Philippe Ruis Puente, Capitaine de Vaisseau, en étoit nommé Gouverneur. Nous nous rendîmes ensemble à Buénos-Aires, afin d'y concerter avec le Gouverneur Général les mesures nécessaires pour la cession de l'établissement que je devois livrer aux Espagnols. Nous n'y séjournâmes pas long-tems, & je fus de retour à Montevideo le 16 Février.

Mouillage à
Montevideo.

Février.

M. le Prince de Nassau avoit fait avec moi ce voyage ; & comme le vent étoit debout pour revenir en goëlette, nous débarquâmes vis-à-vis Buénos-Aires, au-dessus de la Colonie du *S. Sacrement*, & fîmes la route par terre. Nous traversâmes ces plaines immenses dans lesquelles on se conduit par le coup d'œil, dirigeant son chemin de manière à ne pas manquer les gués des rivières, chassant devant soi trente ou quarante chevaux, parmi lesquels il faut prendre avec un laqs son relais, lorsque celui qu'on monte est fatigué, se nourrissant de viande presque crue, & passant les nuits dans des cabanes faites de cuirs, où le sommeil est à chaque instant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la façon dont nous passâmes la rivière de Sainte Lucie, rivière fort profonde, très-rapide

Route par
terre de Bué-
nos-Aires à
Montevideo.

& beaucoup plus large que n'est la Seine vis-à-vis les Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit & long, & dont un des bords est de moitié plus haut que l'autre ; on force ensuite deux chevaux d'entrer dans l'eau, l'un à tribord, l'autre à bas-bord du canot, & le maître du bac tout nud, précaution fort sage assurément, mais peu propre à rassurer ceux qui ne savent pas nager, soutient de son mieux au dessus de la rivière la tête des deux chevaux, dont la besogne alors est de vous passer à la nage de l'autre côté, s'ils en ont la force.

Don Ruis arriva à Montevideo peu de jours après nous. Il y vint en même tems deux goëlettes chargées, l'une de bois & de rafraichissemens, l'autre de biscuit & de farine, que nous embarquâmes en remplacement de notre consommation depuis Brest. Les frégates Espagnoles étant également prêtes, nous nous disposâmes à sortir de la rivière de la Plata.



C H A P I T R E I I.

Détails sur les Etabliffemens des Espagnols dans la riviere de la Plata. 1767.

*R*io de la Plata ou la Riviere d'argent, ne coule point sous le même nom depuis sa source. Elle sort, dit-on, du lac de Xaragès vers les seize degrés trente minutes Sud, sous le nom de *Paraguai*, qu'elle donne à une immense étendue de pays qu'elle traverse. Elle se joint vers le vingt-septieme degré avec le *Parana*, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule ensuite droit au Sud jusque par le trente-quatrième degré; elle y reçoit l'*Uraguai* & prend son cours à l'Est sous le nom de *la Plata*, qu'elle conserve enfin jusqu'à la mer.

On est dans l'erreur sur la source de ce fleuve.

Les Géographes Jésuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand fleuve au lac des Xaragès, se font trompés, & les autres Ecrivains ont suivi leur erreur à cet égard. L'existence de ce lac, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fabuleuse. Le Marquis de Valdelirias & Don Georges Menezès; ayant été nommés, l'un par l'Espagne, l'autre par le Portugal, pour régler dans ces contrées les limites des possessions respectives des deux Puissances, plusieurs Officiers Espagnols & Portugais parcoururent, depuis 1751 jusqu'en 1755, toute cette portion de l'Amérique. Une partie des Espagnols remonta le fleuve du Paraguay, comptant entrer par cette voie dans le lac des Xaragès; les Portugais de leur côté, partant de Matagrosso, établirent de leur nation sur la frontière intérieure du Brésil par douze degrés de latitude

Sud, s'embarquerent sur une riviere nommée *Caourou*; que les mêmes cartes des Jésuites marquoient se jeter aussi dans le lac des Xaragès. Ils furent fort étonnés les uns & les autres de se rencontrer sur le Paraguai, par les quatorze degrés de latitude Sud, & sans avoir vu aucun lac. Ils vérifièrent que ce qu'on avoit pris pour un lac, est une vaste étendue de days très-bas, lequel en certain tems de l'année est couvert par les inondations du fleuve. Le Paraguai ou Rio de la Plata prend sa source entre le cinquième & le sixième degré de latitude australe, à-peu-près à égale distance des deux mers & dans les mêmes montagnes, d'où sort *la Madera*, qui va perdre ses eaux dans celles de *l'Amazone*. Le Parana & l'Uraguai naissent tous deux dans le Brésil; l'Uraguai dans la Capitainie de Saint-Vincent, le Parana près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui sont à l'Est-Nord-Est de Rio Janéiro, d'où il prend son cours vers l'Ouest & ensuite tourne au Sud.

Source de la
Plata.

Date des pre-
miers établis-
semens que
les Espagnols
y font.

On trouvera dans l'Abbé Prevost l'histoire de la découverte de Rio de la Plata, des obstacles que les Espagnols y ont rencontrés & des premiers établissemens qu'ils y ont faits. On y verra Diaz de Solis entrer le premier dans cette riviere en 1515, & lui donner son nom qu'elle garde jusqu'en 1526, que Sébastien Cabot lui donne celui de la Plata ou de *riviere d'argent*, en reconnaissance de l'argent qu'il en tire des naturels. Cabot bâtit *le fort du S. Esprit* sur le *Rio Tercero*, trente lieues au-dessus du confluent du Paraguai & de l'Uraguai; mais cet établissement est détruit presque aussitôt que formé. Don Pedro de Mendoza, grand Echançon de l'Empereur, est ensuite envoyé dans la riviere de la Plata en 1535. Il jette sous
de

de mauvais auspices les premiers fondemens de *Buenos-Aires* à la rive droite du fleuve, quelques lieues au-dessous de son confluent avec l'Uruguai, & son expédition n'est qu'une suite de malheurs qui ne se terminent pas même à sa mort. Les habitans de Buenos-Aires, combattus sans cesse par les Indiens & par la famine, sont forcés de l'abandonner, & se retirent à l'*Assomption*. Cette ville, aujourd'hui capitale du Paraguay, bâtie par des Espagnols de la fuite de Mendoza, sur la rive occidentale du fleuve & à trois cents lieues de son embouchure, s'étoit accrue en peu de tems. Enfin Don Pedro Ortiz de Zarate, Gouverneur du Paraguay, rebâtit Buenos-Aires en 1580 au même lieu où l'infortuné Mendoza l'avoit autrefois placée: il y fixe sa demeure, elle devient l'entrepôt des vaisseaux d'Europe, & successivement la capitale de toutes ces provinces, le siège d'un Evêque, & la résidence du Gouverneur général.

Buenos-Aires est située par trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude australe; sa longitude de soixante-un degrés cinq minutes à l'Ouest de Paris, a été déterminée par les observations astronomiques du P. Feuillée. Cette ville, régulièrement bâtie, est beaucoup plus grande qu'il semble qu'elle ne devoit l'être, vu le nombre de ses habitans, qui ne passe pas vingt mille blancs, negres & métifs. La forme des maisons est ce qui lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les couvens, les édifices publics, & cinq ou six maisons particulieres, toutes les autres sont très-basses & n'ont absolument que le rez-de-chaussée. Elles ont d'ailleurs de vastes cours & presque toutes des jardins. La citadelle, qui renferme le Gouvernement, est située sur le bord de la riviere & forme un des côtés de la

Situation de
la ville de
Buenos - Ai-
res.

Sa popula-
tion.

place principale; celui qui lui est opposé, est occupé par l'hôtel-de-ville. La cathédrale & l'évêché sont sur cette même place où se tient chaque jour le marché public.

Cette ville
manque de
ports.

Il n'y a point de port à Buenos-Aires, pas même un mole pour faciliter l'abordage des bateaux. Les vaisseaux ne peuvent s'approcher de la ville à plus de trois lieues, ils y déchargent leurs cargaisons dans des goëlettes qui entrent dans une petite riviere nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandises sont portées en charrois dans la ville qui en est à un quart de lieue. Les vaisseaux qui doivent caréner ou prendre un chargement à Buenos-Aires, se rendent à *la Encenada de Baragan*, espece de port situé à neuf ou dix lieues dans l'Est-Sud-Est de cette ville.

Etablissemens
religieux.

Il y a dans Buenos-Aires un grand nombre de communautés religieuses de l'un & de l'autre sexe. L'année y est remplie de fêtes de Saints qu'on célèbre par des processions & des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de spectacles. Les Moines nomment les premières dames de la ville *Majordomes* de leurs Fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le soin de parer l'Eglise, d'habiller la statue & de porter l'habit de l'ordre. C'est pour un étranger un spectacle assez singulier de voir dans les Eglises de Saint François ou de S. Dominique, des dames de tout âge, assister aux offices avec l'habit de ces saints instituteurs.

Les Jésuites offroient à la piété des femmes un moyen de sanctification plus austere que les précédens. Ils avoient attendant à leur couvent une maison nommée *la Casa de los exercicios de las mugeres*, c'est-à-dire la maison des exercices des femmes. Les femmes & les filles, sans le consentement des maris ni des parens, venoient s'y sancti-

fier par une retraite de douze jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétrait dans ce sanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de Saint Ignace; les domestiques même du sexe féminin n'y pouvoient accompagner leurs maîtresses. Les exercices pratiqués dans ce lieu saint, étoient la méditation, la prière, les catéchismes, la confession & la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la chapelle encore teints du sang que faisoient, nous a-t-on dit, rejaillir les disciplines, dont la pénitence armoit les mains de ces Madelaines.

Au reste tous les hommes ici sont frères & de la même couleur aux yeux de la Religion. Il y a des cérémonies sacrées pour les esclaves, & les Dominicains ont établi une confrérie de Negres. Ils ont leurs chapelles, leurs messes, leurs fêtes, & un enterrement assez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par Negre agrégé. Les Negres reconnoissent pour patrons S. Benoît de Palerme & la Vierge, peut-être à cause de ces mots de l'écriture, *nigra sum, sed formosa filia Jerusalem*. Le jour de leur fête ils élisent deux Rois, dont l'un représente le Roi d'Espagne, l'autre celui de Portugal, & chaque Roi se choisit une Reine. Deux bandes, armées & bien vêtues, forment à la suite des Rois une procession, laquelle marche avec croix, bannières & instrumens. On chante, on danse, on figure des combats d'un parti à l'autre, & l'on récite des litanies. La fête dure depuis le matin jusqu'au soir, & le spectacle en est assez agréable.

Les dehors de Buenos-Aires sont bien cultivés. Les habitans de la ville y ont presque tous des maisons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, & leurs environs fournif-

Confrérie
& processions de Negres.

Dehors de Buenos-Aires; leurs productions.

font abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie. J'en excepte le vin, qu'ils font venir d'Espagne ou qu'ils tirent de Mendoza, vignoble situé à deux cents lieues de Buenos-Aires. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin; si l'on s'éloigne seulement à trois lieues de la ville, l'on ne trouve plus que des campagnes immenses, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs, qui en font les seuls habitans. A peine, en parcourant cette vaste contrée, y rencontre-t-on quelques chaumières éparfées, bâties moins pour rendre le pays habitable, que pour constater aux divers particuliers la propriété du terrain, ou plutôt celle des bestiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traversent, n'ont aucune retraite, & font obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les transportent, & qui font les seules voitures dont on se serve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle aller à la légère, font le plus souvent exposés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Abondance
de bestiaux.

Tout le pays est uni, sans montagnes & sans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé sous le climat de la plus heureuse température, il seroit un des plus abondans de l'univers en toutes sortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y sème, y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré ce cri de la nature, presque tout est inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées; ou si le hazard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce sont des Negres esclaves. Au reste les chevaux & les bestiaux font en si grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés

aux charettes, sont à cheval, & que les habitans ou les voyageurs, lorsqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent en manger, & abandonnent le reste, qui devient la proie des chiens sauvages & des tigres : ce sont les seuls animaux dangereux de ce pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe ; la facilité de se nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils se sont multipliés à l'infini. Ils se rassemblent souvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils sont pressés par la faim. Les tigres ne sont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boisés, & il n'y a que les bords des petites rivières qui le soient. On connoît l'adresse des habitans de ces contrées à se servir du lacs ; & il est certain qu'il y a des Espagnols qui ne craignent pas de lacer les tigres : il ne l'est pas moins que plusieurs finissent par être la proie de ces redoutables animaux. J'ai vu à Montevideo une espèce de chat-tigre, dont le poil assez long est gris-blanc. L'animal est très-bas sur jambes & peut avoir cinq pieds de longueur : il est dangereux, mais fort rare.

Le bois est très-cher à Buenos-Aires & à Montevideo. On ne trouve dans les environs que quelques petits bois à peine propres à brûler. Tout ce qui est nécessaire pour la charpente des maisons, la construction & le radoub des embarcations qui naviguent dans la rivière, vient du Paraguay en radeaux. Il seroit toutefois facile de tirer du haut pays tous les bois propres à la construction des plus grands navires. De *Montegrande*, où sont les plus beaux, on les transporterait en cajeux par l'*Ybicui* dans l'Uruguay ; & depuis le *Salto Chico* de l'Uruguay, des bâtimens faits exprès pour cet usage, les ameneroient à tel en-

Rareté du
bois : moyens
d'y remédier.

droit de la riviere où l'on auroit établi des chantiers.

Détails sur
les Améri-
cains de cette
contrée.

Les Indiens, qui habitent cette partie de l'Amérique au Nord & au Sud de la riviere de la Plata, sont de la race de ceux que les Espagnols nomment *Indios bravos*. Ils sont d'une taille médiocre, fort laids & presque tous gauleux. Leur couleur est très-basannée, & la graisse dont ils se frottent continuellement, les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peaux de chevreuil, qui leur descend jusqu'aux talons, & dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il est composé, sont très-bien passées; ils mettent le poil en dedans, & le dehors est peint de diverses couleurs. La marque distinctive des Caciques est un bandeau de cuir dont ils se ceignent le front; il est découpé en forme de couronne & orné de plaques de cuivre. Leurs armes sont l'arc & la fleche; ils se servent aussi du lacs & de boules (1). Ces Indiens passent leur vie à cheval & n'ont pas de demeures fixes, du-moins auprès des établissemens Espagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs femmes pour y acheter de l'eau-de-vie; & ils ne cessent d'en boire que quand l'ivresse les laisse absolument sans mouvement. Pour se procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelletteries, chevaux; & quand ils ont épuisé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations & s'éloignent. Quelquefois ils se rassemblent en troupes de deux ou trois cents pour venir enlever des bestiaux sur les terres des Espagnols, ou pour attaquer les caravanes des voya-

(1) Ces boules sont deux pierres rondes, de la grosseur d'un boulet de deux livres, enchaînées l'une & l'autre dans une bande de cuir, & attachées à chacune des extrémités d'un

boyau cordonné long de six à sept pieds. Ils se servent à cheval de cette arme comme d'une fronde, & en atteignent jusqu'à trois cents pas l'animal qu'ils poursuivent.

geurs. Ils pillent, massacrent & emmenent en esclavage. C'est un mal sans remède : comment dompter une nation errante, dans un pays immense & inculte, où il seroit même difficile de la rencontrer ? D'ailleurs ces Indiens sont courageux, aguerris, & le tems n'est plus où un Espagnol faisoit fuir mille Américains.

Il s'est formé depuis quelques années dans le nord de la riviere une tribu de brigands qui pourra devenir plus dangereuse aux Espagnols, s'ils ne prennent des mesures promptes pour la détruire. Quelques malfaiteurs échappés à la Justice, s'étoient retirés dans le Nord des Maldonades ; des déserteurs se sont joints à eux : insensiblement le nombre s'est accru ; ils ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des bestiaux dans les possessions Espagnoles, pour les conduire sur les frontières du Brésil, où ils les échangent avec les Paulistes (1) contre des armes & des vêtemens. Malheur aux voyageurs qui tombent entre leurs mains. On assure qu'ils sont aujourd'hui plus de six cents. Ils ont abandonné leur première habitation & se sont retirés plus loin de beaucoup dans le Nord-Ouest.

Le Gouverneur général de la province de la Plata réside, comme nous l'avons dit, à Buenos-Aires. Dans tout ce qui ne regarde pas la mer, il est censé dépendre du Viceroi du Pérou ; mais l'éloignement rend cette dépendance presque nulle, & elle n'existe réellement que pour l'argent qu'il est obligé de tirer des mines du Potosi, argent qui ne viendra plus en piéces cornues, depuis qu'on

Race de brigands établis dans le Nord de la riviere.

Etendue du Gouvernement de la Plata.

(1) Les Paulistes sont une autre race de brigands foris du Brésil, & qui se sont formés en République vers la fin du seizieme siecle.

a établi cette année même dans le Potosi une maison des monnoies. Les gouvernemens particuliers du Tucuman & du Paraguay, dont les principaux établissemens sont *Sania-Fé, Corrientes, Salta, Tujus, Cordoue, Mendoza* & l'*Affomption*, dépendent, ainsi que les fameuses missions des Jésuites, du Gouverneur général de la Plata. Cette vaste province comprend en un mot toutes les possessions Espagnoles à l'Est des Cordillieres, depuis la riviere des Amazones jusqu'au détroit de Magellan. Il est vrai qu'au Sud de Buenos-Aires il n'y a plus aucun établissement; la seule nécessité de se pourvoir de sel, fait pénétrer les Espagnols dans ces contrées. Il part à cet effet tous les ans de Buenos-Aires un convoi de deux cents charrettes, escorté par trois cents hommes; il va charger environ par quarante degrés dans les lacs voisins de la mer où le sel se forme naturellement. Autrefois les Espagnols l'envoyoient chercher par des goëlettes dans la baie S. Julien.

Je remets au second voyage, que les circonstances nous ont forcés de faire dans la riviere de la Plata, à parler des Missions du Paraguay; ce sera le tems d'entrer dans ce détail, en rapportant l'expulsion des Jésuites, de laquelle nous avons été témoins.

Le commerce de la province de la Plata est le moins riche de l'Amérique Espagnole; cette province ne produit ni or ni argent, & ses habitans sont trop peu nombreux, pour qu'ils puissent tirer du sol tant d'autres richesses qu'il renferme dans son sein; le commerce même de Buenos-Aires n'est pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans: il est considérablement déchû, depuis que ce qu'on y appelle *l'internation des marchandises* n'est plus permise, c'est-à-dire depuis qu'il est défendu de faire passer les marchandises

ses d'Europe par terre de Buenos-Aires dans le Pérou & le Chili; de sorte que les seuls objets de son commerce avec ces deux provinces sont aujourd'hui le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguai. L'argent & le crédit des négocians de Lima ont fait rendre cette ordonnance contre laquelle réclament ceux de Buenos-Aires. Le procès est pendant à Madrid, où je ne fais quand ni comment on le jugera. Cependant Buenos-Aires est riche, j'en ai vu sortir un vaisseau de registre avec un million de piastres; & si tous les habitans de ce pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'Europe, ce commerce seul suffiroit pour les enrichir. Avant la dernière guerre il se faisoit ici une contrebande énorme avec la colonie du S. Sacrement, place que les Portugais possèdent sur la rive gauche du fleuve, presque en face de Buenos-Aires; mais cette place est aujourd'hui tellement resserrée par les nouveaux ouvrages dont les Espagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle est impossible s'il n'y a connivence; les Portugais même qui l'habitent, sont obligés de tirer par mer leur subsistance du Brésil. Enfin ce poste est ici à l'Espagne, vis-à-vis des Portugais, ce que lui est en Europe Gibraltar vis-à-vis des Anglois.

Colonie du
Saint - Sacre-
ment.

La ville de Montevideo, établie depuis quarante ans, est située à la rive septentrionale du fleuve, trente lieues au-dessus de son embouchure & bâtie sur une presqu'île qui défend des vents d'Est une baie d'environ deux lieues de profondeur sur une de largeur à son entrée. A la pointe occidentale de cette baie est un mont isolé, assez élevé, lequel sert de reconnaissance & a donné le nom à la ville; les autres terres qui l'environnent, sont très-basses. Le

Détails sur la
ville de Mon-
tevideo.

Sur le mouillage dans cette baie.

côté de la plaine est défendu par une citadelle. Plusieurs batteries protègent le côté de la mer & le mouillage. Il y en a même une au fond de la baie sur une île fort petite appelée l'*Ile aux François*. Le mouillage de Montevideo est sûr, quoiqu'on y esluie quelquefois des *pamperos*, qui sont des tourmentes de vent de Sud-Ouest, accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la baie; on y mouille par trois, quatre & cinq brasses d'eau sur une vase très-molle, où les plus gros navires marchands s'échouent & font leur lit sans souffrir aucun dommage; mais les vaisseaux fins s'y arquent facilement & y dépérissent. L'heure des marées n'y est point réglée; selon le vent qu'il fait, l'eau est haute ou basse. On doit se méfier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la pointe de l'Est de cette baie; la mer y brise, & les gens du pays l'appellent la *Pointe des charrettes*.

La relâche y est excellente pour les équipages.

Montevideo a un Gouverneur particulier, lequel est immédiatement sous les ordres du Gouverneur général de la province. Les environs de cette ville sont presque incultes & ne fournissent ni froment ni maïs; il faut faire venir de Buenos-Aires la farine, le biscuit & les autres provisions nécessaires aux vaisseaux. Dans les jardins, soit de la ville, soit des maisons qui en sont voisines, on ne cultive presque aucun légume; on y trouve seulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les bestiaux y sont dans la même abondance que dans le reste de ce pays; ce qui joint à la salubrité de l'air, rend la relâche à Montevideo excellente pour les équipages; on doit seulement y

prendre ses mesures contre la désertion. Tout y invite le matelot, dans un pays où la première réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'est que l'on y vit presque sans travail. En effet comment résister à la comparaison de couler dans le sein de l'oïseté des jours tranquilles sous un climat heureux, ou de languir affaîlé sous le poids d'une vie constamment laborieuse, & d'accélérer dans les travaux de la mer les douleurs d'une vieillesse indigente ?



CHAPITRE III.

Départ de Montevideo ; navigation jusqu'aux îles Malouines ; leur remise aux Espagnols ; détails historiques sur ces îles.

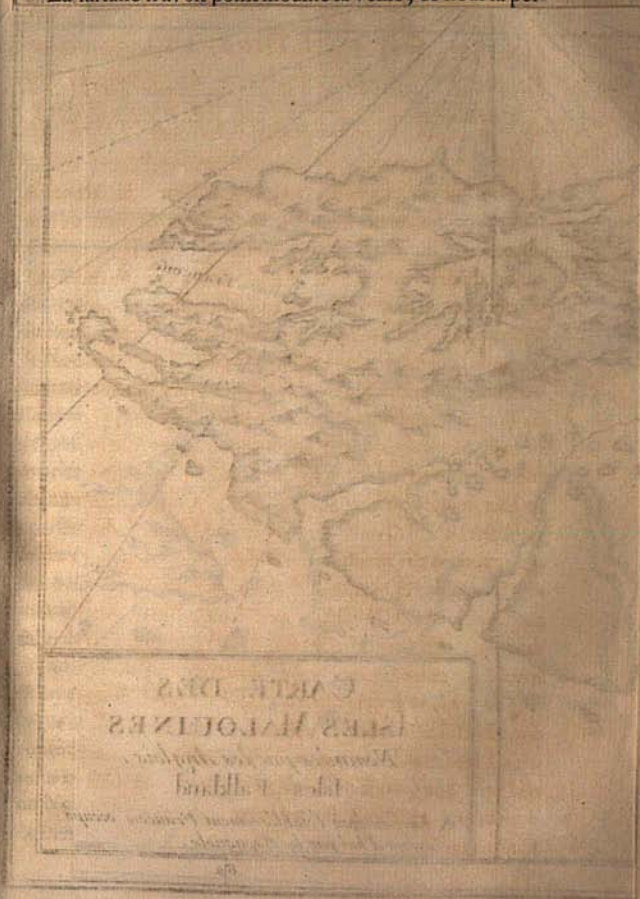
1767.

Février.

Départ de
Montevideo.

LE 28 Février 1767 nous appareillâmes de Montevideo avec les deux frégates Espagnoles & une tartane chargée de bestiaux. Nous convînmes, Don Ruis & moi, qu'en riviere il prendroit la tête, & qu'une fois au large je conduirois la marche. Toutefois pour obvier au cas de séparation, j'avois donné à chacune des frégates un pilote pratique des Malouines. L'après-midi il fallut mouiller, la brume ne permettant de voir ni la grande terre ni l'île de Flores. Le vent fut contraire le lendemain ; je comptois néanmoins que nous appareillerions, les courans assez forts dans cette riviere favorisant les bordées ; mais voyant le jour presque écoulé, sans que le Commandant Espagnol fit aucun signal, j'envoyai un Officier pour lui dire que, venant de reconnoître l'île de Flores dans un éclairci, je me trouvois mouillé beaucoup trop près du banc aux Anglois, & que mon avis étoit d'appareiller le lendemain, vent contraire ou non. Don Ruis me fit répondre qu'il étoit entre les mains du pilote pratique de la riviere, qui ne vouloit lever l'ancre que d'un vent favorable & fait. L'Officier alors le prévint de ma part, que je mettrois à la voile dès la pointe du jour, & que je l'attendrois en louvoyant, ou mouillé plus au Nord, à moins que les marées ou la force du vent ne me séparassent de lui malgré moi.

La tartane n'avoit point mouillé la veille, & nous la per-



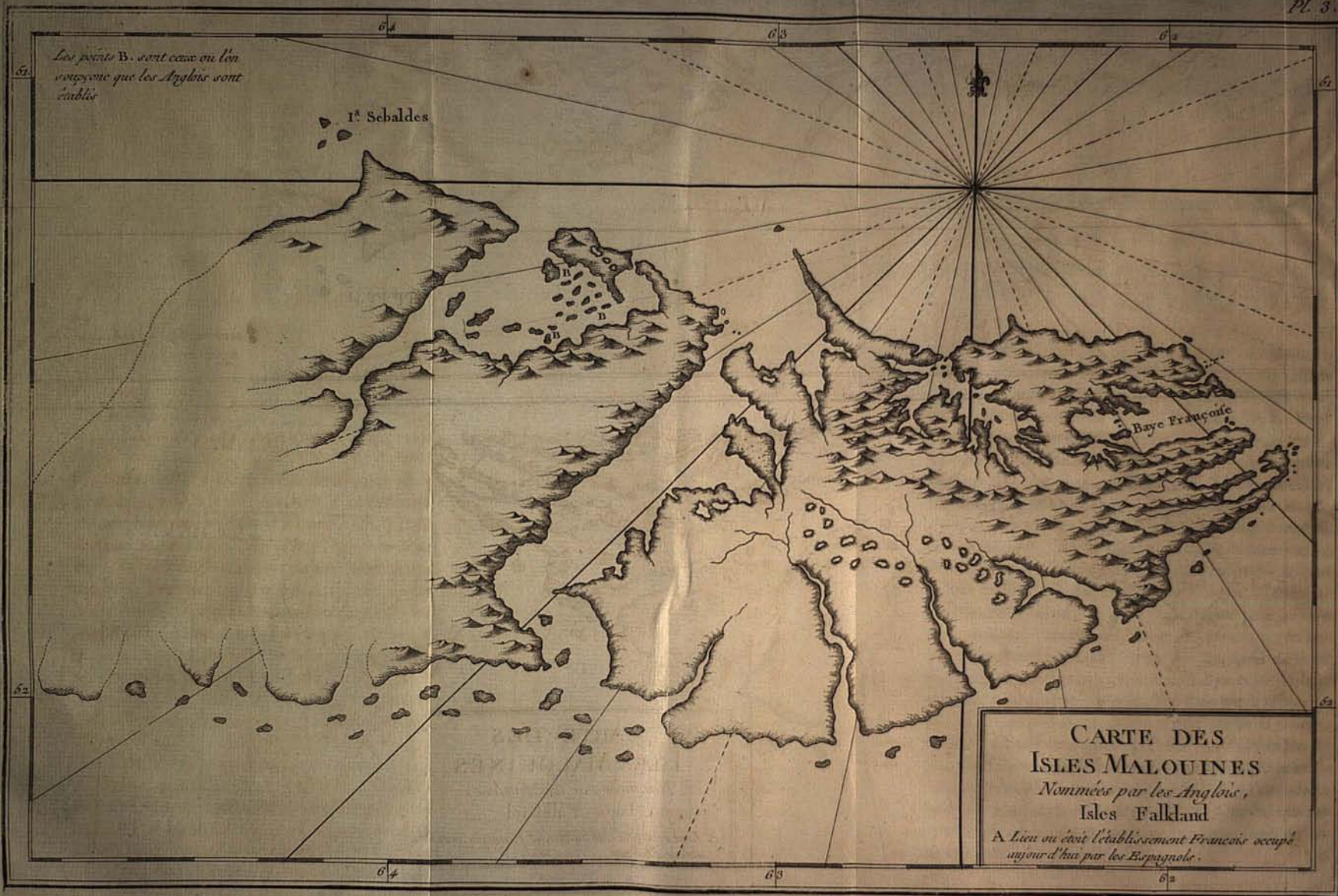
Les points B. sont ceux où l'on
suppose que les Anglois sont
établis

1^{re} Sebaldes

Baye Francoise

CARTE DES
ISLES MALOINES
Nommées par les Anglois,
Isles Falkland

*A Lieu où étoit l'établissement François occupé
aujourd'hui par les Espagnols.*



La tartane n'avoit point mouillé la veille, & nous la perdîmes de vûe le soir pour ne la plus revoir. Elle revint à Montevideo trois semaines après, sans avoir rempli sa mission. La nuit fut orageuse, le pamperos souffla avec furie, & nous fit chasser: une seconde ancre que nous mouillâmes nous étala. Le jour nous montra les vaisseaux Espagnols; mâts de hune & basses vergues amenés, lesquels avoient beaucoup plus chassé que nous. Le vent étoit encore contraire & violent, la mer très-grosse, & ce ne fut qu'à neuf heures que nous pûmes appareiller sous les quatre voiles majeures; à midi nous avions perdu de vûe les Espagnols demeurés à l'ancre, & le 3 Mars au soir, nous étions hors de la riviere.

Coup de vent
essuyé dans la
riviere.

1767.
Mars.

Nous eûmes pendant la traversée aux Malouines, des vents variables du Nord-Ouest au Sud-Ouest, presque toujours gros tems & mauvaise mer: nous fûmes contraints de passer en cape le 15 & le 16, ayant essuyé quelques avaries. Depuis le 17 après midi que nous commençâmes à trouver le fond, le tems fut toujours chargé d'une brume épaisse. Le 19, ne voyant pas la terre, quoique l'horison se fût éclairci, & que par mon estime je fusse dans l'Est des îles Sébaldes, je craignis d'avoir dépassé les Malouines, & je pris le parti de courir à l'Ouest; le vent, ce qui est fort rare dans ces parages, favorisoit cette résolution. Je fis grand chemin à cette route pendant vingt-quatre heures, & ayant alors trouvé les sondes de la côte des Patagons, je fus assuré de ma position, & je repris avec confiance la route à l'Est. En effet, le 21 à quatre heures après-midi, nous eûmes connoissance des Sébaldes qui nous restoient au Nord-Est quart d'Est à huit ou dix lieues de distance, & bientôt après nous vîmes la terre des Malouines. Je me

Route de
Montevideo
aux îles Ma-
louines.

Faute com-
mise dans la
direction de
cette route.

ferois au reste épargné l'embaras où je me trouvai, si de bonne heure j'eusse tenu le vent, pour me rallier à la côte de l'Amérique & chercher les îles en latitude.

Le 23 au soir, nous entrâmes & mouillâmes dans la grande baie, où mouillèrent aussi le 24 les deux frégates Espagnoles. Elles avoient beaucoup souffert dans leur traversée; le coup de vent du 16 les ayant obligées d'arriver vent arriere, & la commandante ayant reçu un coup de mer qui avoit emporté ses bouteilles, entoncé les fenêtres de sa grand'chambre, & mis beaucoup d'eau à bord. Presque tous les bestiaux embarqués à Montevideo, pour la Colonie, avoient péri par le mauvais tems. Le 25, les trois bâtimens entrèrent dans le port & s'y amarerent.

Prise de pos-
session de no-
tre établis-
ment aux Ma-
louines par les
Espagnoles.

Avril.

Le 1^{er} Avril, je livrai notre établissement aux Espagnoles qui en prirent possession, en arborant l'étendard d'Espagne, que la terre & les vaisseaux saluerent de vingt & un coups de canon au lever & au coucher du Soleil. J'avois lû aux François habitans de cette Colonie naissante une lettre du Roi, par laquelle Sa Majesté leur permettoit d'y rester sous la domination du Roi Catholique. Quelques familles profiterent de cette permission: le reste, avec l'Etat Major, fut embarqué sur les frégates Espagnoles, lesquelles appareillerent pour Montevideo le 27 au matin (*).

(*) Lorsque j'ai livré l'établissement aux Espagnoles, tous les frais, généralement quelconques, qu'il avoit entraînés jusqu'au premier Avril 1767, montoient à six cents trois mille livres, en y comprenant l'intérêt à cinq pour cent des sommes dépensées depuis le premier armement. La France ayant reconnu le droit de Sa Majesté Catholique sur les îles Malouines, le Roi d'Espagne, par un principe de droit public, connu de tout le monde, ne

devoit aucun remboursement de ces frais. Cependant comme il prenoit les vaisseaux, bateaux, marchandises, armes, provisions de guerre & de bouche qui composoient notre établissement, ce Monarque juste autant que généreux, a voulu que nous fussions remboursés de nos avances, & la somme sùffit nous a été remise par ses Trésoriers, partie à Paris, le reste à Buenos-Aires.

On me pardonnera quelques remarques historiques sur ces îles.

Il me paroît qu'on en peut attribuer la première découverte au célèbre Améric Vespuce, qui, dans son troisième Voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du Nord en 1502. Il ignoroit à la vérité si elle appartenoit à une île, ou si elle faisoit partie du continent; mais il est facile de conclure de la route qu'il avoit suivie, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, de la description même qu'il donne de cette côte, que c'étoit celle des Malouines. J'assurerais, avec non moins de fondement, que Beauchefne Gouin, revenant de la mer du Sud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux Sébaldes.

Sa relation dit qu'après avoir découvert l'île à laquelle il donna son nom, il vint mouiller à l'Est de la plus orientale des Sébaldes. Je remarquerai d'abord que les îles Malouines étant situées entre les Sébaldes & l'île Beauchefne, & ayant une étendue considérable, il dut nécessairement rencontrer la côte des Malouines, qu'il est même impossible de ne pas appercevoir étant mouillé à l'Est des Sébaldes. D'ailleurs Beauchefne vit une seule île d'une immense étendue, & ce ne fut qu'après en être sorti qu'il s'en présenta à lui deux autres petites; il parcourut un terrain humide couvert d'étangs & de lacs d'eau douce, couvert d'oies, de farcelles, de canards & de bécassines; il n'y vit point de bois: tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes au contraire sont quatre petites îles pierreuses, où Guillaume Dampierre en 1683, chercha vainement à faire de l'eau, & où il ne put trouver un bon mouillage.

Détails historiques sur les Malouines.

Améric Vespuce en fait la découverte.

Des Navigateurs François & Anglois en ont, depuis lui, connoissance.

Quoi qu'il en soit, les îles Malouines jusqu'à nos jours n'étoient que très-imparfaitement connues. La plupart des relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. Richard Hawkins, qui en avoit approché la côte septentrionale, à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins*, & qui l'a assez bien décrite, assuroit qu'elle étoit peuplée, & prétendoit y avoir vu des feux. Au commencement du siècle, le *Saint-Louis*, navire de Saint-Malo, mouilla à la côte du Sud-Est dans une mauvaise baie, à l'abri de quelques petites îles qu'on appella *îles d'Anican*, du nom de l'Armateur; mais il n'y séjourna que pour faire de l'eau, & continua sa route sans s'embarasser de les reconnoître.

Les Français s'y établissent.

Cependant leur position heureuse pour servir de relâche aux vaisseaux qui vont dans la mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des terres australes, avoit frappé les Navigateurs de toutes les Nations. Au commencement de l'année 1763, la Cour de France résolut de former un établissement dans ces îles. Je proposai au ministère de le commencer à mes frais, & secondé par MM. de Nerville & d'Arboulin, l'un mon cousin germain & l'autre mon oncle, je fis sur le champ construire & armer à Saint-Malo, par les soins de M. Duclos Guyot, aujourd'hui mon second, *l'Aigle* de vingt canons, & *le Sphinx* de douze, que je munis de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. J'embarquai plusieurs familles Acadiennes, espece d'hommes laborieuse, intelligente, & qui doit être chère à la France par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

Le 15 Septembre 1763, je fis voile de Saint-Malo :
M.

M. de Nerville s'étoit embarqué avec moi sur *l'Atigle*. Après deux relâches, l'une à l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil, l'autre à Montevideo, où nous attérimes beaucoup de chevaux & de bêtes à corne, nous attérimes sur les îles Sébaldes, le 31 Janvier 1764. Je donnai dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines entre sa pointe du Nord-Ouest & les Sébaldes; mais n'y ayant pas aperçu de bon mouillage, je rangeai la côte du Nord, & étant parvenu à l'extrémité orientale des îles, j'entrai le 3 Février dans une grande baie qui me parut commode pour y former un premier établissement.

Premier établissement dans ces îles.

La même illusion qui avoit fait croire à Hawkins, à Wood Roger & aux autres, que ces îles étoient couvertes de bois, agit aussi sur mes compagnons de voyage. Nous vîmes avec surprise en débarquant, que ce que nous avions pris pour du bois en cinglant le long de la côte, n'étoit autre chose que des touffes de jonc fort élevées & fort rapprochées les unes des autres. Leur pied, en se desséchant, reçoit la couleur d'herbe morte jusqu'à une toise environ de hauteur; & de-là sort une touffe de joncs d'un beau verd qui couronne ce pied; de sorte que dans l'éloignement, les tiges réunies présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croissent qu'au bord de la mer & sur les petites îles; les montagnes de la grande terre sont, dans quelques endroits, couvertes entièrement de bruyères, qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

Détails sur la manière dont il se fait.

Les diverses courses que j'ordonnai aussitôt, & que j'entrepris moi-même dans l'île, ne nous procurerent la découverte d'aucune espèce de bois, ni d'aucune trace que cette terre eût été jamais fréquentée par quelque na-

vire. Je trouvai seulement, & en abondance, une excellente tourbe qui pouvoit suppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; & je parcourus des plaines immenses, coupées par-tout de petites rivières d'une eau parfaite. La nature d'ailleurs n'offroit pour la subsistance des hommes que la pêche & plusieurs sortes de gibiers de terre & d'eau. A la vérité ce gibier étoit en grande quantité, & facile à prendre. Ce fut un spectacle singulier de voir, à notre arrivée, tous les animaux, jusqu'alors seuls habitans de l'île, s'approcher de nous sans crainte & ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curiosité inspire à la vue d'un objet inconnu. Les oiseaux se laissoient prendre à la main, quelques-uns venoient d'eux-mêmes se poser sur les gens qui étoient arrêtés; tant il est vrai que l'homme ne porte point empreint un caractère de férocité qui fasse reconnoître en lui, par le seul instinct, aux animaux foibles, l'être qui se nourrit de leur sang. Cette confiance ne leur a pas duré long-tems; ils eurent bientôt appris à se méfier de leur plus cruel ennemi.

Première an-
née.

Le 17 Mars, je déterminai l'emplacement de la nouvelle colonie. Elle ne fut d'abord composée que de vingt-sept personnes, parmi lesquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. Nous travaillâmes sur le champ à leur bâtir des cases couvertes de jonc, à construire un magasin & un petit fort, au milieu duquel fut élevé un obélisque. L'effigie du Roi décoroit une de ses faces, & l'on enterra sous ses fondemens quelques monnoies avec une médaille, où d'un côté étoit gravée la date de l'entreprise, sur l'autre on voyoit la figure du Roi, avec ces mots pour exergue: *Tibi serviat ultima Thule.*

Telle étoit l'inscription gravée sur cette médaille.



ÉTABLISSEMENT
DES ISLES MALOUINES,
SITUÉES AU 51 DEG. 30 MIN.
DE LAT. AUST. ET 60 DEG. 50. MIN.
DE LONG. OCCID. MÉRID. DE PARIS,
PAR LA FRÉGATE L'AIGLE, CAPITAINE
P. DUCLOS GUYOT, CAPITAINE DE BRULOT,
ET LA CORVETTE LE SPHINX, CAPIT. F. CHÉNARD
DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRÉGATE, ARMÉES PAR
LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, COLONEL D'INFAN-
TERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU. CHEF DE L'EXPÉDITION, G.
DE NERVILLE, CAPITAINE D'INFANTERIE, ET P. D'ARBOU-
LIN, ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DES POSTES DE
FRANCE : CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN
OBÉLISQUE DÉCORÉ D'UN MÉDAILLON DE SA
MAJESTÉ LOUIS XV. SUR LES PLANS D'A.
L'HUILLIER, INGÉN. GÉOGR. DES CAMPS
ET ARMÉES, SERVANT DANS L'EXPÉ-
DITION ; SOUS LE MINISTÈRE
D'É. DE CHOISEUL, DUC
DE STAINVILLE. EN
FÉVRIER 1764.

Avec ces mots pour exergue : *CONAMUR TENUES GRANDIA.*

Cependant pour encourager les colons, & augmenter leur confiance en des secours prochains que je leur promis, M. de Nerville consentit à rester à leur tête, & à partager les hazards de ce foible établissement aux extrémités de l'Univers, le seul qu'il y eût alors à une latitude aussi élevée dans la partie australe de notre globe. Le 5 Avril 1764, je pris solennellement possession des îles au nom du Roi, & le 8 je mis à la voile pour France.

Le 5 Janvier 1765, je revis mes colons, & je les revis sains & contens. Après avoir débarqué les secours que je leur apportois, j'allai dans le détroit de Magellan chercher un chargement de bois de charpente, des palissades, de jeunes plants d'abres; & j'ouvris une navigation deve-

Deuxieme
année.

nue nécessaire au maintien de la colonie. Ce fut alors que je rencontraï les vaisseaux du Commodore Byron qui, après être venu reconnoître les îles Malouines pour la première fois, traversoit le détroit pour entrer dans la mer du Sud. A mon départ des Malouines, le 27 Avril suivant, la colonie se trouvoit composée de quatre-vingts personnes, en y comprenant l'Etat Major.

En 1765, nous renvoyâmes *l'Aigle* aux îles Malouines; & le Roi y joignit *l'Etoile*, une de ses flûtes. Ces deux bâtimens après avoir débarqué les vivres & les nouveaux habitans, allèrent ensemble faire du bois pour la colonie dans le détroit de Magellan. L'établissement commençoit dès-lors à prendre une forme. Le commandant & l'Ordonnateur logeoient dans des maisons commodes & bâties en pierres; le reste des habitans occupoit des maisons dont les murs étoient faits de gazons. Il y avoit trois magasins, tant pour les effets publics, que pour ceux des particuliers. Les bois du détroit avoient servi à faire la charpente de ces divers bâtimens, & à construire deux goëlettes propres à reconnoître les côtes. *L'Aigle* retourna en France de ce dernier voyage, avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins tannées dans le pays. L'on avoit aussi fait divers essais de culture, sans désespérer du succès, la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant facilement naturalisée; la multiplication des bestiaux étoit certaine, & le nombre des habitans montoit alors environ à cent cinquante.

Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

Cependant, comme nous venons de le dire, le Commodore Byron étoit venu au mois de Janvier 1765 reconnoître les îles Malouines. Il y avoit abordé à l'Ouest de notre établissement, dans un port nommé déjà par nous

Port de la Croisade, & il avoit pris possession de ces îles pour la couronne d'Angleterre, sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglois envoyèrent une colonie s'établir au port de la Croisade, qu'ils avoient nommé *Port d'Egmont*; & le Capitaine Macbride, commandant la frégate *le Jason*, vint à notre établissement au commencement de Décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenoient au Roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la descente, si l'on s'obstinoit à la lui refuser, fit une vîste au Commandant, & remit à la voile le même jour.

Tel étoit l'état des îles Malouines, lorsque nous les remîmes aux Espagnols, dont le droit primitif se trouvoit ainsi étayé encore par celui que nous donnoit incontestablement la première habitation. Les détails sur les productions de ces îles, & les animaux qu'on y trouve, sont la matière du chapitre suivant, & le fruit des observations qu'un séjour de trois années a fourni à M. de Nerville. J'ai cru qu'il étoit d'autant plus à-propos d'entrer dans ces détails, que M. de Commerçon n'a point été aux îles Malouines, & que l'histoire naturelle en est à certains égards assez importante (*).

(*) L'Ouvrage que nous publions aujourd'hui, étoit fait avant que le Journal de Don Perney sur les îles Malouines parût. Sans cela nous nous serions dispensés des détails suivans.



CHAPITRE IV.

Détails sur l'histoire naturelle des Iles Malouines.

IL n'y a point de pays nouvellement habité qui n'offre des objets intéressans aux yeux même les moins exercés dans l'étude de l'Histoire naturelle ; & quand leurs remarques ne seroient pas d'autorité, elles peuvent toujours satisfaire en partie la curiosité de ceux qui cherchent à approfondir le système de la nature.

Aspect qu'elles
présentent.

La première fois que nous mîmes pied à terre sur ces îles, rien de séduisant ne s'offrit à nos regards ; & à l'exception de la beauté du port dans lequel nous étions entrés ; nous ne savions trop ce qui pouvoit nous retenir sur cette terre ingrate en apparence. Un horison terminé par des montagnes pelées ; des terrains entrecoupés par la mer, & dont elle sembloit se disputer l'empire ; des campagnes inanimées faute d'habitans ; point de bois capables de rassurer ceux qui se destinoient à être les premiers colons ; un vaste silence, quelquefois interrompu par les cris des monstres marins ; par-tout une triste uniformité ; que d'objets décourageans & qui paroissoient annoncer que la nature se refuseroit aux efforts de l'espece humaine dans des lieux si sauvages ! Cependant le tems & l'expérience nous apprirent que le travail & la constance n'y seroient pas sans fruits. Des baies immenses à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur sein les cascades & les ruisseaux ; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux, des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de conte-

stations pour la propriété du lieu ; point d'animaux à craindre par leur férocité, leur venin ou leur importunité ; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiseaux & de poissons du meilleur goût ; une matière combustible pour suppléer au défaut du bois ; des plantes reconnues spécifiques aux maladies des navigateurs ; un climat salubre & une température continuelle, bien plus propre à former des hommes robustes & sains, que ces contrées enchanteresses où l'abondance même devient un poison, & la chaleur une obligation de ne rien faire ; telles furent les ressources que la nature nous présenta. Elles effacèrent bientôt les traits qu'un premier aspect avoit imprimés, & justifient la tentative.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur Relation du Port *Egmont*, n'ont pas balancé à dire « que le » pays adjacent offre tout ce qui est nécessaire pour un » bon établissement. Leur goût pour l'Histoire naturelle » les engagera sans doute à faire & à publier des recherches qui rectifieront celles-ci »

Les îles Malouines se trouvent entre cinquante-un & cinquante-deux degrés & demi de latitude méridionale, soixante-un & demi & soixante-cinq & demi de longitude occidentale du méridien de Paris ; elles sont éloignées de la côte de l'Amérique ou des Patagons, & de l'entrée du détroit de Magellan, d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix lieues.

La carte que nous donnons de ces îles n'a pas sans doute la précision géographique ; elle eût été l'ouvrage d'un grand nombre d'années. Cet aperçu peut cependant indiquer à-peu-près l'étendue de ces îles de l'Est à l'Ouest & du Nord au Sud, le gissement des côtes par

Position géographique des îles Malouines.

courues par nos vaisseaux , la position & l'enfoncement des grandes baies, enfin la direction des principales montagnes.

Des Ports.

Les ports que nous avons reconnus réunissent l'étendue & l'abri ; un fond tenace & des îles heureusement situées pour opposer des obstacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aisés à défendre ; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarcations. Les ruisseaux se rendent à la côte , de manière que la provision d'eau douce peut se faire avec la plus grande expédition.

Des Marées.

Les marées assujetties à tous les mouvemens d'une mer environnante , ne se sont jamais élevées dans des tems fixes , & qu'il ait été possible de calculer. On a seulement remarqué qu'elles avoient trois vicissitudes déterminées avant l'instant de leur plein ; les marins appelloient ces vicissitudes *varvodes*. La mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baisse trois fois comme par secousses , sur-tout dans les tems des solstices, des équinoxes & des pleines lunes.

Des Vents.

Les vents sont généralement variables , mais regnant beaucoup plus de la partie du Nord au Sud par l'Ouest ; que de la partie opposée. En hiver lorsqu'ils soufflent du Nord à l'Ouest, ils sont brumeux & pluvieux ; de l'Ouest au Sud, chargés de frimats, de neige & de grele ; du Sud au Nord par l'Est, moins chargés de brumes, mais violens, quoiqu'ils ne le soient pas autant que ceux qui regnent en été & se fixent du Sud-Ouest au Nord-Ouest par l'Ouest. Ces derniers, qui nettoient l'horison & sechent le terrain, ne commencent à souffler que lorsque le soleil se montre à l'horison, ils suivent dans leur accroissement l'élevation

de l'astre, sont au point de leur plus grande force, lorsqu'il passe au méridien, & déclinent avec lui quand il va se cacher derrière les montagnes. Indépendamment de la loi que le mouvement du soleil leur impose, ils sont encore asservis au montant des marées, qui augmente leur force & quelquefois change leur direction. Presque toutes les nuits de l'année, celles d'été sur-tout, sont calmes & étoilées; les neiges que les vents du Sud-Ouest amènent en hiver ne sont pas considérables, elles restent environ deux mois sur le sommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux tout au plus sur la surface des terrains. Les ruisseaux ne gèlent point; les lacs & les étangs glacés n'ont jamais pu porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gelées blanches du printems & de l'automne ne brûlent point les plantes & se convertissent en rosée au lever du soleil. En été il tonne rarement; nous n'éprouvons en général ni grands froids ni grandes chaleurs, & les nuances nous ont paru presque insensibles entre les saisons. Sous un tel climat, où les révolutions sur les tempéramens sont comme impossibles, il est naturel que tous les individus soient vigoureux & sains; & c'est ce qu'on a éprouvé pendant un séjour de trois années.

Le peu de matière minérale trouvée aux îles Malouïnes, répond de la salubrité des eaux; elles sont par-tout commodément placées, aucunes plantes d'un caractère dangereux n'infectent les lieux où elles coulent, c'est ordinairement sur du gravier ou sur du sable, & quelquefois sur des lits de tourbe, qui leur laissent à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais sans en diminuer la qualité ni la légèreté.

Il y a par-tout dans les plaines plus de profondeur qu'il

Des Eaux.

Du Sol.

H

n'en faut pour souffrir la charrue ; le sol est tellement entrelacé de racines d'herbes jusqu'à près d'un pied, qu'il étoit indispensable avant que de cultiver, d'enlever cette couche & de la diviser pour la dessécher & la brûler. On fait que ce procédé est merveilleux pour améliorer les terres, & nous l'employâmes. Au-dessous de la première couche on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaisseur, & qui le plus souvent en a beaucoup plus ; on rencontre ensuite la terre jaune ou terre franche à des profondeurs indéterminées. Elle est soutenue par des lits d'ardoise & de pierres, parmi lesquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve faite avec l'eau forte. Il paroît même que le pays est dépourvu de cette nature de pierre ; des voyages entrepris jusqu'au sommet des montagnes à dessein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz & de grès non friable, produisant des étincelles & même une lumière phosphorique, accompagnée d'une odeur sulphureuse. Au reste il ne manque point de pierres à bâtir ; la plupart des côtes en sont formées. On y distingue des couches horizontales d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainsi que d'autres couches plus ou moins inclinées qui sont celles des ardoises & d'une espèce de pierre contenant des particules de talc. On y voit aussi des pierres qui se divisent par feuillets, sur lesquels on remarquoit des empreintes de coquilles fossiles d'une espèce inconnue dans ces mers ; on en faisoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jaunâtre & n'avoit pas encore acquis son degré de maturité ; on l'auroit taillée avec un couteau, mais elle durcissoit à l'air. On trouve facilement la glaise, les sables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

La tourbe qui se rencontre ordinairement au-dessus de la glaise, s'étend bien avant dans le terrain. On ne pouvoit faire une lieue de quelque point que l'on partit, sans en appercevoir des couches considérables toujours aisées à distinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle se forme tous les jours du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des joncs fort pointus. Cette tourbe prise dans une baie voisine de notre habitation, où elle présente aux vents une surface de plus de douze pieds de hauteur, y acquéroit un degré suffisant de dessiccation. C'étoit celle dont on se servoit, son odeur n'étoit point malfaisante, son feu n'étoit pas triste, & ses charbons avoient une action supérieure à celle du charbon de terre, puisqu'en soufflant dessus on pouvoit allumer une lumière aussi aisément qu'avec de la braise; elle suffisoit pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des soudures des grosses pieces.

Tourbe &
ses qualités.

Tous les bords de la mer & des îles de l'intérieur sont couverts d'une espèce d'herbe que l'on nomma improprement *glayeurs*; c'est plutôt une sorte de gramin. Elle est du plus beau verd & a plus de six pieds de hauteur. C'est la retraite des lions & des loups marins; elle nous servoit d'abri comme à eux dans nos voyages. En un instant on étoit logé. Leurs tiges inclinées & réunies formoient un toit, & leur paille sèche un assez bon lit. Ce fut aussi avec cette plante que nous couvrîmes nos maisons; le pied en est sucré, nourrissant & préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Des Plantes.

Les bruyeres, les arbrustes & le gommier sont après cette grande herbe les seuls objets qu'on distingue dans

les campagnes. Tout le reste est surmonté par des herbes menues plus vertes & plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbuttes furent d'une grande ressource pour le chauffage, on les réserva ensuite pour les fours ainsi que la bruyere; les fruits rouges de celle-ci nous attiroient beaucoup de gibier dans la saison.

Gommieré-
sineux.

Le gommier, plante nouvelle & inconnue en Europe, mérite une description plus étendue. Elle est d'un verd de pomme & n'a en rien la figure d'une plante; on la prendroit plutôt pour une loupe ou excroissance de terre de cette couleur; elle ne laisse voir ni pied ni branches ni feuilles. Sa surface de forme convexe présente un tissu si ferré, qu'on n'y peut rien introduire sans déchirement. Notre premier mouvement étoit de nous asseoir ou de monter dessus; sa hauteur n'est gueres de plus d'un pied & demi. Elle nous portoit aussi sûrement qu'une pierre sans en être foulée; sa largeur s'étend d'une maniere disproportionnée à sa forme, il y en a qui ont plus de six pieds de diametre sans en être plus hautes. Leur circonférence n'est réguliere que dans les petites plantes qui représentent assez la moitié d'une sphere; mais lorsqu'elles se sont accrues, elles sont terminées par des bosses & des creux sans aucune régularité. C'est en plusieurs endroits de leur surface que l'on voit en gouttes de la grosseur d'un pois, une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appelée *gomme*; mais comme elle ne peut se dissoudre que dans les spiritueux, elle fut décidée résine. Son odeur est forte, assez aromatique, & approche de celle de la térébenthine. Pour connoître l'intérieur de cette plante, nous la coupâmes exactement sur le terrain & la renversâmes. Nous vîmes en la brisant qu'elle part d'un pied d'où s'é-

levent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles enchâssées les unes sur les autres & comme enfilées par un axe commun. Ces jets sont blancs jusqu'à peu de distance de la surface, où l'air les colore en verd; en les brisant il en sort un suc abondant & laiteux, plus visqueux que celui des thymales; le pied est une source abondante de ce suc, ainsi que les racines qui s'étendent horizontalement, & vont provigner à quelque distance; de sorte qu'une plante n'est jamais seule. Elle paroît se plaire sur le penchant des collines, & toutes les expositions lui sont indifférentes. Ce ne fut que la troisième année qu'on chercha à connoître sa fleur & sa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en transporter en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette singulière & nouvelle plante qui pourroit même être utile en médecine, plusieurs matelots s'étant servis de sa résine avec succès pour se guérir de légères blessures. Une chose digne de remarque, c'est que cette plante ainsi retournée, perd sa résine à l'air seul, & par le lavage des pluies. Comment accorder cela avec sa dissolution dans les seuls spiritueux? En cet état elle étoit d'une légèreté surprenante & brûloit comme de la paille.

Après cette plante extraordinaire on en rencontroit une d'une utilité éprouvée; elle forme un petit arbrisseau, & quelquefois rampe sous les herbes & le long des côtes. Nous la goûtâmes par fantaisie, & nous lui trouvâmes un goût de sapinette; ce qui nous donna l'idée d'essayer d'en faire de la bière. Nous avons apporté une certaine quantité de mélasse & de grains; les procédés que nous employâmes réussirent au-delà de nos souhaits, & l'habitant

Plante à bière.

une fois infruit, ne manquoit jamais de cette boisson que la plante rendoit anti-scorbutique ; on l'employa très-spécifiquement dans des bains que l'on faisoit prendre aux malades qui venoient de la mer. Sa feuille est petite & dentelée, d'un verd clair. Lorsqu'on la brise entre les doigts, elle se réduit en une espece de farine un peu glutineuse & d'une odeur aromatique.

Une espece de céleri ou persil sauvage, très-abondante, une quantité d'oseille, de cresson de terre & de ceteracs à feuilles onduées, fournissoient avec cette plante tout ce qu'on pouvoit desirer contre le scorbut.

Fruits.

Deux petits fruits, dont l'un, inconnu, ressemble assez à une mûre, l'autre, de la grosseur d'un pois & nommé *lucet*, à cause de sa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale, étoient les seuls que l'automne nous fournit. Ceux des bruyeres n'étoient mangeables que pour les enfans qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui, que nous nommâmes mûre, est rampante : sa feuille ressemble à celle du charme, elle prolonge ses branches & se reproduit comme les fraisiers. Le lucet est aussi rampant, il porte ses fruits le long de ses branches garnies de petites feuilles parfaitement lisses, rondes & de couleur de myrthe ; ces fruits sont blancs & colorés de rouge du côté exposé au soleil ; ils ont le goût aromatique & l'odeur de fleur d'orange, ainsi que les feuilles dont l'infusion prise avec du lait a paru très-agréable. Cette plante se cache sous les herbes & se plaît dans les lieux humides ; on en trouve une quantité prodigieuse aux environs des lacs.

Fleurs.

Parmi plusieurs autres plantes qu'aucun besoin ne nous engagea à examiner, il y avoit beaucoup de fleurs, mais

toutes inodores, à l'exception d'une seule qui est blanche & de l'odeur de la tubéreuse. Nous trouvâmes aussi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuse ou à oignon. Une autre singularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'île habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Est à l'Ouest, on vit qu'il n'y a, pour ainsi dire, point de gommier résineux, & qu'à leur place on rencontroit en grande quantité une plante d'une même forme & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même solidité, ne produisant aucune résine, & couverte dans sa saison de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, est composée comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied & vont se terminer à sa surface. En repassant les montagnes, on trouva un peu au-dessous de leur sommet une grande espèce de scolopandre ou de cétérac. Ses feuilles ne sont point ondées, mais faites comme des lames d'épée. Il se détache de la plante deux maîtresses tiges qui portent leur graine en-dessous comme les capillaires. On vit aussi sur les pierres une grande quantité de plantes friables qui semblerent tenir de la pierre & du végétal; on pensa que ce pouvoient être des lichens, mais l'on remit à un autre tems à éprouver si elles seroient de quelque utilité pour la teinture.

Quant aux plantes marines, elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer est presque toute couverte de goemon dans le port, sur-tout près des côtes dont les canots avoient de la peine à approcher; il ne rend d'autre service que de rompre la lame lorsque la mer est grosse. On comptoit en tirer un grand parti pour fu-

Plantes marines.

mer les terres. Les marées nous apportoient plusieurs especes de corallines très-variées & des plus belles couleurs; elles ont mérité une place dans les cabinets des curieux, ainsi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plantes, elles sont ramifiées en tant de manieres, qu'on a peine à croire qu'elles soient l'ouvrage d'insectes marins. D'ailleurs leur tissu est si ferré & leurs fibres si délicates, qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Des Coquilles.

Les côtes des Malouines ont fourni aux cabinets plusieurs coquilles nouvelles. La plus précieuse est la poulette ou poulte. On reconnoit trois especes de ces bivalves; parmi lesquelles celle qui est striée, n'avoit jamais été vue, à ce qu'on dit, que dans l'état de fossiles; ce qui peut servir de preuve à cette assertion que les coquilles fossiles trouvées à des niveaux beaucoup au-dessus de la mer, ne sont point des jeux de la nature & du hazard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le tems que les terres étoient encore couvertes par les eaux. Avec cette coquille très-commune on trouvoit les lépas estimés par leurs belles couleurs, les buccins feuilletés & armés, les cames, les grandes moules unies & striées, & de la plus belle nacré, &c.

Des Animaux.

On ne voit qu'une seule espece de quadrupede sur ces îles; elle tient du loup & du renard. Les oiseaux sont innombrables. Ils habitent indifféremment la terre & les eaux. Les lions & les loups marins sont les seuls amphibiés. Toutes les côtes abondent en poissons, la plupart peu connus. Les baleines occupent la haute mer; quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leurs débris. D'autres ossemens énormes, placés

placés bien avant dans les terres, & que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter si loin, prouvent ou que la mer a baissé, ou que les terres se sont élevées.

Le loup-renard, ainsi nommé, parce qu'il se creuse un terrier & que sa queue est plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes sur le bord de la mer. Il suit le gibier & se fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre; à notre première descente à terre, nous ne doutâmes point que ce ne fussent des sentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il est maigre & rare. Il est de la taille d'un chien ordinaire dont il a aussi l'aboyement, mais foible. Comment a-t-il été transporté sur les îles ?

Les oiseaux & les poissons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité. Ces ennemis des oiseaux sont le loup, qui détruit beaucoup d'œufs & de petits; les aigles, les éperviers, les émouchets & les chouettes. Les poissons sont encore plus maltraités; sans parler des baleines qui, comme on fait, ne se nourrissant que de frétin, en détruisent prodigieusement, ils ont à craindre les amphibies & cette quantité d'oiseaux pêcheurs, dont les uns se tiennent constamment en sentinelle sur les roches, & les autres planent sans cesse au-dessus des eaux.

Pour être en état de bien décrire les animaux qui suivent, il eût fallu beaucoup de tems & les yeux du Naturaliste le plus habile. Voici les remarques les plus essentielles, étendues seulement par rapport aux animaux qui étoient de quelque utilité.

Parmi les oiseaux à pieds palmés, le cigne tient le premier rang. Il ne diffère de ceux d'Europe que par son

Des Oiseaux
à pieds pal-
més.

col d'un noir velouté, qui fait une admirable opposition avec la blancheur du reste de son corps, ses pattes sont couleur de chair. Cette espece de cigne se trouve aussi dans la riviere de la Plata & au détroit de Magellan.

Quatre especes d'oies sauvages formoient une de nos plus grandes richesses. La premiere ne fait que pâture, on lui donna improprement le nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui sont nécessaires pour se tirer des grandes herbes, & son long col pour observer le danger; sa démarche est légère, ainsi que son vol; elle n'a point le cri désagréable de son espece. Le plumage du mâle est blanc, avec des mélanges de noir & de cendré sur le dos & les ailes. La femelle est fauve, & ses ailes sont parées de couleurs changeantes; elle pond ordinairement six œufs. Leur chair saine, nourrissante & de bon goût, devint notre principale nourriture; il étoit rare qu'on en manquât: indépendamment de celles qui naissent sur l'île, les vents d'Est en automne en amènent des voliers, sans doute de quelque terre inhabitée: car les chasseurs reconnoissoient aisément ces nouvelles venues au peu de crainte que leur inspiroit la vue des hommes. Les trois autres especes d'oies n'étoient pas si recherchées, elles se nourrissent de poisson & en contractent un goût huileux. Leur forme est moins élégante que celle de la premiere espece. Il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au-dessus des eaux, celle-ci est criarde. Les couleurs de leur plumage ne sortent gueres du blanc, du noir, du fauve & du cendré. Toutes ces especes, ainsi que les cignes, ont sous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourni.

Deux especes de canards & deux de sarcelles embellissent les étangs & les ruisseaux. Les premiers different

peu de ceux de nos climats, on en tua quelques-uns de tout noirs & d'autres tout blancs. Quant aux farcelles, l'une à bec bleu, est de la taille des canards; l'autre est beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces especes sont de la plus grande abondance & du meilleur goût.

On voyoit deux especes de plongeons de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc; les plumes du ventre sont si foyeuses, si brillantes & d'un tissu si ferré, que nous les primes pour le grespe dont on fait des manchons précieux: cette espece est rare. L'autre, plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure & qui leur a fait donner le nom de plongeons à lunettes. Ils sont deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet; car alors la mere les voiture sur son dos. Ces deux especes n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte: en cet état chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont se terminer à la circonférence des membranes, & que le tout est d'un verd de feuille sans avoir beaucoup plus d'épaisseur.

Deux especes d'oiseaux que l'on nomma bec-scies, on ne sait pas pourquoi, ne different que par la taille & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reste du plu-

mage est d'un noir tirant sur le bleu, très-foncé; leur forme & les plumes du ventre, aussi ferrées & aussi foyeuses que celles du plongeon blanc, les rapprochent de cette espece; ce que l'on n'oseroit cependant pas assurer. Ils ont le bec assez long & pointu, & les pieds palmés sans séparation, avec un caractère remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint se terminant à rien au troisieme. Leurs pieds sont couleur de chair. Ces animaux sont de grands destructeurs de poissons. Ils se placent sur les rochers, ils s'y rassemblent par nombreuses familles & y font leur ponte. Comme leur chair est très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cents, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une ressource dans le besoin. Ils se désoient si peu des chasseurs, qu'il suffisoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiseau de proie à pieds palmés, ayant plus de sept pieds d'envergure, le bec long & fort, caractérisé par deux tuyaux de même matiere que le bec, lesquels sont percés dans toute leur longueur. Cet animal est celui que les Espagnols appellent *quebrantahueffos*.

Une quantité de moves de couleurs très-variées & très-agréables, de canians & d'équerrets, presque tous gris & vivant par familles, viennent planer sur les eaux & fondent sur le poisson avec une vitesse extraordinaire. Ils nous servoient à reconnoître les tems propres à la pêche de la sardine; il suffisoit de les tenir un moment suspendus, & ils rendoient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reste de l'année ils se nourrirent de gradeau & autres menuailles. Ils pondent autour des étangs sur des plantes vertes assez semblables

aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très-bons & très-sains.

On distingua trois especes de pengouins; la premiere, remarquable par sa taille & la beauté de son plumage, ne vit point par famille comme la seconde, qui est la même que celle décrite dans le Voyage du Lord Anson. Ce pengouin de la premiere classe aime la solitude & les endroits écartés. Son bec plus long & plus délié que celui des pengouins de la seconde espece, les plumes de son dos d'un bleu plus clair, son ventre d'une blancheur éblouissante, une palatine jonquille qui part de la tête & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour se réunir ensuite sur l'estomac, son col très-long quand il chante, son allure assez légère, lui donnent un air de noblesse & de magnificence singuliere. On espéra de pouvoir en transporter un en Europe. Il s'appriivoisa facilement jusqu'à suivre & connoître celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poisson: mais on s'apperçut que cette nourriture ne lui suffisoit pas & qu'il aborboit sa graisse; aussi-tôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troisieme espece habite par famille comme la seconde sur de hauts rochers dont elle partage le terrain avec les becs-écies; ils y pondent aussi. Les caracteres qui les distinguent des deux autres, sont leur petitesse, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorsqu'ils sont irrités, & enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur servent de sourcils; on les nomma *pengouins sauteurs*: en effet ils ne se transportent que par sauts & par bonds. Cette espece a dans toute sa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois especes d'alcyons, qui se montrent rarement, ne nous annonçoient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce sont cependant les mêmes animaux, au dire des marins; la plus petite espece en a tous les caracteres. Si c'est un véritable alcyon, on peut être assuré qu'il fait son nid à terre, d'où l'on nous en a rapporté des petits n'ayant que le duvet, & parfaitement ressemblans à pere & mere. La seconde espece ne differe que par la grosseur; elle est un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux especes sont noires avec quelques plumes blanches sous le ventre. Quant à la troisieme qu'on nomma d'abord *pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur & le bec rouge, on peut conjecturer que c'est un véritable alcyon blanc à cause de sa conformité avec les deux autres.

Oiseaux à
pieds non pal-
més.

Trois especes d'aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc sale, & les autres sont noirs à pattes jaunes & blanches, font la guerre aux beccassines & aux petits oiseaux; ils n'ont ni la taille ni les ferres assez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers & d'émouchets & quelques chouettes, sont encore les persécuteurs du petit gibier. Les variétés de leurs plumages sont riches & présentent toutes sortes de couleurs.

Les beccassines sont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant leur vol & sont faciles à tirer. Dans le tems de leurs amours elles s'élevent à perte de vue: & après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font sans précaution au milieu des champs & dans des endroits presque dégarnis d'herbes; elles s'y précipitent du plus haut des airs, alors elles sont maigres: la saison de les manger excellentes, est l'automne.

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne different en rien des nôtres.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiseau assez semblable au corlieu. On le nomma *pie de mer*, à cause de son plumage noir & blanc, ses autres caracteres distinctifs sont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte gueres les rochers qui découvrent à basse mer, & se nourrit de petites chevrettes. Il a un sifflement aisé à imiter ; ce qui fut par la suite utile à nos chasseurs & pernicieux pour lui.

Les aigrettes sont assez communes ; nous les primes pour des hérons & nous ne connûmes pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour ; ils aboient de tems à autre, de maniere à faire croire que ce sont de ces loups-renards dont nous avons parlé ci-devant.

Deux especes d'étourneaux ou grives nous étoient amenées par l'automne ; une troisieme ne nous quittoit pas ; on la nomma *oiseau rouge* ; son ventre est tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, sur-tout en hiver ; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres especes passageres, l'une est fauve & a le ventre marqué de plumes noires ; l'autre est de la couleur des grives que nous connoissons. Nous n'entrons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux assez semblables à ceux qu'on voit en France dans les Provinces maritimes.

Les lions & les loups marins sont déjà connus ; ces animaux occupent tous les bords de la mer & se logent, comme on l'a dit, dans ces grandes herbes nommées *glayeurs*. Leur troupe innombrable se transporte à plus

Des Amphibies.

d'une lieue sur le terrain pour y jouir de l'herbe fraîche & du soleil. Il paroît que le lion décrit dans le Voyage du Lord Anfon, devoit être, à cause de sa trompe, regardé plutôt comme une espece d'éléphant marin, d'autant plus qu'il n'a pas de criniere, qu'il est de la plus grande taille, ayant jusqu'à vingt deux pieds de longueur; & qu'il y a une autre espece beaucoup plus petite, sans trompe & caractérisée par une criniere de plus longs poils que ceux du reste du corps, qu'on pourroit regarder comme le vrai lion. Le loup marin ordinaire n'a ni criniere ni trompe; ainsi ce sont trois especes bien aisées à distinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet, tel qu'on le trouve sur ceux qu'on pêche dans l'Amérique septentrionale & dans la riviere de la Plata. Leurs huiles & leurs peaux avoient déjà formé une branche de commerce.

Des Poissons.

Nous n'avons pas pu reconnoître une grande quantité d'especes de poissons. Nous nommâmes celui que nous pêchions le plus communément *muge* ou *mulet*, auquel il ressemble assez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on séchoit. Le gradeau est aussi très-commun; il y en a de plus d'un pied de long. La sardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets poursuivis par les loups marins, se creusent des trous dans les terres vasseuses qui bordent les ruisseaux où ils se réfugient, & nous les prenons avec facilité, en enlevant la couche de terre tourbeuse qui couvre leurs retraites. Indépendamment de ces especes, on en prenoit à la ligne une infinité d'autres, mais fort petits, parmi lesquels il s'en trouvoit un qu'on nomma *Brochet transparent*. Il a la tête de ce poisson, le corps sans écailles, & absolument diaphane. On trouve aussi quelques congres sur les roches; & le marfouin blanc
ou

ou taupe se montre dans les baies pendant la belle saison. Si on avoit eu du tems & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poissons, & indubitablement des soles, dont on a rencontré quelques-unes échouées sur les sables. On n'a pris qu'une seule espece de poisson d'eau douce, sans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il est vrai, peu de recherches dans cette partie; le tems manquoit, & les autres poissons étoient en abondance.

Quant aux crustacés, on n'en a distingué que trois especes fort petites, l'écrevisse rouge, même avant que d'être cuite, c'est plutôt une salicoque; le crabe à pattes bleues qui ressemble assez au tourelourou, & une espece de chevrette très-petite. On ne ramassoit que pour les curieux ces trois sortes de crustacés, ainsi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût aussi fin que ceux de France.

Des Crustacés.

Le pays paroît être absolument privé d'huîtres.

Enfin pour présenter un objet de comparaison avec une île cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande, située à la même latitude dans l'hémisphère boréal, que les îles Malouines dans l'autre hémisphère. Sçavoir, « que cette île est agréable » par la bonté & la sérénité de son air, la chaleur & le » froid n'y sont jamais excessifs. Le pays bien coupé de » lacs & de rivieres, offre de grandes plaines couvertes » de pâturages excellens, point de bêtes venimeuses, les » lacs & les rivieres poissonneuses, &c». Voyez l'Histoire universelle.



CHAPITRE V.

Navigation des îles Malouines à Rio-Janéiro ; jonction de la Boudeuse avec l'Etoile ; hostilités des Portugais contre les Espagnols. Etat des revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.

1767.

Juin.

Départ des
Malouines
pour Rio-Janéiro.

C E P E N D A N T j'attendois vainement l'Etoile aux îles Malouines : les mois de Mars & d'Avril s'étoient écoulés sans que cette flûte y fut venue. Je ne pouvois entreprendre de traverser l'Océan pacifique avec ma seule frégate, son peu de creux la rendant incapable de porter pour plus de six mois de vivres à son équipage. J'attendis encore la flûte pendant tout Mai. Voyant alors qu'il ne me restoit plus de vivres que pour deux mois, j'appareillai des îles Malouines le 2 Juin, pour me rendre à Rio-Janéiro ; j'y avois indiqué à M. de la Giraudais, Commandant de l'Etoile, un point de réunion, dans le cas où des circonstances forcées l'empêcheroient de venir me trouver aux îles Malouines.

Nous eûmes dans cette traversée un tems favorable ; le 20 Juin après-midi, nous vîmes les hauts mornes de la côte du Brésil, & le 21, nous reconnûmes l'entrée de Rio-Janéiro. Il y avoit le long de la côte plusieurs bateaux pêcheurs. Je fis mettre pavillon Portugais serlé, & tirer un coup de canon : sur ce signal, l'un des bateaux vint à bord, & j'y pris un pilote, pour nous entrer dans la rade. Il nous fit ranger la côte à une demi-lieue des îles dont elle est bordée. Par-tout il y a beaucoup de fonds ; la côte est élevée, montueuse & couverte de bois ; elle est coupée en

Entrée à Rio-Janéiro.

mondrains détachés & taillés à pic qui en rendent l'aspect très-varié. A cinq heures & demie du soir, nous étions en-dedans du fort Sainte-Croix, lequel nous héla, & en même tems il vint à bord un Officier Portugais nous demander les raisons de notre entrée. J'envoyai avec lui le Chevalier de Bournand pour en informer le Comte d'Acunha, Viceroi du Brésil, & traiter du salut. A sept heures & demi nous mouillâmes dans la rade par huit brasses d'eau, fond de vase noire.

Le Chevalier de Bournand revint bientôt après, & me dit qu'au sujet du salut, le Comte d'Acunha lui avoit répondu que lorsque quelqu'un, en rencontrant un autre dans la rue, lui ôtoit son chapeau, il ne s'informoit pas auparavant si cette politesse seroit rendue ou non; que si nous saluions la place, il verroit ce qu'il auroit à faire. Comme cette réponse n'en étoit pas une, je ne saluai point. J'appris en même tems, par un canot que m'envoya M. de la Giraudais, qu'il étoit dans ce port, que son départ de Rochefort, lequel devoit être à la fin de Décembre, avoit été retardé jusqu'au commencement de Février, qu'après trois mois de navigation, une voie d'eau & le mauvais état de sa mâture l'avoient contraint de relâcher à Montevideo, où il avoit reçu, par les frégates Espagnoles, revenant des Malouines, les instructions sur ma marche; & qu'aussitôt il avoit mis à la voile pour Rio-Janéiro, où il étoit mouillé depuis six jours. Cette jonction me donnoit le moyen de continuer ma mission; quoique *l'Etoile*, en m'apportant pour treize mois de vivres en salaisons & boiffons, eût à peine pour cinquante jours de pain & de légumes à me remettre. Le défaut de ces denrées indispensables, me forçoit de retourner en chercher dans la riviere de la Plata,

Discussion
pour le salut.

Jonction avec
l'Etoile.

attendu que nous ne trouvâmes à Rio-Janéiro, ni biscuit, ni bled, ni farine.

Difficultés
qu'éprouve
un vaisseau
Espagnol de la
part des Por-
tugais.

Il y avoit alors dans ce port deux bâtimens qui nous intéressoient, l'un François, l'autre Espagnol. Le premier, nommé *l'Étoile du matin*, étoit un bateau du Roi destiné pour l'Inde, auquel sa petiteesse ne permettoit pas d'entreprendre en hiver le passage du cap de Bonne-Espérance, & qui venoit attendre ici le retour de la belle saison de ces parages. L'Espagnol étoit un vaisseau de guerre, *le Dili-gent*, de soixante & quatorze, commandé par Don Francisco de Medina. Sorti de la riviere de la Plata, avec un chargement de cuirs & de piafres, une voie d'eau considérable fort au-dessous de sa flottaison l'avoit forcé de relâcher ici, pour s'y remettre en état de continuer sa traversée en Europe; depuis huit mois qu'il y étoit entré, les refus des secours nécessaires & les difficultés de toute espece que le Viceroi lui faisoit essuyer, l'empêchoient d'achever son radoub: aussi Don Francisco m'envoya-t-il, le soir même de mon arrivée, demander mes charpentiers & calefats, & le lendemain je fis passer à son bord tous ceux des deux navires.

Secours que
nous lui don-
nons.

Visite du Vi-
ceroi à bord
de la frégate.

Le 22, nous allâmes en corps faire une visite au Viceroi; il nous la rendit à bord le 25, & lorsqu'il en sortit, je le fis saluer de dix-neuf coups de canon, que la terre rendit. Dans cette visite, il nous offrit tous les secours qui étoient en son pouvoir: il m'accorda même la permission que je lui demandai, d'acheter une corvette qui m'eût été de la plus grande utilité dans le cours de l'expédition: & il ajouta que s'il y en avoit au Roi de Portugal, il me l'offrirait. Il m'assura aussi qu'il avoit ordonné les plus exactes perquisitions pour connoître ceux qui, sous les fenêtres

même de son palais, avoient assassiné l'Aumônier de *l'Etoile* peu de jours avant notre arrivée, & qu'il en feroit la plus sévère justice. Il la promit, mais le droit des gens élevoit ici une voix impuissante.

Cependant les attentions du Viceroi pour nous, continuèrent plusieurs jours : il nous annonça même de petits soupers qu'il se proposoit de nous donner au bord de l'eau, sous des berceaux de jasmins & d'orangers, & il nous fit préparer une loge à l'Opéra. Nous pûmes dans une salle assez belle, y voir les chefs d'œuvre de Métastasio représentés par une troupe de mulâtres, & entendre ces morceaux divins des grands Maîtres d'Italie, exécutés par un orchestre que dirigeoit alors un Prêtre bossu en habit ecclésiastique.

La faveur dont nous jouissions étoit un grand sujet d'étonnement pour les Espagnols, & même pour les gens du pays, qui nous avertissoient que les procédés de leur Gouverneur ne seroient pas long-tems les mêmes. En effet, soit que les secours que nous donnions aux Espagnols, & notre liaison avec eux lui déplussent, soit qu'il lui fût impossible de soutenir davantage des manières opposées entièrement à son humeur, il fut bientôt avec nous ce qu'il étoit pour tous les autres.

Le 28 Juin, nous apprîmes que les Portugais avoient surpris & attaqué les Espagnols à *Rio-grande*, qu'ils les avoient chassés d'un poste qu'ils occupoient sur la rive gauche de cette riviere, & qu'un vaisseau Espagnol, en relâche à l'île Sainte-Catherine, venoit d'y être arrêté. On armoit ici en grande diligence *le Saint-Sébastien*, de soixante-quatre canons, construit dans ce port, & une frégate, de quarante canons, *la nuestra Señora da gracia*. Celle-ci

Hofilités des
Portugais contre les Espa-
gnols.

1767.

Juillet.

étoit destinée, disoit-on, à escorter un convoi de troupes & de munitions à Rio-grande & à la colonie du Saint-Sacrement. Ces hostilités & ces préparatifs nous donnoient lieu d'appréhender que le Viceroi ne voulût arrêter le *Diligent*, lequel étoit en carène sur l'île de *las Cobras*, & nous accélérâmes son armement le plus qu'il nous fut possible. Effectivement il fut en état le dernier jour de Juin de commencer à embarquer les cuirs de sa cargaison; mais lorsqu'il voulut, le 6 Juillet, embarquer ses canons qu'il avoit, pendant son radoub, déposé sur l'île aux Couleuvres, le Viceroi défendit de les lui livrer, & déclara qu'il arrêteroit le vaisseau, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de sa Cour au sujet des hostilités commises à Rio-grande. Don Medina fit à ce sujet toutes les démarches convenables, ce fut en vain; le Comte d'Acunha ne voulut pas même recevoir la lettre que le Commandant Espagnol lui envoya par un Officier de son bord.

Mauvais procédés du Viceroi à notre égard.

Nous partageâmes la disgrâce de nos alliés. Lorsque, d'après la parole réitérée du Viceroi, j'eus conclu le marché pour l'achat d'un senault, son Excellence fit défendre au vendeur de me le livrer. Il fut pareillement défendu de nous laisser prendre dans le chantier royal des bois qui nous étoient nécessaires & pour lesquels nous avions arrêté un marché: il me refusa ensuite la permission de me loger avec mon Etat major, pendant le tems qu'on feroit à la frégate quelques réparations essentielles, dans une maison voisine de la ville que m'offrit le propriétaire, & que le Commodore Byron avoit occupée, lors de sa relâche dans ce port en 1765. Je voulus lui faire à ce sujet & sur le refus du senault & des bois, quelques représentations. Il ne m'en donna pas le tems; &, aux pre-

miers mots que je lui dis, il se leva avec fureur, m'ordonna de sortir; & piqué sans doute de ce que, malgré sa colere, je restois assis de même que deux Officiers qui m'accompagnoient, il appella sa garde; mais sa garde, plus sage que lui, ne vint pas & nous nous retirâmes sans que personne parût s'être ébranlé. A peine fûmes-nous fortis, qu'on doubla la garde de son palais, on renforça les patrouilles & l'ordre fut donné d'arrêter tous les François qu'on trouveroit dans les rues après le coucher du soleil. Il envoya dire aussi au Capitaine du vaisseau François de quatre canons d'aller se mouiller sous le fort de Villagahon, & le lendemain je l'y fis remorquer par mes canots.

Je ne songeai dès-lors qu'à me disposer au départ, d'autant plus que les gens du pays que nous fréquentions, avoient tout à craindre du Viceroi. Deux Officiers Portugais furent la victime de leur honnêteté pour nous; l'un fut mis au cachot dans la citadelle; l'autre envoyé en exil à *Santa*, petit bourg entre Sainte-Catherine & Rio-grande. Je me hâtai de faire notre eau, de prendre à bord de l'Etoile les provisions dont je ne pouvois me passer, & d'embarquer des rafraichissemens. J'avois été forcé d'augmenter la largeur de mes hunes, & le Commandant Espagnol me fournit le bois nécessaire pour cette opération, & qu'on nous avoit refusé aux chantiers. Je m'étois aussi muni de quelques planches dont nous ne pouvions nous passer, & qu'on nous vendit en contrebande.

Enfin le 12, tout étant prêt, j'envoyai un Officier prévenir le Viceroi que j'appareillerois au premier vent favorable. Je conseillai aussi à M. d'Etcheveri, commandant l'Etoile du matin, de ne s'arrêter à Rio-Janéiro que le

Il nous déterminent à partir de Rio-Janéiro.

moins qu'il pourroit, & d'employer plutôt le tems qui restoit jusqu'à la saison favorable pour le passage du cap de Bonne-Espérance, à bien reconnoître les îles de Tristan d'Acunha, où il trouveroit de l'eau, du bois, du poisson en abondance, & je lui donnai quelques mémoires que j'avois sur ces îles. J'ai su depuis qu'il avoit suivi ce conseil.

Nous avons joui pendant notre séjour à Rio-Janéiro du printems des Poëtes, & ses habitans nous avoient témoigné de la façon la plus honnête le déplaisir que leur causoient les mauvais procédés de leur Viceroi à notre égard. Aussi regrettions-nous de ne pouvoir rester plus long-tems avec eux. Tant d'autres Voyageurs ont décrit le Brésil & sa capitale, que je n'en dirois rien qui ne fût une répétition fastidieuse. Rïo-Janéiro, conquis une fois par les armes de la France, lui est bien connu. Je me contenterai d'entrer ici dans quelques détails sur les richesses dont cette ville est le débouché, & sur les revenus que le Roi de Portugal en tire. Je dirai auparavant que M. de Commerçon, savant Naturaliste, embarqué sur l'Etoile pour suivre l'expédition, m'a assuré que ce pays étoit le plus riche en plantes qu'il eût jamais rencontré, & qu'il y avoit trouvé des trésors pour la Botanique.

Détails sur
les richesses
de Rio-Janéi-
ro.

Rio-Janéiro est l'entrepôt & le débouché principal des richesses du Brésil. Les mines appellées *générales*, sont les plus voisines de la ville dont elles sont distantes environ de soixante & quinze lieues. Elles rendent au Roi tous les ans, pour son droit de quint, au moins cent douze arobes d'or; l'année 1762 elles en rapportèrent cent dix-neuf. Sous la Capitainie des mines générales on comprend celles de *Rio des morts*, de *Sabara* & de *Sero-frio*. Cette dernière,

derniere, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamans qui proviennent du Brésil. Ils se trouvent dans le fond d'une riviere qu'on a soin de détourner, pour séparer ensuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans son lit, les diamans, les topazes, les chrysolites & autres pierres de qualités inférieures.

Toutes ces pierres, excepté les diamans, ne sont pas de contrebande; elles appartiennent aux entrepreneurs, lesquels sont obligés de donner un compte exact des diamans trouvés & de les remettre entre les mains de l'Intendant préposé par le Roi à cet effet. Cet Intendant les dépose aussitôt dans une cassette cerclée de fer & fermée avec trois ferrures. Il a une des clefs, le Viceroi une autre & le Provador de l'Hazienda Réale la troisième. Cette cassette est renfermée dans une seconde, où sont posés les cachets des trois personnes mentionnées ci-dessus, & qui contient les trois clefs de la première. Le Viceroi n'a pas le pouvoir de visiter ce qu'elle renferme. Il consigne seulement le tout à un troisième coffre-fort qu'il envoie à Lisbonne, après avoir apposé son cachet sur la serrure. L'ouverture s'en fait en la présence du Roi, qui choisit les diamans qu'il veut & en paye le prix aux entrepreneurs sur le pied d'un tarif réglé par leur traité.

Les entrepreneurs payent à Sa Majesté Très-Fidele la valeur d'une piastra, monnaie d'Espagne, par jour de chaque esclave employé à la recherche des diamans; le nombre de ces esclaves peut monter à huit cents. De toutes les contrebandes, celle des diamans est la plus sévèrement punie. Si le contrebandier est pauvre, il lui en coûte la vie; s'il a des biens capables de satisfaire à ce qu'exige la loi, outre la confiscation des diamans, il est condam-

Réglemens
pour l'exploit-
ation des Mi-
nes.

Mines de
Diamans.

né à payer deux fois leur valeur, à un an de prison & exilé pour sa vie à la côte d'Afrique. Malgré cette sévérité, il ne laisse pas de se faire une grande contrebande de diamans, même des plus beaux, tant leur peu de volume donne l'espérance & la facilité de les cacher.

Mines d'or.

Tout l'or qu'on retire des mines ne sçauroit être transporté à Rio-Janéiro, sans avoir été remis auparavant dans les *maisons de fondation* établies dans chaque district, où se perçoit le droit de la couronne. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres avec leur poids, leur numéro & les armes du Roi. Tout cet or a été touché par une personne préposée à cet effet, & sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'ensuite, dans la fabrique des monnoies, on fasse avec facilité l'opération nécessaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Ces barres appartenantes aux particuliers sont enrégistrées dans le comptoir de *la Praybuna*, à trente lieues de Rio-Janéiro. Dans ce poste sont un Capitaine, un Lieutenant & cinquante hommes : c'est-là qu'on paye le droit de quint & de plus un droit de péage d'un réal & demi par tête d'hommes & de bêtes à cornes ou de somme. La moitié du produit de ce droit appartient au Roi & l'autre moitié se partage entre le détachement proportionnellement au grade. Comme il est impossible de revenir des mines, sans passer par ce registre, on y est arrêté & fouillé avec la dernière rigueur.

Les particuliers sont ensuite obligés de porter tout l'or en barre qui leur revient, à la monnoie de Rio-Janéiro, où on leur en donne la valeur en especes monnoyées : ce sont ordinairement des demi-doublons qui valent huit pialtres d'Espagne. Sur chacun de ces demi-doublons le

Roi gagne une piaſtre par l'alliage & le droit de monnoie. L'hôtel des monnoies de Rio Janéiro eſt un des plus beaux qui exiſtent ; il eſt muni de toutes les commodités néceſſaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or deſcend des mines dans le même tems où les flottes arrivent de Portugal , il faut accélérer le travail de la monnoie , & elle ſ'y frappe avec une promptitude ſurprenante.

L'arrivée de ces flottes rend le commerce de Rio-Janéiro très-floriſſant , principalement la flotte de Liſbonne. Celle de Porto eſt chargée ſeulement de vins , eaux-de-vie , vinaigres , denrées de bouche & de quelques toiles groſſières fabriquées dans cette ville ou aux environs. Auſſi-tôt après l'arrivée des flottes , toutes les marchandifes qu'elles apportent ſont conduites à la douane , où elles payent au Roi dix pour cent. Obſervez qu'aujourd'hui , la communication de la colonie du S. Sacrement avec Buenos-Aires étant ſévèrement interceptée , ces droits doivent éprouver une diminution conſidérable. Preſque toutes les plus précieufes marchandifes étoient envoyées de Rio-Janéiro à la colonie , d'où elles paſſoient en contrebande par Buenos-Aires au Chili & au Pérou ; & ce commerce frauduleux valoit tous les ans aux Portugais plus d'un million & demi de piaſtres. En un mot les mines du Bréſil ne produiſent point d'argent ; tout celui que les Portugais poſſèdent , provient de cette contrebande. La traite des Nègres leur étoit encore un objet immense. On ne ſçauroit évaluer à combien monte la perte que leur occaſionne la ſuppreſſion preſque entière de cette branche de contrebande. Elle occupoit ſeule au-moins trente embarcations pour le cabotage de la côte du Bréſil à la Plata.

Revenus que
le Roi de Por-
tugal tire de
Rio-Janéiro.

Outre le dix pour cent d'ancien droit qui se paye à la douane royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, imposé sous le titre de don gratuit depuis le desastre arrivé à Lisbonne en 1755. Il se paye immédiatement à la sortie de la douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixième un délai de six mois, en donnant caution valable.

Les mines de *S. Paolo & Parnagua* rendent au Roi quatre arobes de quint année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quiaba*, dépendent de la Capitainie de *Matagrosso*. Le quint des mines ci-dessus ne se perçoit pas à Rio-Janéiro, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette Capitainie a aussi des mines de diamans qu'il est défendu de fouiller.

Toute la dépense que le Roi de Portugal fait à Rio-Janéiro, tant pour le payement des troupes & des Officiers civils, que pour les frais des mines, l'entretien des bâtimens publics, la carène des vaisseaux, monte environ à six cent mille piastres. Je ne parle point de ce que peut lui coûter la construction des vaisseaux de ligne & frégates qu'on y a maintenant établie.

*RÉCAPITULATION & montant des divers objets
du Revenu Royal, année commune.*

Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune, tous les quints réduits, valent en mon-	piastres.
noie d'Espagne,	1, 125000
Le droit des diamans,	240000
Le droit de monnoie,	400000
Dix pour cent de la douane,	350000
Deux & demi pour cent de don gratuit,	87000
	<u>2, 202000</u>

	piastres.
<i>Ci-contre</i> ,	2,202000
Droit de péage, vente des emplois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines,	225000
Droits sur les Noirs,	110000
Droit sur l'huile de poisson, le sel, le savon & le dixieme sur les denrées du pays,	130000
<hr/> T O T A L , <hr/>	<hr/> 2,667000 <hr/>

Sur quoi défalquant la dépense ci-dessus mentionnée, on verra que le revenu que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro, monte à plus de dix millions de notre monnoie.



CHAPITRE VI.

Départ de Rio-Janéiro ; second voyage à Montevideo ; avaries qu'y reçoit l'Etoile.

1767.
Juillet.
Départ de
Rio-Janéiro.

LE 14 Juillet nous appareillâmes de Rio-Janéiro & fûmes contraints, le vent nous manquant, de remouiller dans la rade. Nous sortîmes le 15; &, deux jours après, l'avantage de marche que la frégate avoit sur l'Etoile, me mit dans le cas de dégréer les mâts de perroquet, nos mâts majeurs exigeant beaucoup de ménagement. Les vents furent variables, grand frais & la mer très-grosse; la nuit du 19 au 20, nous perdîmes notre grand hunier, emporté sur ses cargues. Le 25 il y eut une éclipse de soleil visible pour nous. J'avois pris à mon bord M. Verron, jeune observateur venu de France sur l'Etoile, pour s'occuper dans le voyage des méthodes propres à calculer en mer la longitude. Suivant le point estimé du vaisseau, le moment de l'immersion, calculé par cet Astronome, devoit être pour nous le 25 à quatre heures dix-neuf minutes du soir. A quatre heures six minutes, un nuage nous déroba la vue du soleil, & lorsque nous le revîmes à quatre heures trente-une minutes, il y en avoit alors environ un doigt & demi d'éclipsé. Les nuages qui passèrent ensuite successivement sur le soleil, ne nous le laisserent appercevoir que pendant des intervalles très-courts; de sorte que nous ne pûmes observer aucune des phases de l'éclipse, ni par conséquent en conclure notre longitude. Le soleil se couchoit pour nous avant le moment de la conjonction apparente, & nous estimâmes que celui de l'immersion avoit été à quatre heures vingt-trois minutes.

Eclipse de
Soleil.

Le 26 nous commençâmes à trouver le fond, & le 28 au matin nous eûmes connoissance des Castilles. Cette partie de la côte est d'une hauteur médiocre & s'aperçoit de dix à douze lieues. Nous crûmes reconnoître l'entrée d'une baie qui est vraisemblablement le mouillage où les Espagnols ont un fort, mouillage qu'ils m'ont dit être fort mauvais. Le 29 nous entrâmes dans la riviere de la Plata & vîmes les Maldonades. Nous avançâmes peu cette journée & la suivante. Nous passâmes en calme presque toute la nuit du 30 au 31, fondant sans cesse. Les courans paroissoient nous entraîner dans le Nord-Ouest, où nous restoit à-peu-près l'île Lobos. A une heure & demie après minuit, la sonde ayant donné trente-trois brasses, je jugeai être très-près de cette île, & je fis le signal de mouiller. Nous appareillâmes à trois heures & demie & vîmes l'île de Lobos dans le Nord-Est, environ à deux lieues & demie. Le vent de Sud & de Sud-Est, foible d'abord, renforça dans la matinée & nous mouillâmes le 31 après midi dans la baie de Montevideo. L'Etoile nous avoit fait perdre beaucoup de chemin, parce qu'outre l'avantage de marche que nous conservions sur elle, cette flûte qui, au sortir de Rio-Janéiro, faisoit quatre pouces d'eau toutes les deux heures, après quelques jours de navigation en fit sept pouces dans le même intervalle de tems; ce qui ne lui permettoit pas de forcer de voiles.

A peine fûmes-nous mouillés, qu'un Officier venu à bord de la part du Gouverneur de Montevideo pour nous complimenter sur notre arrivée, nous apprit qu'on avoit reçu des ordres d'Espagne pour arrêter tous les Jésuites & se saisir de leurs biens; que le même bâtiment porteur de ces dépêches, avoit amené quarante Peres de la com-

Entrée dans
la riviere de la
Plata.

Seconde re-
lâche à Mon-
tevideo.

Nouvelles
que nous y
apprenons.

pagnie destinés aux missions; que l'ordre avoit été exécuté déjà dans les principales maisons, sans trouble ni résistance & qu'au contraire ces Religieux supportoient leur disgrâce avec sagesse & résignation. J'entrerai bientôt dans le détail de cette grande affaire, de laquelle m'ont pu mettre au fait un long séjour à Buenos-Aires & la confiance dont m'y a honoré le Gouverneur général Don Francisco Bukarely.

1767.
Acût.

Comme nous devons rester dans la riviere de la Plata jusqu'à après la révolution de l'équinoxe, nous prîmes des logemens à Montevideo, où nous établîmes aussi nos ouvriers & un hôpital. Ces premiers soins remplis, je me rendis à Buenos-Aires le 11 Août, pour y accélérer la fourniture des vivres qui nous étoient nécessaires & dont fut chargé le Munitionnaire général du Roi d'Espagne, aux mêmes prix que portoit son traité vis-à-vis Sa Majesté Catholique. Je voulois aussi entretenir M. de Bukarely sur ce qui s'étoit passé à Rio-Janéiro, quoique je lui eusse déjà envoyé par un exprès les dépêches de Dom Francisco de Medina. Je le trouvai sagement résolu à se contenter de rendre compte en Europe des hostilités commises par le Viceroi du Brésil & à ne point user de représailles. Il lui eût été facile de s'emparer en peu de jours de la Colonie du Saint-Sacrement, d'autant plus que cette place manquoit de tout & qu'elle n'avoit pas encore reçu au mois de Novembre le convoi de vivres & de munitions qu'on lui préparoit, lorsque nous sortîmes de Rio-Janéiro.

J'éprouvai de la part du Gouverneur général les plus grandes facilités pour la prompte expédition de nos besoins. A la fin d'Août deux goëlettes, chargées pour nous de

de biscuit & de farine, avoient fait voile pour Montevideo, où je m'étois aussi rendu pour y célébrer la fête de S. Louis. J'avois laissé à Buenos-Aires le Chevalier du Bouchage, Enseigne de vaisseau, pour y faire embarquer le reste de nos vivres, & y être chargé des affaires qui pourroient nous survenir, jusqu'à notre départ que j'espérois devoir être à la fin de Septembre; je ne prévoyois pas qu'un accident nous retiendrait six semaines de plus. Pendant une tourmente de Sud-Ouest, le Saint-Fernand; vaisseau de registre, qui étoit mouillé près de l'Etoile, chassa sur ses ancres, vint de nuit aborder cette flûte, & du premier choc lui rompit son mât de beau-pré au ras de l'érambré. Sa poulaine & ses écharpes ou herpes furent ensuite emportées, heureux encore d'avoir pu se séparer, malgré le mauvais tems & l'obscurité, sans effuyer d'autres avaries.

Avarie que
reçoit l'Etoile.

Cet abordage augmenta considérablement la voie d'eau que l'Etoile avoit dès le commencement de la campagne. Il devenoit indispensable de décharger ce bâtiment, peut-être même de le virer en quille pour découvrir & fermer cette voie d'eau qui paroissoit être très-basse & de l'avant. Cette opération ne pouvoit se faire à Montevideo, où d'ailleurs on ne trouvoit point les bois nécessaires à la réparation de sa mâture. J'écrivis donc au Chevalier du Bouchage d'exposer au Marquis de Bukareli notre situation, & d'obtenir son agrément pour que l'Etoile remontât la rivière & vint à la Encenada de Baragan; je lui mandois aussi d'y faire passer aussi-tôt les bois & autres matériaux dont nous avions besoin. Le Gouverneur général consentit à ces demandes; & le 7 Septembre, n'ayant pu trouver aucun pilote, je m'embarquai sur l'E-

1767.
Septembre.

Navigation
de Montevi-
deo à Bara-
gan.

toile avec les charpentiers & calefats de la Boudeuse pour partir le lendemain & suivre moi-même une navigation qu'on nous disoit être de la plus grande difficulté. Deux vaisseaux de registre, le Saint-Fernand & le Carmen, munis d'un pratique, appareilloient le même jour de Montevideo pour la Encenada & j'avois compté les suivre; mais le Saint-Fernand, à bord duquel étoit ce pilote nommé Philippe, appareilla la nuit du 7 au 8, dans la seule vue de nous dérober sa marche & laissant son camarade dans le même embarras. Nous partîmes toutefois le 8 au matin précédés par nos canots, le Carmen étant resté pour attendre une goëlette qui dirigeât sa route. Le soir nous joignîmes le Saint-Fernand, nous le dépassâmes & le 10 après midi nous mouillâmes dans la rade de la Encenada, Philippe, aussi mauvais pilote que méchant homme, ayant toujours gouverné sur nous.

Je trouvai dans cette rade la Vénus, frégate de vingt-six canons, & quelques navires marchands destinés, comme elle, à faire voile incessamment pour l'Europe. J'y trouvai aussi la Smeralda & la Liebe, qui se dispoisoient à retourner avec des munitions de toute espece aux îles Malouines, d'où elles devoient passer dans la mer du Sud, pour y prendre les Jésuites du Chili & du Pérou. Il y avoit de plus le chambekin *l'Andalous* arrivé du Ferrol à la fin de Juillet en compagnie d'un autre chambekin nommé *l'Aventureiro*; mais celui-ci s'étoit perdu sur la tête du banc aux Anglois, & l'équipage avoit eu le tems de se sauver. *L'Andalous* se préparoit à aller porter des Missionnaires & des présens aux habitans de la terre de Feu, le Roi Catholique voulant leur témoigner sa reconnoissance des services qu'ils avoient rendus aux Espagnols

du navire *la Conception*, lequel en 1765 avoit péri sur leurs côtes.

Je descendis à Baragan, où le Chevalier du Bouchage avoit déjà fait transporter une partie des bois qui nous étoient nécessaires. Il les avoit rassemblés avec peine & à grands frais à Buenos-Aires dans l'arsenal du Roi & quelques magasins particuliers, approvisionnés les uns & les autres par les débris des vaisseaux qui font naufrage dans la riviere. On ne trouvoit d'ailleurs à Baragan aucune espece de ressources, mais bien des difficultés de plusieurs genres & tout ce qui peut forcer à n'opérer que lentement. La Encenada de Baragan n'est en effet qu'une espece de mauvaise baie formée par l'embouchure d'une petite riviere qui peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit & qui se comble tous les jours, où peuvent entrer des vaisseaux qui ne tirent que douze pieds: dans tout le reste il n'y a pas six pouces d'eau à marée basse; or, comme les marées sont fort irrégulieres dans la riviere de la Plata, qu'elles sont hautes ou basses quelquefois huit jours de suite selon les vents qui regnent, le débarquement des chaloupes y essuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls magasins à terre, quelques maisons ou plutôt des chaumières construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brut & habitées par des hommes qui ont assez de peine à se procurer leur subsistance. Les bâtimens qui tirent trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette anse mouillent à la pointe de Lara, à une lieue & demie dans l'Ouest. Ils y sont exposés à tous les vents; mais la tenue étant fort bonne, ils y peuvent hiverner, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

*L'Etoile s'y
raccommode.*

1767.
Octobre.

Je laissai à la pointe de Lara M. de la Giraudais chargé des soins relatifs à son vaisseau, & je me rendis à Buenos-Aires, d'où je lui expédiai une grande goëlette sur laquelle il pouvoit abattre, lorsqu'il seroit entré à la Encenada. Il falloit pour cela qu'il déchargeât en partie les effets qu'il avoit à bord, & M. de Bukarely permit de les déposer à bord de la *Smeralda* & de la *Liebe*. Le 8 Octobre l'*Etoile* fut en état d'entrer dans le port, & l'on trouva que son radoub seroit moins long qu'on ne l'avoit appréhendé. En effet, à peine avoit-elle commencé à s'alléger, que sa voie d'eau diminua sensiblement & elle cessa d'en faire, lorsqu'elle ne tira plus que huit pieds de l'avant. Après y avoir débité quelques planches de son doublage, on vit que la couture des barbes du navire étoit absolument sans étoupe, pendant une longueur d'environ quatre pieds & demi, depuis huit pieds & demi de tirant d'eau en remontant. On découvrit aussi deux trous de rariere dont les chevilles n'avoient pas été posées. Toutes ces avaries ayant été promptement réparées, de nouvelles herpes remises en place, le mât de beaupré fait & mâté, la flûte récalfatée en entier; elle revint le 21 à la pointe de Lara, où elle reprit son chargement à bord des frégates Espagnoles. Elle y embarqua aussi successivement le bois, les farines, le biscuit & les différentes provisions que je lui envoyai dans cette rade.

Départ de plusieurs vaisseaux pour l'Europe, arrivée de quelques autres.

Il en étoit parti pour Cadix, à la fin de Septembre, la *Venus* & quatre autres bâtimens chargés de cuirs, & portant deux cents cinquante Jésuites & les familles Françaises des Malouines, à l'exception de sept, qui n'ayant pu y trouver place, furent forcées d'attendre une autre occasion. Le Marquis de Bukarely les fit venir à Buenos-Aires,

où il pourvut à leur subsistance & à leur logement. On venoit d'apprendre dans le même moment l'arrivée du *Diamant*, vaisseau de registre, expédié pour Buenos-Aires, & celle du *Saint-Michel*, autre vaisseau de registre destiné pour Lima. La situation de ce dernier bâtiment étoit triste. Après avoir, pendant quarante-cinq jours, lutté contre les vents sur le cap de Horn, trente-neuf hommes de son équipage étant morts & le reste attaqué du scorbut, un coup de mer ayant emporté son gouvernail, il avoit été forcé de faire route pour cette riviere, où il étoit entré dans le port des Maldonades, sept mois après être sorti de Cadix & n'ayant plus que trois matelots & quelques Officiers en état d'agir. Nous envoyâmes à la requête des Espagnols, un Officier & un équipage pour amener ce bâtiment à Montevideo. Il y étoit arrivé le 5 Octobre la frégate Espagnole *l'Aigle*, sortie du Ferrol au mois de Mars. Elle avoit relâché à l'île Sainte-Catherine, & les Portugais l'y avoient arrêtée dans le même tems où ils re-tenoient *le Diligent* à Rio-Janéiro.



C H A P I T R E V I I .

Détails sur les Missions du Paraguai, & l'expulsion des Jésuites de cette province.

T A N D I S que nous hâtons nos dispositions pour sortir de la riviere de la Plata, le Marquis de Bukarely faisoit les siennes pour passer sur l'*Uraguai*. Déjà les Jésuites avoient été arrêtés dans toutes les autres provinces de son département, & ce Gouverneur général vouloit exécuter en personne dans les missions les ordres du Roi Catholique. Il dépendoit des premières mesures qu'on y alloit prendre de faire agréer à ces peuples le changement qu'on leur préparoit, ou de les replonger dans l'état de barbarie. Mais avant que de détailler ce que j'ai vu sur la catastrophe de ce singulier Gouvernement, il faut dire un mot sur son origine, ses progrès & sa forme. Je le dirai *sine ira & studio quorum causas procul habeo*.

Date de l'établissement des missions.

C'est en 1580, que l'on voit les Jésuites admis pour la première fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le règne de Philippe III, les missions fameuses auxquelles on donne en Europe le nom du Paraguai, & plus à propos en Amérique celui de l'*Uraguai*, riviere sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en peuplades, foibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès successifs ont porté jusqu'à celui de trente-sept; sçavoir, vingt-neuf sur la rive droite de l'*Uraguai*, & huit sur la rive gauche, régies chacune par deux Jésuites en habit de l'Ordre. Deux motifs qu'il est permis aux Souverains d'allier, lorsque l'un ne nuit pas à l'autre, la Reli-

gion & l'intérêt, avoient fait désirer aux Monarques Espagnols la conversion de ces Indiens; en les rendant Catholiques on civilisoit des hommes sauvages, on se rendoit maîtres d'une contrée vaste & abondante: c'étoit ouvrir à la métropole une nouvelle source de richesses, & acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les Jésuites se chargèrent de remplir ces vûes, mais ils représentèrent que pour faciliter le succès d'une si pénible entreprise, il falloit qu'ils fussent indépendans des Gouverneurs de la province, & que même aucun Espagnol ne pénétrât dans le pays.

Le motif qui fondeoit cette demande, étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuassent la ferveur des Néophytes, ne les éloignassent même du Christianisme, & que la hauteur Espagnole ne leur rendit odieux un joug trop appésanti. La Cour d'Espagne approuvant ces raisons, régla que les Missionnaires seroient soustraits à l'autorité des Gouverneurs, & que le trésor leur donneroit chaque année soixante mille piastras pour les frais des défrichemens, sous la condition qu'à mesure que les peuplades seroient formées & les terres mises en valeur, les Indiens payeroient annuellement au Roi une piastra par homme depuis l'âge de dix huit ans jusqu'à celui de soixante. On exigea aussi que les Missionnaires apprissent aux Indiens la langue Espagnole; mais cette clause ne paroît pas avoir été exécutée.

Les Jésuites entrèrent dans la carrière avec le courage des Martyrs & une patience vraiment angélique. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéissance & au travail des hommes féroces, inconstans, attachés autant à leur paresse qu'à leur indépendance. Les obstacles furent infinis, les difficultés renaissoient à chaque pas;

Conditions stipulées entre la Cour d'Espagne & les Jésuites.

Zèle & succès des Missionnaires.

le zele triompha de tout, & la douceur des Missionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, introduisirent chez eux les arts utiles & agréables; enfin d'une Nation barbare, sans mœurs & sans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence persuasive de leurs apôtres, obéissoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient se sacrifier à leur bonheur; de telle façon que quand ils vouloient se former une idée du Roi d'Espagne, ils se le représentoient sous l'habit de S. Ignace.

Révolte des Indiens contre les Espagnols.

Cependant il y eut contre son autorité un instant de révolte dans l'année 1757. Le Roi Catholique venoit d'échanger avec le Portugal les peuplades des missions situées sur la rive gauche de l'Uruguai contre la colonie du Saint-Sacrement. L'envie d'anéantir la contrebande énorme, dont nous avons parlé plusieurs fois, avoit engagé la Cour de Madrid à cet échange. L'Uruguai devenoit ainsi la limite des possessions respectives des deux Couronnes; on faisoit passer sur sa rive droite les Indiens des peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent souffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher de nouvelles. Ils prirent donc les armes: depuis long-tems on leur avoit permis d'en avoir pour se défendre contre les incursions des Paulistes, brigands issus du Brésil, & qui s'étoient formés en république vers la fin du seizieme siecle. La révolte éclata sans qu'aucun Jésuite parût jamais à la tête des Indiens. On dit même qu'ils furent retenus par force dans
les

Cause de leur mécontentement.

les villages, pour y exercer les fonctions du sacerdoce.

Le Gouverneur général de la province de la Plata, Don Joseph Andonaighi, marcha contre les rebelles, suivi de Don Joachim de Viana, Gouverneur de Montevideo. Il les défit dans une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina ensuite à la conquête du pays; & Don Joachim voyant la terreur qu'une première défaite y avoit répandue, se chargea avec six cents hommes de le réduire en entier. En effet il attaqua la première peuplade, s'en empara sans résistance, & celle-là prise, toutes les autres se soumirent.

Ils prennent
les armes &
sont battus.

Sur ces entrefaites la Cour d'Espagne rappella Don Joseph Andonaighi & Don Pedro Cevallos arriva à Buenos-Aires pour le remplacer. En même tems Viana reçut ordre d'abandonner les missions & de ramener ses trouves. Il ne fut plus question de l'échange projeté entre les deux Couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec les Espagnols, revinrent avec eux. C'est dans le tems de cette expédition que s'est répandu en Europe le bruit de l'élection du Roi Nicolas, Indien dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté.

Troubles ap-
paissés.

Don Joachim de Viana m'a dit que quand il eut reçu l'ordre de quitter les missions, une grande partie des Indiens, mécontents de la vie qu'ils menaient, vouloit le suivre. Il s'y opposa, mais il ne put empêcher que sept familles ne l'accompagnassent, & il les établit aux Maldonades, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'industrie & du travail. Je fus surpris de ce qu'il me dit au sujet de ce mécontentement des Indiens. Comment l'accorder avec tout ce que j'avois lu sur la manière dont ils étoient gouver-

Les Indiens
paroissent dé-
goûtés de l'ad-
ministration
des Jésuites.

nés ? J'aurois cité les loix des missions comme le modele d'une administration faite pour donner aux humains le bonheur & la sagesse.

Gouvernement des Missions montré en perspective.

En effet, quand on se représente de loin & en général ce Gouvernement magique fondé par les seules armes spirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à l'humanité ! C'est une société qui habite une terre fertile sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux & où personne ne travaille pour soi ; les fruits de la culture commune sont rapportés fidèlement dans des magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture, son habillement & l'entretien de son ménage ; l'homme dans la vigueur de l'âge, nourrit par son travail l'enfant qui vient de naître ; & lorsque le tems a usé ses forces, il reçoit de ses concitoyens les mêmes services dont il leur a fait l'avance ; les maisons particulières sont commodes, les édifices publics sont beaux ; le culte est uniforme & scrupuleusement suivi ; ce peuple heureux ne connoît ni rangs ni conditions, il est également à l'abri des richesses & de l'indigence. Telles ont dû paroître & telles me paroissent les missions dans le lointain & l'illusion de la perspective. Mais en matière de Gouvernement, un intervalle immense sépare la théorie de l'administration. J'en fus convaincu par les détails suivans que m'ont faits unanimement cent témoins oculaires.

Détails intérieurs de l'administration.

L'étendue du terrain que renferment les missions, peut être de deux cents lieues du Nord au Sud, de cent-cinquante de l'Est à l'Ouest, & la population y est d'environ trois cents mille ames ; des forêts immenses y offrent des bois de toute espece ; de vastes pâturages y contiennent

au moins deux millions de têtes de bestiaux; de belles rivières vivifient l'intérieur de cette contrée, & y appellent par-tout la circulation & le commerce. Voilà le local, comment y vivoit-on? Le pays étoit, comme nous l'avons dit, divisé en paroisses, & chaque paroisse régie par deux Jésuites, l'un Curé, l'autre son Vicaire. La dépense totale pour l'entretien des peuplades entraînoit peu de frais, les Indiens étant nourris, habillés, logés du travail de leurs mains, la plus forte dépense alloit à l'entretien des Eglises construites & ornées avec magnificence. Le reste du produit de la terre & tous les bestiaux appartenoient aux Jésuites, qui de leur côté faisoient venir d'Europe les outils des différens métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fusils. Leur revenu annuel consistoit en coton, suifs, cuirs, miel & sur-tout en *maté*, plante mieux connue sous le nom d'herbe du Paraguay, dont la compagnie faisoit seule le commerce, & dont la consommation est immense dans toutes les Indes Espagnoles où elle tient lieu de thé.

Les Indiens avoient pour leurs Curés une soumission tellement servile, que non-seulement ils se laissoient punir du fouet à la maniere du college, hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux-mêmes solliciter le châtement des fautes mentales. Dans chaque paroisse les Peres élevoient tous les ans des corrégidors & des capitulaires chargés des détails de l'administration. La cérémonie de leur élection se faisoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Eglise, & se publioit au son des cloches & des instrumens de toute espece. Les élus venoient aux pieds du Père Curé recevoir

les marques de leur dignité qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande distinction étoit de porter des habits, tandis qu'une chemise de toile de coton composoit seule le vêtement du reste des Indiens de l'un & l'autre sexe. La fête de la paroisse & celle du Curé se célébroient aussi par des réjouissances publiques, même par des comédies; elles ressembloient sans doute à nos anciennes pieces qu'on nommoit *myfteres*.

Le Curé habitoit une maison vaste proche l'Eglise; elle avoit attenant deux corps de logis, dans l'un desquels étoient les écoles pour la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture & les ateliers des différens métiers; l'Italie leur fournissoit les maîtres pour les arts, & les Indiens apprennent, dit-on, avec facilité; l'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages sous la garde & l'inspection de vieilles femmes: il se nommoit *le guatiguasu* ou le séminaire. L'appartement du Curé communicquoit intérieurement avec ces deux corps de logis.

Ce Curé se levoit à cinq heures du matin, prenoit une heure pour l'oraison mentale, disoit sa messe à six heures & demie, on lui baisoit la main à sept heures, & l'on faisoit alors la distribution publique d'une once de maté par famille. Après sa messe, le Curé déjeûnoit, disoit son bréviaire, travailloit avec les Corrégidors dont les quatre premiers étoient ses Ministres, visitoit le séminaire, les écoles & les ateliers; s'il sortoit, c'étoit à cheval & avec un grand cortège; il dînoit à onze heures seul avec son Vicaire, restoit en conversation jusqu'à midi, & faisoit la sieste jusqu'à deux heures; il étoit renfermé dans son in-

térieur jusqu'au rosaire, après lequel il y avoit conversation jusqu'à sept heures du soir; alors le Curé soupoit; à huit heures il étoit censé couché.

Le peuple cependant étoit depuis huit heures du matin distribué aux divers travaux soit de la terre, soit des ateliers, & les Corrigédors veilloient au sévère emploi du tems; les femmes filoient du coton; on leur en distribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il falloit rapporter filé à la fin de la semaine; à cinq heures & demie du soir on se rassembloit pour réciter le rosaire & baiser encore la main du Curé; ensuite se faisoit la distribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour chaque ménage qu'on supposoit être composé de huit personnes; on donnoit aussi du maïs. Le dimanche on ne travailloit point, l'office divin prenoit plus de tems; ils pouvoient ensuite se livrer à quelques jeux aussi tristes que le reste de leur vie.

On voit par ce détail exact que les Indiens n'avoient en quelque sorte aucune propriété & qu'ils étoient assujettis à une uniformité de travail & de repos cruellement ennuyeuse. Cet ennui, qu'avec raison on dit mortel, suffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittoient la vie sans la regretter & mouroient sans avoir vécu. Quand une fois ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils guérissent; & lorsqu'on leur demandoit alors si de mourir les affligeoit, ils répondoient que non, & le répondoient comme des gens qui le pensent. On cessera maintenant d'être surpris de ce que, quand les Espagnols pénétrèrent dans les missions, ce grand peuple, administré comme un content, témoigna le plus grand desir de forcer la clôture. Au reste les Jésuites nous représentoient ces Indiens com-

Conséquen-
ces qu'on en
tire.

me une espece d'hommes qui ne pouvoit jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfans ; la vie qu'ils menotent empêchoit ces grands enfans d'avoir la gaieté des petits.

Expulsion des
Jésuites de la
province de
la Plata.

La Compagnie s'occupoit du soin d'étendre les missions, lorsque le contrecoup d'événemens passés en Europe, vint renverser dans le nouveau monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La Cour d'Espagne ayant pris la résolution de chasser les Jésuites, voulut que cette opération se fit en même tems dans toute l'étendue de ses vastes domaines. Cevallos fut rappelé de Buenos-Aires, & Don Francisco Bukarely nommé pour le remplacer. Il partit instruit de la besogne à laquelle on le destinoit, & prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres qu'il ne tarderoit pas à recevoir. Le Confesseur du Roi, le Comte d'Aranda & quelques Ministres étoient les seuls auxquels fut confié le secret de cette affaire. Bukarely fit son entrée à Buenos-Aires au commencement de 1767.

Mesures pri-
ses à ce sujet
par la Cour
d'Espagne.

Mesures pri-
ses par le Gou-
verneur gé-
néral de la
Province.

Lorsque Don Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au Marquis de Bukarely un paquebot chargé des ordres tant pour cette province que pour le Chili, où ce Général devoit les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la riviere de la Plata au mois de Juin 1767, & le Gouverneur dépêcha sur-le-champ deux Officiers, l'un au Viceroi du Pérou, l'autre au Président de l'Audience du Chili, avec les paquets de la Cour qui les concernoient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de sa province où il y avoit des Jésuites, tels que Cordoue, Mendoze, Corientes, Santa-Fé, Salta, Montevideo & le Paraguaï. Comme il craignoit que, parmi les Commandans de ces divers endroits, quelques-uns n'a-

gissent pas avec la promptitude, le secret & l'exacritude que la Cour défroit, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que le *** jour qu'il fixoit pour l'exécution, & de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommoit; gens qui occupoient dans les mêmes lieux les premiers emplois ecclésiastiques & civils. Cordoue sur-tout l'intéressoit. C'étoit dans ces provinces la principale maison des Jésuites & la résidence habituelle du Provincial. C'est-là qu'ils formoient & qu'ils instruisoient dans la langue & les usages du pays les sujets destinés aux missions & à devenir chefs des peuplades; on y devoit trouver leurs papiers les plus importans. M. de Bukarely se résolut à y envoyer un Officier de confiance qu'il nomma Lieutenant de Roi de cette place, & que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes.

Il restoit à pourvoir à l'exécution des ordres du Roi dans les missions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jésuites au milieu des peuplades, on ne savoit pas si les Indiens voudroient le souffrir, & il eût fallu soutenir cette exécution violente par un corps de troupes assez nombreux pour parer à tout événement. D'ailleurs n'étoit-il pas indispensable, avant que de songer à en retirer les Jésuites, d'avoir une autre forme de Gouvernement prête à substituer au leur, & d'y prévenir ainsi les désordres de l'anarchie? Le Gouverneur se détermina à temporiser, & se contenta pour le moment d'écrire dans les missions, qu'on lui envoyât sur le champ le Corréjidor & un Cacique de chaque peuplade, pour leur communiquer des lettres du Roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fussent en chemin & hors des réduc-

tions, avant que la nouvelle de l'expulsion de la Société pût y parvenir. Par ce moyen il remplissoit deux vûes, l'une de se procurer des ôtages qui l'assureroient de la fidélité des peuplades, lorsqu'il en retireroit les Jésuites; l'autre, de gagner l'affection des principaux Indiens par les bons traitemens qu'on leur prodigeroit à Buenos-Aires, & d'avoir le tems de les instruire du nouvel état dans lequel ils entreroient lorsque n'étant plus tenus par la lisiere, ils jouiroient des mêmes privileges & de la même propriété que les autres sujets du Roi.

Le secret est au moment d'être divulgué par un accident imprévu.

Tout avoit été concerté avec le plus profond secret, & quoiqu'on eût été surpris de voir arriver un bâtiment d'Espagne sans autres lettres que celles adressées au Général, on étoit fort éloigné d'en soupçonner la cause. Le moment de l'exécution générale étoit combiné pour le jour où tous les courriers auroient eu le tems de se rendre à leur destination, & le Gouverneur attendoit cet instant avec impatience, lorsque l'arrivée des deux chambekins du Roi, *l'Andalous* & *l'Aventureiro*, venant de Cadix, faillit à rompre toutes ses mesures. Il avoit ordonné au Gouverneur de Montevideo, au cas qu'il arrivât quelques bâtimens d'Europe, de ne pas les laisser communiquer avec qui que ce fût, avant que de l'en avoir informé; mais l'un de ces deux chambekins s'étant perdu, comme nous l'avons dit, en entrant dans la riviere, il falloit bien en sauver l'équipage, & lui donner les secours que sa situation exigeoit.

Les deux chambekins étoient sortis d'Espagne depuis que les Jésuites y avoient été arrêtés: ainsi l'on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne se répandit. Un officier de ces bâtimens fut sur le champ envoyé au Marquis de

Bukarely,

Bukarely, & arriva à Buenos-Aires le 9 Juillet à dix heures du soir. Le Gouverneur ne balança pas : il expédia à l'instant à tous les Commandans des Places un ordre d'ouvrir leurs paquets, & d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après-minuit, tous les courriers étoient partis, & les deux maisons des Jésuites à Buenos-Aires investies, au grand étonnement de ces Peres qui croyoient rêver, lorsqu'on vint les tirer du sommeil pour les constituer prisonniers, & se saisir de leurs papiers. Le lendemain, on publia dans la ville un ban qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jésuites, & on y arrêta cinq Négocians qui vouloient, dit on, leur faire passer des avis à Cordoue.

Les ordres du Roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes. Par-tout les Jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre indice, & on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussitôt partir de leurs différentes maisons, escortés par des détachemens de troupes qui avoient ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à s'échapper. Mais l'on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité. Ils témoignèrent la plus parfaite résignation, s'humiliant sous la main qui les frappoit, & reconnoissant, disoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtement dont Dieu les punissoit. Les Jésuites de Cordoue, au nombre de plus de cent, arriverent à la fin d'Août à la Encenada, où se rendirent peu-après ceux de Corrientes, de Buenos-Aires & de Montevideo. Ils furent aussitôt embarqués, & ce premier convoi appareilla, comme nous l'avons déjà dit, à la fin de Septembre. Les autres pendant ce tems, étoient en chemin pour venir à Buenos-Aires attendre un nouvel embarquement.

Conduite du
Gouverneur
général.

Les Jésuites
sont arrêtés
dans toutes les
villes Espa-
gnoles.

Arrivée des
Caciques &
Corrégidors
des Missions à
Buenos - Ai-
res.

On y vit arriver le 13 Septembre tous les Corrégidors & un Cacique de chaque peuplade, avec quelques Indiens de leur suite. Ils étoient fortis des missions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faisoit mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impression, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La seule instruction, dont les Curés eussent muni au départ leurs chers néophytes, avoit été de ne rien croire de tout ce que leur débiteroit le Gouverneur Général. « Préparez-vous, mes » enfans, leur avoient-ils dit, à entendre beaucoup de » mensonges ». A leur arrivée, on les amena en droiture au Gouvernement, où je fus présent à leur réception. Ils y entrèrent à cheval au nombre de cent vingt, & s'y formèrent en croissant sur deux lignes : un Espagnol instruit dans la langue *des Guaranis* leur servoit d'interprete. Le Gouverneur parut à un balcon ; il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils allassent se reposer, & qu'il les informeroit du jour auquel il auroit résolu de leur signifier les intentions du Roi. Il ajouta sommairement qu'il venoit les tirer d'esclavage, & les mettre en possession de leurs biens, dont jusqu'à présent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel, & souhaitant mille prospérités au Roi & au Gouverneur. Ils ne paroissoient pas mécontents, mais il étoit aisé de démêler sur leur visage plus de surprise que de joie. Au sortir du Gouvernement, on les conduisit à une maison des Jésuites où ils furent logés, nourris & entretenus aux dépens du Roi. Le Gouverneur, en les faisant venir, avoit mandé nommément le fameux Cacique Nicolas, mais on écrivit que son grand âge & ses infirmités ne lui permettoient pas de se déplacer.

Ils paroissent
devant le
Gouverneur
général.

A mon départ de Buenos-Aires, les Indiens n'avoient pas encore été appellés à l'audience du Général. Il vouloit leur laisser le tems d'apprendre un peu la langue & de connoître la façon de vivre des Espagnols. J'ai plusieurs fois été les voir. Ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvois cet air stupide d'animaux pris au piège. L'on m'en fit remarquer que l'on disoit fort instruits; mais comme ils ne parloient que la langue Guaranis, je ne fus pas dans le cas d'apprécier le degré de leurs connoissances; seulement j'entendis jouer du violon un Cacique que l'on nous assuroit être grand musicien; il joua une sonate, & je crus entendre les sons obligés d'une serinette. Au reste peu de tems après leur arrivée à Buenos-Aires, la nouvelle de l'expulsion des Jésuites étant parvenue dans les missions, le Marquis de Bukarely reçut une lettre du Provincial qui s'y trouvoit pour lors, dans laquelle il l'assuroit de sa soumission & de celle de toutes les peuplades aux ordres du Roi.

Ces missions des *Guaranis* & des *Tapes* sur l'Uruguay n'étoient pas les seules que les Jésuites eussent fondées dans l'Amérique méridionale. Plus au Nord ils avoient rassemblé & soumis aux mêmes loix les *Mojos*, les *Chiquitos* & les *Avipones*. Ils formoient aussi de nouvelles réductions dans le Sud du Chili du côté de l'île du *Chiloé*; & depuis quelques années ils s'étoient ouvert une route pour passer de cette province au Pérou, en traversant le pays des *Chiquitos*, route plus courte que celle que l'on suivoit jusqu'à présent. Au reste dans les pays où ils pénétroient, ils faisoient appliquer sur des poteaux la devise de la compagnie; & sur la carte de leurs réductions faite

Etendue des
missions.

par eux, elles sont énoncées sous cette dénomination, *opida christianorum*.

L'on s'étoit attendu, en faissant les biens des Jésuites dans cette province, de trouver dans leurs maisons des sommes d'argent très-considérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs magasins étoient à la vérité garnis de marchandises de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe. Il y en avoit même de beaucoup d'especes qui ne se consomment point dans ces provinces. Le nombre de leurs esclaves étoit considérable, on en comptoit trois mille cinq cents dans la seule maison de Cordoue.

Ma plume se refuse au détail de tout ce que le public de Buenos-Aires prétendoit avoir été trouvé dans les papiers saisis aux Jésuites; les haines sont encore trop récentes, pour qu'on puisse discerner les fausses imputations des véritables. J'aime mieux rendre justice à la plus grande partie des membres de cette Société qui ne participoient point au secret de ses vues temporelles. S'il y avoit dans ce corps quelques intrigans, le grand nombre, religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'institut que la piété de son fondateur, & servoient en esprit & en vérité le Dieu auquel ils s'étoient consacrés. Au reste j'ai su depuis mon retour en France que le Marquis de Bukarely étoit parti de Buenos-Aires pour les missions le 14 Mai 1768, & qu'il n'y avoit rencontré aucuns obstacles, aucune résistance à l'exécution des ordres du Roi Catholique. On aura une idée de la maniere dont s'est terminé cet événement intéressant, en lisant les deux pieces suivantes qui contiennent le détail de la premiere scene. C'est ce qui s'est passé dans la réduction *Yapegu* située sur l'Uruguai & qui se

trouvoit la premiere sur le chemin du Général Espagnol ; toutes les autres ont suivi l'exemple donné par celle-là.

TRADUCTION d'une lettre d'un Capitaine de grenadiers du Régiment de Mayorque, commandant un des détachemens de l'expédition aux missions du Paragui.

D'Yapegu le 19 Juillet 1768.

« Hier nous arrivâmes ici très-heureusement ; la récep-
 » tion que l'on a faite à notre Général, a été des plus ma-
 » gnifiques & telle qu'on n'auroit pû l'attendre de la part
 » d'un peuple aussi simple & aussi peu accoutumé à de sem-
 » blables fêtes. Il y a ici un College très-riche en ornemens
 » d'Eglise qui sont en grand nombre ; on y voit aussi beau-
 » coup d'argenterie. La peuplade est un peu moins grande
 » que Montevideo , mais bien mieux alignée & fort peu-
 » plée. Les maisons y sont tellement uniformes, qu'à en voir
 » une, on les a vu toutes, comme à voir un homme & une
 » femme, on a vu tous les habitans, attendu qu'il n'y a pas
 » la moindre différence dans la façon dont ils sont vêtus. Il y
 » a beaucoup de musiciens , mais tous médiocres.

« Dès l'instant où nous arrivâmes dans les environs de
 » cette mission, son Excellence donna l'ordre d'aller se saisir
 » du Pere Provincial de la Compagnie de Jésus , & de six
 » autres de ces Peres , & de les mettre aussi-tôt en lieu de
 » sûreté. Ils doivent s'embarquer un de ces jours sur le fleuve
 » Uruguai. Nous croyons cependant qu'ils resteront au
 » Salto , où on les gardera jusqu'à ce que tous leurs con-
 » freres aient subi le même sort. Nous croyons aussi rester à
 » Yapegu cinq ou six jours, & suivre notre chemin jusqu'à

Détails sur
l'entrée du
Gouverneur
général dans
les missions.

» la dernière des missions. Nous sommes très-contens de
 » notre Général qui nous fait procurer tous les rafraichif-
 » semens possibles. Hier nous eûmes opera, il y en aura
 » encore aujourd'hui une représentation. Les bonnes gens
 » font tout ce qu'ils peuvent & tout ce qu'ils savent.

» Nous vîmes aussi hier le fameux Nicolas, celui qu'on
 » avoit tant d'intérêt à tenir renfermé. Il étoit dans un état
 » déplorable & presque nud. C'est un homme de soixante
 » & dix ans qui paroît de bon sens. Son Excellence lui
 » parla long-tems, & parut fort satisfaite de sa conversa-
 » tion.

» Voilà tout ce que je puis vous apprendre de nouveau ».

*RELATION publiée à Buenos-Aires de l'entrée de S. E. Don
 Francisco Bukarely y Ursua dans la mission Yapegu, l'une
 de celles des Jésuites chez les peuples Guaranis dans le Pa-
 guai, lorsqu'elle y arriva le 18 Juillet 1768.*

« A huit heures du matin Son Excellence sortit de la cha-
 » pelle Saint Martin, située à une lieue d'Yapegu. Elle étoit
 » accompagnée de sa garde de grenadiers & de dragons,
 » & avoit détaché deux heures auparavant les compagnies
 » de grenadiers de Mayorque pour disposer & soutenir le
 » passage du ruisseau *Guavirade* qu'on est obligé de traver-
 » ser en balsaes & en canots. Ce ruisseau est à une demi-
 » lieue environ de la peuplade.

» Aussi-tôt que Son Excellence eut traversé, elle trouva
 » les Caciques & Corrégidors des missions qui l'attendoient
 » avec l'Alferès d'Yapegu qui portoit l'étendard royal. Son
 » Excellence ayant reçu tous les honneurs & complimens
 » usités en pareilles occasions, monta à cheval pour faire
 » son entrée publique.

» Les dragons commencerent la marche ; ils étoient suivis de deux Aides-de-camp qui précédoient Son Excellence, après laquelle venoient les deux compagnies de grenadiers de Mayorque, suivies du cortège des Caciques & Corrégidors, & d'un grand nombre de cavaliers de ces cantons.

» On se rendit à la grande place en face de l'Eglise. Son Excellence ayant mis pied à terre, Dom Francisco Martinez, Vicaire général de l'expédition, se présenta sur les degrés du portail pour la recevoir. Il l'accompagna jusqu'au presbytere & entonna le *Te Deum*, qui fut chanté & exécuté par une musique toute composée de Guaranis. Pendant cette cérémonie l'artillerie fit une triple décharge. Son Excellence se rendit ensuite au logement qu'elle s'étoit destiné dans le college des Peres, autour duquel la troupe vint camper jusqu'à ce que par son ordre elle allât prendre ses quartiers dans le *Guatiguasa* ou la *Casa de las recogida*, la maison des Recluses ».

Reprenons le récit de notre voyage dont le spectacle de la révolution arrivée dans les missions n'a pas été une des circonstances les moins intéressantes.



CHAPITRE VIII.

Départ de Montevideo ; navigation jusqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevue avec les Patagons ; navigation jusqu'à l'île Sainte-Elisabeth.

Nimborum in patriam, loca foeta furentibus austris.

Virg. Æn. Lib. I.

L'Etoile descend de Baragan à Montevideo.

LE radoub & le chargement de l'Etoile nous avoient coûté tout le mois d'Octobre & des frais considérables ; ce ne fut qu'à la fin de ce mois que nous pûmes solder avec le commissionnaire général & les autres fournisseurs Espagnols. Je pris le parti de les payer de l'argent qui m'avoit été remboursé pour la cession des îles Malouines, plutôt que de tirer des lettres de change sur le Trésor royal. J'ai continué de même pour toutes les dépenses de nos différentes relâches en pays étranger. Les achats s'y font faits par ce moyen à meilleur compte & avec plus d'expédition.

Difficulté de cette navigation.

1767.

Novembre.

Le 31 Octobre au point du jour, je rejoignis à quelques lieues de la Encenada l'Etoile qui en avoit appareillé la veille pour Montevideo. Nous y mouillâmes le 3 Novembre à sept heures du soir. Ce qui fait la difficulté de cette navigation de Montevideo à la Encenada, c'est qu'il faut chenaler entre le banc Ortiz & un autre petit banc qui en est au Sud, qu'aucun d'eux n'est balisé & que rarement peut-on voir la terre du Sud, laquelle est très-basse. A la vérité le hazard a placé presque à l'accore occidental du banc Ortiz une espece de balisé. Ce sont les deux mâts d'un navire Portugais qui s'y est perdu & qui fort heureusement est resté droit. Au reste on trouve dans le canal

quatre

quatre, quatre & demi jusqu'à cinq brasses d'eau, & le fond est de vase noire; il est de sable rouge sur les accores du banc Ortiz. En allant de Montevideo à la Encenada, aussi-tôt qu'on a amené la balise à l'Est-quart-Sud-Est du compas, & que la sonde donne cinq brasses, on a passé les bancs. Nous avons observé dans le chenal 15 deg. 30 min. de variation Nord-Est.

Cette traversée nous coûta trois hommes qui furent noyés; la chaloupe s'étant engagée sous le navire qui vint de bord, coula bas: tous nos efforts ne purent sauver que deux hommes & la chaloupe dont le cablot n'avoit pas rompu. J'eus aussi le chagrin de voir que, malgré son radoub, l'Etoile faisoit encore de l'eau; ce qui donnoit lieu de craindre que le défaut ne fût général dans tout le calefatage de sa flottaison: le navire avoit été franc d'eau jusqu'à ce qu'il eût été calé à treize pieds.

Nous employâmes quelques jours à embarquer à bord de la Boudeuse tous les vivres qu'elle pouvoit contenir, à recalfrater ses hauts, opération que l'absence de ses calfats nécessaires à l'Etoile, n'avoit pas permis de faire plutôt; à raccommo-der la chaloupe de l'Etoile; à faire couper l'herbe pour nos bestiaux & à déblayer tout ce que nous avions à terre. La journée du 10 se passa à guinder nos mâts de hune, virer les basses vergues & tenir nos agrès; nous pouvions appareiller le même jour si nous n'eussions pas été échoués. Le 11, la mer ayant monté, les bâtimens afflourerent, & nous allâmes mouiller à la tête de la rade où l'on est toujours à flot. Les deux jours suivans, le gros tems ne nous permit pas de faire voile, mais ce délai ne fut pas en pure perte. Il arriva de Buenos-Aires une goë-

Perte de trois
matelots.

Dispositions
pour sortir de
la riviere de la
Plata.

lette chargée de farine, & nous y en primes soixante quintaux, qu'on trouva moyen de loger encore dans les navires. Nous y avions, toute compensation faite, des vivres pour dix mois : il est vrai que la plus grande partie des boiffons étoit en eau-de-vie. Les équipages jouissoient de la meilleure fanté ; le long séjour qu'ils venoient de faire dans la riviere de la Plata, pendant lequel un tiers des matelots couchoit alternativement à terre, & la viande fraîche dont ils y furent toujours nourris, les avoient préparés aux fatigues & aux miseres de toute espece, dont la longue carriere alloit s'ouvrir. Je fus obligé de laisser à Montevideo le maître Pilote, le maître Charpentier, le maître Armurier & un Officier Marinier de ma frégate, auxquels l'âge & des infirmités incurables ne permettoient pas d'entreprendre le voyage. Il y déserta aussi, malgré tous nos soins, douze soldats ou matelots des deux navires. J'avois pris à la vérité aux îles Malouines quelques-uns des matelots qui y étoient engagés pour la pêche, ainsi qu'un Ingénieur, un Officier de navire marchand & un Chirurgien ; enforte que les vaisseaux avoient autant de monde qu'à notre départ d'Europe, & il y avoit déjà un an que nous étions partis de la riviere de Nantes.

État des équipages en partant de Montevideo.

Départ de Montevideo.

Le 14 Novembre, à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord, joli frais, nous appareillâmes de Montevideo. A huit heures & demie, nous étions Nord & Sud de l'île de Flores, & à midi à douze lieues dans l'Est & l'Est-quart-Sud-Est de Montevideo, & c'est de-là que je pris mon point de départ par 34 deg. 54 min. 40 sec. de latitude australe, & 58 deg. 57 min. 30 sec. de longitude occidentale du méridien de Paris. J'y ai

Sa position

uin-
avi-
res
des
t de
aire
ma-
raï-
arés
on-
on-
itre
uels
en-
nos
vois
ute-
gé-
en;
qu'à
ous

in,
de
ord
Est
-là
in.
ec.
ai

supposé la position de Montevideo, telle que M. Veron l'a déterminée par ses observations, lesquelles en fixent la longitude 40 min. 30 sec. plus à l'Ouest que ne la place la Carte de M. Bellin. J'avois aussi profité du séjour à terre, pour vérifier mon octant sur des distances d'étoiles connues; cet instrument s'étoit trouvé donner les hauteurs des astres trop petites de 2 min. & j'ai toujours eu égard depuis à cette correction. Je préviens ici que dans tout le cours de ce Journal, je donne le gissement des côtes telles que les montre le compas; quand je les donnerai corrigées de la variation, j'aurai soin d'en avertir.

déterminée
astronomi-
quement.

Le jour de notre départ, nous vîmes la terre jusqu'au coucher du soleil; la sonde avoit toujours augmenté, passant d'un fonds de vase à un de sable: à six heures & demie du soir elle donna 35 brasses, fond de sable gris; & l'*Etoile*, à laquelle je fis le signal de sonder le 15 après-midi, trouva 60 brasses même fond: nous avions observé à midi 36 deg. 1 min. de latitude. Depuis le 16 jusqu'au 21, nous eûmes les vents contraires, une mer très-grosse, & nous tinmes les bordées le moins désavantageuses sous les quatre voiles majeures, tous les ris pris dans les huniers; l'*Etoile* avoit dépassé les mâts de perroquet, & nous étions partis sans avoir les nôtres en place. Le 22, nous reçûmes un coup de vent, accompagné d'orages & de grains qui durèrent toute la nuit; la mer étoit affreuse, & l'*Etoile* fit signal d'incommodité; nous l'attendîmes sous la mizaine & la grand-voile, le point de dessous cargué: cette flûte nous paroissoit avoir sa vergue de petit hunier rompue. Le vent & la mer étant tombés le lendemain au matin, nous fîmes de la voile, & le 24,

Sondes & navigation
jusqu'au détroit
de Magellan.

je fis passer *l'Etoile* à la portée de la voix pour sçavoir ce qu'elle avoit souffert dans le dernier coup de vent. M. de la Giraudais me dit qu'outre sa vergue de petit hunier, quatre de ses chaînes de haubans avoient aussi été rompues; il ajouta qu'à l'exception de deux bœufs, il avoit perdu tous les bestiaux embarqués à Montevideo: ce malheur nous avoit été commun avec lui, mais ce n'étoit pas une consolation; Qui sçavoit quand nous serions à portée de réparer cette perte?

Pendant le reste du mois, les vents furent variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest; les courans nous porterent dans le Sud avec assez de rapidité, jusques par les 45 deg. de latitude, qu'ils nous devinrent insensibles. Plusieurs jours de suite nous sondâmes sans trouver de fond; ce ne fut que le 27 au soir, qu'étant environ par 47 deg. de latitude, & nous estimant à trente-cinq lieues de la côte des Patagons, nous trouvâmes 70 brasses, fond de vase & de sable fin, gris & noir. Depuis ce jour, nous conservâmes ce fond jusqu'à la vûe de terre, par 67, 60, 55, 50, 47, & enfin 40 brasses d'eau que nous donna la sonde, lorsque nous vîmes pour la première fois *le cap des Vierges*. Le fond étoit quelquefois vazard, mais toujours de sable fin, tantôt gris, tantôt jaune, quelquefois accompagné de petits graviers rouges & noirs.

Vigie non
marquée sur
les Cartes.

Je ne voulus point trop accoster la terre jusqu'à ce que je n'eusse atteint les 49 deg. de latitude, à cause d'une vigie que j'avois reconnue en 1765 par 48 deg. 30 min. de latitude australe à six ou sept lieues de la côte: Je l'apperçus le matin dans le même moment que la terre, & ayant en hauteur à midi par un très-beau tems,

j'en ai pu déterminer la latitude avec précision. Nous rangeâmes à un quart de lieue cette bature, que celui qui en eut la première connoissance avoit d'abord prise pour un souffleur.

Le 1^{er} & le 2 Décembre, les vents furent favorables de la partie du Nord au Nord-Nord-Est, très-frais, la mer grosse & le tems brumeux; nous forcions de voiles pendant le jour, & nous passions la nuit sous la mizaine & les huniers aux bas ris. Nous vîmes pendant tout ce tems des damiers, des quebrantaneffos, &c, ce qui est de mauvais augure dans toutes les mers du globe, des alcyons qui dispa-roissent quand la mer est belle & le ciel serein. Nous vîmes aussi des loups marins, des pingouins, & une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monstrueux animaux paroissoient avoir l'écaille couverte de ces vermiculaires blancs qui s'attachent à la carène des vieux vaisseaux qu'on laisse pourrir dans les ports. Le 30 Novembre, deux oiseaux blancs semblables à de gros pigeons étoient venus se poser sur nos vergues. J'avois déjà vu un volier de ces animaux traverser la baie des Malouines.

Nous reconnûmes le cap des Vierges le 2 Décembre après-midi, & nous le relevâmes au Sud, environ à sept lieues de distance. J'avois observé à midi, 52 deg. de latitude australe, & j'étois alors

par 52 deg. 3 min. 30 sec. de latitude,
& 71 deg. 12 min. 20 sec. de longitude
à l'Ouest de Paris. Cette position du vaisseau, jointe
au relevement, place le cap des Vierges

par 52 deg. 23 min. de latitude,
& 71 deg. 25 min. 20 sec. de longitude

Vue du cap
des Vierges.

Sa position.

occidentale de Paris. Comme le cap des Vierges est un point intéressant dans la Géographie, je dois rendre compte des raisons qui me font croire que la position que je lui donne, est à peu de chose près, exacte.

Discussion
sur la position
donnée au
cap des Vierges.

Le 27 Novembre après-midi, le Chevalier du Bouchage avoit observé huit distances de la lune au soleil dont le résultat moyen avoit donné la longitude occidentale du vaisseau de 65 deg. 30 sec. pour 1 heure 43 min. 26 sec. tems vrai; M. Verron de son côté avoit observé cinq distances, dont le résultat donna pour notre longitude, au même instant, 64 deg. 57 min. Le tems étoit beau & très-favorable aux observations. Le 29 suivant, à 3 heures 57 min. 35 sec. tems vrai, M. Verron par cinq observations de distance de la lune au soleil, déterminâ la longitude occidentale du vaisseau de 67 deg. 49 min. 30 sec.

Maintenant, en suivant pour fixer le point du vaisseau, lors de la vue du cap des Vierges, la longitude déterminée le 27 Novembre par le terme moyen entre les résultats du Chevalier du Bouchage & de M. Verron, on aura la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 29 min. 42 sec. à l'Ouest de Paris. Les observations du 29 après-midi rapportées de même au point du vaisseau, quand nous relevâmes le cap, donneroient un résultat plus Ouest de 38 min. 47 sec. Mais il me semble qu'on doit plutôt suivre celles du 27, quoique plus éloignées de deux jours, parce que faites en plus grand nombre par deux observateurs qui ne communiquoient point ensemble, & ne différant dans leurs résultats que de 3 minutes 30 sec. elles portent un caractère de probabilité auquel il est

difficile de se refuser. Au reste si l'on veut prendre un terme moyen entre les observations de ces deux jours, on trouvera la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 49 min. 5 sec. ce qui ne differe que de quatre lieues de la premiere détermination, laquelle est la même, à une lieue près; que celle qui m'a été donnée par l'estime de mes routes, & que je suis par cette raison.

Cette longitude du cap des Vierges est plus occidentale de 42 min. 20 sec. de deg. que celle par où le place M. Bellin, & ce n'est que la même différence donnée par lui à la position de Montevideo, différence dont nous avons rendu compte au commencement de ce Chapitre. La Carte de Mylord Anson assigne pour la longitude du cap des Vierges 72 deg. à l'Ouest de Londres, & conséquemment près de 75 deg. à l'Ouest de Paris; erreur bien plus considérable, qu'il commet aussi pour l'embouchure de la riviere de la Plata & généralement pour toute la côte des Patagons.

Les observations que nous venons de rapporter ont été faites avec l'octant Anglois. Cette maniere de déterminer les longitudes à la mer par le moyen des distances de la lune au soleil ou aux étoiles zodiacales, est connue depuis plusieurs années. MM. de la Caille & Daprés en ont fait particulièrement usage à la mer, en se servant aussi de l'octant de M. Hadley. Mais comme le degré de justesse qu'on obtient par cette méthode, dépend beaucoup de la précision de l'instrument avec lequel on observe, il s'ensuivoit que l'héliometre de M. Bouguer, rendu capable de mesurer de grands angles, seroit très-propre à perfectionner ces observations de distances. M. l'Abbé de la Caille y

Digression
sur les instru-
mens propres
à observer en
mer la longi-
tude.

avoit vraisemblablement songé, puisqu'il en a fait construire un qui mesure des arcs de 6 à 7 degrés; & si dans ses ouvrages il ne parle point de cet instrument, comme propre à observer à la mer, c'est qu'il prévoyoit beaucoup de difficulté à s'en servir sur un vaisseau.

M. Verron apporta avec lui à bord un instrument nommé *mégametre*, qu'il avoit déjà employé dans d'autres voyages faits avec M. de Charnieres, & dont il s'est servi dans celui-ci. Cet instrument nous a paru ne différer de l'héliometre de M. Bouguer, qu'en ce que la vis qui fait mouvoir les objectifs étant plus longue, elle leur procure un plus grand écartement, & rend par-là cet instrument capable de mesurer des angles de 10 deg. limite du mégametre que M. Verron avoit à bord. Il seroit à souhaiter qu'en allongeant la vis, on eût pu augmenter encore son extension, resserrée, comme on le voit, dans des bornes trop étroites pour la fréquence & même l'exactitude des observations; mais les loix de la dioptrique limitent l'écartement des objectifs. Il faudroit aussi remédier à la difficulté pressentie par M. l'Abbé de la Caille, celle qu'apporte l'élément sur lequel il s'agit d'observer. En général, il me semble que le quartier de réflexion de M. Hadley seroit préférable, s'il comportoit la même précision.

Difficultés es-
suyées avant
que d'entrer
dans le dé-
troit.

Depuis le 2 après-midi, que nous eûmes la connoissance du cap des Vierges & bientôt après celle de la terre de Feu, le vent de bout & le gros tems nous contrarièrent plusieurs jours de suite. Nous louvoyâmes d'abord jusqu'au 3 à six heures du soir, que les vents ayant adonné permirent de porter sur l'entrée du détroit de Magellan. Ce ne fut pas pour

pour long tems : à sept heures & demie le vent calma tout-à-fait , & les côtes s'embrumerent ; il rafraîchit à dix heures & nous passâmes la nuit à louvoyer. Le 4 , à trois heures du matin , nous courûmes vers la terre avec un bon frais de Nord : mais, le tems chargé de brume & de pluie nous en déroba bientôt la vûe, il fallut reprendre *la bordée du large*. A cinq heures du matin, dans un éclairci , nous aperçûmes le cap des Vierges & nous arrivâmes pour donner dans le détroit; presque aussitôt les vents sauterent au Sud-Ouest, d'où ils ne tarderent pas à souffler avec furie, la brume s'épaissit, & nous fûmes forcés de mettre à la cape sur les deux bords entre les terres de Feu & le continent.

Notre mizaine ayant été déchirée le 4 après-midi, & la sonde presque au même moment ne nous ayant donné que vingt brasses, la crainte de la bâture qui s'étend dans le Sud-Sud-Est du cap des Vierges, me fit prendre le parti d'arriver à sec de voiles, d'autant plus que cette manœuvre nous facilitoit l'opération d'enverguer une autre mizaine. Au reste cette sonde qui me fit arriver, n'étoit point à craindre : c'étoit celle du canal, je l'ai appris depuis en y sondant avec une parfaite vûe de la terre. J'ajouterai, pour l'utilité de ceux qui louyeroient ici d'un tems obscur, que le fond de gravier annonce qu'on est plus près de la terre de Feu que du continent; près de celui-ci on trouve du sable fin & quelquefois vaseux.

A cinq heures du soir, nous remîmes à la cape sous la grand-voile d'étai & le focq d'artimon ; à sept heures & demie du soir, le vent calma, le tems s'éclaircit, & nous fîmes de la voile; mais les bordées furent toutes défavantageuses, & nous écartèrent de la côte. En effet, quoi-

Remarque
sur la qualité
du fond à l'en-
trée du dé-
troit.

que la journée du 5 fût belle & le vent favorable, ce ne fut qu'à deux heures après-midi que nous vîmes la terre depuis le Sud-quart-Sud-Ouest jusqu'à Sud-Ouest-quart-Ouest environ à dix lieues. A quatre heures nous reconnûmes le cap des Vierges, & nous fîmes route pour le ranger à la distance d'une lieue & demie à deux lieues. Il n'est pas prudent de le serrer davantage à cause d'un banc qui s'étend au large du cap à-peu-près à cette distance; je crois même que nous avons passé sur la queue de ce banc; car, comme nous fondions fréquemment, entre deux sondes, l'une de vingt-cinq, l'autre de dix-sept brasses, l'Etoile qui étoit dans nos eaux, nous signala huit brasses, le moment suivant elle augmenta de fond.

Remarques
nautiques sur
l'entrée du dé-
troit.

Le cap des Vierges est une terre unie d'une hauteur médiocre; il est coupé à pic à son extrémité; la vue qu'en donne Milord Anson est de la plus grande vérité. A neuf heures & demie du soir nous avions amené à l'Ouest la pointe septentrionale de l'entrée du détroit, sur laquelle est une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Nous courûmes, les basses voiles carguées, sous le petit hunier, tous les ris dedans, jusqu'à onze heures du soir que le cap des Vierges nous restoit au Nord. Il venoit grand frais & le tems couvert menaçoit d'orage, ce qui me détermina à passer la nuit sur les bords.

Le 6 au point du jour je fis larguer les ris des huniers & courir à Ouest-Nord-Ouest. Nous ne vîmes la terre qu'à quatre heures & demie, & il nous parut que les marées nous avoient entraînés dans le Sud-Sud-Ouest. A cinq heures & demie, étant environ à deux lieues du continent, nous reconnûmes le cap de Possession dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest. Ce cap est bien

reconnoissable. C'est la premiere terre avancée depuis la pointe Nord de l'entrée du détroit; il est plus Sud que le reste de la côte qui forme ensuite entre ce cap & le premier goulet un grand enfoncement nommé *la baie de Possession*; nous avions aussi la vue des terres de Feu. Les vents reprirent bientôt leur tour ordinaire du Ouest au Nord-Ouest, & nous courûmes les bordées les plus avantageuses pour entrer dans le détroit, tâchant de nous rallier à la côte des Patagons & profitant du secours de la marée qui pour lors portoit à l'Ouest.

A midi nous observâmes la hauteur du soleil, & le relevement pris au même moment, me donna pour le cap des Vierges la même latitude à une minute près, que celle que j'avois conclue de mon observation du 3 de ce mois. Nous profitâmes aussi de cette observation pour assurer la latitude du cap de Possession & celle du cap du S. Esprit à la terre de Feu.

Nous continuâmes à louvoyer sous les quatre voiles majeures toute la journée du 6 & la nuit suivante qui fut très claire, fondant souvent & ne nous éloignant jamais de plus de trois lieues de la côte du continent. Nous gagnions peu à ce triste exercice, les marées nous retirant ce qu'elles nous donnoient, & le 7 à midi nous étions encore sous le cap de Possession. Le cap d'Orange nous restoit dans le Sud-Ouest environ à six lieues. Ce cap remarquable par un mondrain assez élevé & coupé du côté de la mer, forme au Sud l'entrée du premier goulet (1).

Description
du cap d'Orange.

(1) Depuis le cap des Vierges jusqu'à l'entrée du premier goulet, on peut estimer de quatorze à quinze lieues: & le détroit y est par-tout large de cinq à sept lieues. La côte du Nord,

jusqu'au cap de Possession, est unie; peu élevée & fort saine. Depuis ce cap, il faut se méfier de la bêtise qui regne dans une partie de la baie du même nom. Lorsque les mondrains,

Sa bature.

Sa pointe est dangereuse par une bature qui s'étend dans le Nord-Est du cap, au moins à trois lieues au large ; j'ai vu fort distinctement la mer briser dessus. A une heure après midi le vent avoit passé au Nord-Nord-Ouest, & nous en profitâmes pour faire bonne route. A deux heures & demie nous étions parvenus à l'entrée du goulet ; un autre obstacle nous y attendoit : jamais avec un bon frais de vent & toutes voiles dehors, nous ne pûmes refouler la marée. A quatre heures elle filoit près de deux lieues le long de notre bord, & nous culions. En vain persistâmes-nous à vouloir lutter. Le vent fut moins constant que nous, & il fallut rétrograder. Il étoit à craindre de se trouver en calme dans le goulet exposés aux courans des mers qui pouvoient nous jeter sur les batures des caps qui en font l'entrée à l'Est & à l'Ouest.

Mouillage
dans la baie de
Possession.

Nous gouvernions au Nord-quart-Nord-Est pour venir chercher un mouillage dans le fond de la baie de Possession, lorsque l'Etoile qui étoit plus à terre que nous, ayant passé tout d'un coup de vingt brasses de fond à cinq, nous arrivâmes vent arrière le cap à l'Est, pour nous écarter d'une bature qui paroissoit régner au fond & dans tout le circuit de la baie. Pendant quelque tems nous ne trouvâmes qu'un fond de rocher & de cailloux ; & ce ne fut qu'à sept heures du soir, qu'étant sur vingt brasses fond de sable vaseux & de graviers noirs & blancs, nous mouillâmes environ à deux lieues de terre. La baie de Possession est ouverte à tous les vents & n'offre que de très-mauvais mouillages. Dans le fond de cette baie s'élevent cinq mondrains dont un est assez considérable, les quatre

que j'ai nommés *les quatre fils Aimond*, n'en offrent que deux en forme de porte, on est par le travers de cette bature.

autres sont petits & aigus. Nous les avons nommés *le père & les quatre fils Aymond*; ils servent de remarque essentielle dans cette partie du détroit. Pendant la nuit on fonda aux divers changemens de marée, sans trouver de différence sensible dans le brassiage. A huit heures & demie du soir elle reverfa sur l'Ouest, & sur l'Est à trois heures du matin.

Le 8 au matin nous appareillâmes sous les quatre voiles majeures, ayant deux ris dans chaque hunier; la marée nous étoit contraire, mais nous la refoulions avec un bon frais de Nord-Ouest (1). A huit heures les vents nous refusèrent & il fallut louvoyer, effuyant de tems à autre de violentes raffales. A dix heures la marée ayant commencé à porter à l'Ouest avec assez de force, nous mîmes en panne sous les huniers à l'entrée du premier goulet, nous laissant dériver au courant qui nous emportoit dans le vent & virant de bord, lorsque nous nous trouvions trop près de l'une ou de l'autre côte. Nous passâmes ainsi en deux heures le premier goulet (2), malgré le vent qui étoit directement debout & très-violent.

Ce matin les Patagons, qui toute la nuit avoient entretenu des feux au fond de la baie de Possession, éleverent un pavillon blanc sur une hauteur, & nous y répondîmes en virant celui des vaisseaux. Ces Patagons étoient sans

Passage du
premier gou-
let.

Vûe des Pa-
tagons.

(1) Lorsqu'on veut donner dans le premier goulet, il convient de ranger environ à une lieue le cap *Possession*, puis gouverner sur le Sud - quart - Sud - Ouest, prenant garde de ne point trop tomber Sud à cause de la banne qui s'allonge Nord - Nord - Est, & Sud - Sud - Ouest du cap d'Orange plus de trois lieues.

(2) Le premier goulet git Nord -

Nord - Est & Sud - Sud - Ouest, il n'a pas plus de trois lieues de longueur. Sa largeur varie d'une lieue à une lieue & demie. J'ai prévenu sur la brique du cap d'Orange. En sortant du premier goulet, il y en a deux autres moins étendues sur chacune de ces pointes. Elles s'allongent l'une & l'autre au Sud - Ouest. Il y a grand fond dans le goulet.

doute ceux que l'Etoile vit au mois de Juin 1766 dans la baie Boucault, auxquels on laissa ce pavillon en signe d'alliance. Le soin qu'ils ont pris de le conserver, annonce des hommes doux, fideles à leur parole ou du-moins reconnoissans des présens qu'on leur a faits.

Nous apperçûmes aussi fort distinctement, lorsque nous fûmes dans le goulet, une vingtaine d'hommes sur la terre de Feu. Ils étoient couverts de peaux & couroient à toutes jambes le long de la côte suivant notre route. Ils paroissoient même de tems en tems nous faire des signes avec la main, comme s'ils eussent désiré que nous allâssions à eux. Selon le rapport des Espagnols, la nation qui habite cette partie des terres de Feu, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des Sauvages. Ils accueillirent avec beaucoup d'humanité l'équipage du vaisseau *la Conception* qui se perdit sur leur côte en 1765. Ils lui aiderent même à sauver une partie des marchandises de la cargaison, & à élever des hangards pour les mettre à l'abri. Les Espagnols y construisirent des débris de leurs navires une barque dans laquelle ils se sont rendus à Buenos-Aires. C'est à ces Indiens que le chambekin l'Andalous se dispoisoit à amener des Missionnaires, lorsque nous sommes sortis de la riviere de la Plata. Au reste des pains de cire provenant de la cargaison de ce navire, ont été portés par les courans jusque sur la côte des Malouines, où on les trouva en 1766.

Americains
de la terre de
Feu.

Mouillage
dans la baie
Boucault.

On a vû qu'à midi nous étions sortis du premier goulet: pour lors nous fîmes de la voile. Le vent s'étoit rangé au Sud, & la marée continuoit à nous élever dans l'Ouest. A trois heures l'un & l'autre nous manquerent, & nous mouillâmes dans la baie Boucault sur dix-huit brasses fond de vase.

Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'Etoile. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix Officiers armés chacun de nos fusils, & nous allâmes descendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans. A peine avions-nous mis pied à terre, que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval & au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, & sur-le-champ accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant ils tendoient les mains & les apuyoient contre les nôtres. Ils nous serroient ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*, *chaoua* que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens partirent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne furent pas long-tems sans se rassurer. Après beaucoup de caresses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur distribuâmes & qu'ils mangèrent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentoit; bientôt il s'en ramassa une trentaine parmi lesquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance & nous firent les mêmes caresses que les premiers. Ils ne paroissoient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous faisoient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroissoient attentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. M. de Commerçon & quelques-uns de nos Messieurs s'occupoient à ramasser des plantes; plusieurs Patagons se mirent aussi à en chercher, & ils apportoient les especes qu'ils nous voyoient prendre. L'un d'eux apercevant le Chevalier du Bouchage dans cette occupa-

Entrevue
avec les Pata-
gons.

tion, lui vint montrer un ceil auquel il avoit un mal fort apparent, & lui demander par signe de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée & un usage de cette Médecine qui connoit les simples & les applique à la guérison des hommes. C'étoit celle de Macaon, le Médecin des Dieux; & l'on trouveroit plusieurs Macaons chez les Sauvages du Canada.

Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demanderent par signes du tabac à fumer, & le rouge sembloit les charmer: aussi-tôt qu'ils appercevoient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venoient y passer la main dessus & témoignojent en avoir grande envie. Au reste à chaque chose qu'on leur donnoit, à chaque careffe qu'on leur faisoit, le *chaoua* recommençoit, c'étoient des cris à étourdir. On s'avisâ de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils se frappaient avec la main sur la gorge & pouffoient en soufflant un son tremblant & inarticulé qu'ils terminoient par un roulement avec les levres. Tous firent la même cérémonie qui nous donna un spectacle assez bizarre.

Cependant le jour s'avançoit & il étoit tems de songer à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y disposions, ils en parurent fâchés; ils nous faisoient signe d'attendre & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils desiroient: il nous sembla qu'ils eussent mieux aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnèrent au bord de la mer; un Patagon chantoit pendant

dant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, il falloit avoir l'œil à tout. Ils faisoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille; on s'en apperçut, & il la rendit sans résistance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivoient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas en nous séparant d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Ces Américains sont les mêmes que ceux vu par l'Etoile en 1766. Un de nos matelots qui étoit alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille; parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces; les gens de l'Etoile en avoient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme & soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible; leur figure n'est ni dure ni désagréable, plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond & un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs dents extrêmement blanches, n'auroient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avoient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée com-

Description
de ces Améri-
cains.

me l'est sans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone Torride, que de ceux qui y naissent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques-uns avoient les joues peintes en rouge; il nous a paru que leur langue étoit douce, & rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être alloient-elles venir; car ils vouloient toujours que nous attendissions, & ils avoient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paroissoit être leur camp à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en alloit arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons est le même à-peu-près que celui des Indiens de la riviere de la Plata; c'est un simple bragué de cuir qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanaques ou de sotrillos, attaché autour du corps avec une ceinture; il descend jusqu'aux talons & ils laissent communément retomber en arriere la partie faite pour couvrir les épaules; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nus de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid; car quoique nous fussions ici en été, le thermometre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un seul jour à dix degrés au-dessus de la congellation. Ils ont des especes de bottines de cuir de cheval ouvertes par derriere, & deux ou trois avoient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos Messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avoient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

Les seules armes que nous leur ayons vues, sont deux

cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cor-
donné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette
partie de l'Amérique, & que nous avons décrit plus haut.
Ils avoient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame étoit
épaisse d'un pouce & demi à deux pouces. Ces couteaux
de fabrique Angloise leur avoient vraisemblablement été
donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort mai-
gres, étoient sellés & bridés à la maniere des habitans de la
riviere de la Plata. Un Patagon avoit à sa selle des cloux
dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cui-
vre, une bride en cuir tressé, enfin tout un harnois Espa-
gnol. Leur nourriture principale paroît être la moëlle &
la chair de guanaques & de vigognes. Plusieurs en avoient
des quartiers attachés sur leurs chevaux, & nous leur en
avons vu manger des morceaux crus. Ils avoient aussi
avec eux des chiens petits & vilains, lesquels, ainsi que
leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce
étant fort rare sur cette côte & même sur le terrain.

Aucun d'eux ne paroissoit avoir de supériorité sur les
autres; ils ne témoignent même aucune espece de dé-
férence pour deux ou trois vieillards qui étoient dans cette
bande. Il est très-remarquable que plusieurs nous ont dit
les mots Espagnols suivans *magnana*, *muchacho*, *bueno chi-
co*, *capitan*. Je crois que cette nation mene la même vie
que les Tartares. Errans dans les plaines immenses de l'A-
mérique méridionale, sans cesse à cheval hommes, femmes
& enfans, suivant le gibier ou les bestiaux dont ces plaines
sont couvertes, se vêtissant & se cabanant avec des
peaux, ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares
cette ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des

voyageurs. Je terminerai cet article en disant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons.

Qualité du sol de cette partie de l'Amérique.

Le terrain où nous débarquâmes est fort sec, & à cela près il ressemble beaucoup à celui des îles Malouines. Les Botanistes y ont retrouvé presque toutes les mêmes plantes. Le bord de la mer étoit environné des mêmes goemons & couvert des mêmes coquilles. Il n'y a point de bois, mais seulement quelques brouffailles. Lorsque nous avions mouillé dans la baie Boucault, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pendant le tems que nous passâmes à terre, nous remarquâmes qu'elle y montoit; donc le flot portoit à l'Est. C'est une remarque que nous eûmes plusieurs fois occasion de faire avec certitude dans ce voyage, & qui m'avoit déjà frappé dans le premier que j'y fis. A neuf heures & demie du soir, l'Ebe reverfa dans l'Ouest. Nous fondâmes à mer étale, & nous trouvâmes 21 brasses d'eau, nous n'en avions eu que 18 en mouillant.

Remarques sur les marées dans cette partie.

Second mouillage dans la baie Boucault.

Le 9 à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord-Ouest, nous appareillâmes toutes voiles dehors contre la marée, gouvernant au Sud-Ouest-quart-Ouest; nous ne pûmes faire qu'une lieue, les vents ayant passé au Sud-Ouest grand frais, nous laissâmes retomber l'ancre par 19 brasses, sable, vase & coquilles pourries. Le mauvais tems continua toute cette journée & la suivante. Le peu de chemin que nous avions fait nous avoit écartés de la côte, & dans ces deux jours il n'y eut pas un instant où l'on eût pu mettre un bateau dehors. Les Patagons en étoient sans doute aussi fâchés que nous. On voyoit la

troupe rassemblée à l'endroit où nous avions débarqué, & nous crûmes distinguer avec les longues vues qu'ils y avoient élevé quelques hutes. Cependant je crois que le quartier général étoit plus éloigné; car il alloit & venoit continuellement des gens à cheval. Nous régrèttâmes fort de ne pouvoir pas leur porter ce que nous leur avions promis; on les contentoit à bien peu de frais.

Les variations de la marée ne nous donnerent ici qu'une brasse d'eau de différence. Le 10 par une observation de distance de la lune à Régulus, M. Veron déduisit notre longitude occidentale à ce mouillage de 73 deg. 26 min. 15 sec. & celle de l'entrée orientale du second goulet de 73 deg. 34 min. 30 sec. Le thermometre de Réaumur baissa de 9 à 8 & à 7 deg.

Le 11 à minuit & demi, le vent ayant passé au Nord-Est, & le courant portant à l'Ouest depuis une heure, je signalai l'appareillage. Nous fîmes de vains efforts pour lever notre ancre, ayant même établi sur le cable nos poulies de franc funin. A deux heures du matin le cable rompit entre la bitte & l'écubier, & nous perdîmes ainsi notre ancre. Nous appareillâmes sous toutes voiles & ne tardâmes pas à avoir la marée ennemie, contre laquelle un foible vent de Nord-Ouest suffisoit à peine pour nous soutenir quoique le courant ne soit pas à beaucoup près aussi fort dans le second goulet que dans le premier. A midi l'êbe vint à notre secours & nous passâmes le second goulet (1), les vents ayant varié jusq'à trois heures après midi qu'ils

(1) De la sortie du premier goulet à l'entrée du second, il peut y avoir six à sept lieues, & la largeur du détroit y est aussi d'environ sept lieues. Le se-

cond goulet est Nord-Est-quart-d'Est & Sud-Ouest-quart-d'Ouest. Il a environ une lieue & demie de largeur, & trois à quatre de longueur.

Observation de longitude.

Perte d'une ancre.

Passage du second goulet.

Mouillage
près de l'île
Sainte-Eliza-
beth.

Description
de cette île.

soufflerent grand frais du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est avec de la pluie & des grains violens (1). En deux bords nous parvinmes au mouillage dans le Nord de l'île Sainte-Elizabeth, où nous ancrâmes à deux milles de terre par 7 brasses, fond de sable gris, gravier & coquillage pourri. L'Etoile, qui mouilla un quart de lieue plus dans le Sud-Est de nous, y avoit 17 brasses d'eau.

Le vent contraire, accompagné de grains violens, de pluie & de grele, nous força de passer ici le 11 & le 12. Ce dernier jour après-midi nous mîmes un canot dehors pour aller sur l'île Sainte-Elizabeth (2). Nous débarquâmes dans la partie du Nord-Est de l'île. Ses côtes sont élevées & à pic, excepté à la pointe du Sud-Ouest & à celle du Sud-Est où les terres s'abaissent. On peut cependant aborder par-tout, attendu que sous les terres coupées il regne une petite plage. Le terrain de l'île est fort sec; nous n'y trouvâmes d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du Sud-Ouest, & elle y étoit saumache. Nous vîmes aussi plusieurs marais asséchés, où la terre est en quelques endroits couverte d'une légère croute de sel. Nous rencontrâmes des outardes, mais en petit nombre & si farouches, que l'on ne put jamais les approcher assez pour les tirer; elles étoient cependant sur leurs œufs. Il paroît que les Sauvages viennent dans cette

(1) En passant le second goulet, il convient de hanter la côte des Paragons, parce qu'au forir du goulet les marécqs portent sur le Sud, & qu'il faut s'y méfier d'une tête basse qui naît au-dessous de la pointe de l'île Saint-Georges, encore que cette pointe apparente soit élevée & coupée à pic, la terre basse s'avance dans l'Ouest-Nord-Ouest.

(2) L'île Sainte-Elizabeth git Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest, avec la pointe occidentale du second goulet à la terre des Paragons. Les îles Saint-Barthelemi & aux Lions pissent aussi Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest entre elles, & avec la pointe occidentale du second goulet à l'île Saint-Georges.

CHAPITRE IX.

Naviga- tion depuis l'île Sainte-Elisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan ; détails nautiques sur cette navigation.

Difficultés
du passage le
long de l'île
Sainte-Elisa-
beth.

NOUS allions entrer dans la partie boisée du détroit de Magellan, & les premiers pas difficiles étoient franchis. Ce ne fut que le 13 après-midi que le vent étant venu au Nord-Ouest, nous appareillâmes malgré sa violence & fîmes route dans le canal qui sépare l'île Sainte-Elizabeth des îles Saint-Barthelemi & aux Lions (1). Il falloit soutenir de la voile, quoiqu'il nous vint presque continuellement de cruelles raffales par-dessus les hautes terres de Sainte-Elizabeth que nous étions contraints de ranger pour éviter les bâtures qui se prolongent autour des deux autres îles (2). La marée en canal portoit au Sud & nous parut très-forte. Nous vinmes attaquer la terre du continent au-dessous du *cap Noir*; c'est où la côte commence à être couverte de bois, & le coup d'œil en est ici assez agréable. Elle court vers le Sud & les marées n'y sont plus aussi sensibles.

(1) Les îles *Saint-Barthelemi* & aux *Lions* sont liées ensemble par une bature. Il y a aussi deux bâtures l'une au Sud-Sud-Ouest de l'île aux *Lions*, l'autre au Nord-Nord-Est de *Saint-Barthelemi* à une ou deux lieues; en sorte que ces trois bâtures & les deux îles forment une chaîne, entre laquelle à l'Est-Sud-Est & l'île *Sainte-Elizabeth* à l'Ouest-Nord-Ouest, est le canal pour avancer dans le détroit. Ce canal court Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest.

Je ne crois pas qu'il y ait passage

dans le Sud des îles *Saint-Barthelemi* & aux *Lions*, non plus qu'entre l'île *Sainte-Elizabeth* & la grand-terre.

(2) De la sortie du second goulet à la pointe Nord-Est de l'île *Sainte-Elizabeth*, il y a près de quatre lieues. L'île *Sainte-Elizabeth* s'étend Sud-Sud-Ouest & Nord-Nord-Est dans une longueur d'environ trois lieues & demie. Il convient de la ranger en passant ce canal.

De la pointe Sud-Ouest de l'île *Sainte-Elizabeth* au *cap Noir*, il n'y a pas plus d'une lieue.

Nous

Nous eûmes du vent très-frais & par raffales jusqu'à six heures du soir, il calma ensuite & devint maniable. Nous prolongeâmes la côte environ à une lieue de distance par un tems clair & serain; nous flattant de doubler pendant la nuit le cap *Rond*, & d'avoir alors, en cas de mauvais tems, le port *Famine* sous le vent à nous. Vains projets. A minuit & demi les vents sauterent tout d'un coup au Sud-Ouest, la côte s'embruma, les grains violens & continuels amenèrent avec eux la pluie & la grele; enfin le tems devint aussi mauvais qu'il paroïssoit beau l'instant d'aparavant. Telle est la nature de ce climat; les variations dans le tems s'y succèdent avec une telle promptitude, qu'il est impossible de prévoir leurs rapides & dangereuses révolutions. Notre grande voile ayant été déchirée sur ses cargues, nous fûmes obligés de louvoyer sous la mizaine, la grande voile d'étrai & les huniers aux bas ris, pour tâcher de doubler la pointe *Sainte-Anne* & nous mettre à l'abri dans la baie *Famine*. C'étoit une lieue à gagner dans le vent, & jamais nous ne pûmes en venir à bout. Comme les bordées étoient courtes, que nous étions obligés de virer vent arrière, & qu'un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la terre de Feu, nous perdîmes trois lieues en neuf heures de cette allure funeste, & il fallut se résoudre à aller chercher le long de la côte un mouillage qui fût sous le vent. Nous la rangeâmes la sonde à la main: & vers onze heures du matin nous mouillâmes à un mille de terre par huit brasses & demie de sable vaseux, dans une baie que je nommai la baie *Duclos* (1), du nom

(1) Depuis le cap *Noir* la côte court sur le Sud-Sud-Est jusqu'à la pointe septentrionale de la baie *Duclos* qui peut en être à sept lieues.

Vis-à-vis de la baie *Duclos* il y a

dans les terres de Feu un enfoncement immense, que je soupçonne être un canal qui débouche plus Est que le cap de *Horn*. Le cap *Montmouth* en fait la pointe septentrionale.

1767.
Décembre.

De l'Inde
à l'Inde

Mauvais
tems, nuit fa-
cheuse.

Mouillage
dans la baie
Duclos.

de M. Duclos Guyot, Capitaine de bristol, mon second dans ce voyage, & dont les lumieres & l'expérience m'ont été du plus grand secours.

Description
de cette baie.

Cette baie ouverte à l'Est, a très-peu d'enfoncement. Sa pointe du Nord avance un peu plus au large que celle du Sud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de distance. Il y a bon fond dans toute la baie, on trouve six & huit brasses d'eau jusqu'à un cable de terre. C'est un excellent mouillage, puisque les vents d'Ouest, qui sont ici les vents régnans & qui soufflent avec impétuosité, viennent par-dessus la côte, laquelle est fort élevée. Deux petites rivières se déchargent dans la baie; l'eau est saumâtre à leur embouchure, mais à cinq cents pas au-dessus elle est très-bonne. Une espèce de prairie règne le long du débarquement, lequel est de sable; les bois s'élevent ensuite en amphithéâtre, mais le pays est presque dénué d'animaux. Nous y avons parcouru une grande étendue de terrain, sans voir d'autre gibier que deux ou trois beccaffines, quelques farcelles, canards & outardes en fort petite quantité: nous y avons aussi apperçu quelques perruches, celles-là ne craignent pas le froid.

Nouvelle ob-
servation sur
les marées.

Nouvelle ob-
servation sur
les marées.

Nous trouvâmes à l'embouchure de la rivière la plus méridionale sept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelassées & de la forme d'un four; elles paroisoient récemment construites & étoient remplies de coquilles calcinées, de moules & de lépas. Nous remontâmes cette rivière assez loin, & nous vîmes quelques traces d'hommes. Pendant le tems que nous passâmes à terre, la mer y monta d'un pied, & le courant alors venoit de la mer orientale; observation contraire à celles faites depuis le cap des Vierges, puisque nous avons vu jusque-là les eaux

augmenter, lorsque le courant sortoit du détroit. Mais il me semble d'après diverses observations, que lorsqu'on a passé les goulets, les marées cessent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court Nord & Sud. La quantité de canaux dont y est coupée la terre de Feu, paroît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que nous passâmes dans ce mouillage, le thermometre varia de 8 à 5 deg. Le 15 à midi nous y observâmes 53 deg. 20 min. de latitude, & ce jour-là nous occupâmes nos gens à faire du bois, le calme ne nous ayant pas permis d'appareiller.

A l'entrée de la nuit les nuages parurent prendre leur cours vers l'occident & nous annoncer un vent favorable. Nous virâmes à pic, & effectivement le 16 à quatre heures du matin, la brise étant venue d'où nous l'avions espérée, nous appareillâmes. Le ciel à la vérité étoit couvert &, suivant l'ordinaire de ces parages, le vent d'Est & de Nord-Est étoit accompagné de brume & de pluie. Nous passâmes la *pointe Sainte-Anne* (1) & le *cap Rond* (2). La première est unie, d'une médiocre hauteur & couvre une baie profonde où l'ancrage est sûr & commode. C'est celle à qui le malheureux fort de la colonie de *Philippeville* établie par le présomptueux Sarmiento, a fait donner le nom de *port Famine*. Le cap rond est une terre élevée & remarquable par la forme que désigne son nom. Les côtes dans tout cet espace sont boisées & escar-

Observations
nautiques.

(1) De la baie *Duclas* à la *pointe Sainte-Anne*, il y a environ cinq lieues, le gissement étant le Sud-Est-quart-Sud; il y a à-peu-près la même distance entre la *pointe Sainte-Anne* & le *cap Rond*, lesquels sont respectivement

Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest.

(2) Depuis le second goulet jusqu'au *cap Rond*, la largeur du détroit varie depuis sept jusqu'à cinq lieues. Il se rétrécit au *cap Rond* où il n'en a gueres plus de trois.

pées; celles de la terre de Feu paroissent hachées par plusieurs détroits. Leur aspect est horrible; les montagnes y sont couvertes d'une neige bleue aussi ancienne que le monde. Entre le cap rond & le cap Forward il y a quatre baies, dans lesquelles on peut mouiller.

Description
d'un cap sin-
gulier.

Deux de ces baies sont séparées par un cap dont la singularité fixa notre attention & mérite une description particulière. Ce cap élevé de plus de cent-cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, est tout entier composé de couches horizontales de coquilles pétrifiées. J'ai fondé en canot au pied de ce monument qui atteste les grands changemens arrivés à notre globe, & je n'y ai pas trouvé de fond avec une ligne de cent brasses.

enotivMO
capam

Le vent nous conduisit jusqu'à une lieue & demie du cap Forward; alors le calme survint & dura deux heures. J'en profitai pour aller dans le petit canot visiter les environs du cap Forward, y prendre des sondes & des relevemens.

Description
du cap For-
ward.

Ce cap est la pointe la plus méridionale de l'Amérique & de tous les continens connus. D'après de bonnes observations, nous avons conclu sa latitude australe de 54 deg. 5 min. 45 sec. Il présente une surface à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale est plus élevée que celle de l'Ouest. La mer est presque sans fond sous le cap; toutefois entre les deux têtes, dans une espece de petite baie embellie par un ruisseau assez considérable, on pourroit mouiller par 15 brasses, fond de sable & de gravier; mais ce mouillage, dangereux par le vent de Sud, ne doit servir que dans un cas forcé. Tout le cap est un rocher vif & taillé à pic, sa cime élevée est couverte de neige. Il y croît cependant quelques arbres dont les racines s'étendent dans les crevasses & s'y nourrissent d'une éternelle

humidité. Nous avons abordé au-dessous du cap à une petite pointe de roches, sur laquelle nous eûmes peine à trouver place pour quatre personnes. Sur ce point qui termine ou commence un vaste continent, nous arborâmes le pavillon de notre bateau, & ces autres sauvages retentirent pour la première fois de plusieurs cris de *vive le Roi!* Nous relevâmes de-là le *cap Holland* à Ouest 4 deg. Nord; ainsi la côte commençoit à reprendre du Nord.

Nous revînmes à bord à six heures du soir, & peu de tems après, les vents ayant passé au Sud-Ouest, je vins chercher le mouillage de la baie nommée par M. de Gennes *baie Françoisé*. A huit heures & demie du soir nous y jetâmes l'ancre sur 10 brasses, fond de sable & de gravier, ayant les deux pointes de la baie, l'une au Nord-Est - quart - Est 5 deg. Nord; l'autre au Sud 5 deg. Ouest, & l'ilot du milieu au Nord-Est. Comme nous avions besoin de nous munir d'eau & de bois pour la traversée de la mer Pacifique, & que le reste du détroit m'étoit inconnu, n'étant venu dans mon premier voyage que jusqu'au près de la baie Françoisé, je me déterminai à y faire nos provisions, d'autant plus que M. de Gennes la représente comme très-sûre & fort commode pour ce travail; ainsi dès le soir même nous mîmes tous nos bateaux à la mer.

Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, soufflant par raffales très-violentes; la mer grossit & brisoit autour de nous sur un banc qui paroissoit régner dans tout le fond de la baie. Les tours fréquens que les variations du vent faisoient faire au vaisseau sur son ancre, nous donnoient lieu de craindre que le cable ne surjaulât, & nous passâmes la nuit dans une appréhension continuelle.

Mouillage
dans la baie
Françoisé.

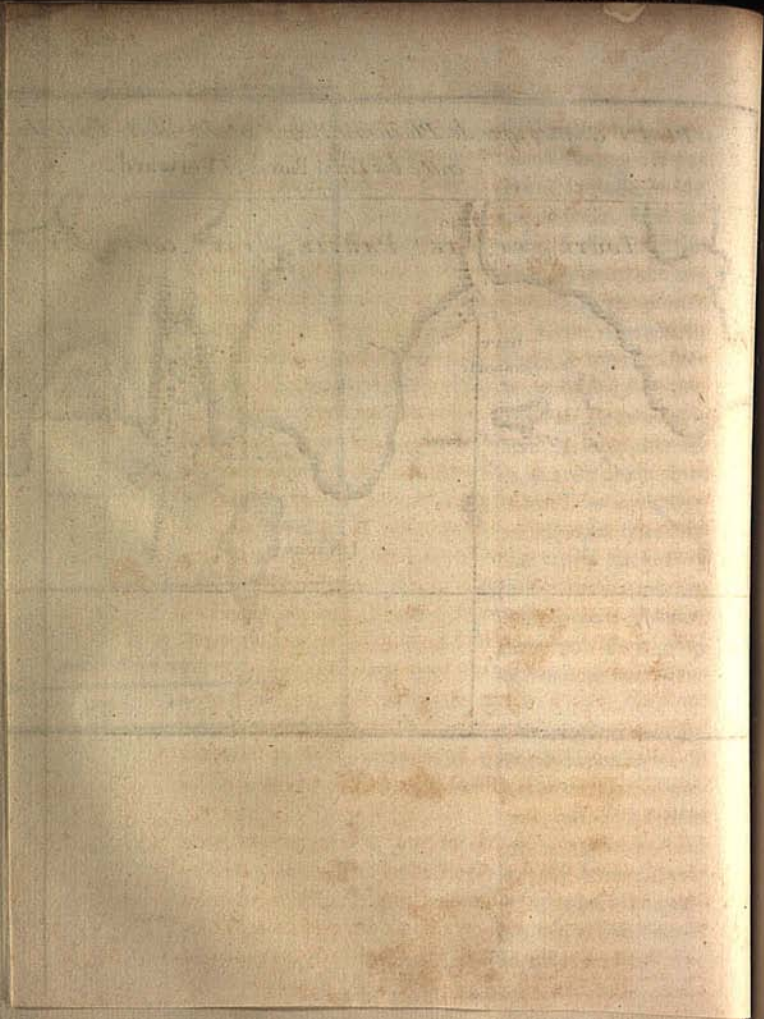
Avis sur ce
mouillage.

L'Etoile mouillée plus en-dehors que nous fut moins molestée. A deux heures & demie du matin j'envoyai le petit canot sonder l'entrée de la riviere à laquelle M. de Gennes a donné son nom. La mer étoit basse, & il ne passa qu'après avoir échoué sur un banc qui est à l'embouchure; il reconnut que nos chaloupes ne pourroient approcher de la riviere qu'à mer toute haute; en sorte qu'elles feroient à peine un voyage par jour. Cette difficulté de l'aiguade, jointe à ce que le mouillage ne me paroissoit pas sûr, me détermina à conduire les vaisseaux dans une petite baie à une lieue dans l'Est de celle-ci. J'y avois coupé sans peine en 1765 un chargement de bois pour les Malouines, & l'équipage du vaisseau lui avoit donné mon nom. Je voulus auparavant aller m'affurer si les équipages des deux navires y pourroient commodément faire leur eau. Je trouvai qu'outre le ruisseau qui tombe au fond de la baie même, lequel seroit consacré aux besoins journaliers & à laver, les deux baies voisines avoient chacune un ruisseau propre à fournir aisément l'eau dont nous avions besoin, sans qu'il y eût un demi-mille à faire pour l'aller chercher.

En conséquence le 17 à deux heures après-midi, nous appareillâmes sous le petit hunier & le perroquet de fougue, nous passâmes au large de l'ilot de la baie Francoise, nous donnâmes ensuite dans une passe fort étroite & dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du Nord de cette baie & une île élevée longue d'un demi-quart de lieue. Cette passe conduit à l'entrée de la baie Bougainville qui est encore couverte par deux autres ilots dont le plus considérable a mérité le nom d'*ilot de l'Observa-*

PLAN Géométrique de Plusieurs Bayes situées au Detroit de MAGELLAN ,
entre les Caps Rond et Forward.





toire (1). La baie est longue de deux cents toises & large de cinquante; de hautes montagnes l'environnent & la défendent de tous les vents; aussi la mer y est-elle toujours comme l'eau d'un bassin.

Nous mouillâmes à trois heures à l'entrée de la baie par vingt-huit brasses d'eau & nous envoyâmes aussi-tôt à terre des amarres pour nous haler dans le fond. L'Etoile, qui avoit mouillé son ancre de dehors par un trop grand fond, chassa sur l'îlot de l'Observatoire; & avant qu'elle eût pu roidir les amarres portées à terre pour la soutenir, sa poupe vint à quelques pieds de l'îlot, ayant encore au-dessous d'elle 30 brasses d'eau. La côte du Nord-Est de cet îlot n'est pas aussi escarpée. Nous employâmes le reste du jour à nous amarrer, la proue au large ayant une ancre devant mouillée par 23 brasses de sable vazeux, une ancre à jet derrière presque à terre, deux grelins à des arbres sur la côte de bas-bord, & deux sur l'Etoile, laquelle étoit amarrée comme nous. On trouva auprès du ruisseau deux cabanes de branchages, lesquelles paroissent abandonnées depuis long-tems. J'y en avois fait construire une d'écorce en 1763, dans laquelle j'avois laissé quelques présens pour les Sauvages que le hazard y conduiroit, & j'avois attaché au-dessus un pavillon blanc: on trouva la cabane détruite, le pavillon & les présens enlevés.

Le 18 au matin j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs & des divers effets qu'il y falloit descendre; l'on débarqua aussi toutes les pièces à l'eau pour les rebattre & les soufrer; on disposa des mares pour les

(1) Du cap Rond à l'îlot de l'Observatoire, il peut y avoir quatre lieues, & la côte court sur l'Ouest-Sud-Ouest.

Dans cet espace il y a trois bons mouillages.

Mouillage
dans la baie
Bougainville.

Relâche dans
cette baie
pour y faire
de l'eau & du
bois.

vandiers, & on échoua notre chaloupe qui avoit besoin d'un radoub. Nous passâmes le reste du mois de Décembre dans cette baie où nous fîmes fort commodément notre bois & même des planches. Tout y facilitoit cet ouvrage; les chemins se trouvoient pratiqués dans la forêt, & il y avoit plus d'arbres abattus qu'il ne nous en falloit, reste du travail de l'équipage de l'Aigle en 1765. Nous y avons aussi donné demi-bande & monté dix-huit canons. L'Etoile eut même le bonheur d'étancher sa voie d'eau, laquelle depuis le départ de Montevideo étoit tout aussi considérable qu'avant sa demi-carène à la Encenada. En élevant tout-à-fait son devant & levant quelques planches de son doublage, on trouva que l'eau entroit par l'écart de son étrave qui est de deux pieces. L'on y remédia, & ce fut pour toute la campagne un grand soulagement à l'équipage de cette flûte qu'écrasoit l'exercice journalier de la pompe.

Observations
astronomi-
ques & mé-
téorologi-
ques.

M. Verron avoit dès les premiers jours établi ses instrumens sur l'îlot de l'Observatoire; mais il y passa vainement la plus grande partie de ses nuits. Le ciel de cette contrée, ingrat pour l'Astronomie, lui a refusé toute observation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois observations faites au quart de cercle la latitude australe de l'îlot de $53^{\text{d}} 50' 25''$. Il y a aussi déterminé l'établissement de l'entrée de la baie de $00^{\text{h}} 59'$. La mer n'y a jamais marné plus de dix pieds. Pendant notre séjour ici, le thermometre a communément été entre 8 & 9^{d} , il a baissé jusqu'à 5^{d} , & le plus haut qu'il ait monté, a été à 12^{d} & demi. Le soleil alors paroissoit sans nuages, & ses rayons peu connus ici faisoient fondre une partie de la neige sur les montagnes du continent. M. de Commerçon, accompagné

compagné de M. le Prince de Nassau, profitoit de ces journées pour herboriser. Il falloit vaincre des obstacles de tous les genres, mais ce terrain âpre avoit à ses yeux le mérite de la nouveauté, & le détroit de Magellan a enrichi ses cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéressantes. La chasse & la pêche n'étoient pas aussi heureuses; jamais elles n'ont rien produit, & le seul quadrupede que nous ayons vu ici a été un renard presque semblable à ceux d'Europe, qui fut tué au milieu des travailleurs.

Nous fîmes aussi plusieurs tentatives pour reconnoître les côtes voisines du continent & de la terre de Feu; la première fut infructueuse. J'étois parti le 22 à trois heures du matin avec MM. de Bournand & du Bouchage dans l'intention d'aller jusqu'au cap Holland & de visiter les mouillages qui pourroient se trouver dans cette étendue. A notre départ il faisoit calme & le plus beau tems du monde. Une heure après il se leva une petite brise du Nord-Ouest, & sur-le-champ le vent fauta au Sud-Ouest, grand frais. Nous luttâmes contre pendant trois heures, nageant à l'abri de la côte, & nous gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite rivière qui se décharge dans une anse de sable protégée par la tête orientale du cap Forward. Nous y relâchâmes, comptant que le mauvais tems ne seroit pas de longue durée. L'espérance que nous en eûmes ne servit qu'à nous faire percer de pluie & transir de froid. Nous avions construit dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y passer la nuit moins à découvert. Ce sont les palais des naturels de ce pays; mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid & l'humidité nous chassèrent de notre gîte, & nous fûmes contraints de nous

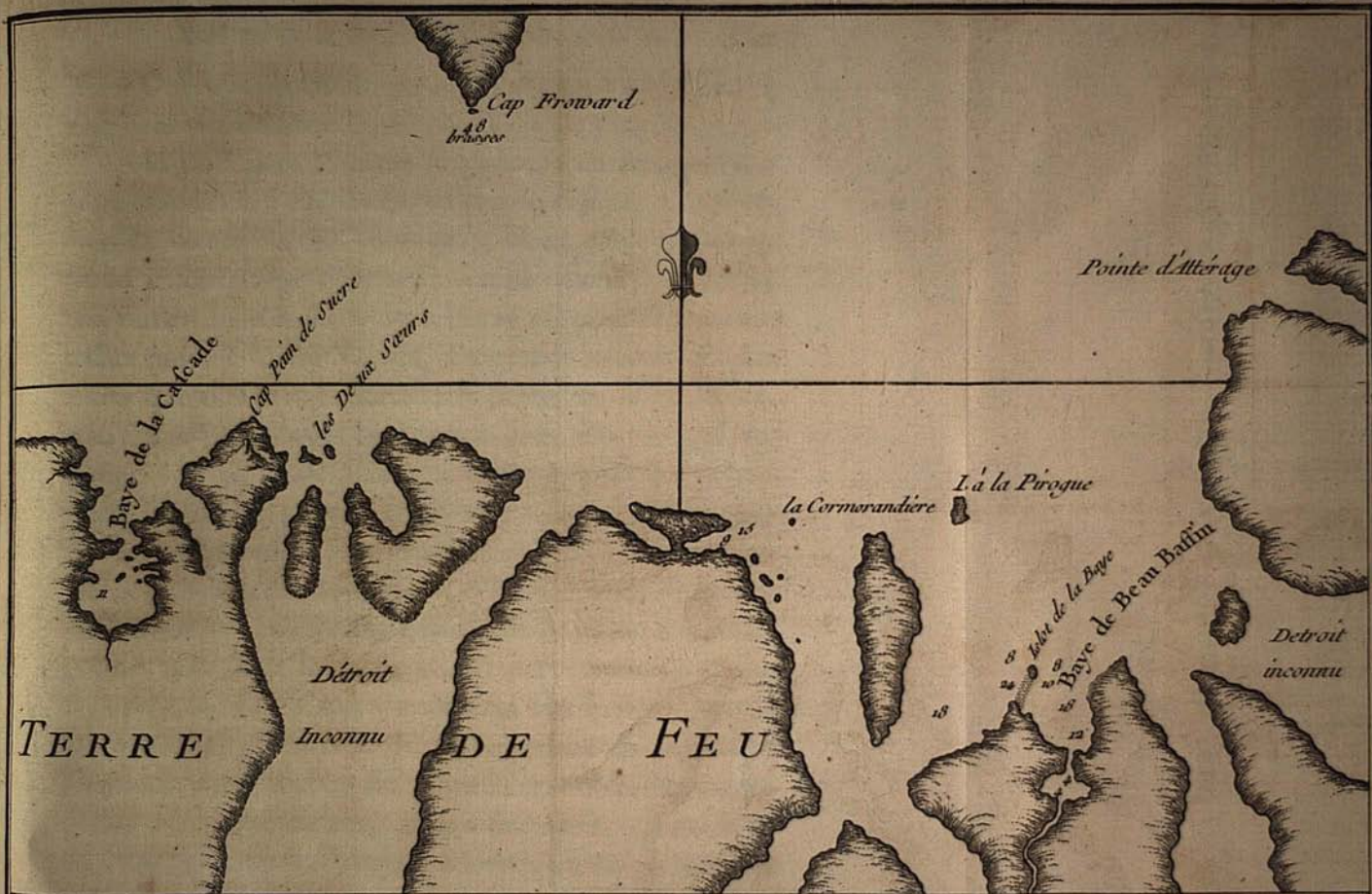
Description
de cette par-
tie du détroit.

Il y a une
grande
cavité
dans le
détroit

refugier auprès d'un grand feu que nous nous appliquâmes à entretenir, tâchant de nous défendre de la pluie avec la voile du petit canot. La nuit fut affreuse, le vent & la pluie redoublèrent & ne nous laisserent d'autre parti à prendre que de rebrousser chemin au point du jour. Nous arrivâmes à la frégate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet asyle; car bientôt le tems devint si mauvais, qu'il eût été impossible de nous mettre en route pour revenir. Il y eut pendant deux jours une tempête décidée, & la neige recouvrit toutes les montagnes. Cependant nous étions dans le cœur de l'été, & le soleil étoit près de dix-huit heures sur l'horison.

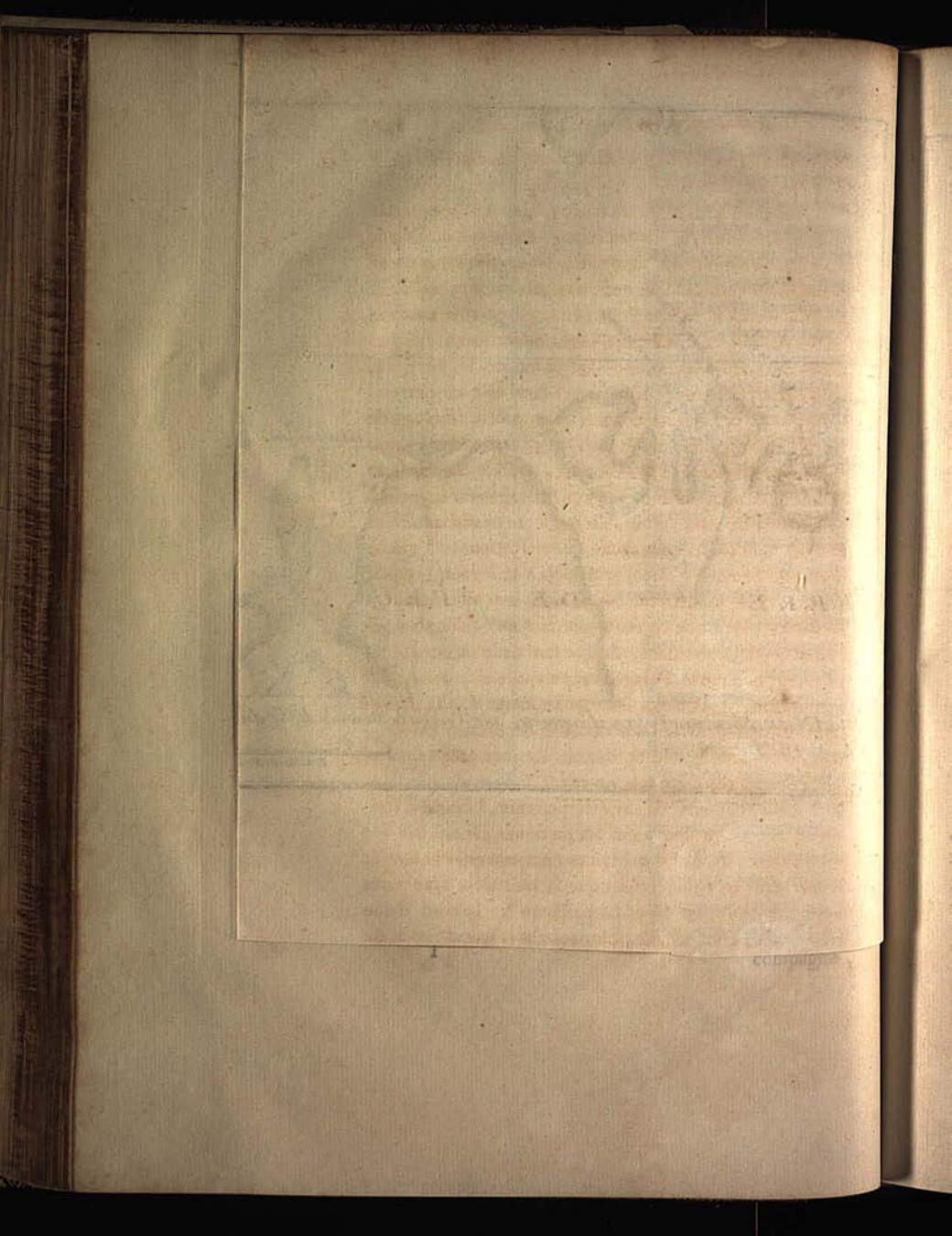
Reconnoissance faite de plusieurs ports aux terres de Feu.

Quelques jours après j'entrepris avec plus de succès une nouvelle course pour visiter une partie des terres de Feu & pour y chercher un port vis-à-vis le cap Forward; je me proposois de repasser ensuite au cap Holland & de reconnoître la côte depuis ce cap jusqu'à la baie Françoisé; ce que nous n'avions pu faire dans la première tentative. Je fis armer d'espingoles & de fusils la chaloupe de la Boudeuse & le grand canot de l'Etoile; & le 27 à quatre heures du matin je partis du bord avec M^r de Bournaud, d'Oraison & le Prince de Nassau. Nous mîmes à la voile à la pointe occidentale de la baie Françoisé pour traverser aux terres de Feu, où nous arrivâmes sur les dix heures à l'embouchure d'une petite riviere, dans une anse de sable mauvaise même pour les bateaux. Toutefois dans un tems critique ils auroient la ressource d'entrer à mer haute dans la riviere où ils trouveroient un abri. Nous dinâmes sur ses bords dans un assez joli bosquet qui couvroit de son ombre plusieurs cabanes sauvages. De cette station nous relevâmes la pointe du Ouest de la baie Françoisé au



PLAN De Plusieurs Bayes découvertes aux Terres de Feu au-de-là du Cap Rond, dans le Détroit de MAGELLAN

Echelle de 3. Lieues.



Nord-Ouest-quart-Ouest 5^d Ouest, & on s'en estima à cinq lieues de distance.

Après midi nous reprîmes notre route en longeant à la rame la terre de Feu; il venoit peu de la partie du Ouest, mais la mer étoit très-houleuse. Nous traversâmes un grand enfoncement dont nous n'appercevions pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues est coupée dans son milieu par une île fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vîmes dans cette partie & le gros houl, nous firent penser que ce pourroit bien être un détroit, lequel doit conduire à la mer assez proche du cap de Horn. Etant presque passés de l'autre bord, nous vîmes plusieurs feux paroître & s'éteindre; ensuite ils restèrent allumés, & nous distingâmes des Sauvages sur la pointe basse d'une baie où j'étois déterminé de m'arrêter. Nous allâmes aussi tôt à leurs feux, & je reconnus la même horde de Sauvages que j'avois déjà vue à mon premier voyage dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pécherais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcèrent en nous abordant, & que sans cesse ils nous le répétoient, comme les Patagons répètent le mot *chaoua*. La même cause nous a fait leur laisser cette fois le même nom. J'aurai dans la suite occasion de décrire ces habitans de la partie boisée du détroit. Le jour prêt à finir ne nous permit pas cette fois de rester long-tems avec eux. Ils étoient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes & enfans, & ils avoient dix ou douze canots dans une anse voisine. Nous les quittâmes pour traverser la baie & entrer dans un enfoncement que la nuit déjà faite nous empêcha de visiter. Nous la passâmes sur le bord d'une rivière assez considérable, où nous fîmes grand feu & où

Rencontre
de Sauvages.

les voiles de nos bateaux, qui étoient grandes, nous servirent de tentes ; d'ailleurs, au froid près, le tems étoit fort beau.

Baie & port
de Beaubassin.

Sa descrip-
tion.

Le lendemain au matin nous vîmes que cet enfoncement étoit un vrai port, & nous en primes les sondes, ainsi que celles de la baie. Le mouillage est très-bon dans la baie depuis quarante brasses jusqu'à douze, fond de sable, petit gravier & coquillage. On y est à l'abri de tous les vents dangereux. Sa pointe orientale est reconnoissable par un très-gros morne que nous avons nommé *le dôme* ; dans l'Ouest est un îlot entre lequel & la côte il n'y a point passage de navire. On entre de la baie dans le port par un goulet fort étroit, & l'on y trouve 10, 8, 6, 5 & 4 brasses fond de vase ; dans le goulet le fond est de roches par 4, 5 & 6 brasses ; il convient d'y tenir le milieu, hantant même plus le côté de l'Est où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage nous a engagés à le nommer *baie & port de Beaubassin*. Lorsqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il suffit de mouiller dans la baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, cârener même, on ne peut desirer un endroit plus propre à ces opérations que le port de Beaubassin.

Je laissai ici le Chevalier de Bournand qui commandoit la chaloupe pour prendre dans le plus grand détail toutes les connoissances relatives à cet endroit important, avec ordre de retourner ensuite aux vaisseaux. Pour moi je m'embarquai dans le canot de l'Etoile avec M. Landais, l'un des Officiers de cette flûte qui le commandoit, & je continuai mes recherches. Nous fîmes route à l'Ouest & visitâmes d'abord une île que nous tournâmes & tout autour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18

brasses fond de sable & petit gravier. Sur cette île il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En suivant la côte nous gagnâmes avant le coucher du soleil une baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Je l'ai nommée *baie de la Cormorandiere*, à cause d'une roche apparente qui en est dans l'Est-Sud-Est environ à un mille. A l'entrée de la baie on trouve 15 brasses d'eau, 8 & 9 dans le mouillage; nous y passâmes la nuit.

Baie de la
Cormoran-
diere.

Le 29 à la pointe du jour, nous sortîmes de la baie de la Cormorandiere, & nous naviguâmes à l'Ouest, aidés d'une marée très-forte. Nous passâmes entre deux îles d'une grandeur inégale que je nommai *les deux Sœurs*. Elles gisent Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest avec le milieu du cap Forward, dont elles sont distantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin nous nommâmes *Pain de sucre* une montagne de cette forme très-aisée à reconnoître, laquelle git Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest avec la pointe la plus méridionale du même cap; & à cinq lieues environ de la Cormorandiere nous découvrîmes une belle baie avec un port superbe dans le fond; une chute d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du port, m'engagea à les nommer *baie & port de la Cascade*. Le milieu de cette baie git Nord-Est & Sud-Ouest avec le cap Forward. La sûreté & la commodité de l'ancre, la facilité de faire l'eau & le bois, n'y laissent rien à desirer.

Les deux
Sœurs
Pain de
sucre

Baie de la
Cormoran-
diere.

Baie & port
de la Cascade.

La cascade est formée par les eaux d'une petite rivière qui serpente dans la coupée de plusieurs montagnes fort élevées, & sa chute peut avoir cinquante à soixante toises. J'ai montré au-dessus; le terrain y est entremêlé de bosquets & de petites plaines d'une moufle courte & spongieuse; j'y ai cherché & n'y ai point trouvé de traces du

Description
du pays.

passage d'aucun homme; les Sauvages de cette partie ne quittent gueres les bords de la mer qui fournissent à leur subsistance. Au reste toute la portion de la terre de Feu, comprise depuis l'île Sainte-Elizabeth, ne me paroît être qu'un amas informe de grosses îles inégales, élevées, montueuses & dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle. Je ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la mer. Les arbres & les plantes sont les mêmes ici qu'à la côte des Patagons; & aux arbres près, le terrain y ressemble assez à celui des îles Malouines.

Utilité des
trois ports dé-
crits précé-
demment.

Je joins ici la Carte particuliere que j'ai faite de cette intéressante partie de la côte des terres de Feu. Jusqu'à présent on n'y connoissoit aucun mouillage, & les navires évitoient de l'approcher. La découverte des trois ports que je viens d'y décrire, facilitera la navigation de cette partie du détroit de Magellan. Le cap Forward en a toujours été un des points les plus redoutés des Navigateurs. Il n'est que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler: il en a forcé plusieurs de rétrograder jusqu'à la baie Famine. On peut aujourd'hui mettre à profit même les vents régnans. Il ne s'agit que de hanter la terre de Feu, & d'y gagner un des trois mouillages ci-dessus, ce que l'on pourra presque toujours faire en louvoyant dans un canal où il n'y a jamais de mer pour des vaisseaux. De-là toutes les bordées seront avantageuses, & pour peu que l'on s'aide des marées qui recommencent ici à être sensibles, il ne sera plus difficile de gagner le port *Galant*.

Nous passâmes dans le port de la Cascade une nuit fort désagréable. Il faisoit grand froid, & la pluie tomba sans

interruption. Elle dura presque toute la journée du 30. A cinq heures du matin, nous sortîmes du port, & nous traversâmes à la voile avec un grand vent & une mer très-grosse pour notre foible embarcation. Nous ralliâmes le continent à-peu-près à égale distance du cap Holland & du cap Forward. Il n'étoit pas question de songer à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faisant vent arriere, & portant une attention continuelle aux raffales violentes qui nous forçoient d'avoir toujours la drisse & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu qu'en traversant la baie Françoisé, un faux coup de barre ne nous mit le canot sur la tête. Enfin j'arrivai à la frégate environ à dix heures du matin. Pendant mon absence, M. Duclos Guyot avoit déblayé ce que nous avions à terre, & tout disposé pour l'appareillage; aussi nous commençâmes à desamarer dans l'après-midi.

Le 31 Décembre à quatre heures du matin, nous achevâmes de nous desamarer, & à six heures nous sortîmes de la baie en nous faisant remarquer par nos bâtimens à rame. Il faisoit calme; à sept heures il se leva une brise du Nord-Est, qui se renforça dans la journée, & fut assez claire jusqu'à midi, le tems alors devint brumeux avec de la pluie. A onze heures & demie étant à mi-canal, nous découvriâmes & relevâmes *la Cascade* au Sud-Est, *le Pain de sucre* à l'Est-Sud-Est 5^e Sud, *le cap Forward* (1) à l'Est-quart-Nord-Est, *le cap Holland* (2) à Ouest-Nord-Ouest

(1) Depuis l'Isle de l'Observatoire jusqu'au cap Forward, il y a environ six lieues, & la côte court à-peu-près sur le Ouest-Sud-Ouest. Le détroit y a entre trois & quatre lieues de largeur.

(2) Dans l'espace d'environ cinq

lieues qui sépare le cap Forward du cap Holland, il y a deux autres caps & trois anes peu profondes. Je n'y connois aucun mouillage. La largeur du détroit y varie de trois à quatre lieues.

Départ de la
baie Bougain-
ville.

4^d Ouest. De midi à six heures du soir, nous doublâmes le cap Holland. Il venoit peu, & la brise ayant moli sur le soir, le tems d'ailleurs étoit fort sombre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du port Galant, où nous ancrâmes à dix heures par 16 brasses d'eau, fond de gros gravier, sable & petit corail, ayant le cap Galant (1) au Sud-Ouest 3^d Ouest. Nous eûmes bientôt lieu de nous féliciter d'être logés : pendant la nuit, il y eut une pluie continuelle & grand vent de Sud-Ouest.

Mouillage
dans la baie
Fortescú.

1768.
Janvier.

Détails des
contrariétés
que nous y
essuyons.

Nous commençâmes l'année 1768 dans cette baie nommée *baie Fortescú*, au fond de laquelle est le port Galant (2). Le plan de la baie & du port est fort exact dans M. de Gennes. Nous n'avons que trop eu le loisir de le vérifier, y ayant été enchaînés plus de trois semaines, avec des tems dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Il est juste de faire un peu partager aux Lecteurs le désagrément de ces journées funestes, en ébauchant le détail de notre séjour ici.

Mon premier soin fut d'envoyer visiter la côte jusqu'à la baie Elisabeth, & les îles dont le détroit de Magellan est ici parfémé; nous appercevions du mouillage de deux de ces îles, nommées par Narborough *Charles & Mont-*

(1) Le cap Holland & le cap Galant gissent entre eux Est 2 deg. Sud & Ouest 2 deg. Nord, & la distance est d'environ huit lieues. Entre ces deux caps il y en a un autre moins avancé qui est le cap *Coyentry*. On y place aussi plusieurs baies dont nous n'avons reconnu que la *baie Verte*, ou *baie Desgardes*, qu'on a visitée par terre. Elle est grande & profonde; mais il y paroît plusieurs hians fonds.

(2) La baie de Fortescú peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à

l'autre, & un peu moins de profondeur, jusqu'à une presqu'île qui, partant de la côte de l'Ouest de la baie, s'étend dans l'Est-Sud-Est, & couvre un port bien à l'abri de tous les vents. C'est le port *Galant*, lequel a un mille de profondeur dans l'Ouest-Nord-Ouest. Sa largeur est de quatre à cinq cents pas. On trouve une rivière dans le fond du port, & deux autres à la côte du Nord-Est. Dans le milieu du port, il y a 4 à 5 brasses d'eau, fond de vase & coquillages.

mouth.

moult. Il a donné à celles qui font plus éloignées le nom d'*Iles Royales*, & à la plus occidentale de toutes celui d'*île Rupert*. Les vents d'Ouest ne nous permettant pas d'appareiller, nous affourchâmes le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller se promener à terre, où l'on rencontra les traces du passage & de la relâche de vaisseaux Anglois: sçavoir du bois nouvellement scié & coupé, des écorces du laurier épice assez récemment enlevées, une étiquette en bois, telle que dans les arsenaux de marine on en met sur les pieces de filain & de toile, & sur laquelle on lisoit fort distinctement *Chatham March*. 1766: on trouva aussi sur plusieurs arbres des lettres initiales & des noms avec la date de 1767.

Traces trouvées du passage des Anglois.

M. Verron, qui avoit fait porter ses instrumens sur la presqu'île qui forme le port, y observa à midi avec un quart de cercle, $53^{\text{d}} 40' 41''$ de latitude australe. Cette observation jointe au relevement du cap Holland, pris d'ici, & au relevement du même cap Holland, fait le 16 Décembre sur la pointe du cap Forward, détermine à douze lieues la distance du port Galant au cap Forward. Il y observa aussi par l'azimuth la déclinaison de l'aiguille de $22^{\text{d}} 30' 32''$ Nord-Est, & son inclinaison du côté du pôle élevé de $11^{\text{d}} 11'$. Voilà les seules observations qu'il ait pu faire ici pendant près d'un mois, les nuits étant aussi affreuses que les jours. Il y avoit le 3 une belle occasion de déterminer la longitude de cette baie par le moyen d'une éclipse de lune qui commençoit ici à 10 heures 30' du soir; mais la pluie, qui avoit été continuelle toute la journée, dura encore toute la nuit.

Observations astronomiques & nautiques.

Le 4 & le 5 suivans furent cruels; de la pluie, de la neige, un froid très-vif, le vent en tourmente, c'étoit un

tems pareil que décrivait le Pſalmiſte en diſant : *nix, glando, glacies, ſpirius procellarum.* J'avois envoyé le 3^e canot pour tâcher de découvrir un mouillage à la terre de Feu, & on y en avoit trouvé un fort bon dans le Sud-Oueſt des îles Charles & Montmouth; j'avois auſſi fait reconnoître quelle étoit dans le canal la direction des marées. Je voulois avec leur ſecours, & ayant la reſſource de mouillages connus, tant au Nord qu'au Sud, appareiller même avec vent contraire: mais il ne fut jamais aſſez maniable pour me le permettre. Au reſte, pendant tout le tems de notre ſéjour ici nous y remarquâmes conſtamment que le cours des marées dans cette partie du détroit, eſt le même que dans la partie des goulets, c'eſt-à-dire, que le flot porte à l'Eſt & l'Ebe à l'Oueſt.

Rencontre
& deſcription
des *Pecherats*.

Le 6 après-midi, il y avoit eu quelques inſtans de relâche, le vent même parut venir du Sud-Eſt, & déjà nous avions deſaſſourché; mais au moment d'appareiller, le vent revint à Oueſt-Nord-Oueſt avec des raffales qui nous forcèrent de réaſſourcher auſſitôt. Ce jour-là nous eûmes à bord la viſite de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la pointe du cap Galant, & après s'y être tenus quelques tems arrêtées, trois s'avancerent dans le fond de la baie, tandis qu'une vogueoit vers la fregate. Après avoir héſité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pecherats*. Il y avoit dedans un homme, une femme & deux enfans. La femme demeura à la garde de la pirogue, l'homme monta ſeul à bord avec aſſez de confiance, & d'un air fort gai. Deux autres pirogues ſuivirent l'exemple de la première, & les hommes entrèrent dans la frégate avec les enfans. Bientôt ils y furent fort à leur aîſé. On les fit chanter, danser, en-

tendre des instrumens, & sur-tout manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appétit. Tout leur étoit bon; pain, viande salée, suif, ils dévorioient ce qu'on leur présentoit. Nous eûmes même assez de peine à nous débarasser de ces hôtes dégoûtans & incommodes, & nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans leurs pirogues qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée. Ils ne témoignèrent aucune surprise ni à la vue des navires, ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards; c'est en fait avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes bruts traitoient les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine, comme ils traitent les loix de la nature & ses phénomènes. Pendant plusieurs jours que cette bande passa dans le port Galant, nous la revîmes souvent à bord & à terre.

Ces Sauvages sont petits, vilains, maigres, & d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nus, n'ayant pour vêtement que de mauvaises peaux de loups marins trop petites pour les envelopper, peaux qui servent également & de toits à leurs cabanes & de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanaques, mais en fort petite quantité. Leurs femmes sont hideuses & les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues, & qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons qui servent de port à ces pirogues assez loin du rivage; à terre, elles ramassent le bois & les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mammelle, ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

Leurs pirogues sont d'écorces mal liées avec des jones & de la mouffe dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de fable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes sont des arcs faits, ainsi que les fleches, avec le bois d'une épinevinette à feuille de hou, qui est commune dans le détroit, la corde est de boyau & les fleches sont armées de pointes de pierre, taillées avec assez d'art; mais ces armes sont plutôt contre le gibier que contre des ennemis: elles sont aussi foibles que les bras destinés à s'en servir. Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguifés par le bout & dentelés sur un des côtés. Est-ce un poignard? je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche, & s'en servent en maniere de harpon. Ces Sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes & enfans, dans les cabanes au milieu desquelles est allumé le feu. Ils se nourrissent principalement de coquillages; cependant ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleine. J'ai observé qu'ils avoient tous les dents gâtées, & je crois qu'on en doit attribuer la cause à ce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoique à moitié cruds.

Au reste, ils paroissent assez bonnes gens, mais ils sont si foibles, qu'on est tenté de ne pas leur en sçavoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils sont superstitieux & croient à des génies malfaisans, aussi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence sont en même-tems médecins & prêtres. De tous les Sauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pecherais sont le plus dénués de tout: ils sont exactement dans ce qu'on peut appeller l'état de nature; & en vérité si l'on devoit plaindre le sort d'un homme libre & maître de lui-même, sans devoirs & sans affaires,

content de ce qu'il a parce qu'il ne connoît pas mieux, je plaindrois ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'Univers. Ces Pecherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aye rencontré dans toutes les parties du monde; cependant, comme on en verra la preuve un peu plus bas, on trouve parmi eux des charlatans. C'est que dès qu'il y a ensemble plus d'une famille, & j'entends par famille, pere, mere & enfans, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'imposture. Le nom de famille se change alors en celui de société, & fût-elle établie au milieu des bois, ne fût-elle composée que de cousins germains, un esprit attentif y découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes rassemblés en nations ont, en se policant, donné des noms, vices qui font naître, mouvoir & tomber les plus grands empires. Ils s'enfuit du même principe que dans les sociétés, dites policées, naissent des vertus dont les hommes, voisins encore de l'état de nature, ne sont pas susceptibles.

Le 7 & le 8 furent si mauvais qu'il n'y eut pas moyen de sortir du bord; nous chassâmes même dans la nuit & fûmes obligés de mouiller une ancre du boffoir. Il y eut dans des instans jusqu'à quatre pouces de neige sur notre pont, & le jour naissant nous montra que toutes les terres en étoient couvertes, excepté le plat pays dont l'humidité empêche la neige de s'y conserver. Le thermometre fut à 5, 4, barifa même jusqu'à deux degrés au-dessus de la congélation. Le tems fut moins mauvais le 9 après-midi. Les Pecherais s'étoient mis en chemin pour venir à bord. Ils avoient même fait une grande toilette, c'est-à-dire,

qu'ils s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches: mais voyant nos canots partir du bord, & voguer vers leurs cabanes, ils les suivirent, une seule pirogue fut à bord de *l'Etoile*. Elle y resta peu de tems & vint rejoindre aussitôt les autres avec lesquels nos Messieurs étoient en grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une même cabane, & les Sauvages paroissoient mécontents, lorsqu'on y vouloit entrer. Ils invitoient au contraire à venir dans les autres, où ils offrirent à ces Messieurs des moules qu'ils suçoient avant que de les présenter. On leur fit de petits présens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chanterent, danserent, & témoignèrent plus de gaieté que l'on n'auroit cru en trouver chez des hommes sauvages, dont l'extérieur est ordinairement sérieux.

Accident funeste qui arrive à l'un d'eux.

Leur joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfans, âgé d'environ douze ans, le seul de toute la bande dont la figure fût intéressante à nos yeux, fut saisi tout d'un coup d'un crachement de sang accompagné de violentes convulsions. Le malheureux avoit été à bord de *l'Etoile* où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace, ne prévoyant pas le funeste effet qui devoit de suivre ce présent. Ces Sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits morceaux de talc. Peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette espece de talisman, peut-être le regardent-ils comme un préservatif à quelque incommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant avoit vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avoit les levres, les gencives & le palais coupés en plusieurs endroits, & rendoit le sang presque continuellement.

Cet accident répandit la consternation & la méfiance. Ils nous soupçonnerent sans doute de quelque maléfice, car la première action du jongleur qui s'empara aussi-tôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitamment d'une casaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre aux François ; & sur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jeta à leurs pieds. Il est vrai qu'un autre Sauvage, qui sans doute aimoit plus les vêtemens qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramassa aussi-tôt.

Le jongleur étendit d'abord l'enfant sur le dos dans une des cabanes, & s'étant mis à genoux entre ses jambes, il se courboit sur lui, & avec la tête & les deux mains, il lui pressoit le ventre de toute sa force, criant continuellement sans qu'on pût distinguer rien d'articulé dans ses cris. De tems en tems il se levoit, & paroissant tenir le mal dans ses mains jointes, il les ouvroit tout d'un coup en l'air en soufflant comme s'il eût voulu chasser quelque mauvais esprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre sourd. Ce malheureux cependant paroissoit souffrir autant du remède que de son mal. Le jongleur lui donna quelque treve pour aller prendre sa parure de cérémonie; ensuite les cheveux poudrés & la tête ornée de deux ailes blanches assez semblables au bonnet de Mercure, il recommença ses fonctions avec plus de confiance & tout aussi peu de succès. L'enfant alors paroissant plus mal, notre Aumônier lui administra furtivement le batême.

Les Officiers étoient revenus à bord & m'avoient raconté ce qui se passoit à terre. Je m'y transportai aussi-tôt avec M. de la Porte, notre Chirurgien major, qui fit apporter un peu de lait & de la tisane émolliente. Lorsque

nous arrivâmes le malade étoit hors de la cabane; le jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, avoit recommencé son opération sur le ventre, les cuiffes & le dos de l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyriser cette infortunée créature qui souffroit fans se plaindre. Son corps étoit déjà tout meurtri & les Médecins continuoient encore ce barbare remede avec force conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant nous donnerent le spectacle le plus attendrissant. Les Sauvages s'apperçurent sans doute que nous partagions leur peine, du-moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée. Ils nous laisserent approcher du malade & le Major examina sa bouche enfanglantée que son pere & un autre Pécherais suçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur persuader de faire usage du lait; il fallut en goûter plusieurs fois &, malgré l'invincible opposition des jongleurs, le pere enfin se détermina à en faire boire à son fils, il accepta même le don de la caffetiere pleine de tisanne émolliente. Les jongleurs témoignoient de la jalousie contre notre Chirurgien qu'ils parurent cependant à la fin reconnoître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de cuir qu'ils portent toujours pendu à leur côté & qui contient leur bonnet de plume, de la poudre blanche, du talc & les autres instrumens de leur art; mais à peine y eut il jetté les yeux, qu'ils le refermerent aussitôt. Nous remarquâmes aussi que tandis qu'un des jongleurs travailloit à conjurer le mal du patient, l'autre ne sembloit occupé qu'à prévenir par ses enchantemens l'effet du mauvais sort qu'ils nous soupçonnoient d'avoir jetté sur eux.

Nous

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit, l'enfant souffroit moins; toutefois un vomissement presque continu qui le tourmentoit, nous fit appréhender qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Nous eûmes ensuite lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit on entendit du bord des hurlemens répétés; & dès le point du jour, quoiqu'il fût un tems affreux, les Sauvages appareillerent. Ils fuyoient sans doute un lieu souillé par la mort & des étrangers funestes qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie; dans un instant plus calme ils remirent à la voile, un grain violent les jeta au large & dispersa leurs foibles embarcations. Combien ils étoient empressés à s'éloigner de nous! Ils abandonnerent sur le rivage une de leurs pirogues qui avoit besoin d'être réparée, *Sais est gentem effugisse nefandam*. Ils ont emporté de nous l'idée d'êtres malfaisans; mais qui ne leur pardonneroit le ressentiment dans cette conjoncture? Quelle perte en effet pour une société aussi peu nombreuse qu'un adolescent échappé à tous les hazards de l'enfance!

Le vent d'Est souffla avec furie & presque sans interruption jusqu'au 13 que le jour fut assez doux; nous eûmes même dans l'après-midi quelque espérance d'appareiller. La nuit du 13 au 14 fut calme. A deux heures & demie du matin nous avions desaffourché & viré à pic; il fallut réaffourcher à six heures, & la journée fut cruelle. Le 15 il fit soleil presque tout le jour, mais le vent fut trop fort pour que nous pussions sortir.

Le 16 au matin il faisoit presque calme, la fraîcheur vint ensuite du Nord, & nous appareillâmes avec la ma-

Continuation
du mauvais
tems.

Danger que
court la fré-
gate.

rée favorable ; elle baïffoit alors & portoit dans l'Oueſt. Les vents ne tarderent pas à revenir à Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt, & nous ne pûmes jamais avec la bonne marée gagner *l'île Rupert*. La frégate marchoit très-mal, dériroit outre meſure, & l'Etoile avoit ſur nous un avantage incroyable. Nous reſtâmes tout le jour ſur les bords entre *l'île Rupert* & une pointe du continent qu'on nomme *la pointe du Paſſage*, pour attendre le juſſant avec lequel j'eſpérois gagner ou le mouillage de *la baie Dauphine à l'île de Louis le Grand*, ou celui de *la baie Elizabeth* (1). Mais comme nous perdions à louvoyer, j'envoyai un canot fonder dans le Sud-Eſt de *l'île Rupert*, avec intention d'y aller mouiller juſqu'au retour de la marée favorable. Le canot ſignala un mouillage & y reſta ſur ſon grapin ; mais nous en étions déjà tombés beaucoup ſous le vent. Nous courûmes un bord à terre pour tâcher de le gagner en revirant ; la frégate refuſa deux fois de prendre vent devant, il fallut virer vent arriere ; mais au moment où, à l'aide de la manœuvre & de nos bateaux, elle commença à arriver, la force de la marée la fit revenir au vent : un courant violent nous avoit déjà entraînés à une demi-encablure de terre ; je fis mouiller ſur 8 braſſes de fond : l'ancre tombée ſur des roches chaffa, ſans que la proximité où nous étions de

(1) Depuis le cap Galant juſqu'à la baie Elizabeth, la côte court à-peu-près ſur le Oueſt-Nord-Oueſt, & la diſtance de l'un à l'autre peut être de quatre lieues. Dans cet intervalle il n'y a point de mouillage à la côte du continent. Le fond y eſt trop conſidérable, même tout à terre. La baie Elizabeth eſt ouverte au Sud-Oueſt, elle a trois quarts de lieue entre ſes pointes, & à petit près autant de profondeur. La côte du fond de la baie eſt ſablonneûſe, ainſi que celle

du Sud-Eſt. Dans ſa partie ſeptentrionale regne une bâture qui ſe prolonge aſſez au large. Le bon mouillage dans cette baie eſt par 9 braſſes, fond de ſable, gravier & corail ; & par les marques ſuivantes, la pointe Eſt de la baie au Sud-Sud-Eſt 5 deg. Eſt ; ſa pointe Oueſt à Oueſt-quart-Nord-Oueſt ; la pointe Eſt de *l'île de Louis-le-Grand*, au Sud-Sud-Oueſt 5 d. Sud ; la bâture au Nord-Oueſt-quart-Nord.

la terre, permit de filer du cable; déjà nous n'avions plus que 3 brasses & demie d'eau sous la poupe; & nous n'étions qu'à trois longueurs de navire de la côte, lorsqu'il en vint une petite brise; nous fîmes aussitôt servir nos voiles, & la frégate s'abattit; tous nos bateaux & ceux de l'Etoile venus à notre secours, étoient devant elle à la remorquer; nous filions le cable sur lequel on avoit mis une bouée, & il y en avoit près de la moitié dehors, lorsqu'il se trouva engagé dans l'entrepont & fit faire tête à la frégate qui courut alors le plus grand danger. On coupa le cable, & la promptitude de la manœuvre sauva le bâtiment. La brise ensuite se renforça, & après avoir encore couru deux bords inutilement, je pris le parti de retourner dans la baie du port Galant, où nous mouillâmes à huit heures du soir par 20 brasses d'eau fond de vase. Nos bateaux que j'avois laissés pour lever notre ancre, revinrent à l'entrée de la nuit avec l'ancre & le cable. Nous n'avions donc eu cette apparence de beau tems que pour être livrés à des alarmes cruelles.

La journée qui suivit fut plus orageuse encore que toutes les précédentes. Le vent étoit dans le canal destourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, nous en voyons quelquefois plusieurs en même tems courir dans des directions opposées. Le tems parut s'adoucir vers les dix heures, mais à midi un coup de tonnerre, le seul que nous ayons entendu dans le détroit, fut comme le signal auquel le vent recommença avec plus de furie encore que le matin; nous chassâmes & fûmes contraints de mouiller notre grande ancre & d'amener basses vergues & mâts de hune. Cependant les arbuttes & les plantes étoient en

Ouragan violent.

fleurs, & les arbres offroient une verdure assez brillante ; mais qui ne suffisoit pas pour dissiper la tristesse qu'avoit répandue sur nous le coup d'œil continué de cette région funeste. Le caractere le plus gai seroit flétri dans ce climat affreux que fuient également les animaux de tous les élémens, & où languit une poignée d'hommes que notre commerce venoit de rendre encore plus infortunés.

Affection dis-
cutée sur le
canal de la
Sainte-Barbe.

Il y eut le 18 & le 19 des intervalles dans le mauvais tems ; nous relevâmes notre grande ancre, virâmes nos basses vergues & mâts de hune, & j'envoyai le canot de l'Etoile que sa bonté rendoit capable de fortir presque de tout tems, pour reconnoître l'entrée du canal de la *Sainte-Barbe*. Suivant l'extrait que donne M. Frezier du Journal de M. Marcant qui l'a découvert & y a passé, ce canal devoit être dans le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud de la baie Elizabeth. Le canot fut de retour le 20, & M. Landais, qui le commandoit, me rapporta qu'ayant suivi la route & les remarques indiquées par l'extrait du Journal de M. Marcant, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais seulement un canal étroit terminé par des banquises de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à suivre, qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage & qu'il est traversé presque dans son milieu par un banc couvert de moules. Il fit ensuite le tour de l'île de *Louis le Grand* par le Sud & entra dans le canal de Magellan, sans en avoir trouvé aucun autre. Il avoit vu seulement à la terre de Feu une assez belle baie, la même sans doute que celle à laquelle Beauchesne donne le nom de *la Navivité*. Au reste, en faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud à la sortie de la baie Elizabeth, comme M. Fre-

zier marque que le fit Marcant, on couperoit en deux l'île de Louis le Grand.

Ce rapport me fit penser que le vrai canal de la Sainte-Barbe étoit vis-à-vis la baie même où nous étions. Du haut des montagnes qui entourent le port Galant, nous avions souvent découvert dans le Sud des îles *Charles & Montmouth* un vaste canal semé d'îlots qu'aucune terre ne bornoit au Sud; mais comme en même tems on apercevoit une autre ouverture dans le Sud de l'île de Louis le Grand, on la prenoit pour le canal de la Sainte-Barbe, ce qui étoit plus conforme au récit de Marcant. Dès qu'on fut assuré que cette ouverture n'étoit qu'une baie profonde, nous ne doutâmes plus que le canal de la Sainte-Barbe ne fût vis-à-vis le port Galant dans le Sud des îles *Charles & Montmouth*. En effet, en relisant le passage de M. Frezier, & le combinant sur la carte qu'il donne du détroit, nous vîmes que M. Frezier, d'après la rapport de Marcant, place la baie Elizabeth de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans son canal, à dix ou douze lieues du cap Forward. Marcant aura donc pris pour la baie Elizabeth la baie *Defcordes* qui est effectivement à onze lieues du cap Forward, puisqu'elle est à une lieue dans l'Est du port Galant; appareillant de cette baie & faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud, il a rangé la pointe orientale des îles *Charles & Montmouth*, dont il a pris la masse pour l'île de Louis le Grand, erreur dans laquelle tombera facilement tout navigateur qui ne sera pas pourvu de bons mémoires, & il a débonqué par le canal semé d'îles dont nous avons eu la perspective du haut des montagnes.

La connoissance parfaite du canal de la Sainte-Barbe seroit d'autant plus intéressante qu'elle abrégeroit considé-

Utilité à retirer de la connoissance du canal Sainte-Barbe.

ablement le passage du détroit de Magellan. Il n'est pas fort long de parvenir jusqu'au port Galant; le point le plus épineux, avant que d'y arriver, est de doubler le cap Forward, ce que la découverte de trois ports à la terre de Feu rend à-présent assez facile: une fois rendus au port Galant, si les vents défendent le canal ordinaire, pour peu qu'ils prennent du Nord, on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce port; vingt-quatre heures alors suffisoient pour entrer dans la mer du Sud. J'avois intention d'envoyer deux canots dans ce canal, que je crois fermement être celui de la Sainte-Barbe, lesquels auroient rapporté la solution complète du problème. Le gros tems ne me l'a pas permis.

Coup de vent
de la plus
grande force.

Le 21, le 22 & le 23 les raffales, la neige & la pluie furent presque continuels. Dans la nuit du 21 au 22 il y avoit eu un intervalle de calme; il sembla que le vent ne nous donnoit ce moment de repos que pour rassembler toute sa furie & fondre sur nous avec plus d'impétuosité. Un ouragan affreux vint tout d'un coup de la partie du Sud-Sud-Ouest, & souffla de manière à étonner les plus anciens marins. Les deux navires chasserent, il fallut mouiller la grande ancre, amener basses vergues & mâts de hune, notre artimon fut emporté sur ses cargues. Cet ouragan ne fut heureusement pas long. Le 24 le tems s'adoucit, il fit même beau soleil & calme, & nous nous remîmes en état d'appareiller. Depuis notre rentrée au port Galant nous y avions pris quelques tonneaux de lest & changé notre arrimage pour tâcher de retrouver la marche de la frégate; nous réussîmes à lui en rendre une partie. Au reste toutes les fois qu'il faudra naviguer au milieu des courans, on éprouvera toujours beaucoup de difficultés à manœu-

vrer des bâtimens aussi longs que le sont nos frégates.

Le 25 à une heure après minuit nous desaffourchâmes & virâmes à pic; à trois heures nous appareillâmes en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rames, la fraîcheur venoit du Nord; à cinq heures & demie la brise se décida de l'Est, & nous mimés tout dehors perroquets & bonnetes, voilure dont il est bien rare de pouvoir se servir ici. Nous passâmes à mi-canal, suivant les sinuosités de cette partie du détroit que Narborough nomme avec raison le *bras tortueux*. Entre les îles Royales & le continent le détroit peut avoir deux lieues; il n'y a pas plus d'une lieue de canal entre l'île Rupert & la pointe du passage, ensuite une lieue & demie entre l'île de Louis le Grand & la baie Elizabeth, sur la pointe orientale de laquelle il y a une bâture couverte de goëmons qui avance un quart de lieue au large.

Sortie de la
baie Fortescu.

Depuis la baie Elizabeth la côte court sur le Ouest-Nord-Ouest pendant environ deux lieues jusqu'à la riviere que Narborough appelle *Bachelor* & *Beauchefne du Massacre*, à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette riviere est facile à reconnoître, elle sort d'une vallée profonde, à l'Ouest elle a une montagne fort élevée, sa pointe occidentale est basse & couverte de bois, & la côte y est sablonneuse. De la riviere du Massacre à l'entrée du *faux détroit* ou *canal Saint-Jérôme*, j'estime trois lieues de distance, & le gissement est le Nord-Ouest-quart-Ouest. L'entrée de ce canal paroît avoir une demi-lieue de largeur, & dans le fond on voit les terres revenir vers le Nord. Quand on est par le travers de la riviere du Massacre, l'on n'apperçoit que ce faux détroit, & il est facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva,

Description
du détroit de-
puis le cap Ga-
lant jusqu'au
débonque-
ment.

parce que la côte alors revient sur l'Ouest-quart-Sud-Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest jusqu'au cap *Quade*, qui s'avancant beaucoup paroît croisé avec la pointe occidentale de l'île Louis le Grand, & ne laisse point appercevoir de débouché. Au reste une route sûre pour ne pas manquer le véritable canal, est de suivre toujours la côte de l'île de Louis le Grand qu'on peut ranger de près sans aucun danger. La distance du canal S. Jérôme au cap *Quade* est d'environ quatre lieues, & ce cap gît Est-quart-Nord-Est-2^d. Est & Ouest-quart-Sud-Ouest-2^d. Ouest avec la pointe occidentale de l'île de Louis le Grand.

Cette île peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte septentrionale court sur l'Ouest-Nord-Ouest jusqu'à la *baie Dauphine*, dont la profondeur est d'environ deux milles sur une demi-lieue d'ouverture; elle court ensuite sur l'Ouest jusqu'à son extrémité occidentale nommée *cap S. Louis*. Comme, après avoir reconnu notre erreur au sujet du faux détroit, nous rangeâmes l'île de Louis le Grand à un mille d'éloignement, nous reconnûmes fort distinctement le port *Phelippeaux* qui nous parut une anse fort commode & bien à l'abri. A midi le cap *Quad* nous restoit à l'Ouest-quart-Sud-Ouest-2^d. Sud deux lieues, & le cap *Saint-Louis* à l'Est-quart-Nord-Est environ deux lieues & demie. Le beau tems continua le reste du jour, & nous cinglâmes toutes voiles hautes.

Depuis le cap *Quad* le détroit s'avance dans l'Ouest-Nord-Ouest & Nord-Ouest-quart-Ouest sans détour sensible, ce qui lui a fait donner le nom de *longue rue*. La figure du cap *Quad* est remarquable. Il est composé de rochers escarpés, dont ceux qui forment sa tête chenue, ne ressemblent pas mal à d'antiques ruines. Jusqu'à lui les côtes
sont

font par-tout boisées & la verdure des arbres adoucit l'aspect des cimes gelées des montagnes. Le cap Quad doublé, le pays change de nature. Le détroit n'est plus bordé des deux côtés que par des rochers arides sur lesquels il n'y a pas apparence de terre. Leur sommet élevé est toujours couvert de neige, & les vallées profondes sont remplies par d'immenses amas de glaces dont la couleur atteste l'antiquité. Narborough, frappé de cet horrible aspect, nomma cette partie la *Désolation du Sud*, aussi ne sauroit-on rien imaginer de plus affreux.

Lorsqu'on est par le travers du cap Quad, la côte des terres de Feu paroît terminée par un cap avancé qui est le cap *Mundai*, lequel j'estime être à quinze lieues du cap Quad. A la côte du continent on apperçoit trois caps auxquels nous avons imposé des noms. Le premier que sa figure nous fit nommer *cap Fendu*, est à cinq lieues environ du cap Quad, entre deux belles baies où l'ancre est très-sur, si le fond y est aussi bon que l'abri. Les deux autres caps ont reçu les noms de nos vaisseaux, le *cap de l'Etoile* à trois lieues dans l'Ouest du cap Fendu, & le *cap de la Boudeuse* dans le même gissement & la même distance avec celui de l'Etoile. Toutes ces terres sont hautes & escarpées; l'une & l'autre côte paroît saine & garnie de bons mouillages, mais heureusement le vent favorable pour notre route, ne nous a pas laissé le tems de les sonder. Le détroit dans la longue rue, peut avoir deux lieues de largeur; il se rétrécit vis-à-vis le cap *Mundai*, où le canal n'a guères plus de quatre milles.

A neuf heures du soir, nous étions environ à trois lieues dans l'Est-quart-Sud-Est & l'Est-Sud-Est du cap *Mundai*. Le vent soufflant toujours de l'Est grand frais, & le tems

Nuit critique.

étant beau, je résolus de continuer à faire route à petites voiles pendant la nuit. Nous serrâmes les bonetes, & fimes les ris dans les humiers. Vers dix heures du soir, le tems commença à s'embrumer, & le vent renforça tellement que nous fûmes contraints d'embarquer nos bateaux. Il plut beaucoup, & la nuit devint si noire à onze heures, que nous perdîmes la terre de vûe. Une demi-heure après, m'estimant par le travers du cap Mundai, je fis signal de mettre en panne, sribord au vent; & nous passâmes ainsi le reste de la nuit, éventant ou masquant, suivant que nous nous estimions trop près de l'une ou de l'autre côte. Cette nuit a été une des plus critiques de tout le voyage.

A trois heures & demie l'aube matinale nous découvrit la terre, & je fis servir. Nous gouvernâmes à Ouest-quart-Nord-Ouest jusqu'à huit heures, & de huit heures à midi entre l'Ouest-quart-Nord-Ouest & l'Ouest-Nord-Ouest. Le vent étoit toujours à l'Est petit frais très-brumeux; de tems en tems nous appercevions quelque partie de la côte, plus souvent nous la perdions de vûe tout-à-fait. Enfin à midi nous eûmes connoissance du cap des Piliers & des *Evangelistes*. On ne voyoit ces derniers que du haut des mâts. A mesure que nous avançons du côté du cap des Piliers, nous découvrons avec joie un horizon immense qui n'étoit plus borné par les terres, & une grosse lame du Ouest nous annonçoit le grand Océan. Le vent ne resta pas à l'Est, il passa à Ouest-Sud-Ouest, & nous courûmes au Nord-Ouest jusqu'à deux heures & demie que nous relevâmes le cap des *Victoires* au Nord-Ouest, & le cap des Piliers au Sud 3^d Ouest.

Sortie du dé-

Lorsqu'on a dépassé le cap Mundai, la côte septentrio-

nale se courbe en arc, & le canal s'ouvre jusqu'à quatre, cinq & six lieues de largeur. Je compte environ seize lieues du cap Mundai au cap des Piliers qui termine la côte méridionale du détroit. La direction du canal entre ces deux caps est le Ouest-quart-Nord-Ouest. La côte du Sud y est haute & escarpée, celle du Nord est bordée d'îles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuse : il est plus prudent de ranger la partie méridionale. Je ne sçauois rien dire de plus sur ces dernières terres ; à peine les avons-nous vues dans quelques courts intervalles pendant lesquels la brume nous permettoit d'en appercevoir des portions. La dernière terre dont on ait la vûe à la côte du Nord est le *cap des Victoires*, lequel paroît être de médiocre hauteur, ainsi que le *cap Désiré* qui est en dehors du détroit à la terre de Feu, environ à deux lieues dans le Sud-Ouest du cap des Piliers. La côte entre ces deux caps est bordée, à près d'une lieue au large, de plusieurs îlots ou brifans connus sous le nom des *douze Apôtres*.

Le cap des Piliers est une terre très-élevée, ou plutôt une grosse masse de rochers, qui se termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées sur le Nord-Ouest, & qui font la pointe du cap. A six ou sept lieues dans le Nord-Ouest de ce cap, on voit quatre îlots nommés *les Évangélistes* ; trois sont ras : le quatrième, qui a la figure d'un meulon de foin, est assez éloigné des autres. Ils sont dans le Sud-Ouest & à quatre ou cinq lieues du cap des Victoires. Pour sortir du détroit, on peut en passer indifféremment au Nord ou au Sud ; je conseillerois d'en passer au Sud, si l'on vouloit y rentrer. Il convient aussi alors de ranger la côte méridionale : celle du Nord est bordée d'îlots, & pa-

troit, & description de cette partie.

roit coupée par de grandes baies qui pourroient occasionner des erreurs dangereuses.

Depuis deux heures après-midi les vents varierent du Ouest-Sud-Ouest au Ouest-Nord-Ouest, grand frais; nous louvoyâmes jusqu'au coucher du soleil, toutes voiles hautes, afin de doubler les douze Apôtres. Nous eûmes assez long-tems la crainte de n'en pas venir à bout, & d'être forcés à passer encore la nuit dans le détroit, ce qui nous y eût pu retenir encore plus d'un jour. Mais vers six heures du soir, les bordées adonnerent; à sept heures le cap des Piliers étoit doublé, à huit heures nous étions entièrement dégagés des terres, & un bon vent de Nord nous faisoit avancer à pleines voiles dans la mer occidentale. Nous fîmes alors un relevement d'où je pris mon point de départ par ... 52^d 50' de latitude australe, & ... 79^d 9' de long. occ. de Paris.

Point de départ du détroit de Magellan.

C'est ainsi qu'après avoir essuyé pendant vingt-six jours, au port Galant, des tems constamment mauvais & contraires, trente-six heures d'un bon vent, tel que jamais nous n'eussions osé l'espérer, ont suffi pour nous amener dans la mer Pacifique; exemple que je crois être unique, d'une navigation sans mouillage depuis le port Galant jusqu'au débouquement.

Observations générales sur cette navigation.

J'estime la longueur entiere du détroit, depuis le cap des Vierges jusqu'au cap des Piliers d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Je répéterai ici que depuis le cap des Vierges jusqu'au cap Noir, nous avons observé constamment que le flot porte dans l'Est, & le Jussant ou l'Ebe, dans l'Ouest, & que les marées y sont très-fortes; qu'elles ne sont pas à

beaucoup près aussi rapides depuis le cap Noir jusqu'au port Galant, & que leurs cours y est irrégulier ; qu'enfin, depuis le port Galant jusqu'au cap Quade, les courans sont violens, que nous ne les avons pas trouvés fort sensibles depuis ce cap jusqu'à celui des Piliers ; mais que dans toute cette partie, depuis le port Galant, les eaux sont affluetties à la même loi qui les meut depuis le cap des Vierges : c'est-à-dire que le flot y court vers la mer de l'Est, & l'Ebe vers celle de l'Ouest. Je dois en même tems avertir que cette assertion sur la direction des marées dans le détroit de Magellan, est absolument contraire à ce que les autres Navigateurs disent y avoir observé à cet égard. Ce ne seroit cependant pas le cas d'avoir chacun son avis.

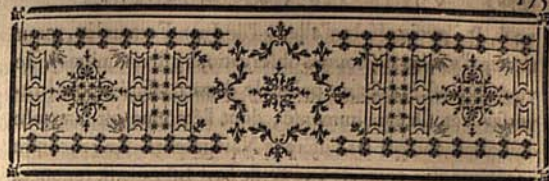
Au reste combien de fois n'avons-nous point regretté de ne pas avoir les Journaux de Narborough & de Beaufort, tels qu'ils sont sortis de leurs mains, & d'être obligés de n'en consulter que des extraits défigurés : outre l'affectation, des Auteurs de ces extraits à retrancher tout ce qui peut n'être qu'utile à la navigation, s'il leur échappe quelque détail qui y ait trait, l'ignorance des termes de l'art dont un marin est obligé de se servir, leur fait prendre, pour des mots vicieux, des expressions nécessaires & consacrées, qu'ils remplacent par des absurdités. Tout leur but est de faire un ouvrage agréable aux femmelettes des deux sexes, & leur travail aboutit à composer un livre ennuyeux à tout le monde, & qui n'est utile à personne.

Malgré les difficultés que nous avons essuyées dans le passage du détroit de Magellan, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du cap de Horn depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Mars. Pendant les autres

Conclusion
qu'on en tire.

mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept, & dix-huit heures, je prendrois le parti de passer à mer ouverte. Le vent de bout & la grosse mer ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâton entre des terres. On sera sans doute retenu quelque tems dans le détroit, mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois & des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons; & assurément je ne doute pas que le scorbut ne fit plus de dégât dans un équipage qui seroit parvenu à la mer occidentale en doublant le cap de Horn que dans celui qui y fera entré par le détroit de Magellan: lorsque nous en fortimes, nous n'avions personne sur les cadres.

Fin de la premiere Partie.



VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

SECONDE PARTIE,

*Contenant depuis l'entrée dans la mer occidentale,
jusqu'au retour en France.*

Et nos jam *tertia* portat
Omnibus errantes terris & fluctibus æstas. *Virg. Liv. I.*

CHAPITRE PREMIER.

*Navigation depuis le détroit de Magellan jusqu'à l'arrivée à
l'île Taiti ; découvertes qui la précèdent.*

D EPUIS notre entrée dans la mer occidentale ,
après quelques jours de vents variables du
Sud-Ouest au Nord-Ouest par l'Ouest, nous
eûmes promptement les vents de Sud & de
Sud-Sud-Est. Je ne m'étois pas attendu à les trouver si-tôt ;
les vents d'Ouest conduisent ordinairement jusque par les

Janvier.
1768.

Direction de
la route en
sortant du dé-
troit.

30^d, & j'avois résolu d'aller à l'île Juan Fernandès, pour tâcher d'y faire de bonnes observations astronomiques. Je voulois ainsi établir un point de départ assuré, pour traverser cet Océan immense, dont l'étendue est marquée différemment par les différens Navigateurs. La rencontre accélérée des vents de Sud & de Sud-Est, me fit renoncer à cette relâche, laquelle eût allongé mon chemin.

Observation
sur le gisse-
ment des cô-
tes du Chili.

Pendant les premiers jours je fis prendre du Oueſt à la route autant qu'il fut possible, tant pour m'élever dans le vent, que pour m'éloigner de la côte, dont le gissement n'est point tracé sur les Cartes d'une façon certaine. Toutefois, comme les vents furent toujours alors de la partie du Oueſt, nous eussions rencontré la terre, si la Carte de Don Georges Juan & Don Antonio de Ulloa eût été juste. Ces Officiers Espagnols ont corrigé les anciennes Cartes de l'Amérique septentrionale; ils font courir la côte depuis le cap Corſe jusqu'au *Chiloë* Nord-Eſt & Sud-Oueſt, & cela d'après des conjectures que sans doute ils ont cru fondées. Cette correction heureusement en mérite une autre; elle étoit peu consolante pour les Navigateurs qui, après avoir débouqué par le détroit, cherchent à revenir au Nord avec des vents constamment variables du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par le Oueſt. Le Chevalier Narboug, après être sorti du détroit de Magellan en 1669, suivit la côte du Chili, furetant les anses & les crevasses jusqu'à la rivière de *Baldivia* dans laquelle il entra; il dit en propres termes, que la route depuis le cap Desiré jusqu'à *Baldivia*, est le Nord 5^d Est. Voilà qui est plus sûr que l'assertion conjecturale de Don Georges & de Don Antonio. Si d'ailleurs elle eût été véritable, la route que nous fûmes obligés de faire nous auroit, comme je l'ai dit, conduit sur la terre.

Lorsque

Lorsque nous fûmes dans la mer Pacifique, je convins avec le Commandant de l'Etoile, qu'afin de découvrir un plus grand espace de mers, il s'éloigneroit de moi dans le Sud tous les matins à la distance que le tems permettroit sans nous perdre de vûe, que le soir nous nous rallierions, & qu'alors il se tiendrait dans nos eaux environ à une demi-lieue. Par ce moyen, si la Boudeuse eût rencontré la nuit quelque danger subit, l'Etoile étoit dans le cas de manœuvrer pour nous donner les secours que les circonstances auroient comportés. Cet ordre de marche a été suivi pendant tout le voyage.

Ordre de marche de la Boudeuse & de l'Etoile.

Le 30 Janvier, un matelot tomba à la mer; nos efforts lui furent inutiles, & jamais nous ne pûmes le sauver: il venoit grand frais & la mer étoit très-grosse.

Perte d'un matelot tombé à la mer.

Je dirigeai ma route pour reconnoître la terre que David, Flibustier Anglois, vit en 1686, sur le parallele de 27 à 28^d Sud, & qu'en 1722 Roggewin Hollandois chercha vainement. J'en continuai la recherche jusqu'au 17 Février. J'avois passé le 14 sur cette terre suivant la carte de M. Belin. Je ne voulus point poursuivre la recherche de l'île de Pâques, sa latitude n'étant point marquée d'une façon positive. Plusieurs Géographes s'accordent à la placer par le parallele de 27 à 28^d Sud; M. Buache seul la met par le 31^e. Toutefois dans la journée du 14, étant par 27^d 7' de latitude observée & par 104^d 12' de longitude occidentale estimée, nous vîmes deux oiseaux assez semblables à des équerrets, espece qui ne s'éloigne pas ordinairement à plus de soixante ou quatre-vingts lieues de terre; nous vîmes aussi un paquet de ces herbes vertes qui s'attachent à la carène des navires, & ces rencontres me firent continuer la même route jusqu'au 17. Je pense au reste d'après

Terre de David cherchée inutilement.

1768.
Février.
Incertitude sur la latitude de l'île de Pâques.

Observations
météorologi-
ques.

le récit de David, que la terre qu'il dit avoir vue, n'est autre que les îles *Saint-Ambroise* & *Saint-Félix*, qui sont à deux cents lieues de la côte du Chili.

Depuis le 23 Février jusqu'au 3 Mars, nous eûmes avec des calmes & de la pluie des vents d'Ouest constamment variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest; chaque jour un peu avant ou après midi nous avions à essuyer des grains accompagnés de tonnerre. D'où nous venoit cette étrange nuaison sous le Tropique & dans cet Océan renommé, plus que toutes les autres mers, par l'uniformité & la fraîcheur des vents alisés de l'Est au Sud-Est que l'on dit y régner toute l'année? Nous ferons plus d'une fois dans le cas de faire la même question.

Observations
astronomi-
ques, compa-
rées avec l'es-
time de la
route.

Dans le courant du mois de Février, M. Verron me communiqua quatre résultats d'observations pour déterminer notre longitude. Les premières rapportées au midi du 6, ne différoient avec mon estime que de 31' dont j'étois à l'Ouest de son observé; les secondes réduites au midi du 11, différoient de ma longitude estimée de 37' 45" dont j'étois plus Est que lui; par les troisièmes observations réduites au 22 à midi j'étois plus Ouest que lui de 42' 30"; j'avois 1^d 25' de différence occidentale avec la longitude déterminée par les observations du 27. C'est alors que nous éprouvions une suite de calmes & de vents contraires. Le thermometre, jusqu'à ce que nous fussions sous le parallèle de 45^d, varia de 5 à 8^d. au-dessus de la congélation; il monta ensuite successivement; & lorsque nous courûmes sur les parallèles de 27 à 24, il varioit de 17 à 19^d.

Il y eut sur la frégate, dès que nous fûmes sortis du détroit, des maux de gorge presque épidémiques. Comme on les attribuoit aux eaux neigeuses du détroit, je fis mettre tous les

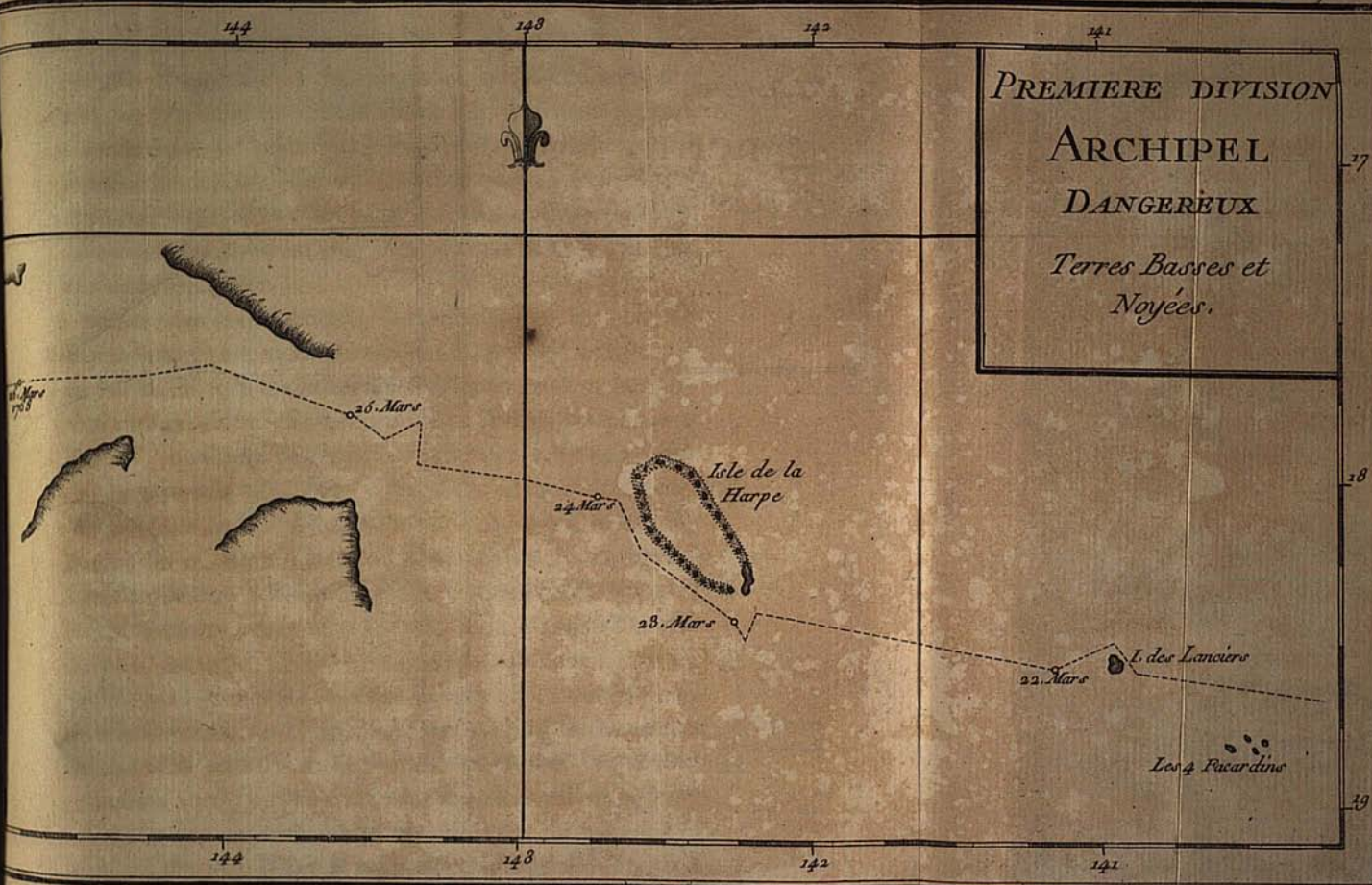


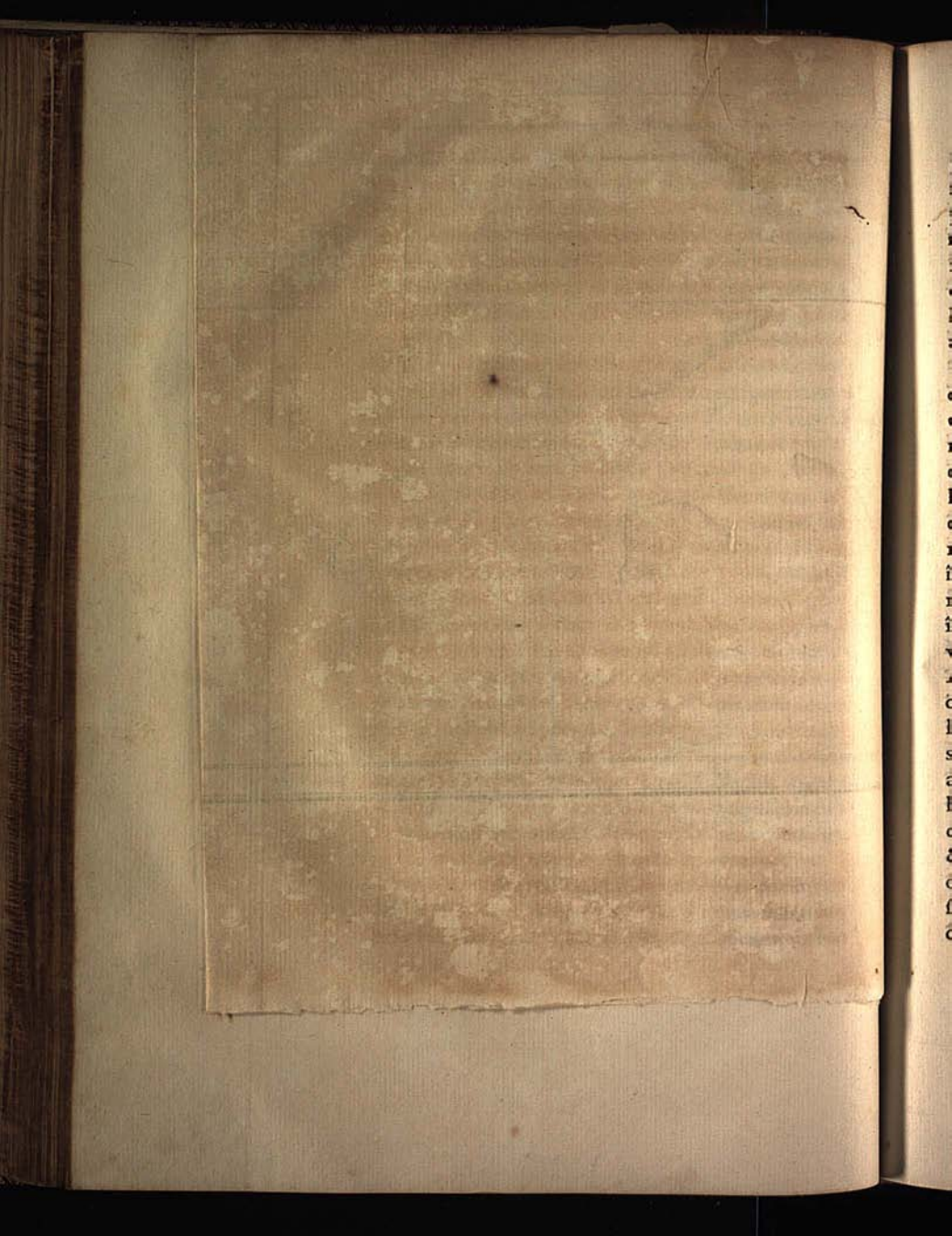
PREMIERE DIVISION

ARCHIPEL

DANGEREUX

Terres Basses et Noyées.





jours dans le charnier une pinte de vinaigre & des boulets rouges. Heureusement ces maux de gorge céderent aux plus simples remedes & à la fin de Février aucun homme n'étoit encore sur les cadres. Nous avions seulement quatre matelots tachés du scorbut. On eut dans ce tems une pêche abondante de bonites & de grandes oreilles; pendant huit ou dix jours on en prit assez pour en donner un repas aux deux équipages.

Nous courûmes pendant le mois de Mars le parallèle des premieres terres & îles qui sont marquées sur la carte de M. Bellin sous le nom d'*îles de Quiros*. Le 21 nous primes un ton, dans l'estomac duquel on trouva, non encore digérés, quelques petits poissons dont les especes ne s'éloignent jamais des côtes. C'étoit un indice du voisinage de quelques terres. Effectivement le 22, à six heures du matin, on eut en même tems connoissance & de quatre îlots dans le Sud-Sud-Est, & d'une petite île qui nous restoit à quatre lieues dans l'Ouest. Je nommai les quatre îlots *les quatre Facardins*; & comme ils étoient trop au vent, je fis courir sur la petite île qui étoit devant nous. A mesure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle est bordée d'une plage de sable très-unie, & que tout l'intérieur étoit couvert de boistouffus, au dessus desquels s'élevoient les tiges fécondes des cocotiers. La mer brisoit assez au large au Nord & au Sud, & une grosse lame qui battoit toute la côte de l'Est, nous défendoit l'accès de l'île dans cette partie. Cependant la verdure charmoit nos yeux, & les cocotiers nous offroient par-tout leurs fruits & leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs; des milliers d'oifeaux voltigeoient autour du rivage & sembloient annoncer une côte poissonneuse; on soupiroit après la descente.

Rencontre
des premieres
îles.

1768.
Mars.

Observation
sur une de ces
îles.

Nous crûmes qu'elle seroit plus facile dans la partie occidentale, & nous suivîmes la côte à la distance d'environ deux milles. Par-tout nous vîmes la mer briser avec la même force, sans une seule anse, sans la moindre *crique* qui pût servir d'abri & rompre la lame. Perdant ainsi toute espérance de pouvoiry débarquer, à-moins d'un risque évident de briser les bateaux, nous remettons le cap en route, lorsqu'on cria qu'on voyoit deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'eussions jamais pensé qu'une île aussi petite pût être habitée, & ma première idée fut que sans doute quelques Européens y avoient fait naufrage. J'ordonnai aussitôt de mettre *en panne*, déterminé à tenter tout pour les sauver. Ces hommes étoient rentrés dans le bois; bientôt après ils en sortirent au nombre de quinze ou vingt & s'avancèrent à grands pas; ils étoient nuds & portoient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaisseaux avec des démonstrations de menaces; après cette parade ils se retirèrent sous les arbres où on distingua des cabanes avec les longues vues. Ces hommes nous parurent fort grands & d'une couleur bronzée. Qui me dira comment ils ont été transportés jusqu'ici, quelle communication les lie à la chaîne des autres êtres, & ce qu'ils deviennent en se multipliant sur une île qui n'a pas plus d'une lieue de diametre? Je l'ai nommée *l'île des Lanciers*. Etant à moins d'une lieue dans le Nord-Est de cette île, je fis signal à l'Etoile de sonder; elle fit 200 brasses de ligne sans trouver de fond.

Depuis ce jour nous diminuâmes de voiles dans la nuit, craignant de rencontrer tout d'un coup quelques-unes de ces terres basses dont les approches sont si dangereuses. Nous fûmes obligés de *rester en travers* une partie de la nuit

Elle est habitée malgré sa petitesse.

du 22 au 23, le tems s'étant mis à l'orage avec grand vent, de la pluie & du tonnerre. Au point du jour nous vîmes une terre qui s'étendoit par rapport à nous depuis le Nord-Est-quart-Nord jusqu'au Nord-Nord-Ouest. Nous courûmes dessus, & à huit heures nous étions environ à trois lieues de sa pointe orientale. Alors quoiqu'il régnaît une espece de brume, nous apperçûmes des brisans le long de cette côte qui paroissoit très-basse & couverte d'arbres. Nous revirâmes donc au large, en attendant qu'un ciel plus clair nous permit de nous rapprocher de la terre avec moins de risque; c'est ce que nous pûmes faire vers les dix heures. Parvenus à une lieue de l'île, nous la prolongeâmes cherchant à découvrir un endroit propre au débarquement; nous n'avions pas de fond avec une ligne de 120 brasses. Une barre, sur laquelle la mer brisoit avec furie, bordoit toute la côte, & bien-tôt nous reconnûmes que cette île n'étoit formée que par deux langues de terre fort étroites qui se rejoignent dans la partie du Nord - Ouest, & qui laissent une ouverture au Sud-Est entre leur pointe. Le milieu de cette île est ainsi occupé par la mer dans toute sa longueur qui est de dix à douze lieues Sud-Est & Nord-Ouest; en sorte que la terre présente une espece de fer à cheval très-allongé, dont l'ouverture est au Sud-Est.

Les deux langues de terre ont si peu de largeur, que nous appercevions la mer au-delà de celle du Nord. Elles ne paroissent être composées que par des dunes de sable entrecoupées de terrains bas dénués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées sont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus. Nous apperçûmes après midi des pirogues qui naviguoient dans l'es-

Suite d'îles
rencontrées.

Description
de la plus
grande de ces
îles.

pece de lac que cette île embrasse, les unes à la voile; les autres avec des pagayes. Les Sauvages qui les conduisoient étoient nus. Le soir nous vîmes un assez grand nombre d'insulaires dispersés le long de la côte. Ils nous parurent avoir aussi à la main de ces longues lances dont nous menaçoient les habitans de la première île; nous n'avions encore trouvé aucun lieu où nos canots pussent aborder. Par-tout la mer écumoit avec une égale force. La nuit suspendit nos recherches; nous la passâmes à *louvoyer* sous les huniers; & n'ayant découvert le 24 au matin aucun lieu d'abordage, nous poursuivîmes notre route & renoncâmes à cette île inaccessible que je nommai à cause de sa forme, *l'île de la Harpe*. Au reste cette terre si extraordinaire est-elle naissante, est-elle en ruine? Comment est-elle peuplée? Ses habitans nous ont semblé grands & bien proportionnés. J'admire leur courage, s'ils vivent sans inquiétude sur ces bandes de sable qu'un ouragan peut d'un moment à l'autre ensevelir dans les eaux.

Première divi-
sion; archi-
pel dangereux.

Le même jour à cinq heures du soir on aperçut une nouvelle terre à la distance de sept à huit lieues; l'incertitude de sa position, le tems inconstant par grains & orages, & l'obscurité nous forcèrent de passer la nuit *sur les bords*. Le 25 au matin nous accostâmes la terre que nous reconnûmes être encore une île très-basse, laquelle s'étendoit du Sud-Est au Nord-Ouest, dans une étendue d'environ vingt-quatre milles. Jusqu'au 27 nous continuâmes à naviguer au milieu d'îles basses & en partie noyées, dont nous examinâmes encore quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, & qui ne méritoient pas que nous perdissions notre tems à les visiter. J'ai nommé *l'archipel dangereux* cet amas d'îles dont nous avons vu onze

& qui sont probablement en plus grand nombre. La navigation est extrêmement périlleuse au milieu de ces terres basses, hérissées de brisans & semées d'écueils, où il convient d'user, la nuit sur-tout, des plus grandes précautions.

Je me déterminai à faire reprendre du Sud à la route, afin de sortir de ces parages dangereux. Effectivement dès le 28 nous cessâmes de voir des terres. Quiros a le premier découvert en 1606 la partie méridionale de cette chaîne d'îles qui s'étend sur l'Ouest-Nord-Ouest, & dans laquelle l'Amiral Roggevin s'est trouvé engagé en 1722 vers le quinzième parallèle; il la nomma le *Labyrinthe*. Je ne fais au reste sur quel fondement s'appuient nos Géographes, lorsqu'ils tracent à la suite de ces îles un commencement de côte vue, disent ils, par Quiros, & auquel ils donnent soixante-dix lieues de continuité. Tout ce qu'on peut inférer du journal de ce navigateur, c'est que la première terre à laquelle il aborda après son départ du Pérou, avoit plus de huit lieues d'étendue. Mais, loin de la représenter comme une côte considérable, il dit que les Sauvages qui l'habitoient, lui firent entendre qu'il trouveroit de grandes terres sur sa route. S'il en existoit ici une considérable, nous ne pouvions manquer de la rencontrer, puisque la plus petite latitude à laquelle nous soyons jusqu'à présent parvenus, a été 17^d 40', latitude que Quiros observa sur cette côte, dont il a plu aux Géographes de faire un grand pays.

Je tombe d'accord que l'on conçoit difficilement un si grand nombre d'îles basses & de tertres presque noyées, sans supposer un continent qui en soit voisin. Mais la Géographie est une science de faits; on n'y peut rien donner

Erreur dans
les Cartes de
cette partie
de la mer Pa-
cifique.

dans son cabinet à l'esprit de système, sans risquer les plus grandes erreurs qui souvent ensuite ne se corrigent qu'aux dépens des navigateurs.

Observations
astronomi-
ques compa-
rées avec l'es-
time de la
route.

M. Verron dans le mois de Mars me donna trois obser-
vations de longitude. Les premières faites avec l'octant
de M. Haldey, rapportées au 3 à midi, ne différoient avec
mon estime que de 21' 30", dont j'étois plus Ouest que la
longitude observée. Les secondes faites avec le megametre
& réduites au midi du 10, différoient considérablement avec
mon estime, ma longitude estimée étant plus occidentale
de 3^d 6' que l'observée; au contraire par le résultat des troi-
sièmes observations faites le 27 avec l'octant, mon estime
s'accordoit avec les observations à 39' 15" près, dont il
me faisoit plus Est que les observations. On remarquera
que depuis la sortie du détroit de Magellan, j'ai toujours
suivi la longitude de mon point de départ, sans y faire au-
cune correction, ni me servir des observations.

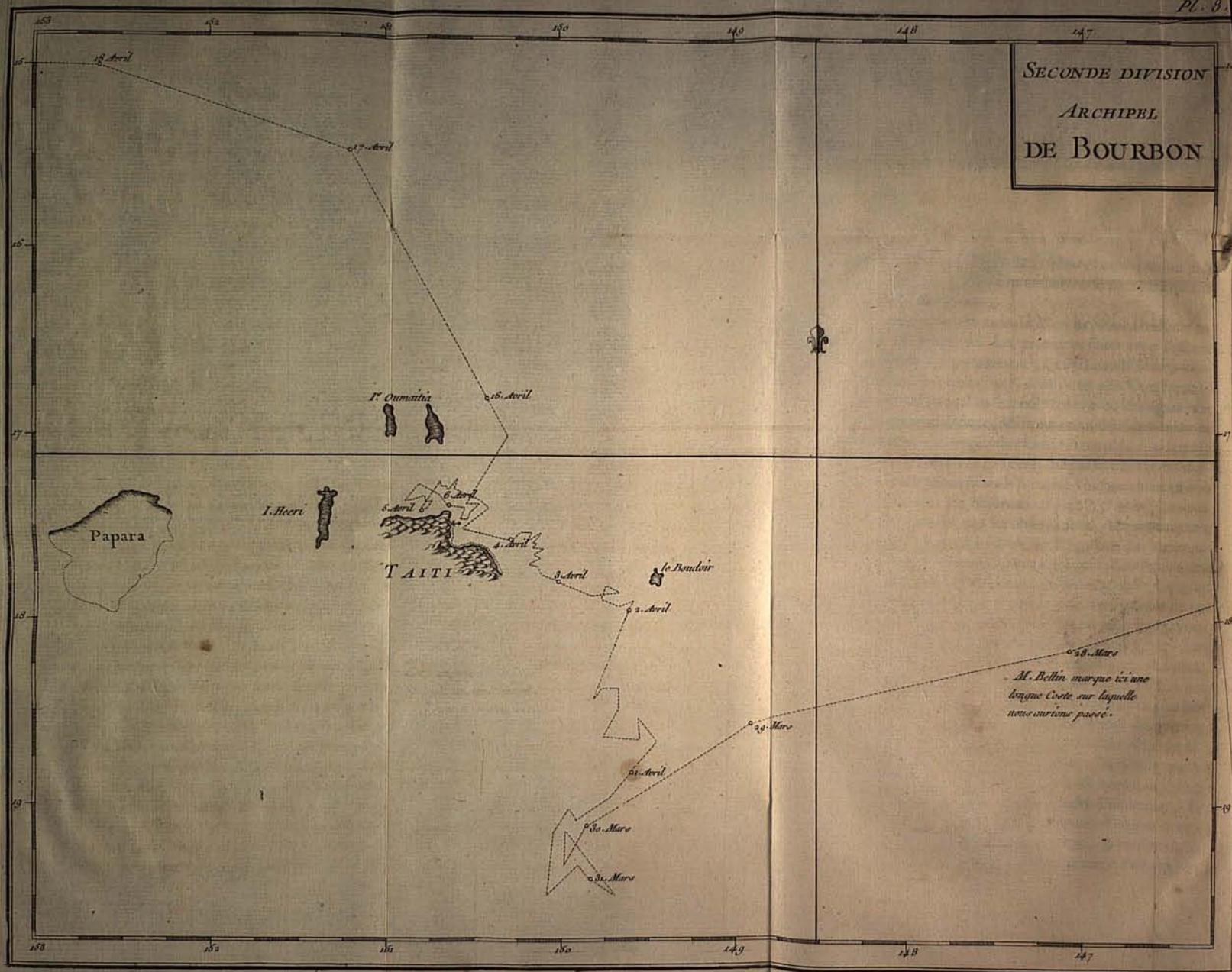
Observations
météorologi-
ques.

Le thermometre dans ce mois a été constamment de 19
à 20^d même entre les terres. A la fin du mois nous avons
eu cinq jours de vent d'Ouest avec des grains & des ora-
ges qui se succédoient presque sans interruption. La pluie
fut continuelle; aussi le scorbut se déclara-t-il sur huit ou
dix matelots. L'humidité est un des principes les plus ac-
tifs de cette maladie. On leur donnoit tous les jours à
chacun une pinte de limonade faite avec la poudre de *fā-
ciot*, & nous avons eu dans ce voyage les plus grandes
obligations à cette poudre. J'avois aussi commencé le 3
Mars à me servir de la cucurbité de M. Poissonnier, &
nous avons continué jusqu'à la *Nouvelle Bretagne* à em-
ployer l'eau ainsi défalée pour la soupe, la cuisson de la
viande & celle des légumes. Le supplément d'eau qu'elle

Usage avan-
tageux de la
poudre de li-
monade & de
l'eau de mer
défalée.

nous

SECONDE DIVISION
 ARCHIPEL
 DE BOURBON



nous procuroit nous a été de la plus grande ressource dans cette longue traversée. On allumoit le feu à cinq heures du soir, & on l'éteignoit à cinq ou six heures du matin, & chaque nuit nous faisions plus d'une barrique d'eau. Au reste pour ménager l'eau douce, nous avons toujours pétri le pain avec de l'eau salée.

1768.
Avril.

Le 2 Avril à dix heures du matin nous aperçûmes dans le Nord-Nord-Est une montagne haute & fort escarpée qui nous parut isolée; je la nommai *le Boudoir* ou *le pic de la Boudeuse*. Nous courions au Nord pour la reconnoître, lorsque nous eûmes la vue d'une autre terre dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest, dont la côte non moins élevée offroit à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avons le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois & des rafraichissemens, & on se flattoit de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, & nous courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages & de brume; & ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre dont la pointe méridionale nous restoit à Ouest-quart Nord-Ouest; on n'apercevoit plus le pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents souffloient du Nord au Nord-Nord-Est, & nous tîmes le plus près pour attérer au vent de l'île. En approchant nous aperçûmes au-delà de sa pointe du Nord une autre terre éloignée plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenoit à la première île, ou si elle en formoit une seconde.

Seconde division de terres; archipel de Bourbon.

Vue de Taiti.

allant à l'ouest
-châli est borné
-à l'ouest

Pendant la nuit du 3 au 4 nous louvoyâmes pour nous élever dans le Nord. Des feux que nous vîmes, avec joie,

Manceuvres pour y aborder.

briller de toutes parts sur la côte, nous apprirent qu'elle étoit habitée. Le 4 au lever de l'aurore nous reconnûmes que les deux terres qui la veille nous avoient paru séparées, étoient unies ensemble par une terre plus basse qui se courboit en arc & formoit une baie ouverte au Nord-Est. Nous courions à pleines voiles vers la terre présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venoit du large & voguoit vers la côte, se servant de sa voile & de ses pagayes. Elle nous passa de l'avant & se joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouroient au-devant de nous. L'une d'elles précédoit les autres; elle étoit conduite par douze hommes nus qui nous présentèrent des branches de bananiers, & leurs démonstrations attestoient que c'étoit-là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accosterent le navire, & l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon & un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent qu'il attacha à une corde qu'on lui jetta; nous lui donnâmes des bonnets & des mouchoirs, & ces premiers présens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes & toutes à balancier, environnerent les deux vaisseaux. Elles étoient chargées de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous, contre toutes sortes de bagatelles, se fit avec bonne-foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il falloit entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorsqu'on étoit d'accord, on leur en-

Premier trafic
avec les Insu-
laires.

vojoit au bout d'une corde un panier ou un filet ; ils y mettoient leurs effets & nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espece d'armes dans leurs pirogues où il n'y avoit point de femmes à cette premiere entrevue. Les pirogues resterent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large ; toutes alors se retirerent.

Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au Nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avoit été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'étoit une illumination faite à dessein, & nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, & à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offroit le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son aride nudité : tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrimés un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée qui s'élevoit au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paroissoit pas avoir plus de trente toises de diametre, & il diminueoit de grosseur en montant ; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immense que la main d'un décorateur habile auroit parée de guirlandes de feuillages. Les terrains moins élevés sont entrecoupés de prairies & de bosquets, &

Description
de la côte vue
du large.

dans toute l'étendue de la côte il regne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse & unie, couverte de plantations. C'est-là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers & d'autres arbres chargés de fruits, nous apercevions les maisons des insulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançoit du haut des montagnes & précipitoit à la mer les eaux écumantes. Un village étoit bâti au pied, & la côte y paroissoit sans brisans. Nous desirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; sans cesse on fondoit des navires, & nos bateaux fondoient jusqu'à terre; on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, & il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Continuation
du trafic avec
les Insulaires.

Les pirogues étoient revenues au navire dès le lever du soleil, & toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'espece de ceux apportés la veille, & quelques autres rafraichissemens, tels que poules & pigeons, les insulaires apporterent avec eux toutes sortes d'instrumens pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulieres, des coquilles, &c. Ils demandoient en échange du fer & des pendans d'oreilles. Les trocs se firent comme la veille avec loyauté; cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies & presque nues. A bord de l'Etoile il monta un insulaire qui y passa la nuit, sans témoigner aucune inquiétude.

Nous l'employâmes encore à louvoyer; & le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrémité septentrionale de l'île. Une seconde s'offrit à nous; mais la vue de plusieurs brisans, qui paroissoient défendre le passage entre les deux

iles, me détermina à revenir sur mes pas chercher un mouillage dans la première baie que nous avions vue le jour de notre atterrage. Nos canots qui fondoient en avant & en terre de nous, trouverent la côte du Nord de la baie bordée par-tout à un quart de lieue du rivage d'un récif qui découvre à basse mer. Cependant, à une lieue de la pointe du Nord, ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encablures au plus, dans laquelle il y avoit 30 à 35 brasses d'eau, & en-dedans une rade assez vaste où le fond varioit depuis 9 jusqu'à 30 brasses. Cette rade étoit bornée au Sud par un récif qui partant de terre, alloit se joindre à celui qui bordoit la côte. Nos canots avoient sondé par-tout sur un fond de sable, & ils avoient reconnu plusieurs petites rivières commodes pour l'aiguade. Sur le récif du côté du Nord il y a trois îlots.

Ce rapport me décida à mouiller dans cette rade, & sur-le-champ nous fîmes route pour y entrer. Nous rangâmes la pointe du récif de tribord en entrant &, dès que nous fûmes en-dedans, nous mouillâmes notre première ancre sur 34 brasses, fond de sable gris, coquillages & gravier, & nous étendîmes aussitôt une ancre à jet dans le Nord-Ouest pour y mouiller notre ancre d'affourche. L'Etoile passa au vent à nous & mouilla dans le Nord à une encablure. Dès que nous fûmes affourchés, nous amenâmes basses vergues & mâts de hune.

A mesure que nous avions approché la terre, les indiens avoient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit. Tous venoient en criant *rayo*, qui veut dire *ami*, & en nous donnant mille témoignages d'amitié;

Mouillage à
Taiti.

Embarras
pour amarrer
les navires.

tous demandoient des clous & des pendans d'oreilles. Les pirogues étoient remplies de femmes qui ne le cedent pas pour l'agrément de la figure au plus grand nombre des Européennes, & qui, pour la beauté du corps, pourroient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étoient nues, car les hommes & les vieilles, qui les accompagnoient, leur avoient ôté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvroit quelque embarras; soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où regne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paroissent ne pas vouloir ce qu'elles desirerent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncerent bientôt clairement. Ils nous pressoient de choisir une femme, de la suivre à terre, & leurs gestes non équivoques démontroient la maniere dont il falloit faire connoissance avec elle. Je le demande; comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents François, jeunes, marins, & qui depuis six mois n'avoient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille qui vint sur le gaillard d'arriere se placer à une des écouteilles qui sont au-dessus du cabestan; cette écouteille étoit ouverte pour donner de l'air à ceux qui viroient. La jeune fille laissa tomber négligemment une pagne qui la couvroit & parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger Phrygien. Elle en avoit la forme céleste. Matelots & soldats s'empressoient pour parvenir à l'écouteille, & jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes enforcelés, le moins difficile n'avoit pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul François, mon cuisinier, qui malgré les défenses avoit trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que viv. A peine eut-il mis pied à terre, avec la belle qu'il avoit choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le deshabillerent dans un instant, & le mirent nud de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sçachant où aboutiroient les exclamations de ce peuple, qui examinoit en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avoient tiré, & firent approcher la fille en le pressant de contenter les desirs qui l'avoient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les Insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurois beau le reprimander, que je ne lui ferois jamais autant de peur qu'il venoit d'en avoir à terre.



CHAPITRE II.

Sejour dans l'île Taïti ; détail du bien & du mal qui nous y arrivent.

Descente à terre.

Viste au chef du canton.

ON a vu les obstacles qu'il avoit fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres ; lorsque nous fumes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs Officiers, afin de reconnoître *l'Aiguade*. Nous y fumes reçus par une foule immense d'hommes & de femmes qui ne se laissoient point de nous considérer ; les plus hardis venoient nous toucher, ils écartoient même nos vêtemens, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux ; aucun ne portoit d'armes, pas même de bâtons. Ils ne savoient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison & nous y introduisit. Il y avoit dedans cinq ou six femmes & un vieillard vénérable. Les femmes nous saluerent en portant la main sur la poitrine, & criant plusieurs fois *tayo*. Le vieillard étoit pere de notre hôte. Il n'avoit du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure. Sa tête ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe, tout son corps nerveux & rempli, ne montroient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'appercevoir à peine de notre arrivée ; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité ; fort éloigné de prendre part à l'espece d'extase que notre vûe causoit à tout ce peuple, son air rêveur & soucieux, sembloit annoncer qu'il craignoit que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos,

repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avoit aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, que sa grandeur. Elle pouvoit avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds & garni de plumes noires, lequel étoit suspendu au toit, & deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'étoit le Dieu, étoit de bout contre un des piliers : la Déesse étoit vis-à-vis inclinée le long du mur, qu'elle surpassoit en hauteur, & attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures malfaites & sans proportions avoient environ trois pieds de haut, mais elles tenoient à un piedestal cylindrique, vuïd dans l'intérieur, & sculpté à jour. Il étoit fait en forme de tour, & pouvoit avoir six à sept pieds de hauteur, sur environ un pied de diamètre ; le tout étoit d'un bois noir fort dur.

Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au-dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé & de l'eau ; pendant le repas, il envoya chercher quelques piéces d'étoffes, & deux grands colliers faits d'ozier & recouverts de plumes noires & de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraïses immenses qu'on portoit du tems de François I. Il en passa un au col du Chevalier d'Oraison, l'autre au mien, & distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le Chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquoit un pistolet, qu'on avoit adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, sur le champ, voulut fouiller tous les gens qui nous envi-

Description
de la maison.

Réception
qu'il nous fait.

ronnoient ; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrê-
tâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire
comprendre que l'auteur du vol pourroit être la victime de
sa friponnerie, & que son larcin lui donneroit la mort.

Le chef & tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à
nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un
insulaire d'une belle figure qui, couché sous un arbre, nous
offrit de partager le gazon qui lui servoit de siège. Nous
l'acceptâmes ; cet homme alors se pencha vers nous, &
d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un
autre Indien souffloit avec le nez, il nous chanta lentement
une chanson, sans doute anacréontique : scène charmante,
& digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent
avec confiance souper & coucher à bord. Nous leur fîmes
entendre flûte, basse, violon, & nous leur donnâmes un
feu d'artifice composé de fusées & de serpentaux. Ce spec-
tacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom est *Ereti*, vint à
bord. Il nous apporta un cochon, des poules & le pistolet
qui avoit été pris la veille chez lui. Cet acte de justice nous
en donna bonne idée. Cependant nous fîmes dans la ma-
tinée toutes nos dispositions pour descendre à terre nos ma-
lades & nos piéces à l'eau, & les y laisser en établissant
une garde pour leur sûreté. Je descendis l'après-midi avec
armes & bagages, & nous commençâmes à dresser le
camp sur les bords d'une petite riviere où nous devions
faire notre eau. *Ereti* vit la troupe sous les armes, & les
préparatifs du campement, sans paroître d'abord surpris ni
mécontent. Toutefois quelques heures après, il vint à moi
accompagné de son pere & des principaux du canton qui
lui avoient fait des représentations à cet égard, & me fit

Campement
à terre projet-
té de notre
part.

Opposition
de la part des
insulaires.

entendre que notre séjour à terre leur déplaisoit ; que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il falloit coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp ; lui faisant comprendre qu'il nous étoit nécessaire pour faire de l'eau, du bois, & rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issu duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours, ou si nous comptions repartir, & dans quel tems. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres ; sur cela, nouvelle conférence à laquelle on me fit appeller. Un homme grave, & qui paroissoit avoir du poids dans le conseil, vouloit réduire à neuf les jours de notre campement, j'insistai pour le nombre que j'avois demandé, & enfin ils y consentirent.

De ce moment la joie se rétablit ; Ereti même nous offrit un hangard immense tout près de la rivière, sous lequel étoient quelques pirogues qu'il en fit enlever sur le champ. Nous dressâmes dans ce hangard les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse* & vingt-deux de *l'Etoile*, & quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, & je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs & les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entouroit le camp, & ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda des fusées, & elles lui firent au-moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ses femmes qu'il fit cou-

Is y consentirent, & à quelles conditions.

Camp établi pour les malades & les travailleurs.

cher dans la tente de M. de Naffau. Elle étoit vieille & laide.

Précautions
prises : con-
duite des infu-
liaires.

La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Le hangard étoit bien fait & parfaitement couvert d'une espee de natte. Nous n'y laissâmes qu'une issue à laquelle nous mîmes une barriere & un corps-de-garde. Ereti, ses femmes & ses amis avoient seuls la permission d'entrer ; la foule se tenoit en-dehors du hangard : un de nos gens, une baguette à la main, suffisoit pour la faire écarter. C'étoit-là que les insulaires apportoient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson & des pieces de toile qu'ils échangeoient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons & mille autres bagatelles qui étoient des trésors pour eux. Au reste ils examinoient attentivement ce qui pouvoit nous plaire ; ils virent que nous cueillons des plantes antiscorbutiques & qu'on s'occupoit aussi à chercher des coquilles. Les femmes & les enfans ne tarderent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avoient vu ramasser & des paniers remplis de coquilles de toutes les especes. On payoit leurs peines à peu de frais.

Secours que
nous en ti-
rons.

Secours que
nous en ti-
rons.

Ce même jour je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers & d'une espee de bois plein de gomme & de peu de consistance ; le bois dur vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvois couper, & m'indiqua même de quel côté il les falloit faire tomber en les abattant. Au reste les insulaires nous aidèrent beaucoup dans nos travaux ; nos ouvriers abattoient les arbres & les mettoient en buches que les gens du pays transportoient aux bateaux ; ils aidèrent de

Orpèdes
de la part des
insulaires.

même à faire l'eau, emplissant les pieces & les conduisant aux chaloupes. On leur donnoit pour salaires des clous dont le nombre se proportionnoit au travail qu'ils avoient fait. La seule gêne qu'on eut, c'est qu'il falloit sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportoit à terre, à ses poches même; car il n'y a point en Europe de plus adroits filoux que les gens de ce pays.

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rienne ferme dans leurs maisons, tout y est à terre ou suspendu, sans ferrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitoit en eux de violens desirs, & d'ailleurs il y a par-tout de la canaille. On avoit volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles & les patrouilles, auxquelles on avoit même jetté quelques pierres. Les voleurs se cachoient dans un marais couvert d'herbes & de roseaux, qui s'étendoit derrière notre camp. On le nettoya en partie, & j'ordonnai à l'Officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendroient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où étoit sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyois aussi tous les soirs trois de nos bateaux armés de pierriers & d'espingoles se mouiller devant le camp.

Au vol près, tout se passoit de la maniere la plus amiable. Chaque jour nos gens se promenoient dans le pays sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitoit à entrer dans les maisons, on leur y donnoit à manger; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maisons; ils leur offroient de jeunes filles; la case se remplissoit à l'instant d'une foule curieuse d'hommes & de femmes qui faisoient un cercle autour de

Précautions
prises contre
le vol.

Usages singu-
liers du pays.

l'hôte & de la jeune victime du devoir hospitalier ; la terre se jonchoit de feuillage & de fleurs, & des musiciens chantoient aux accords de la flûte une hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité, son culte n'y admet point de mythes, & chaque jouissance est une fête pour la nation. Ils étoient surpris de l'embarras qu'on témoignoit ; nos mœurs ont proscriit cette publicité. Toutefois je ne garantis pas qu'aucun n'ait vaincu sa réputation & ne se soit conformé aux usages du pays.

Beauté de
l'intérieur de
l'île.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur. Je me croyois transporté dans le jardin d'Eden ; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers & coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes & de femmes assises à l'ombre des vergers ; tous nous saluoient avec amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins, se rangeoient à côté pour nous laisser passer ; par-tout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce & toutes les apparences du bonheur.

Préfens faits
au chef, de
volailles & de
graines d'Eu-
rope.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles ; c'étoit le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière & d'y semer différentes graines, proposition qui fut reçue avec joie. En peu de tems Ereti fit préparer & entourer de palissades le terrain qu'avoient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher ; ils admiroient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des especes de potagers garnis de giraumons, de pa-

tates, d'ignames & d'autres racines. Nous leur avons semé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons & des graines potageres de toute espece. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, & je crois qu'on l'accoutumeroit facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Ce Seigneur, nommé *Toutaa*, est d'une belle figure & d'une taille extraordinaire. Il étoit accompagné de quelques-uns de ses parens, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses & d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui; nous fûmes bien accueillis, & l'honnête *Toutaa* m'offrit une de ses femmes fort jeune & assez jolie. L'assemblée étoit nombreuse, & les muticiens avoient déjà entonné les chants de l'hyménée. Telle est la maniere de recevoir les visites de cérémonie.

Visite du
chef d'un can-
ton voisin.

Le 10 il y eut un insulaire tué, & les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avoit été porté le cadavre; on vit effectivement que l'homme avoit été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laissoit sortir aucun de nos gens, avec des armes à feu, ni des vaisseaux ni de l'enceinte du camp. Je fis sans succès les plus exactes perquisitions pour connoître l'auteur de cet infame assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avoit eu tort; car ils continuerent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avoit vu beaucoup de

Meurtre d'un
insulaire.

gens emporter leurs effets à la montagne, & que même la maison d'Ereti étoit toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présens, & ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincère amitié.

Perte de nos ancres ; dangers que nous courons.

Cependant je pressois nos travaux de tous les genres ; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos besoins, je savois que nous étions mal mouillés. En effet, quoique nos cables, pomoyés presque tous les jours, n'eussent pas encore paru rayés, nous avions découvert que le fond étoit semé de gros corail, & d'ailleurs, en cas d'un grand vent du large, nous n'avions pas de *chasse*. La nécessité avoit forcé de prendre ce mouillage sans nous laisser la liberté du choix, & bientôt nous eûmes la preuve que nos inquiétudes n'étoient que trop fondées.

Détails des manœuvres qui nous sauvèrent.

Le 12 à cinq heures du matin, les vents étant venus au Sud, notre cable du Sud-Est & le grélin d'une ancre à jet, que nous avions par précaution allongée dans l'Est-Sud-Est, furent coupés sur le fond. Nous mouillâmes aussitôt notre grande ancre ; mais, avant qu'elle eût pris fond, la frégate vint à l'appel de l'ancre du Nord-Ouest, & nous tombâmes sur l'Etoile que nous abordâmes à bas-bord. Nous virâmes sur notre ancre, & l'Etoile fila rapidement, de manière que nous fûmes séparés avant que d'avoir souffert aucune avarie. La flûte nous envoya alors le bout d'un grélin qu'elle avoit allongé dans l'Est, sur lequel nous virâmes pour nous écarter d'elle davantage. Nous relevâmes ensuite notre grande ancre & rembarquâmes le grélin & le cable coupés sur le fond. Celui-ci l'avoit été à 30 brasses de l'entalingure ; nous le changeâmes bout pour bout & l'entalinguâmes sur une ancre de rechange de deux mille sept cents que l'Etoile avoit dans sa cale & que nous

nous envoyâmes chercher. Notre ancre du Sud-Est mouillée sans orin à cause du grand fond, étoit perdue, & nous tâchâmes inutilement de sauver l'ancre à jet dont la bouée avoit coulé & qu'il fut impossible de draguer. Nous guindâmes aussi-tôt notre petit mât de hune & la vergue de mizaine, afin de pouvoir appareiller dès que le vent le permettroit.

L'après-midi il calma & passa à l'Est. Nous allongâmes alors dans le Sud-Est une ancre à jet & l'ancre reçue de l'Etoile, & j'envoyai un bateau sonder dans le Nord, afin de favoir s'il n'y auroit pas un passage; ce qui nous eût mis à portée de sortir presque de tout vent. Un malheur n'arrive jamais seul: comme nous étions tous occupés d'un travail auquel étoit attaché notre salut, on vint m'avertir qu'il y avoit eu trois insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de bayonnettes, que l'alarme étoit répandue dans le pays, que les vieillards, les femmes & les enfans fuyoient vers les montagnes emportant leurs bagages & jusqu'aux cadavres des morts, & que peut-être allions-nous avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle étoit donc notre position de craindre la guerre à terre au même instant où les deux navires étoient dans le cas d'y être jettés. Je descendis au camp, & en présence du chef je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait; ce procédé parut les contenter.

Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les insulaires ne voulussent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poste excellent entre deux rivières distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus; le front du camp étoit couvert par

Autre meurtre de trois insulaires.

Précautions prises contre les fuites qu'il pouvoit avoir.

un marais, le reste étoit la mer dont assurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies; mais heureusement, à quelques alertes près occasionnées par des filoux, la nuit fut tranquille au camp.

Continuation
du danger que
courent les
vaisseaux.

Ce n'étoit pas de ce côté où mes inquiétudes étoient les plus vives. La crainte de perdre les vaisseaux à la côte nous donnoit des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du soir les vents avoient beaucoup fraîchi de la partie de l'Est avec une grosse houle, de la pluie, des orages & toutes les apparences funestes qui augmentent l'horreur de ces lugubres situations. Vers deux heures du matin il passa un grain qui chassoit les vaisseaux en côte: je me rendis à bord, le grain heureusement ne dura pas; & dès qu'il fut passé, le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs; notre cable du Nord-Ouest fut coupé; le grélin, que nous avoit cédé l'Etoile & qui nous tenoit sur son ancre à jet, eut le même sort peu d'instans après; la frégate alors venant à l'appel de l'ancre & du grélin du Sud-Est, ne se trouvoit pas à une enclablure de la côte où la mer brisoit avec fureur. Plus le péril devenoit instant, plus les ressources diminuoient; les deux ancres, dont les cables venoient d'être coupés, étoient perdues pour nous; leurs bouées avoient disparu, soit qu'elles eussent coulé, soit que les Indiens les eussent enlevées dans la nuit. C'étoient déjà quatre ancres de moins depuis vingt-quatre heures, & cependant il nous restoit encore des pertes à effayer.

À dix heures du matin le cable neuf, que nous avions entaliqué sur l'ancre de deux mille sept cents de l'Etoile, laquelle nous tenoit dans le Sud-Est, fut coupé, & la fré-

gate défendue par un feul grêlin , commença à chaffer en côte. Nous mouillâmes fous barbe nôtre grande ancre, la feule qui nous reftât en mouillage ; mais de quel fecours nous pouvoit-elle être ? Nous étions fi près des brifans , que nous aurions été deffus avant que d'avoir affez filé de cable pour que l'ancre pût bien prendre fond. Nous attendions à chaque instant le trifte dénouement de cette aventure , lorsqu'une brife de Sud-Oueft nous donna l'efpérance de pouvoir appareiller. Nos focqs furent bientôt hiffés ; le vaiffeau commençoit à prendre de l'air & nous travaillions à faire de la voile pour filer cable & grêlin & mettre dehors, mais les vents revinrent prefque aufsitôt à l'Est. Cet intervalle nous avoit toujours donné le tems de recevoir à bord le bout du grêlin de la feconde ancre à jet de l'Etoile qu'elle venoit d'allonger dans l'Est & qui nous fava pour le moment. Nous virâmes fur les deux grêlins & nous nous relevâmes un peu de la côte. Nous envoyâmes alors notre chaloupe à l'Etoile pour l'aider à s'amarrer folidement ; fes ancrs étoient heureufement mouillées fur un fond moins perdu de corail que celui fur lequel étoient tombées les nôtres. Lorsque cette opération fut faite, notre chaloupe alla lever par fon orin l'ancre de deux mille fept cents ; nous entalinguâmes deffus un autre cable & nous l'allongeâmes dans le Nord-Eft ; nous relevâmes enfuite l'ancre à jet de l'Etoile que nous lui rendîmes. Dans ces deux jours M. de la Giraudais, Commandant de cette flûte , a eu la plus grande part au falut de la frégate par les fecours qu'il m'a donnés ; c'eft avec plaifir que je paye ce tribut de reconnoiffance à cet Officier déjà mon compagnon dans mes autres voyages, & dont le zele égale les talens.

Paix faite
avec les Insu-
laires.

Cependant lorsque le jour étoit venu, aucun Indien ne s'étoit approché du camp, on n'avoit vu naviguer aucune pirogue, on avoit trouvé les maisons voisines abandonnées, tout le pays paroissoit un desert. Le Prince de Nassau, lequel avec quatre ou cinq hommes seulement s'étoit éloigné davantage, dans le dessein de rencontrer quelques insulaires & de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetterent à ses genoux, elles lui baisoient les mains en pleurant & répétant plusieurs fois : *Tayo, maté, vous êtes nos amis & vous nous tuez.* A force de caresses & d'amitié il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier: des poules, des cocos, des régimes de bananes embellissoient la marche & promettoient la paix. Je descendis aussi-tôt avec un assortiment d'étoffes de soie & des outils de toute espece; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille & les assurant qu'il seroit puni. Les bons insulaires me comblèrent de caresses, le peuple applaudit à la réunion, & en peu de tems la foule ordinaire & les filoux revinrent à notre quartier qui ne ressembloit pas mal à une foire. Ils apportèrent ce jour & le suivant plus de rafraichissemens que jamais. Ils demandèrent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil; ce qui leur fit grand peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

Appareillage
de l'Étoile.

Le canot que j'avois envoyé pour reconnoître le côté du Nord, étoit revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avoit trouvé un très-beau passage. Il étoit alors trop tard pour en profiter ce même jour; la nuit s'avançoit. Heu-

reusement elle fut tranquille à terre & à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'Est, j'ordonnai à l'Etoile, qui avoit son eau faite & tout son monde à bord, d'appareiller & de sortir par la nouvelle passe du Nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette passe qu'après la flûte mouillée au Nord de nous. A onze heures elle appareilla sur une haussiere portée sur nous, je gardai sa chaloupe & ses deux petites ancrs; je pris aussi à bord, dès qu'elle fut sous voiles, le bout du cable de son ancre du Sud-Est mouillée en bon fond. Nous levâmes alors notre grande ancre, allongéâmes les deux ancrs à jet, & par ce moyen nous restâmes sur deux grosses ancrs & trois petites. A deux heures après midi nous eûmes la satisfaction de découvrir l'Etoile en-dehors de tous les récifs. Notre situation dès ce moment devenoit moins terrible; nous venions au-moins de nous assurer le retour dans notre patrie, en mettant un de nos navires à l'abri des accidens. Lorsque M. de la Giraudais fut au large, il me renvoya son canot avec M. Lavari Leroi qui avoit été chargé de reconnoître la passe.

Nous travaillâmes tout le jour & une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital & le camp. J'enfouis près du hangard un acte de prise de possession inscrite sur une planche de chêne avec une bouteille bien fermée & luttée contenant les noms des Officiers des deux navires. J'ai suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il étoit deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer.

Le 15 à six heures du matin, les vents étant de terre &

Inscription
enfouie.

Appareillage
de la Bouteille

se ; nouveau
danger quel-
le court.

le ciel à l'orage, nous levâmes notre ancre, filâmes le cable de celle de l'Etoile, coupâmes un des grêlins & filâmes les deux autres appareillant sous la mizaine & les deux huniers pour sortir par la passe de l'Est. Nous laissâmes les deux chaloupes pour lever les ancres ; & dès que nous fûmes dehors, j'envoyai les deux canots armés aux ordres du Chevalier de Suzannet, Enseigne de la marine, pour protéger le travail des chaloupes. Nous étions à un quart de lieue au large & nous commençons à nous féliciter d'être heureusement sortis d'un mouillage qui nous avoit causé de si vives inquiétudes, lorsque, le vent ayant cessé tout d'un coup, la marée & une grosse lame de l'Est commencèrent à nous entraîner sur les récifs sous le vent de la passe. Le pis-aller des naufrages qui nous avoient menacés jusqu'ici, avoit été de passer nos jours dans une île embellie de tous les dons de la nature, & de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paisible & exempte de soins. Mais ici le naufrage se présentoit sous un aspect plus cruel ; le vaisseau porté rapidement sur les récifs, n'y eût pas résisté deux minutes à la violence de la mer, & quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie. J'avois dès le premier instant du danger rappelé canots & chaloupes pour nous remorquer. Ils arrivèrent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toises du récif, notre situation paroissoit désespérée, d'autant qu'il n'y avoit pas à mouiller. Une brise de l'Ouest, qui s'éleva dans le même instant, nous rendit l'espérance : en effet elle fraîchit peu-à-peu, & à neuf heures du matin nous étions absolument hors de danger.

Départ de
Taiti ; pente

Je renvoyai sur-le-champ les bateaux à la recherche des ancres, & je restai à luvoyer pour les attendre. L'après-

midi nous rejoignimes l'Etoile. A cinq heures du soir notre chaloupe arriva ayant à bord la grosse ancre & le cable de l'Etoile qu'elle lui porta: notre canot, celui de l'Etoile & sa chaloupe revinrent peu de tems après; celle-ci nous rapportoit notre ancre à jet & un grélin. Quant aux deux autres ancres à jet, l'approche de la nuit & la fatigue extrême des matelots ne permirent pas de les lever ce même jour. J'avois d'abord compté m'entretenir la nuit sur les bords & les envoyer chercher le lendemain; mais à minuit il se leva un grand frais de l'Est-Nord-Est, qui me contraignit à embarquer les bateaux & à faire de la voile pour me tirer de dessus la côte. Ainsi un mouillage de neuf jours nous a coûté six ancres, perte que nous n'aurions pas essuyée, si nous eussions été munis de quelques chaînes de fer. C'est une précaution que ne doivent jamais oublier tous les navigateurs destinés à de pareils voyages.

Maintenant que les navires sont en fureté, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des insulaires. Dès l'aube du jour lorsqu'ils s'aperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avoit sauté seul dans la première pirogue qu'il avoit trouvée sur le rivage, & s'étoit rendu à bord. En y arrivant il nous embrassa tous, il nous tenoit quelques instans entre ses bras versant des larmes & paroissant très-affecté de notre départ. Peu de tems après, sa grande pirogue vint à bord chargée de rafraichissemens de toute espece; ses femmes étoient dedans & avec elles ce même insulaire qui le premier jour de notre atterrage étoit venu s'établir à bord de l'Etoile. Ereti fut le prendre par la main, & il me le présenta en me faisant entendre que cet homme dont le nom est *Aotourou*, vouloit nous suivre, & me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à

que nous y
avons es-
suyées.

Regret des
insulaires à
notre départ.

L'un d'eux
s'embarque
avec nous, à sa
demande & à
celle de sa na-
tion.

tous les Officiers chacun en particulier, disant que c'étoit son ami qu'il confioit à ses amis, & il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des présens de toute espece, après quoi il prit congé de nous & fut rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le tems que la pirogue fut le long du bord. Il y avoit aussi dedans une jeune & jolie fille que l'insulaire qui venoit avec nous fut embrasser. Il lui donna trois perles qu'il avoit à ses oreilles, la baïsa encore une fois; & malgré les larmes de cette jeune épouse ou amante, il s'arracha de ses bras & remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple, & je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur caufoit notre départ, que je l'avois été de leur confiance affectueuse à notre arrivée.



C H A P I T R E I I I .

Description de la nouvelle île, mœurs & caractère de ses habitans.

Lucis habitamus opacis ,
 Riparumque toros & prata recentia rivis
 Incolimus.

Virgil. Liv. VI.

L'ÎLE à laquelle on avoit d'abord donné le nom de *nouvelle Cythere*, reçoit de ses habitans celui de *Taiti*. Sa latitude à notre camp a été conclue de plusieurs hauteurs méridiennes du soleil observées à terre avec un quart de cercle. Sa position en longitude a été déterminée par onze observations de la lune, selon la méthode des angles horaires. M. Verron en avoit fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours & quatre nuits pour déterminer cette même longitude; mais le cahier, où elles étoient écrites, lui ayant été enlevé, il ne lui est resté que les dernières observations faites la veille de notre départ. Il croit leur résultat moyen assez exact, quoique leurs extrêmes différent entre eux de 7 à 8^d. La perte de nos ancres & tous les accidens que j'ai détaillés ci-dessus, nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plutôt que nous ne nous y étions attendus, & nous ont mis dans l'impossibilité d'en visiter les côtes. La partie du Sud nous est absolument inconnue, celle que nous avons parcourue depuis la pointe du Sud-Est jusqu'à celle du Nord-Ouest, me paroît avoir quinze à vingt lieues d'étendue, & le gissement de ses principales pointes est entre le Nord-Ouest & l'Ouest-Nord-Ouest.

Position géo-
 graphique de
 Taiti.

Entre la pointe du Sud-Est & un autre gros cap qui s'avance dans le Nord, à sept ou huit lieues de celle-ci, on

Mouillage
 meilleur que
 celui où nous
 étions.

voit une baie ouverte au Nord-Est, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaissent insensiblement jusqu'au fond de la baie où elles ont peu d'élévation & paroissent former le canton le plus beau de l'île & le plus habité. Il semble qu'on trouveroit aisément plusieurs bons mouillages dans cette baie. Le hazard nous servit mal dans la rencontre du nôtre. En entrant ici par la passe par laquelle est sortie l'Etoile, M. de la Giraudais m'a assuré qu'entre les deux îles les plus septentrionales, il y avoit un mouillage fort sûr pour trente vaisseaux au-moins depuis 23 jusqu'à 12 & 10 brasses, fond de sable gris vaseux, qu'il y avoit une lieue d'évitage & jamais de mer. Le reste de la côte est élevé & elle semble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau & qui forme en quelques endroits de petits îlots sur lesquels les insulaires entretiennent des feux pendant la nuit pour la pêche & la sûreté de leur navigation; quelques coupures donnent de distance en distance l'entrée en-dedans du récif; mais il faut se méfier du fond. Le plomb n'amene jamais que du sable gris; ce sable recouvre de grosses masses d'un corail dur & tranchant, capable de couper un cable dans une nuit, ainsi que nous l'avons appris une funeste expérience.

Au-delà de la pointe septentrionale de cette baie, la côte ne forme aucune anse, aucun cap remarquable. La pointe la plus occidentale est terminée par une terre basse, dans le Nord-Ouest de laquelle, environ à une lieue de distance, on voit une île peu élevée qui s'étend deux ou trois lieues sur le Nord-Ouest.

Aspect du
pays.

La hauteur des montagnes, qui occupent tout l'intérieur de Taïti, est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île.

Loin d'en rendre l'aspect triste & sauvage, elles servent à l'embellir en variant à chaque pas les points de vue & présentant de riches paysages couverts des plus riches productions de la nature, avec ce desordre dont l'art ne fut jamais imiter l'agrément. De-là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays & ne servent pas moins à la commodité des habitans qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déjà dit, sont bâties les maisons des Taitiens, dispersées sans aucun ordre & sans former jamais de village; on croit être dans les champs élysées. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence & soigneusement entretenus, rendent par-tout les communications faciles.

Les principales productions de l'île sont le cocos, la banane, le fruit à pain, l'igname, le curassol, le giraumon & plusieurs autres racines & fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'indigo sauvage, une très-belle teinture rouge & une jaune; j'ignore d'où on les tire. En général M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu & nommé plusieurs de nos fruits & de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les terres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, & les insulaires en font peu d'usage. Ils ne l'employent que pour leurs grandes pirogues, qu'ils construisent de bois de cedre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur & pesant, qui ressemble au bois de fer. Ils se servent pour bâtir les pirogues ordinaires de

Ses productions.

l'arbre qui porte le fruit à pain. C'est un bois qui ne fend point, mais il est si mol & si plein de gomme, qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

Il ne paroît pas qu'il y ait de mines.

Au reste, quoique cette île soit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres & de plantes dont elles sont par-tout couvertes, ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du-moins certain que les insulaires ne connoissent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés, le même nom d'*aouri*, dont ils se servoient pour nous demander du fer. Mais cette connoissance du fer, d'où leur vient-elle? Je dirai bientôt ce que je pense à cet égard. Je ne connois ici qu'un seul article de commerce riche, ce sont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles à leurs femmes & à leurs enfans; mais ils les ont tenu cachées pendant notre séjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huitres perlières des especes de castagnettes qui font un de leurs instrumens de danse.

Il y a de belles perles.

Animaux du pays.

Nous n'avons vu d'autres quadrupedes que des cochons, des chiens d'une espece petite, mais jolie, & des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres. Nous avons aussi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi & d'un très bon goût, & des peruches fort petites, mais fort singulieres par le mélange de bleu & de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourrissent leurs cochons & leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre & ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles & près de cent cinquante cochons; encore, sans les travaux inquit-

tans des dernières journées, en auroit-on eu beaucoup davantage; car les habitans en apportent de jour en jour un plus grand nombre.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre séjour le thermometre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22^d, & il a été quelquefois à 18^d. Le soleil, il est vrai, étoit déjà à 8 ou 9^d de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y pas être infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques; nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain, que malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens y fussent continuellement dans l'eau & au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nud & à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous y avons débarqués & qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces & s'y sont rétablis en aussi peu de tems, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reste la fanté & la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents & couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens & la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves & de la salubrité de l'air & de la bonté du régime que suivent les habitans?

Les végétaux & le poisson sont leur principale nourriture; ils mangent rarement de la viande, les enfans & les jeunes filles n'en mangent jamais, & ce régime sans doute con-

Observations
météorologi-
ques.

Bonté du cli-
mat; vigueur
des habitans.

Quelle est
leur nourri-
ture.

tribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirois autant de leurs boiffons; ils n'en connoissent d'autre que l'eau: l'odeur seule du vin & de l'eau-de-vie leur donnoit de la répugnance; ils en témoignoiert aussi pour le tabac, les épiceries & en général pour toutes les choses fortes.

Il y a dans
l'île deux ra-
ces d'hom-
mes.

Le peuple de Taiti est composé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs & qui paroissent se mêler ensemble sans distinction. La première, & c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille: il est ordinaire d'en voir de six pieds & plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés; pour peindre Hercule & Mars, on ne trouveroit nulle part d'aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens; & s'ils étoient vêtus, s'ils vivoient moins à l'air & au grand soleil, ils seroient aussi blancs que nous. En général leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus & durs comme du crin, sa couleur & ses traits différent peu de ceux des mulâtres. Le Taitien, qui s'est embarqué avec nous, est de cette seconde race, quoique son pere soit chef d'un canton; mais il possède en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté.

Détails sur
quelques-uns
de leurs usa-
ges.

Les uns & les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe; mais ils ont tous les moustaches & le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très-courts, d'autres les laissent croître & les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de se les oindre;

ainsi que la barbe, avec de l'huile de cocos. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié & qui paroïssoit l'avoir été par une chute. Notre Chirurgien major m'a assuré qu'il avoit vu sur plusieurs les traces de la petite vérole, & j'avois pris toutes les mesures possibles pour que nous ne leur communiquassions pas l'autre, ne pouvant supposer qu'ils en fussent attaqués.

On voit souvent les Taitiens nuds, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande piece d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi-là le seul habillement des femmes, & elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Taitiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, & qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leurs corps dont les contours n'ont point été défigurés par 15 ans de torture.

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taiti se peignent d'un bleu foncé les reins & les fesses; c'est une parure & en même tems une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne fais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables; je pense que c'est en piquant la peau & y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux indigenes du Canada. Il est à remarquer que de tout tems on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il y trouva

Leurs vêtements.

Usage de se piquer la peau.

établi cet usage de se peindre ; *omnes vero Britanni se vitro inficiunt , quod caruleum efficit colorem*. Le sçavant & ingénieux Auteur des recherches philosophiques sur les Américains donne pour cause à cet usage général le besoin où on est dans les pays incultes de se garantir ainsi de la piqure des insectes caustiques qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cause n'existe point à Taiti, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L'usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris. Un autre usage de Taiti, commun aux hommes & aux femmes, c'est de se percer les oreilles & d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse & jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant & après.

Police intérieure.

Le caractère de la nation nous a paru être doux & bien-faisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur Seigneur indépendant. Il est probable que les Taitiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paroîtroit que pour les choses, absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété & que tout est à tous. Vis-à-vis de nous ils étoient filoux habiles, mais d'une timidité qui les faisoit fuir à la moindre menace. Au reste on a vu que les chefs n'approuvoient point ces vols, qu'ils nous pressoient au contraire de tuer ceux qui les commettoient. Ereti cependant n'usoit point de cette sévérité qu'il nous recommandoit.

mandoit. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivoit lui-même à toutes jambes; l'homme fuyoit, & s'il étoit joint, ce qui arrivoit ordinairement, car Ereti étoit infatigable à la course, quelques coups de baton & une restitution forcée étoient le seul châtement du coupable. Je ne croyois pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que quand ils voyoient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignoit une peine sensible; mais j'ai su depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on le pratique dans nos armées.

Ils sont presque toujours en guerre avec les habitans des îles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes & même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, & une espee de pique d'un bois fort dur. La guerre se fait chez eux d'une maniere cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes & les enfans mâles pris dans les combats; ils leur levent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire; ils conservent seulement les femmes & les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit; Aotourou lui-même est le fils d'un chef Taitien & d'une captive de l'île de *Oopoa*, île voisine, & souvent ennemie de Taiti. J'attribue à ce mélange la différence que nous avons remarquée dans l'espee des hommes. J'ignore au reste comment ils pansent leurs blessures: nos Chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

J'exposerai à la fin de ce chapitre ce que j'ai pu entrevoir sur la forme de leur gouvernement, sur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs peits souverains, sur l'espee de dif-

Ils sont en guerre avec les îles voisines.

Usage impor-
tant.

inction qui existe entre les principaux & le peuple, sur le lien enfin qui réunit ensemble, & sous la même autorité, cette multitude d'hommes robustes qui ont si peu de besoins. Je remarquerai seulement ici que dans les circonstances délicates, le Seigneur du canton ne décide point sans l'avis d'un conseil. On a vu qu'il avoit fallu une délibération des principaux de la nation, lorsqu'il s'étoit agi de l'établissement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paroît être obéi sans réplique par tout le monde, & que les notables ont aussi des gens qui les servent, & sur lesquels ils ont de l'autorité.

Pratique au
sujet des
morts.

Il est fort difficile de donner des éclaircissements sur leur religion. Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils? La seule cérémonie religieuse dont nous ayons été témoins regarde les morts. Ils en conservent longtemps les cadavres étendus sur une espèce d'échafaud que couvre un hangard. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, & d'oindre d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus, nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux mânes: *Emoé, il dort*, nous disoient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, & j'ignore combien de tems on les y conserve. Je sçais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vient y exercer son ministère sacré, & que dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornemens assez recherchés.

Superstition
des insulaires.

Nous avons fait sur sa religion beaucoup de questions à Aotourou, & nous avons cru comprendre qu'en général

ses compatriotes sont fort superstitieux, que les Prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité, qu'indépendamment d'un être supérieur, nommé *Eri-t-Era*, le *Roi du Soleil* ou de la *Lumière*, être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle, ils admettent plusieurs divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes; que le nom de ces divinités ou génies est *Eatoua*, qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon & un mauvais génie, lesquels y président & décident du succès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que, quand la lune présente un certain aspect qu'ils nomment *Malama Tamai*, *Lune en état de guerre*, aspect qui ne nous a pas montré de caractère distinctif qui puisse nous servir à le définir, ils sacrifient des victimes humaines. De tous leurs usages, un de ceux qui me surprend le plus, c'est l'habitude qu'ils ont de saluer ceux qui éternuent, en leur disant, *Evaroua-t-eatoua*, que le bon *eatoua* te réveille, ou bien que le mauvais *eatoua* ne t'endorme pas. Voilà des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reste, c'est sur-tout en traitant de la religion des peuples, que le scepticisme est raisonnable, puisqu'il n'y a point de matière dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

La polygamie paroît générale chez eux, du-moins parmi les principaux. Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches. Les enfans partagent également les soins du père & de la mère. Ce n'est pas l'usage à Taïti que les hommes, uniquement occupés de la pêche & de la guerre, laissent au sexe le plus foible, les travaux pénibles du ménage & de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, &

Pluralité des
femmes.

le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurois assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière : elles laveroient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, & la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne ; tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses sens, & les applaudissemens publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amans passagers qu'elle peut avoir eu, l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi donc résisteroit-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple ? L'air qu'on respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils dansent au son d'une espèce de tambour, & lorsqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très-douce à trois ou à quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont aussi une espèce de lutte qui est en même tems exercice & jeu.

Caractere
des insulaires.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir, donne aux Taitiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie si douce du repos & de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe ; au milieu des objets nouveaux que nous leur présentions, nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moind-

au-
on-
ce.
ne
in-
nt,
ici
le
ve
ant
ens
nd
pé-
bit-
e ?
urs
ue
Ils
an-
e à
ons
ce
ai-
tte
on-
us
les
ré-
tes
n-



Canot de l'Isle Taiti à la Voile.

grave par Origny

dré réflexion leur soit un travail insupportable, & qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celle du corps.

Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse & leur industrie, dans le peu d'ouvrages nécessaires dont ne scauroient les dispenser l'abondance du pays & la beauté du climat, démentiroient ce témoignage. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instrumens pour la pêche; leurs hameçons sont de nature aussi délicatement travaillée que s'ils avoient le secours de nos outils; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, & tissus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, & la disposition des feuilles de latanier qui en font la couverture.

Ils ont deux especes de pirogues; les unes petites & peu travaillées, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé; les autres beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art. Un arbre creusé fait, comme aux premières, le fond de la pirogue depuis l'avant jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur; un second forme la partie de l'arrière qui est courbe & fort relevée: de sorte que l'extrémité de la poupe se trouve à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau; ces deux pièces sont assemblées bout-à-bout en arc de cercle, & comme, pour assurer cet écart ils n'ont pas le secours des clous, ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pièces, & ils y passent des tresses de fil de cocos, dont ils font de fortes lieures. Les côtés de la pirogue sont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, cousus sur le fond & l'un avec l'autre par des lieures semblables aux précédentes. Ils remplissent les coutures de fil de cocos, sans mettre aucun enduit sur ce calefatage. Une planche qui

Détails sur
quelques-uns
de leurs ou-
vrages.

Construction
de leurs ba-
teaux.

Détails sur
quelques-uns
de leurs ou-
vrages.

Il s'agit pour
laquelle on
l'a inventé.

couvre l'avant de la pirogue, & qui a cinq ou six pieds de faillie, l'empêche de se plonger entièrement dans l'eau, lorsque la mer est grosse. Pour rendre ces légères barques moins sujettes à chavirer, ils mettent un balancier sur un des côtés. Ce n'est autre chose qu'une piece de bois assez longue, portée sur deux traverses de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout est amarré sur la pirogue. Lorsqu'elle est à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son usage est pour y amarrer un cordage qui soutient le mât, & de rendre la pirogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur industrie paroît davantage dans le moyen dont ils usent pour rendre ces bâtimens propres à les transporter aux îles voisines, avec lesquelles ils communiquent, sans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues côté à côté, à quatre pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par-dessus l'arrière de ces deux bâtimens ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très-légère, couvert par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie & du soleil, & leur fournit en même tems un lieu propre à tenir leurs provisions seches. Ces doubles pirogues sont capables de contenir un grand nombre de personnes, & ne risquent jamais de chavirer. Ce sont celles dont nous avons toujours vu les chefs se servir; elles vont ainsi que les pirogues simples à la rame & à la voile: les voiles sont composées de nattes étendues sur un quarré de roseaux, dont un des angles est arrondi.

Les Taitiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages,

qu'une herminette, dont le tranchant est fait avec une pierre noire très-dure. Elle est absolument de la même forme que celle de nos charpentiers, & ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

La fabrique des étoffes singulières, qui composent leurs vêtements, n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues avec l'écorce d'un arbruste que tous les habitans cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois dur, équarri & rayé sur ses quatre faces par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, & ils parviennent ainsi à former une étoffe très-égale & très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple, & moins sujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont de plusieurs sortes, plus ou moins épaisses, mais toutes fabriquées avec la même matière; j'ignore la méthode dont ils se servent pour les teindre.

Leurs étoffes.

Je terminerai ce chapitre en me justifiant, car on m'oblige à me servir de ce terme, en me justifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'assurément il ne croyoit pas devoir être aussi long, & en rendant compte des connoissances qu'il m'a données sur son pays pendant le séjour qu'il a fait avec moi.

Détail sur le
Taitien amené
en France.

Le zèle de cet insulaire pour nous suivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taïti il nous l'a manifesté de la manière la plus expressive, & sa nation parut applaudir à son projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, & certains de ne devoir désormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir,

Raisons pour
lesquelles on
l'a amené.

les secours & les rafraîchissemens dont notre vie dépendoit, il nous étoit essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus considérables de cette mer. Ne devions-nous pas présumer qu'il parloit la même langue que ses voisins, que ses mœurs étoient les mêmes, & que son crédit auprès d'eux seroit décisif en notre faveur, quand il détailleroit & notre conduite avec ses compatriotes & nos procédés à son égard? D'ailleurs en supposant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puissant situé au milieu des plus belles contrées de l'Univers, quel gage pour cimenter l'alliance que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple en lui renvoyant son concitoyen bien traité par nous & enrichi de connoissances utiles qu'il leur porteroit. Dieu veuille que le besoin & le zèle qui nous ont inspirés, ne soient pas inutiles au courageux Aotourou!

Son séjour à Paris.

Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour lui rendre son séjour à Paris agréable & utile. Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empressement pour le voir a été vif, curiosité stérile qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, & qui, livrés à des erreurs de toute espèce, ne voyent que d'après leurs préjugés & décident cependant avec sévérité & sans appel. Comment, par exemple, me disoient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni François ni Anglois ni Espagnol? Que pouvois-je répondre? Ce n'étoit pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendoit muet. J'y étois accoutumé, puisque je savois qu'à mon arrivée plusieurs, de ceux même qui passent pour instruits, soutenoient

noient que je n'avois pas fait le tour du monde, puisque je n'avois pas été en Chine. D'autres, aristarques tranchans, prenoient & répandoient une fort mince idée du pauvre insulaire, sur ce qu'après un séjour de deux ans avec des François, il parloit à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disoient-ils, des Italiens, des Anglois, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le François? J'aurois pu répondre peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obstacle physique que l'organe de cet insulaire apportoit à ce qu'il pût se rendre notre langue familière, obstacle qui sera détaillé plus bas, cet homme avoit au-moins 30 ans, que jamais sa mémoire n'avoit été exercée par aucune étude, ni son esprit assujéti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglois, un Allemand pouvoient en un an jargonner passablement le François, mais que ces étrangers avoient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres & toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le sont dans la langue Française; qu'ainsi ils n'avoient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Taitien au contraire n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la société la plus simple & la plus bornée, de l'autre à des besoins réduits au plus petit nombre possible, auroit eu à créer, pour ainsi dire, dans un esprit aussi paresseux que son corps, un monde d'idées premières, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurois pu répondre; mais ce détail demandoit quelques minutes, & j'ai presque toujours remarqué, qu'accablé de

questions comme je l'étois, quand je me dispois à y satisfaire, les personnes qui m'en avoient honoré, étoient déjà loin de moi. C'est qu'il est fort commun dans les capitales de trouver des gens qui questionnent non en curieux qui veulent s'instruire, mais en juges qui s'appêtent à prononcer; alors qu'ils entendent la réponse ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

Cependant, quoique Actourou estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortoit seul, il parcouroit la ville, & jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisoit des emplettes, & presque jamais il n'a payé les choses au-delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût, étoit l'opéra; car il aimoit passionnément la danse. Il connoissoit parfaitement les jours de ce spectacle; il y alloit seul, payoit à la porte comme tout le monde, & sa place favorite étoit dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, & son cœur reconnoissant ne les oubloit pas. Il étoit particulièrement attaché à Madame la Duchesse de Choiseul qui l'a comblé de bienfaits & sur-tout de marques d'intérêt & d'amitié, auxquelles il étoit infiniment plus sensible qu'aux présens. Aussi alloit-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savoit qu'elle étoit à Paris.

Son départ de Paris.

Moyens pris pour le renvoyer chez lui.

Il en est parti au mois de Mars 1770, & il a été s'embarquer à la Rochelle sur le navire *le Brisson*, qui a dû le transporter à l'île de France. Il a été confié pendant cette traversée aux soins d'un négociant qui s'est embarqué sur le même bâtiment dont il est armateur en partie. Le Ministere a ordonné au Gouverneur & à l'Intendant de l'île

de France de renvoyer de-là Aotourou dans son île. J'ai donné un Mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, & trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la Duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taïti un grand nombre d'outils de nécessité première, des grains, des bestiaux, & le Roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il étoit nécessaire, relâchât aux Philippines. Puisse Aotourou revoir bientôt ses compatriotes! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre sur les mœurs de son pays dans mes conversations avec lui.

J'ai déjà dit que les Taïtiens reconnoissent un Etre suprême qu'aucune image factice ne sauroit représenter, & des divinités subalternes de deux métiers, comme dit Amyot, représentées par des figures de bois. Ils prient au lever & au coucher du soleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques superstitieuses pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comète, visible à Paris en 1769, & qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taïtiens connoissent ces astres qui ne reparoissent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les comètes *evetou eave*, & n'attachent à leur apparition aucune idée sinistre. Il n'en est pas de même de ces especes de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taïtiens, qui les nomment *epao*, les croient un génie malfaisant *eatoua toa*.

Au reste, les gens instruits de cette nation, sans être astronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des constellations les plus remarquables; ils

nouveau

Nouveaux
détails sur les
mœurs de
Taïti.

nouveau

en connoissent le mouvement diurne, & ils s'en servent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cents lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur bouffole est le cours du soleil pendant le jour, & la position des étoiles pendant les nuits, presque toujours belles entre les tropiques.

Les voisines.

Aotourou m'a parlé de plusieurs îles, les unes confédérées de Taiti, les autres toujours en guerre avec elle. Les îles amies sont *Aimeo*, *Maoroua*, *Aca*, *Oumaitia* & *Tapoua-massou*. Les ennemies sont *Papara*, *Aiatea*, *Otaa*, *Toumaraa*, *Opoa*. Ces îles sont aussi grandes que Taiti. L'île de *Pare*, fort abondante en perles, est tantôt son alliée, tantôt son ennemie. *Enoua-motou* & *Toupai* sont deux petites îles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poissons & en tortues; mais le peuple croit qu'elles sont la demeure des Génies; c'est leur domaine, & malheur aux bateaux que le hazard ou la curiosité conduit à ces îles sacrées. Il en coûte la vie à presque tous ceux qui y abordent. Au reste ces îles gisent à différentes distances de Taiti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'a parlé, est à quinze jours de marche. C'est sans doute à-peu-près à cette distance qu'il supposoit être notre patrie, lorsqu'il s'est déterminé à nous suivre.

Inégalité des conditions.

J'ai dit plus haut que les habitans de Taiti nous avoient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avons cru presque égaux entre eux, ou du-moins jouissant d'une liberté qui n'étoit soumise qu'aux loix établies pour le bonheur de tous. Je me trompois; la distinction des rangs est fort marquée à Taiti, & la disproportion cruelle. Les Rois

& les Grands ont droit de vie & de mort sur leurs esclaves & valets; je serois même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple qu'ils nomment *Tataïnou*, *hommes vils*; toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes pour les sacrifices humains. La viande & le poisson sont réservés à la table des Grands; le peuple ne vit que de légumes & de fruits. Jusqu'à la maniere de s'éclairer dans la nuit différente les états, & l'espece de bois qui brûle pour les gens considérables, n'est pas la même que celle dont il est permis au peuple de se servir. Les Rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons *le saule pleureur* ou *l'arbre du grand Seigneur*. On fait qu'en courbant les branches de cet arbre & les plantant en terre, on donne à son ombre la direction & l'étendue qu'on desire; à Taiti il est la salle à manger des Rois.

Les Seigneurs ont des livrées pour leurs valets; suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la piece d'étoffe dont ils se ceignent. Cette ceinture pend immédiatement sous les bras aux valets des chefs, elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles. Les heures ordinaires des repas sont lorsque le soleil passe au méridien & lorsqu'il est couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes, celles-ci seulement servent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Taiti on porte régulièrement le deuil qui se nomme *eeya*. Toute la nation porte le deuil de ses Rois. Le deuil des peres est fort long. Les femmes portent celui des maris, sans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil sont de porter sur la tête une coiffure de plumes

Usage de
porter le
deuil.

dont la couleur est consacrée à la mort, & de se couvrir le visage d'un voile. Quand les gens en deuil sortent de leurs maisons, ils sont précédés de plusieurs esclaves qui battent des castagnettes d'une certaine maniere; leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre & malencontreuse. Au reste il en est à Taïti comme par-tout ailleurs; on y abuse des usages les plus respectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil étoit favorable aux rendez-vous, sans doute avec les femmes dont les maris sont peu complaisans. Cette claquette dont le son respecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le visage, assurent aux amans le secret & l'impunité.

Secours réciproques dans les maladies.

Dans les maladies un peu graves tous les proches parens se rassemblent chez le malade. Ils y mangent & y couchent tant que le danger subsiste; chacun le soigne & le veille à son tour. Ils ont aussi l'usage de saigner; mais ce n'est ni au bras ni au pied. Un *Taoua*, c'est-à-dire, un Médecin ou Prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade, il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons *sagittale*; & lorsqu'il en a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête d'un bandeau qui assujettit l'ouverture: le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

Remarques sur la langue.

Voilà ce que j'ai appris sur les usages de ce pays intéressant, tant sur les lieux mêmes que par mes conversations avec Aotourou. On trouvera à la fin de cet Ouvrage le vocabulaire des mots Taïtiens que j'ai pu rassembler. En arrivant dans cette île nous remarquâmes que quelques-uns des mots prononcés par les insulaires, se trouvoient dans le

vocabulaire inféré à la suite du voyage de le Maire sous le titre de *Vocabulaire des îles des Cocos*. Ces îles en effet, selon l'estime de le Maire & de Schouten, ne sçavoient être fort éloignées de Taiti, peut-être sont-elles partie de celles que m'a nommées Aotourou. La langue de Taiti est douce, harmonieuse & facile à prononcer. Les mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration; on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité de consonnes & d'articulations qui rendent certaines langues si difficiles. Aussi notre Taitien ne pouvoit-il parvenir à prononcer le François. Les mêmes causes qui sont accusés notre langue d'être peu musicale, la rendoient inaccessible à ses organes. On eût plutôt réussi à lui faire prononcer l'Espagnol ou l'Italien.

M. Pereire, célèbre par son talent d'enseigner à parler & bien articuler aux sourds & muets de naissance, a examiné attentivement & plusieurs fois Aotourou, & a reconnu qu'il ne pouvoit physiquement prononcer la plupart de nos consonnes, ni aucune de nos voyelles nasales. M. Péreire a bien voulu me communiquer à ce sujet un mémoire qu'on trouvera inféré à la suite du vocabulaire de Taiti.

Au reste la langue de cette île est assez abondante; j'en juge par ce que, dans le cours du voyage, Aotourou a mis en strophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'est une espèce de récitatif obligé qu'il improvisoit. Voilà ses annales, & il nous a paru que sa langue lui fournissoit des expressions pour peindre une multitude d'objets tous nouveaux pour lui. D'ailleurs nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connoissions pas encore, & entre autres déclamer une longue priere, qu'il

appelle la priere des Rois, & de tous les mots qui la composent, je n'en sçais pas dix.

J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans son île, un vaisseau Anglois y avoit abordé. C'est celui que commandoit M. Wallas. Le même hazard qui nous a fait découvrir cette île, y a conduit les Anglois, pendant que nous étions à la rivière de la Plata. Ils y ont séjourné un mois, & à l'exception d'une attaque que leur ont faite les insulaires qui se flattoient d'enlever le vaisseau, tout s'est passé à l'amiable. Voilà, sans doute, d'où proviennent & la connoissance du fer, que nous avons trouvée aux Taitiens, & le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent, nom assez semblable pour le son au mot Anglois *iron*, *fer*, qui se prononce *airon*. J'ignore maintenant si les Taitiens, avec la connoissance du fer, doivent aussi aux Anglois celle des maux vénériens que nous y avons trouvé naturalisés, comme on le verra bientôt.



CHAPITRE

C H A P I T R E I V.

Départ de Taïti ; découverte de nouvelles îles ; navigation jusqu'à la sortie des grandes Cyclades.

O N a vu combien la relâche à Taïti avoit été mêlée de bien & de mal ; l'inquiétude & le danger y avoient accompagné nos pas jusqu'aux derniers instans, mais ce pays étoit pour nous un ami que nous aimions avec ses défauts. Le 16 Avril, à huit heures du matin, nous étions environ à dix lieues dans le Nord-Est-quart-Nord de sa pointe septentrionale, & je pris de là mon point de départ. A dix heures nous apperçûmes une terre sous le vent, qui paroïssoit former trois îles, on voyoit encore l'extrémité de Taïti. A midi, nous reconnûmes parfaitement que ce que nous avions pris pour trois îles n'en étoit qu'une seule, dont les sommets nous avoient paru isolés dans l'éloignement. Par-dessus cette nouvelle terre, nous crûmes en voir une plus éloignée. Cette île est d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres ; on peut l'appercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nomme *Oumaitia*. Il nous a fait entendre d'une manière non équivoque, qu'elle étoit habitée par une nation amie de la sienne, qu'il y avoit été plusieurs fois, qu'il y avoit une maîtresse, & que nous y trouverions le même accueil & les mêmes rafraichissemens qu'à Taïti.

Nous perdîmes *Oumaitia* de vûe dans la journée, & je dirigeai ma route de manière à ne pas rencontrer les îles *Pernicieuses* que les défâtres de l'Amiral Roggewin nous

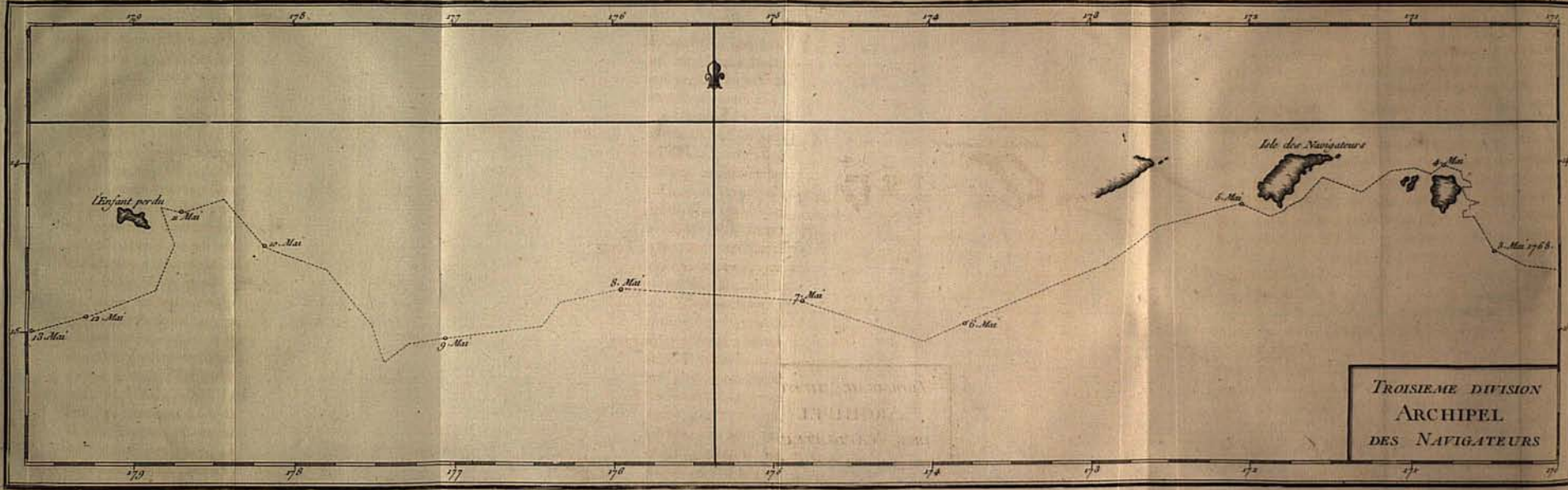
1768.
Avril.

Vûe d'*Oumaitia*.

Direction de la route.

avertissoient de fuir. Deux jours après, nous eûmes une preuve incontestable que les habitans des îles de l'Océan Pacifique communiquent entre eux, même à des distances considérables. L'azur d'un ciel sans nuages laissoit étinceler les étoiles; Aotourou, après les avoir attentivement considérées, nous fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, disant que c'étoit sur elle que nous devions diriger notre course, & que dans deux jours nous trouverions une terre abondante qu'il connoissoit, & où il avoit des amis; nous crûmes même comprendre par ses gestes qu'il y avoit un enfant. Comme je ne faisois pas déranger la route du vaisseau, il me répéta plusieurs fois qu'on y trouvoit des cocos, des bananes, des poules, des cochons, & sur-tout des femmes, que, par des gestes très-expressifs, il nous dépeignoit fort complaisantes. Outré de voir que ces raisons ne me déterminoient pas, il courut saisir la roue du gouvernail, dont il avoit déjà remarqué l'usage; & malgré le timonier, il tâchoit de la changer, pour nous faire gouverner sur l'étoile qu'il indiquoit. On eut assez de peine à le tranquilliser, & ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain, dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts & y passa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il vouloit nous conduire, comme s'il eût eu l'espérance de l'appercevoir. Au reste il nous avoit nommé la veille en sa langue, sans hésiter, la plupart des étoiles brillantes que nous lui montrions; nous avons eu depuis la certitude qu'il connoit parfaitement les phases de la lune & les divers prognostics qui avertissent souvent en mer des changemens qu'on doit avoir dans le tems. Une de leurs opinions, qu'il nous a

te
n
n-
it
-
ni
e
rs
&
ur
is
s
,
s
-
il
-
a
-
s
é
,
s
.
s
-
s
t
a



TROISIEME DIVISION
 ARCHIPEL
 DES NAVIGATEURS

clairement énoncée, c'est qu'ils croient positivement que le soleil & la lune sont habités. Quel Fontenelle leur a enseigné la pluralité des mondes ?

Pendant le reste du mois d'Avril, nous eûmes très-beau temps, mais peu de frais, & le vent d'Est prenoit plus du Nord que du Sud. La nuit du 26 au 27, notre Pratique de la côte de France mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Ces Pratiques se nomment *Pilotes-côtiers*, & tous les vaisseaux du Roi ont ainsi un Pilote-Pratique de la côte de France. Ils sont différens de ceux qu'on nomme dans l'équipage *Pilotes*, *Aide-Pilotes* ou *Pilotins*. On a dans le monde une idée peu exacte de l'emploi qu'exercent ces Pilotes sur nos vaisseaux. On croit que ce sont eux qui en dirigent la route, & qu'ils servent ainsi comme de bâton à des aveugles. Je ne sçai pas s'il est encore quelque nation chez laquelle on abandonne à ces hommes subalternes l'art du pilotage, cette partie essentielle de la navigation. Dans nos vaisseaux, la fonction des Pilotes est de veiller à ce que les Timoniers suivent exactement la route que le Capitaine seul ordonne, à marquer tous les changemens qu'y font faire ou la qualité des vents ou les ordres du Commandant, & à observer les signaux; encore ne président-ils à ces détails que sous la direction de l'Officier de quart. Assurément les Officiers de la Marine du Roi sortent des écoles beaucoup plus profonds en géométrie, qu'il n'est nécessaire pour connoître parfaitement toutes les loix du pilotage. La classe des Pilotes, proprement dits, est encore chargée du soin des compas de routes & d'observation, des lignes de lock & de sonde, des fanaux, des pavillons, &c. & on voit que ces divers détails ne demandent que de l'exacritude. Aussi mon premier pilote dans ce

voyage étoit-il un jeune homme de vingt ans : le second étoit du même âge, & les Aide-Pilotes naviguoient pour la première fois.

Observations
astronomi-
ques.

Seconde di-
vision d'îles.

Mon estime comparée deux fois dans ce mois avec les observations astronomiques de M. Verron, differe la première fois, & c'étoit à Taiti, de $13' 10''$, dont j'étois plus Ouest, la seconde fois, qui est le 27 à midi, de $1^d 13' 37''$ dont j'étois plus Est que l'observé. Au reste les différentes îles découvertes dans ce mois, forment la seconde division des îles de ce vaste Océan. Je l'ai nommée *l'archipel de Bourbon*.

Mai.

Le 3 Mai, presque à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle terre dans le Nord-Ouest à dix ou douze lieues de distance. Les vents étoient de la partie du Nord-Est, & je fis gouverner au vent de la pointe septentrionale de cette terre, laquelle est fort élevée, dans l'intention de la reconnoître. Les connoissances nautiques d'Atourou ne s'étendoient pas jusque-là : car sa première idée, en voyant cette terre, fut qu'elle étoit notre patrie. Dans la journée nous effuyâmes quelques grains, suivis de calme, de pluie & de brises du Ouest, tels que dans cette mer on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du soleil, nous reconnûmes trois îles, dont une beaucoup plus considérable que les deux autres. Pendant la nuit, que la lune rendoit claire, nous conservâmes la vûe de terre; nous courûmes dessus au jour, & nous prolongeâmes la côte orientale de la grande-île, depuis sa pointe du Sud jusqu'à celle du Nord; c'est son plus grand côté qui peut avoir trois lieues; l'île en a deux de l'Est à l'Ouest. Ses côtes sont par-tout escarpées, & ce n'est, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallées ni plage. La mer brisoit fortement le

Vûe de nou-
velles îles.

long de la rive. Nous y vîmes des feux, quelques cabanes couvertes de joncs & terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, & une trentaine d'hommes qui couroient sur le bord de la mer. Les deux petites îles sont à une lieue de la grande dans l'Ouest-Nord-Ouest du monde, situation qu'elles ont aussi entre elles. Un bras de mer peu large les sépare, & à la pointe du Ouest de la plus occidentale il y a un îlot. Elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, & leur côte est également haute & escarpée.

A midi je faisois route pour passer entre ces petites îles & la grande, lorsque la vue d'une pirogue qui venoit à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié dont nous pouvions nous aviser vis-à-vis de cinq hommes qui la conduisoient. Ils étoient nus à l'exception des parties naturelles, & nous montroient du cocos & des racines. Notre Taitien se mit nud comme eux & leur parla sa langue, mais ils ne l'entendirent pas; ce n'est plus ici la même nation. Lassé de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignent de diverses bagatelles qu'on leur montrait, ils n'osoient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, ils forcèrent de nage pour s'enfuir, & je ne voulus pas qu'on les poursuivit. Peu après on vit venir plusieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignèrent moins de méfiance que la première, & s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables; mais aucun infulaire ne voulut monter à bord. Nous eûmes d'eux des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau d'un superbe plumage & quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avoit un coq qu'il ne voulut

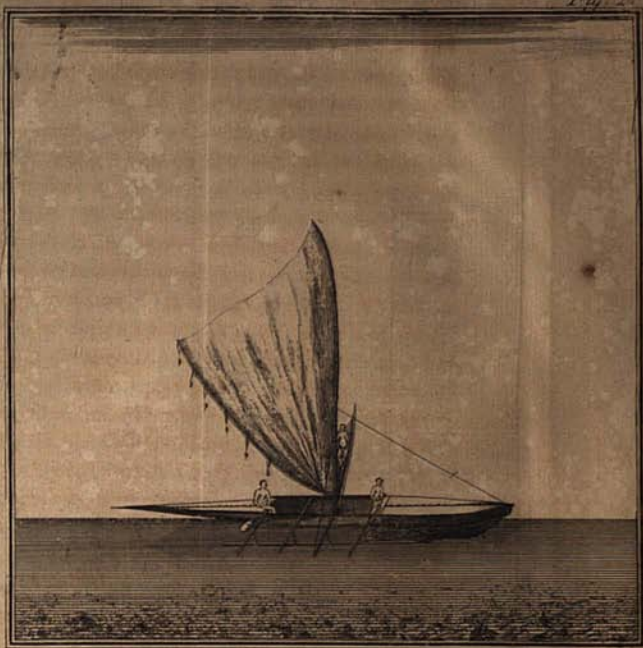
Echanges
faits avec les
infulaires.

jamais troquer. Ils échangeurent aussi des étoffes du même tissu, mais beaucoup moins belles que celles de Taiti & teintes de vilaines couleurs rouges, brunes & noires, des hameçons mal faits avec des arrêtes de poissons, quelques nattes & des lances longues de six pieds, d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer; ils préféroient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous, aux couteaux & aux pendans d'oreille qui avoient eu un succès si décidé à Taiti. Je ne crois pas ces hommes aussi doux que les Taitiens: leur physionomie étoit plus sauvage, & il falloit être toujours en garde contre les ruses qu'ils employoient pour tromper dans les échanges.

Description
de ces insu-
laires.

Ces insulaires nous ont paru de stature médiocre, mais agiles & dispos. Ils ont la poitrine & les cuisses jusqu'au-dessus du genou peintes d'un bleu foncé, leur couleur est bronzée; nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe, un seul la portoît un peu longue; tous en général avoient les cheveux noirs & relevés sur la tête. Leurs pirogues sont faites avec assez d'art & munies d'un balancier; elles n'ont point l'avant ni l'arrière relevés, mais pontés l'un & l'autre, & sur le milieu de ces ponts il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, mais dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La voile de leurs pirogues est composée de plusieurs nattes & triangulaire; deux de ses côtés sont envergués sur des bâtons dont l'un sert à l'affujettir le long du mât, & l'autre, établi sur la ralingue de dehors, fait l'effet d'une livarde. Ces pirogues nous ont suivi assez au large, lorsque nous avons éventé nos voiles; il en est même venu quelques-unes des deux petites îles, & dans l'une il y avoit une

Description
de leurs piro-
gues.



Canot des Isles des Navigateurs à la Voile.

gravé par Goussier

nous avec la même allance que si nous eussions été à l'an-

droit

unes des deux petites nes, & dans l'une il y avoit une

fa
n
fa
P
li
la
d
fa
r
n
il
c
te
9
8
n
n
a
r
c
F
g
l
a
f
P
d
P
r

femme vieille & laide. Aotourou a témoigné le plus grand mépris pour ces insulaires.

Nous trouvâmes un peu de calme, lorsque nous fûmes sous le vent de la grosse île, ce qui me fit renoncer à passer entre elle & les deux petites. Le canal est d'une lieue & demie, & il paroît qu'il y auroit quelque mouillage. A six heures du soir on découvrit du haut des mâts dans le Ouest-Sud-Ouest une nouvelle terre qui se présentoit sous l'aspect de trois mondrains isolés. Nous courûmes dans le Sud-Ouest, & à deux heures après minuit nous revîmes cette terre dans l'Ouest-2^d-Sud; les premières îles que nous appercevions encore à la faveur d'un beau clair de lune, nous restoient alors au Nord-Est.

Le 5 au matin nous reconnûmes que cette nouvelle terre étoit une belle île dont nous n'avions la veille aperçu que les sommets. Elle est entrecoupée de montagnes & de vastes plaines couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. Nous prolongeâmes sa côte méridionale à une ou deux lieues de distance, sans y voir aucune apparence de mouillage, la mer s'y développoit avec fureur. Il y a même une bâture dans l'Ouest de sa pointe occidentale, laquelle mer environ deux lieues au large. Plusieurs relevemens nous ont donné avec exactitude le gissement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile, semblables à celles des dernières îles, vinrent autour des navires, mais sans vouloir s'approcher; une seule accosta l'Etoile. Les Indiens sembloient nous inviter par leurs signes à aller à terre; mais les brisâns nous le défendoient. Quoique nous fissions alors sept & huit milles par heure, ces pirogues à la voile tournoient autour de nous avec la même aisance que si nous eussions été à l'an-

Suite d'îles.

cre. On en aperçut du haut des mâts plusieurs qui vo-
gnoient dans le Sud.

Dès six heures du matin nous avions eu la connoissance
d'une autre terre dans l'Ouest ; des nuages ensuite nous
en avoient dérobé la vue, elle se remontra vers dix
heures. Sa côte couroit sur le Sud-Ouest, & nous parut
avoir au -moins autant d'élévation & d'étendue que la
premiere avec laquelle elle git à-peu-près Est & Ouest du
monde, à la distance d'environ douze lieues. Une brume
épaisse, qui s'éleva dans l'après-midi & dura toute la nuit
& le jour suivant, ne nous permit pas de la reconnoître.
Nous distinguâmes seulement à sa pointe du Nord-Est deux
petites îles de grandeur inégale.

Position de
ces îles qui
forment la
troisième di-
vision.

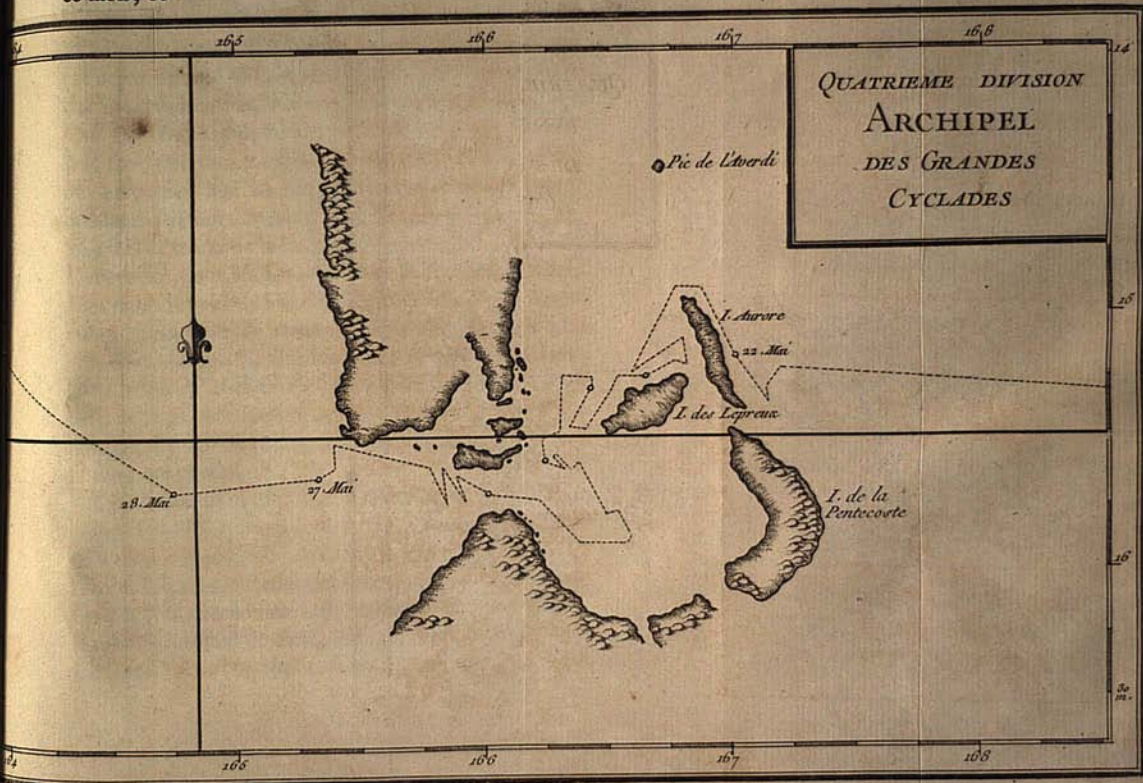
La longitude de ces îles est à-peu-près la même par
laquelle s'estimoit être Abel Tasman, lorsqu'il découvrit
les îles d'*Amsterdam* & de *Rouerdam*, des *Pilstaars*, du
Prince Guillaume, & les bas fonds de *Fleemskerk*. C'est
aussi celle qu'on assigne à peu de chose près, aux îles de
Salomon. D'ailleurs les pirogues que nous avons vu
voguer au large & dans le Sud, semblent indiquer d'autres
îles dans cette partie. Ainsi ces terres paroissent former
une chaîne étendue sous le même méridien ; ce sera la
troisième division que nous avons nommée *l'archipel des*
Navigateurs.

Le 11 au matin, après avoir gouverné à Ouest-quart-
Sud-Ouest depuis la vue des dernières îles, on découvrit
la terre dans l'Ouest-Sud-Ouest à sept ou huit lieues de
distance. On crut d'abord que c'étoient deux îles sépa-
rées, & le calme nous en tint éloignés tout le jour. Le 12
on reconnut que ce n'étoit qu'une seule île, dont les deux
parties élevées étoient jointes par une terre basse qui pa-
roissoit

plus de fix à sept heures cette île que j'ai appelée l'Enfant
perdu.

Les mauvais
ce mois, cor

Pl. 10.



cre. On en apperçut du haut des mâts plusieurs qui vo-
guoient dans le Sud.

Dès six heures du matin nous avions eu la connoissance
d'une autre terre dans l'Ouest ; des nuages ensuite nous

vers dix
ous parut
ue que la
Oest de

roissoit se courber en arc & former une baie ouverte au Nord-Est. Les grosses terres courent sur le Nord-Nord-Ouest. Le vent debout nous a empêchés d'approcher de plus de six à sept lieues cette île que j'ai appelée *l'Enfant perdu*.

Les mauvais tems, qui avoient commencé dès le 6 de ce mois, continuerent presque sans interruption jusqu'au 20 ; & pendant tout ce tems nous fûmes persécutés par les calmes, la pluie & les vents d'Ouest. En général dans cet océan nommé *Pacifique*, l'approche des terres procure des orages, plus fréquens encore dans les décours de la lune. Les tems à grains avec de gros nuages fixes à l'horison, sont un indice presque sûr de quelques îles & un avis de s'en méfier. On ne se figure pas avec quels soins & quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, menacés de toutes parts de la rencontre inopinée de terres & d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la Zone Torride. Il nous falloit cheminer à tâtons, changeant de route, lorsque l'horison étoit trop noir devant nous. La disette d'eau, le défaut de vivres, la nécessité de profiter du vent, quand il daignoit souffler, ne nous permettoient pas de suivre les lenteurs d'une navigation prudente & de passer en panne ou sur les bords le tems des ténèbres.

Cependant le scorbut commençoit à reparoitre. Une grande partie des équipages & presque tous les Officiers en avoient les gencives atteintes & la bouche échauffée. Il ne restoit plus de rafraîchissemens que pour les malades, & l'on s'accoutume difficilement à ne vivre que de mauvaises salaisons & de légumes desséchés. Dans le même tems il se déclara sur les deux navires plusieurs mala-

Observations
météorologi-
ques.

Situation cri-
tique où nous
nous trou-
vons.

dies vénériennes prises à Taiti. Elles portoient tous les symptômes connus en Europe. Je fis visiter Aotourou, il en étoit perdu; mais il paroît que dans son pays on s'inquiète peu de ce mal: toutefois il consentit à se laisser traiter. Colomb rapporta cette maladie d'Amérique, la voilà dans une île au milieu du plus vaste Océan. Sont-ce les Anglois qui l'y ont portée? ou bien ce Médecin qui paroît qu'en enfermant une femme saine avec quatre hommes sains & vigoureux, le mal vénérien naîtroit de leur commerce, doit-il gagner son pari?

Rencontre
de nouvelles
terres.

Le 22 à l'aube du jour, comme nous courions à Oueſt, on aperçut de l'avant à nous une longue & haute terre. Lorsque le ſoleil fut levé, nous reconnûmes deux îles. La plus méridionale nous reſtoit depuis le Sud-quart-Sud-Eſt juſqu'au Sud-Oueſt-quart-Sud; elle paroifſoit courir ſur le Nord-Nord-Oueſt corrigé & avoir environ douze lieues de longueur ſur ce giſſement. Elle reçut le nom du jour, *île de la Pentecôte*. La ſeconde nous reſtoit depuis le Sud-Oueſt- $\frac{1}{2}$ Sud juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt; l'inſtant où elle s'eſt montrée à nous, l'a fait appeller *l'île Aurore*. Nous tîmes d'abord le plus près, bas-bord amure pour tâcher de paſſer entre les deux îles. Les vents nous refusèrent, & il fallut arriver pour paſſer ſous le vent de l'île Aurore. En avançant dans le Nord le long de ſa côte orientale, on aperçut dans le Nord-quart-Nord-Oueſt une petite île élevée en pain de ſucré, qui fut nommée *le pic de l'Etoile*. Nous continuâmes à ranger l'île Aurore à une lieue & demie de diſtance. Elle gît Nord & Sud corrigés, depuis ſa pointe méridionale juſqu'à la moitié environ de ſa longueur qui eſt de dix lieues; enſuite elle décline vers le Nord-Nord-Oueſt: elle a très-peu de largeur,

deux lieues au plus. Ses côtes sont escarpées & couvertes de bois. A deux heures après midi nous apperçûmes par-dessus cette île des cimes de hautes montagnes à dix lieues environ au-delà. Elles appartenoient à une terre dont à trois heures & demie nous vîmes au Sud-Sud-Ouest du compas la pointe du Sud-Ouest par-dessus l'extrémité septentrionale de l'île Aurore. Après avoir doublé cette dernière, nous faisons route au Sud-Sud-Ouest, lorsqu'au coucher du soleil une nouvelle côte élevée & très-étendue s'offrit encore à nos regards. Elle se prolongeoit depuis l'Ouest-Sud-Ouest jusqu'au Nord-Ouest-quart-Nord, à la distance de quinze à seize lieues.

Nous courûmes plusieurs bords dans la nuit pour nous élever dans le Sud-Est, afin de reconnoître si la terre que nous avions au Sud-Sud-Ouest, tenoit à l'île de la Pentecôte, ou si elle en formoit une troisième. C'est ce que nous vérifiâmes le 23 à la pointe du jour. Nous découvrîmes la séparation des trois îles. Celle de la Pentecôte & l'île Aurore sont à-peu-près sous le même méridien, à deux lieues de distance l'une de l'autre. La troisième est dans le Sud-Ouest de l'île Aurore, & leur moindre éloignement est de trois ou quatre lieues. Sa côte du Nord-Ouest a au-moins douze lieues d'étendue, terre haute, escarpée, par-tout couverte de bois. Nous l'avons côtoyée une partie de la matinée du 23. Plusieurs pirogues se monroient le long de terre, sans qu'aucune cherchât à nous approcher. Il ne paroissoit point de cases, on voyoit seulement un grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois, depuis les bords de la mer jusqu'au sommet des montagnes : fort près du rivage nous sondâmes plusieurs fois sans trouver de fond avec 50 brasses de ligne.

Débarquement à une des îles.

Sur les 9 heures la vue d'une côte où l'abordage paroïsoit commode, me détermina à envoyer à terre pour y faire du bois dont nous avions le plus grand besoin, prendre des connoissances du pays & tâcher d'en tirer des rafraichissemens pour nos malades. Je fis partir trois bateaux armés sous les ordres du Chevalier de Kerué Enseigne de la Marine, & nous nous tinmes sur les bords prêts à leur envoyer du secours & à les soutenir de l'artillerie des vaisseaux s'il étoit nécessaire. Nous les vîmes prendre terre, sans que les insulaires parussent s'être opposés à leur débarquement. A une heure après midi je m'embarquai avec quelques autres personnes dans une iole pour aller les rejoindre. Nous trouvâmes nos gens occupés à couper du bois, & que ceux du pays les aidoient à le porter dans les bateaux. L'Officier qui commandoit la descente, me dit qu'à son arrivée une troupe nombreuse d'insulaires étoit venue le recevoir sur la plage l'arc & la fleche à la main, faisant signe qu'on n'abordât pas; mais que quand, malgré leurs menaces, il avoit ordonné de mettre à terre, ils s'étoient reculés à quelques pas; qu'à mesure que nos gens avançoient, les Sauvages se retiroient toujours dans l'attitude de faire partir leurs fleches sans vouloir se laisser approcher; qu'ayant alors fait arrêter la troupe, & le Prince de Nassau ayant demandé à s'avancer vers eux, ils avoient cessé de reculer, lorsqu'ils avoient vu un homme seul; des morceaux d'étoffes rouges qu'on leur distribua, acheverent d'établir une espece de confiance. Le Chevalier de Kerué prit aussitôt poste à l'entrée du bois, mit ses travailleurs à abattre des arbres sous la protection de la troupe, & envoya un détachement chercher des fruits. Insensiblement les insulaires se rapprocherent plus amiable-

Méfiance des insulaires.

ment en apparence; on eut même d'eux quelques fruits: ils ne vouloient ni du fer ni des clous. Ils refusèrent aussi constamment de troquer leurs arcs & leurs massues, seulement ils céderent quelques fleches. Au reste ils étoient toujours restés en grand nombre autour de nos gens sans jamais quitter leurs armes; ceux même qui n'avoient point d'arcs, tenoient des pierres prêtes à lancer. Ils avoient fait entendre qu'ils étoient en guerre avec les habitans d'un canton voisin du leur. Effectivement il s'en montra une troupe armée qui venoit de la partie occidentale de l'île, s'avancant en bon ordre, & ceux-ci paroissoient disposés à les bien recevoir; mais il n'y avoit point eu d'attaque.

Nous trouvâmes les choses en cet état à notre arrivée à terre. Nous y restâmes jusqu'à ce que nos bateaux fussent chargés de fruits & de bois. Je fis aussi enterrer au pied d'un arbre l'acte de prise de possession de ces îles gravé sur une planche de chêne, & ensuite nous nous rembarquâmes. Ce départ déranga sans doute le projet des insulaires qui n'avoient pas encore tout disposé pour nous attaquer. C'est-là du-moins ce que nous dûmes juger en les voyant s'avancer sur le bord de la mer & nous lancer une grêle de pierres & de fleches. Quelques coups de fusil tirés en l'air ne suffirent pas pour nous en débarrasser; plusieurs même s'avançoient dans l'eau pour nous ajuster de plus près; une décharge mieux nourrie ralentit aussitôt leur attaque, ils s'enfuirent dans le bois avec de grands cris. Un matelot fut légèrement blessé d'une pierre.

Ces insulaires sont de deux couleurs, noirs & mulâtres. Leurs levres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés, quel-

Il s'attaquent
les François.

Description
des insulaires.

ques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits & la plupart rongés de lepre; circonstance qui nous a fait nommer leur île *l'île des Lépreux*. Il parut peu de femmes, & elles n'étoient pas moins dégoûtantes que les hommes; ils sont nus, à peine se couvrent-ils d'une natte les parties naturelles; les femmes ont aussi des écharpes pour porter leurs enfans sur le dos; nous avons vu quelques-uns des tissus qui les composent, sur lesquels étoient de fort jolis desseins faits avec une belle teinture cramoisie. J'ai remarqué qu'aucun n'avoit de barbe; ils se percent les narines pour y pendre quelques ornemens; ils portent aussi aux bras en forme de bracelets une dent de *babiroussa*, ou un grand anneau d'une matiere que je crois de l'ivoire, & au col des plaques d'écaille de tortue, qu'ils nous ont fait entendre être commune sur leur rivage.

Quelles sont
leurs armes.

Leurs armes sont l'arc & la fleche, des massues de bois de fer, & des pierres qu'ils lancent sans fronde. Les fleches sont des roseaux armés d'une longue pointe d'os très-aiguë. Quelques-unes de ces pointes sont quarrées & garnies sur les arrêtes de petites pointes couchées en arriere qui empêchent de pouvoir retirer la fleche de la plaie. Ils ont encore des fabres de bois de fer. Leurs pirogues ne nous ont pas approchés. Elles nous ont paru de loin faites & voilées comme celles des îles des navigateurs.

Description
du lieu où on
a débarqué.

La plage où nous avons abordé présentoit une très-petite étendue. A vingt pas du bord de la mer on trouve le pied d'une montagne dont la pente, quoique très-rapide, est couverte de bois. Le terrain est très-léger & a peu de profondeur; aussi les fruits, quoique de la même espece qu'à Taïti, sont-ils moins beaux ici & d'une moins bonne qualité. Nous y avons trouvé une espece de figes parti-

culiere. On rencontre beaucoup de routes tracées dans le bois & des espaces enclos par des palissades de trois pieds de haut. Sont-ce des retranchemens ou simplement des limites de possessions différentes? Nous n'avons vu d'autres cases que cinq ou six petites huttes dans lesquelles on ne pouvoit entrer qu'en se traînant sur le ventre. Nous étions cependant environnés d'un peuple nombreux; je le crois fort misérable: cette guerre intestine dont nous avons été les témoins, est un cruel fléau. Nous entendimes à plusieurs reprises le son rauque d'une espee de tambour sortir de la profondeur du bois vers le sommet de la montagne. C'est sans doute leur signal de ralliement; car dès l'instant où nos coups de fusil les ont dispersés, il a recommencé à battre. Il redouloit aussi son lugubre bruit, lorsque cette troupe ennemie que nous avons vue plusieurs fois, venoit à paroître. Notre Taitien, qui avoit désiré être de la descente, nous a paru trouver cette espee d'hommes fort vilaine; il n'entendoit absolument aucun mot de leur langue.

A notre arrivée à bord nous rembarquâmes nos bateaux, & je fis servir courant au Sud-Ouest sur une longue côte que nous découvrimus à toute vue depuis le Sud-Ouest jusqu'à l'Ouest-Nord-Ouest. Pendant la nuit il y eut peu de vent, & il ne cessa de varier; de sorte que nous restâmes au pouvoir des courans qui nous entraînerent sur le Nord-Est. Ce tems continua la journée du 24 & la nuit suivante, & nous pûmes à peine nous élever à trois lieues de l'île des Lépreux. Le 25 à cinq heures du matin nous eûmes une assez jolie brise d'Est-Sud-Est, mais l'Etoile qui se trouvoit encore sous la terre, ne la ressentit pas & demeura en calme. Je fis route néanmoins toutes voiles dehors

Continuation
de la route en-
tre les terres.

pour reconnoître la terre d'Ouest. A huit heures nous découvriions des terres dans tous les points de l'horison, & nous paroissions enfermés dans un grand golfe. L'île de la Pentecôte venoit rechercher au Sud la nouvelle côte que nous avions découverte, & nous ne pouvions être assurés si elle en étoit détachée, ou si ce qui nous sembloit former la séparation, n'étoit pas une grande baie. Plusieurs endroits sur le reste de la côte nous offroient aussi l'apparence ou de passages ou de grands enfoncemens; un entre autres présentoit dans l'Ouest une ouverture considérable. Quelques pirogues traversoient d'une terre à l'autre. A dix heures nous fûmes obligés de revirer sur l'île aux Lépreux. L'Etoile qu'on n'apercevoit plus, même du haut des mâts, y étoit toujours en calme, quoique la brise d'Est-Sud-Est se foutint au large. Nous courûmes sur cette flûte jusqu'à quatre heures du soir; ce ne fut qu'alors qu'elle ressentit la brise. Il étoit trop tard quand elle fut ralliée pour songer à des reconnoissances. Ainsi la journée du 25 fut perdue, nous passâmes la nuit sur les bords.

Les relevemens que nous fîmes le 26 au lever du soleil, nous apprirent que les courans nous avoient entraînés dans le Sud plusieurs milles au-delà de notre estime. L'île de la Pentecôte se montroit toujours séparée des terres du Sud-Ouest, mais la séparation étoit plus étroite. Nous découvriions plusieurs autres coupures à cette côte, mais sans pouvoir distinguer le nombre des îles de l'archipel qui nous environnoit. La terre s'étendoit à nos yeux depuis l'Est-Sud-Est, en passant par le Sud, jusqu'à l'Ouest-Nord-Ouest du compas, & nous ne la voyons pas terminée. Je fis courir depuis le Nord-Ouest-quart-Ouest en rondissant

rondissant jusqu'à l'Ouest le long d'une belle côte couverte d'arbres, sur laquelle il paroïsoit de grands espaces de terrain cultivés, soit qu'ils le fussent en effet, soit que ce fût un jeu de la nature. Le coup d'œil annonçoit un pays riche, les croupes de quelques montagnes pelées & de couleur rouge en de certains endroits sembloient même indiquer que leurs entrailles renfermoient des minéraux. La route que nous suivions nous conduisoit à ce grand enfoncement apperçu la veille dans l'Ouest. A midi nous étions au milieu, & nous y observâmes la hauteur du soleil. L'ouverture en est de cinq à six lieues, elle court Est-quart-Sud-Est & Ouest-quart-Nord-Ouest du monde. Quelques hommes se montrèrent à la côte du Sud, & d'autres approchèrent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de mousquet, ils cessèrent de s'avancer malgré nos invitations; ces hommes étoient noirs.

Nous rangeâmes la côte septentrionale à trois quarts de lieue de distance; elle est peu élevée & couverte d'arbres. Une multitude de Negres se faisoient voir sur le rivage; il s'en détacha même quelques pirogues qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avoit vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci l'espace de deux à trois lieues, nous vîmes un grand enfoncement qui nous parut former une belle baie à l'ouvert de laquelle étoient deux gros îlots. J'envoyai sur-le-champ nos bateaux armés pour la reconnoître, & pendant ce tems nous restâmes sur les bords à une & deux lieues de terre, fondant souvent sans trouver de fond avec une ligne de 200 brasses.

Sur les cinq heures nous entendîmes une salve de mous-

Aspect du
pays.

Tentatives

pour chercher
un mouillage.

queterie qui nous causa beaucoup d'inquiétude ; elle sortoit d'un de nos canots qui, malgré mes ordres, s'étoit séparé des autres & se trouvoit mal-à-propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant vogué tout à fait à terre. Deux fleches qui lui furent tirées, servirent de prétexte à sa premiere décharge. Ensuite il longea la côte, faisant un feu très-vif de sa mousqueterie & de ses espingoles tant à terre que sur trois pirogues qui passerent à portée & lui décocherent aussi quelques fleches. Une pointe avancée nous déroboit alors la vue du canot, & son feu continuel me donnoit lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. J'allois envoyer notre chaloupe à son secours, lorsque nous le vîmes doubler seul cette pointe qui nous l'avoit caché. Les Negres pouffoient des cris affreux dans le bois où ils s'étoient tous jettés, & dans lequel on entendoit battre leur tambour. Je fis aussitôt à ce canot le signal de ralliement, & je pris des mesures pour que nous ne fussions plus deshonorés par un pareil abus de la supériorité de nos forces.

Ce qui nous
empêche d'y
mouiller.

Les canots de la Boudenuse reconnurent que cette côte que nous avions cru continue, est un amas d'îles qui se croisent, en sorte que la baie n'est que la rencontre de plusieurs des canaux qui les séparent. Cependant ils y trouverent un assez bon fond de sable sur 40, 30 & 20 brasses d'eau ; mais son inégalité continuelle rendoit ce mouillage peu sûr, pour nous sur-tout qui n'avions plus d'ancre à hafarder. Il falloit d'ailleurs y ancrer à une grande demilieu de la côte ; plus près le fond étoit de roches. Ainsi les vaisseaux n'auroient pu protéger les bateaux, & le pays est si couvert, qu'il eût toujours fallu avoir les armes à la main pour mettre les travailleurs à l'abri des surprises.

On ne doit pas se flatter que les naturels oubliassent le mal qu'on venoit de leur faire, & consentissent à échanger des rafraichissemens. On remarqua ici les mêmes productions que sur l'île des Lépreux. Les habitans y étoient aussi de la même espèce, presque tous noirs, nus, à l'exception des parties naturelles, portant les mêmes ornemens en colliers & en bracelets, & se servant des mêmes armes.

Nous passâmes la nuit sur les bords. Le 27 au matin nous arrivâmes & prolongeâmes la côte environ à une lieue de distance. Vers dix heures on distingua sur une pointe basse une plantation d'arbres disposés en allées de jardin. Le terrain sous les arbres étoit battu & paroissoit sablé; un assez grand nombre d'habitans se monroient dans cette partie; de l'autre côté de la pointe il y avoit une apparence d'enfoncement, & je fis mettre les bateaux dehors. Ce fut en vain; ce n'étoit qu'un coude que formoit la côte, & nous la suivîmes jusqu'à la pointe du Nord-Ouest sans trouver de mouillage. Au delà de cette pointe les terres revenoient sur le Nord-Nord-Ouest, & s'étendoient à perte de vue, terres d'une élévation extraordinaire & qui présentoient au-dessus des nuages une chaîne suivie de montagnes. Au reste le tems fut sombre & à grains avec de la pluie par intervalles. Plusieurs fois dans le jour on crut voir la terre devant nous, terre de brume qui s'évanouissoit dans les éclaircis. Nous passâmes toute la nuit qui fut très-orageuse à louvoyer à petits bords & les marées nous porterent dans le Sud beaucoup au-delà de notre estime. Nous eûmes la vue des hautes montagnes toute la journée du 28 jusqu'au soleil couchant

Nouvelletentative pour faire ici une relâche.

que nous les relevâmes de l'Est au Nord-Nord-Est, à vingt ou vingt-cinq lieues de distance.

Conjectures
sur ces terres.

Le 29 au matin nous ne vîmes plus de terres, nous avions gouverné sur l'Ouest-Nord-Ouest. Je nommai ces terres que nous venions de découvrir *l'archipel des grandes Cyclades*. A en juger par ce que nous en avons parcouru & par ce que nous avons apperçu dans le lointain, il contient au moins trois degrés en latitude & cinq en longitude. Je croiois même volontiers que c'est son extrémité septentrionale que Roggewin a vue sous le onzième parallèle & qu'il a nommé *Thienhoven & Groningue*. Pour nous, quand nous y atterrîmes, tout devoit nous persuader que nous étions à *la terre australe du Saint-Esprit*. Les apparences sembloient se conformer au récit de Quiros, & ce que nous découvrions chaque jour encourageoit nos recherches. Il est bien singulier que précisément par la même latitude & la même longitude où Quiros place sa grande baie de *Saint-Jacques & Saint-Philippe*, sur une côte qui paroïssoit au premier coup d'œil celle d'un continent, nous ayons trouvé un passage de largeur égale à celle qu'il donne à l'ouverture de sa baie. Le Navigateur Espagnol a-t-il mal vû? A-t-il voulu masquer ses découvertes? Les Géographes avoient-ils deviné, en faisant de la terre du Saint-Esprit un même continent avec *la nouvelle Guinée*? Pour résoudre ce problème, il falloit suivre encore le même parallèle pendant plus de trois cents cinquante lieues. Je m'y déterminai, quoique l'état & la quantité de nos vivres nous avertissent d'aller promptement chercher quelque établissement Européen. On verra qu'il s'en est peu fallu que nous n'ayons été les victimes de notre confiance.

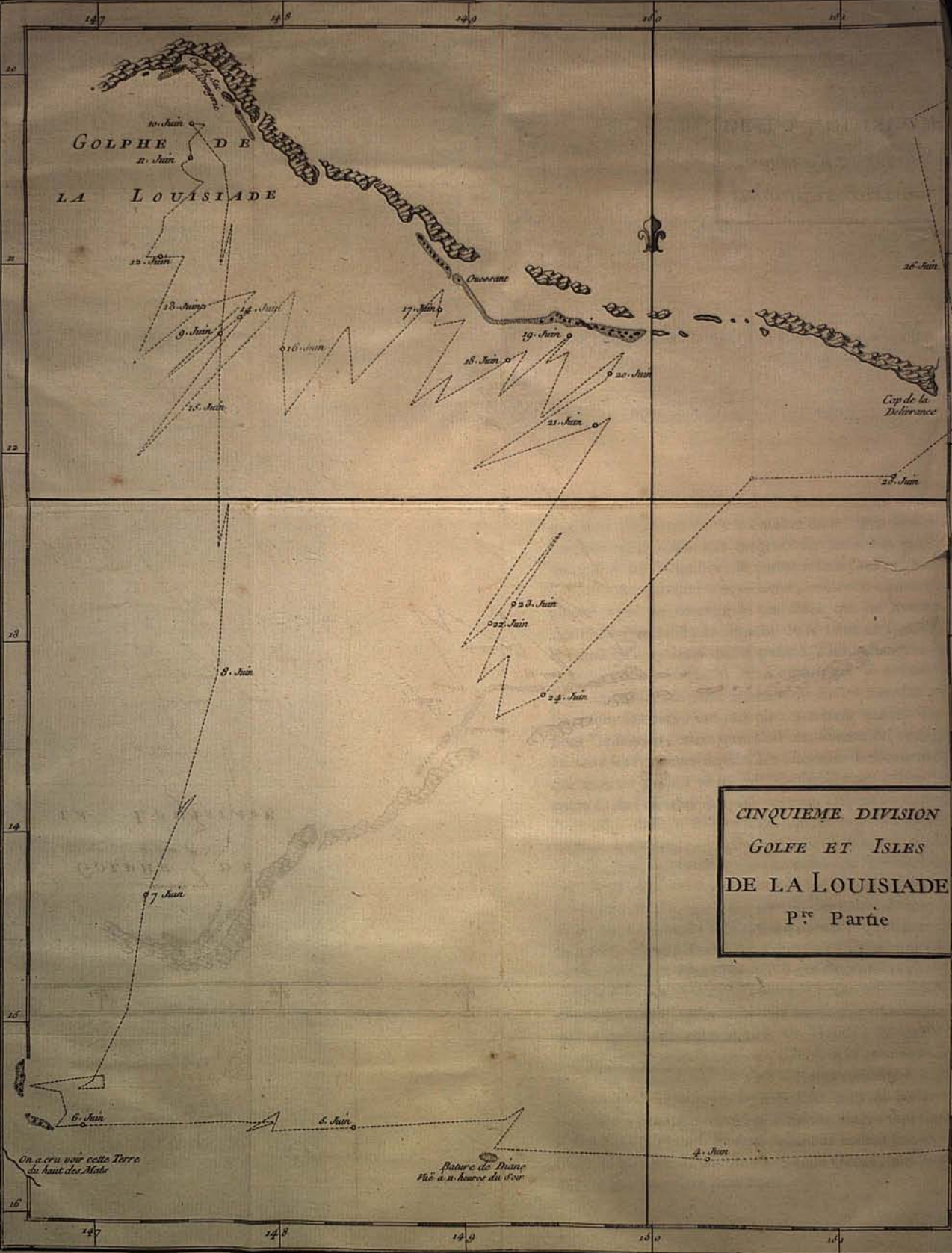
M. Verron fit plusieurs observations pendant le mois de Mai, & leurs résultats déterminèrent notre longitude le 5, le 9, le 13 & le 22. Il ne s'étoit pas encore trouvé autant de différences entre les observations & l'estime de nos routes, différences toutes du même côté. Le 5 à midi j'étois plus Est que l'observé de 4^d 00' 42''; le 9 de 4^d 23' 4''; le 13 de 3^d 38' 15''; le 22 enfin de 3^d 35'. Toutes ces différences, on le voit, annonçoient que depuis l'île de Taiti les courans nous avoient beaucoup entraînés dans l'Ouest. On expliqueroit par-là comment tous les navigateurs qui ont traversé l'océan Pacifique, ont rencontré la nouvelle Guinée beaucoup plutôt qu'ils ne l'auroient dû. Aussi ont-ils donné à cet océan une étendue de l'Est à l'Ouest beaucoup moindre que celle qu'il a véritablement. Je dois toutefois faire remarquer que pendant la saison où le soleil a été dans l'hémisphère austral, nos estimés ont été dans l'Ouest des observations, & que depuis qu'il a passé de l'autre côté, nos différences ont changé. Le thermometre dans ce mois a été communément entre 19 & 20 degrés, il a deux fois baissé à 18 & une seule fois à 15.

Tandis que nous étions entre les grandes Cyclades, quelques affaires m'avoient appelé à bord de l'Étoile, & j'eus occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quelque tems il couroit un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerçon, nommé *Baré*, étoit une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge, ni faire ses nécessités devant qui que ce fût, plusieurs autres indices avoient fait naître & accrétoient le soupçon. Cependant comment reconnoître une femme dans cet infatigable *Baré*, botaniste déjà fort exercé

Différences
entre l'estime
& les observa-
tions.

que nous avons vu suivre son maître dans toutes ses herborisations , au milieu des neiges & sur les monts glacés du détroit de Magellan , & porter même dans ces marches pénibles provisions de bouche , armes & cahiers de plantes avec un courage & une force qui lui avoient mérité du Naturaliste le surnom de sa bête de somme ? Il falloit qu'une scène qui se passa à Taiti, changeât le soupçon en certitude. M. de Commerçon y descendit pour herboriser ; à peine Baré qui le suivoit avec les cahiers sous son bras , eut mis pied à terre , que les Taitiens l'entourent, crient que c'est une femme & veulent lui faire les honneurs de l'île. Le Chevalier de Bournand , qui étoit de garde à terre , fut obligé de venir à son secours & de l'escorter jusqu'au bateau. Depuis ce tems il étoit assez difficile d'empêcher que les matelots n'alarmassent quelquefois sa pudeur. Quand je fus à bord de l'Etoile, Baré les yeux baignés de larmes , m'avoua qu'elle étoit fille ; elle me dit qu'à Rochefort elle avoit trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme au moment même de son embarquement , qu'elle avoit déjà servi comme laquais un Genevois à Paris ; que née en Bourgogne & orpheline , la perte d'un procès l'avoit réduite dans la misère & lui avoit fait prendre le parti de déguiser son sexe , qu'au reste elle savoit en s'embarquant qu'il s'agissoit de faire le tour du Monde , & que ce voyage avoit piqué sa curiosité. Elle sera la première , & je lui dois la justice qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse sagesse. Elle n'est ni laide ni jolie & n'a pas plus de vingt - six ou vingt - sept ans. Il faut convenir que si les deux vaisseaux eussent fait naufrage sur quelque île déserte de ce vaste Océan , la chance eût été fort singulière pour Baré.

GOLPHE DE LA LOUISIADE



CINQUIEME DIVISION
 GOLFE ET ISLES
 DE LA LOUISIADE
 P.^{re} Partie

On a cru voir cette Terre
 du haut des Mâts

Bature de Diane
 Située à 2 heures du Jour

CHAPITRE V.

Navigation depuis les grandes Cyclades ; découverte du golfe de la Louistade, extrémités où nous y sommes réduits ; découverte de nouvelles îles ; relâche à la nouvelle Bretagne.

DEPUIS le 29 Mai que nous cessâmes de voir la terre, je fis route à l'Ouest avec un vent d'Est & de Sud-Est très-frais. L'Etoile retardoit considérablement notre marche. Nous fondâmes toutes les vingt-quatre heures sans trouver de fond avec une ligne de 240 brasses. Le jour nous forcions de voiles, nous courions la nuit sous les huniers risés, virant de bord lorsque le tems étoit trop obscur. La nuit du 4 au 5 Juin nous faisons route à l'Ouest sous nos huniers à la faveur de la lune qui nous éclairoit, lorsqu'à onze heures du soir on apperçut à une demi-lieue de nous dans le Sud des brisans & une côte de sable très-basse. Nous primes aussitôt les amures à l'autre bord, signalant en même tems le danger à l'Etoile. Nous courûmes ainsi jusqu'à cinq heures du matin, & alors nous reprîmes notre route dans l'Ouest-Sud-Ouest pour aller reconnoître cette terre. Nous la revîmes à huit heures à une lieue & demie de distance. C'est un petit îlot de sable qui s'éleve à peine au-dessus de l'eau & que ce peu de hauteur rend un écueil fort dangereux pour des vaisseaux qui font route de nuit ou par un tems de brume. Il est si ras, qu'à deux lieues de distance avec un horison fort net on ne le voit que du haut des mâts; il est couvert d'oiseaux. Je l'ai nommé *la bature de Diane*.

Direction de la route en quittant les Cyclades.

1768.
Juin.

Rencontre consécutive de brisans.

Indices de
terre.

Dans la journée du 5, on crut à quatre heures après-midi appercevoir la terre & des brifans dans l'Oueft; on se trompoit, & nous continuâmes à y courir jusqu'à dix heures du soir. Nous passâmes le reste de la nuit, partie en panne, partie à courir de petits bords, & au point du jour nous reprîmes notre route toutes voiles dehors. Depuis vingt-quatre heures, il passoit le long des navires beaucoup de morceaux de bois & des fruits que nous ne connoissions pas; la mer étoit aussi entièrement tombée, malgré le grand vent de Sud-Est, & ces circonstances réunies me faisoient penser que nous avions de la terre dans le Sud-Est assez près de nous. Nous vîmes aussi dans ces parages une espece de poissons volans singuliere. Ils sont noirs à ailes rouges: ils paroissent avoir quatre ailes au lieu de deux, & leur grosseur est un peu au-dessus de la grosseur commune de ces poissons.

Le 6, à une heure & demie de l'après-midi, une bature qui se montra environ à trois quarts de lieue de l'avant à nous, m'averit qu'il étoit tems de changer la route que je poursuivois toujours à Oueft. Elle avoit au-moins une demi-lieue d'étendue depuis le Oueft-quart-Sud-Oueft jusqu'à l'Oueft-Nord-Oueft, quelques-uns même crurent appercevoir une terre basse dans le Sud-Oueft des brifans. Je fis gouverner au Nord jusqu'à quatre heures, & alors je remis encore le cap à Oueft. Ce ne devoit pas être pour long-tems; à cinq heures & demie les vigies apperçurent du haut des mâts de nouveaux brifans dans le Nord-Oueft & le Nord-Oueft-quart-Oueft à-peu-près à une lieue & demie de nous. Nous les approchâmes davantage afin de les mieux reconnoître. On les vit s'étendre du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Oueft plus de deux milles, & on n'en appercevoit

percevoit pas la fin. Peut-être alloient-ils rejoindre ceux qu'on avoit découverts trois heures auparavant. La mer brisoit avec fureur sur ces écueils, & quelques têtes de roches s'élevoient sur l'eau de distance en distance. Cette dernière rencontre étoit la voix de Dieu & nous y fûmes dociles. La prudence ne permettant pas de suivre pendant la nuit une route incertaine au milieu de ces parages funestes, nous la passâmes à courir des bords dans l'espace que nous avions reconnu le jour, & le 7 au matin, je fis gouverner au Nord-Est-quart-Nord, abandonnant le projet de pousser plus loin à l'Ouest sous le parallele de 15 degrés.

Changemens
forcé dans la
direction de la
route.

Nous étions assurément bien fondés à croire que la terre australe du Saint-Esprit n'étoit autre que l'archipel des grandes Cyclades, que Quiros avoit pris pour un continent, & représenté sous un point de vûe romanesque. Quand je perséverois à courir sous le parallele de 15^d, c'est que je voulois que la vûe des côtes orientales de la nouvelle Hollande portât nos conjectures à l'évidence. Or, en suivant les observations astronomiques, dont l'accord depuis plus d'un mois assuroit la justesse, nous étions déjà le 6 à midi par 146^d de longitude orientale, c'est-à-dire un degré plus à l'Ouest que ne l'est la terre du Saint-Esprit selon M. Bellin. D'ailleurs la rencontre consécutive de ces brisans vus depuis trois jours, ces troncs d'arbres, ces fruits, ces goëmons que nous trouvions à chaque instant, la tranquillité de la mer, la direction des courans, tout nous a suffisamment indiqué les approches d'une grande terre, & que même elle nous environnoit déjà dans le Sud-Est. Cette terre n'est autre que la côte orientale de la nouvelle Hollande. En effet, ces écueils multipliés & étendus au

Réflexions
géographi-
ques.

large, annoncent une terre basse ; & quand je vois Dampierre abandonner par notre même latitude de 15^d 35' la côte occidentale de cette région ingrate où il ne trouve pas même d'eau douce, j'en conclus que la côte orientale ne vaut pas mieux. Je penserois volontiers comme lui que cette terre n'est qu'un amas d'îles, dont les approches sont défendues par une mer dangereuse, semée d'écueils & de bas-fonds. Après de pareils éclaircissemens, il y auroit eu de la témérité à risquer de s'affaler sur une côte dont on ne devoit espérer aucun avantage, & de laquelle on ne pouvoit se relever qu'en luttant contre les vents régnans. Nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours ; la viande salée étoit en plus grande quantité, mais elle infectoit. Nous lui préférions les rats qu'on pouvoit prendre. Ainsi de toutes façons il étoit tems de s'élever dans le Nord, en faisant même prendre de l'Est à notre route.

Malheureusement les vents de Sud-Est nous abandonnerent ici, & quand ensuite ils revinrent, ce fut pour nous mettre dans la situation la plus critique où nous nous fussions encore trouvés. Depuis le 7, la route ne nous avoit valu que le Nord-quart-Nord-Est, lorsque le 10 au point du jour on découvrit la terre depuis l'Est jusqu'au Nord-Ouest. Long-tems avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuse nous avoit annoncé le voisinage de cette terre qui formoit un grand golfe ouvert au Sud-Est. J'ai peu vu de pays dont le coup d'œil fût plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines & en bosquets, régnoit sur le bord de la mer, & s'élevoit ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes dont la cime se perdoit dans les nues. On en distinguoit trois étages, & la chaîne la plus élevée étoit à plus

Découvertes
de nouvelles
terres.

de 25 lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettoit, ni de sacrifier quelque tems à la visite de ce magnifique pays que tout annonçoit être fertile & riche, ni de chercher en faisant route à Oueft, un passage au Sud de la nouvelle Guinée, qui nous frayât par le golfe de la Carpentarie une route nouvelle & courte aux îles Moluques. Rien n'étoit à la vérité plus problématique que l'existence de ce passage; on croyoit même avoir vu la terre s'étendre jusqu'au Oueft-quart-Sud-Oueft. Il falloit tâcher de sortir, au-plutôt & par le chemin qui sembloit ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous ne le croyions d'abord. C'est où nous attendoit le vent de Sud-Est pour mettre notre patience aux dernières épreuves.

Toute la journée du 10, le calme nous laissa à la merci d'une grosse lame du Sud-Est qui nous jettoit à terre. A quatre heures du soir, nous n'étions pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite île basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une bature qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'Est. Nous parvîmes, vers cinq heures, à mettre le cap au large, & la nuit se passa dans cette inquiétante situation, faisant tous nos efforts pour nous élever à l'aide des moindres brises. Le 11 après-midi, nous étions écartés de la côte environ de quatre lieues; à deux lieues la mer y est sans fond. Plusieurs pirogues voguoient le long de terre sur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue; nous en trouvâmes les débris d'une dans le ventre d'un requin.

Le 11, nous relevâmes au soleil couchant les terres les plus Est à l'Est-quart-Nord-Est 2^d Est du compas, & les plus Oueft à Oueft Nord-Oueft, les unes & les autres en-

Situation critique dans laquelle nous nous trouvons.

viron à quinze lieues de distance. Les jours suivans furent affreux : tout fut contre nous ; le vent constamment de l'Est-Sud-Est au Sud-Est très-grand frais, de la pluie, une brume si épaisse que nous étions forcés de tirer des coups de canon pour nous conserver avec l'Etoile qui contenoit encore une partie de nos vivres, enfin une mer très-groffe qui nous affaloit sur la côte. A peine nous soutenions-nous en louvoyant, forcés de virer vent arriere, & ne pouvant faire que très-peu de voiles. Nous courions ainsi nos bords à tâtons au milieu d'une mer semée d'écueils, étant obligés de fermer les yeux sur tous les indices des dangers. La nuit du 11 au 12, sept ou huit de ces poissons qu'on nomme *cornets*, poissons qui se tiennent toujours sur le fond, fauterent sur les passavans. Il vint aussi sur le gaillard d'avant du sable & des goëmons de fond que les vagues y dépoïent en le couvrant. Je ne voulus pas faire sonder ; la certitude du péril ne l'eût pas diminué, & il étoit le même quelque autre parti que nous eussions pris. Au reste nous devons notre salut à la connoissance que nous eûmes de la terre le 10 au matin, immédiatement avant cette suite de gros tems & de brume. En effet les vents étant de l'Est-Sud-Est au Sud-Est, j'aurois pensé qu'en gouvernant au Nord-Est, c'eût été un excès de prudence accordé à l'obscurité du tems. Toutefois cette route nous mettoit dans le risque évident de nous perdre, puisque nous avions la terre jusque dans l'Est-Sud-Est.

Dangers multipliés que nous courons.

Le tems se remit au beau le 16, le vent demeurant également contraire, mais au-moins le jour nous étoit rendu. A six heures du matin nous vîmes la terre depuis le Nord jusqu'au Nord-Est-quart-Est du compas, & nous louvoyâmes pour la doubler. Le 17 au matin nous ne vi-

mes point de terre au lever du soleil; mais à neuf heures & demie nous apperçûmes une petite île dans le Nord-Nord-Est du compas à cinq ou six lieues de distance, & une autre terre dans le Nord-Nord-Ouest environ à neuf lieues. Peu après nous découvrîmes dans Nord-Est-5^d-Est à quatre ou cinq lieues une autre petite île que sa ressemblance avec *Ouessant* nous fit appeler du même nom. Nous continuions notre bordée au Nord-Est-quart-Est espérant doubler toutes les terres, lorsqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle dans l'Est-Nord-Est-5^d-Nord & des brisans dans l'Est-Nord-Est, qui paroïssent venir joindre *Ouessant*. Dans le Nord-Ouest de cet îlot on voyoit une autre chaîne de brisans qui s'allongoit à une demi-lieue. La première île nous sembloit être aussi entre deux chaînes de brisans.

Tous les navigateurs qui sont venus dans ces parages, avoient toujours redouté de tomber dans le Sud de la nouvelle Guinée, & d'y trouver un golfe correspondant à celui de la *Carpatarie*, d'où il leur fût ensuite difficile de se relever. En conséquence ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la nouvelle Bretagne, sur laquelle ils alloient atterrir. Tous ont suivi les mêmes traces; nous en ouvrons de nouvelles, & il falloit payer l'honneur d'une première découverte. Malheureusement le plus cruel de nos ennemis étoit à bord, la faim. Je fus obligé de faire une réduction considérable sur la ration de pain & de légumes. Il fallut aussi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues & les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funestes indigestions. Il nous restoit une chevre, compagne fidèle de nos aventures depuis notre sortie des îles Malouines où nous l'a-

Extrémités
auxquelles
nous sommes
réduits.

vions prise. Chaque jour elle nous donnoit un peu de lait. Les estomacs affamés dans un instant d'humeur, la condamnerent à mourir ; je n'ai pu que la plaindre, & le boucher qui la nourrissoit depuis si long-tems, a arrosé de ses larmes la victime qu'il immoloit à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan, eut le même sort peu de tems après.

Le 17 après midi les courans nous avoient été si favorables, que nous avons repris la bordée du Nord-Nord-Est, portant fort au vent d'Ouestant & de ses bâtures. Mais à quatre heures nous eûmes la conviction que ces brisans s'étendoient beaucoup plus loin que nous n'avions pensé ; on en découvroit jusque dans l'Est-Nord-Est, sans que ce fût encore leur fin. Il fallut reprendre pour la nuit la bordée du Sud-Sud-Ouest, & au jour celle de l'Est. Pendant toute la matinée du 18 nous ne vîmes point de terres, & déjà nous nous livrions à l'espoir d'avoir doublé îlots & brisans. Notre joie fut courte. A une heure après midi une île se fit voir dans le Nord-Est-quart-Nord du compas, & bientôt elle fut suivie de neuf ou dix autres. Il y en avoit jusque dans l'Est-Nord-Est, & derrière ces îles une terre plus élevée s'étendoit dans le Nord-Est, environ à dix lieues de distance. Nous louvoyâmes toute la nuit ; le jour suivant nous donna le même spectacle d'une double chaîne de terres courant à-peu-près Est & Ouest, savoir au Sud une suite d'îlots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le Nord desquels s'étendoient des terres plus élevées. Les terres que nous découvrîmes le 20, nous parurent prendre moins du Sud, & ne plus courir que sur l'Est-Sud-Est ; c'étoit un amandement à notre position. Je pris le parti de courir des bords de vingt-quatre heures ;

nous perdions trop à virer plus souvent, la mer étant extrêmement grosse, le vent violent & constamment le même: d'ailleurs nous étions contraints à faire peu de voiles pour ménager une mâture caduque & des manœuvres endommagées, & nos navires marchaient très-mal, n'étant plus en affiette & n'ayant pas été carenés depuis si long-tems.

Nous vîmes la terre le 25 au lever du soleil depuis le Nord jusqu'au Nord-Nord-Est; mais ce n'étoit plus une terre basse; on appercevoit au contraire une terre extrêmement haute & qui paroissoit se terminer par un gros cap. Il étoit vraisemblable qu'elle couroit ensuite sur le Nord. Nous gouvernâmes tout le jour au Nord-Est-quart-Est & à l'Est-Nord-Est, sans voir de terres plus Est que le cap que nous doublions avec une satisfaction que je ne sçaurois dépeindre. Le 26 au matin, le cap étant beaucoup sous le vent à nous, & ne voyant plus de terres au vent, il fut enfin permis de mettre la route au Nord-Nord-Est. Nous appellâmes ce cap après lequel nous avions si long-tems aspiré, *le cap de la Délivrance*, & le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louisiade*. C'est une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer. Pendant les quinze jours passés dans ce golfe, les courans nous ont assez régulièrement portés dans l'Est. Le 26 & le 27 le vent fut très-grand frais, la mer affreuse, le tems à grains & fort obscur. Il ne fut pas possible de faire du chemin pendant la nuit.

Nous nous étions élevés environ soixante lieues dans le Nord depuis le cap de la Délivrance, lorsque le 28 au matin on découvrit la terre dans le Nord-Ouest à neuf ou dix lieues de distance. C'étoient deux îles dont la plus

Nous doublons enfin les terres du golfe.

méridionale resloit, à huit heures, dans le Nord-Ouest-quart-Ouest du compas. Une autre côte longue & élevée se fit appercevoir en même tems depuis l'Est-Sud-Est jusqu'à l'Est-Nord-Est. Celle-ci couroit sur le Nord; & à mesure que nous avancions dans le Nord-Est, on la voyoit se prolonger davantage & tourner au Nord-Nord-Ouest. On découvrit cependant un espace où la côte étoit interrompue, soit que ce fût un canal ou l'ouverture d'une grande baie, car on crut distinguer des terres dans le fond. Le 29 au matin, la côte que nous avions à l'Est continuoit à s'étendre sur le Nord-Ouest, sans que de ce côté notre horizon fût borné. Je voulus la rallier pour la prolonger ensuite & chercher un mouillage. A trois heures après midi, étant à près de trois lieues de terre, nous avions trouvé fond par 48 brasses, sable blanc & morceaux de coquilles brisées: nous portâmes alors sur une anse qui paroissoit commode; mais le calme survint & nous consumma inutilement le reste de la journée. La nuit se passa à courir de petits bords, & le 30 dès la pointe du jour j'envoyai les bateaux avec un détachement aux ordres du Chevalier de Bournand, pour visiter le long de la côte plusieurs anses qui sembloient promettre un mouillage, le fond trouvé au large étant d'un augure favorable. Je le suivis à petites voiles, prêt à le joindre au premier signal qu'il nous en feroit.

Rencontre
de nouvelles
îles.

Description
des insulaires.

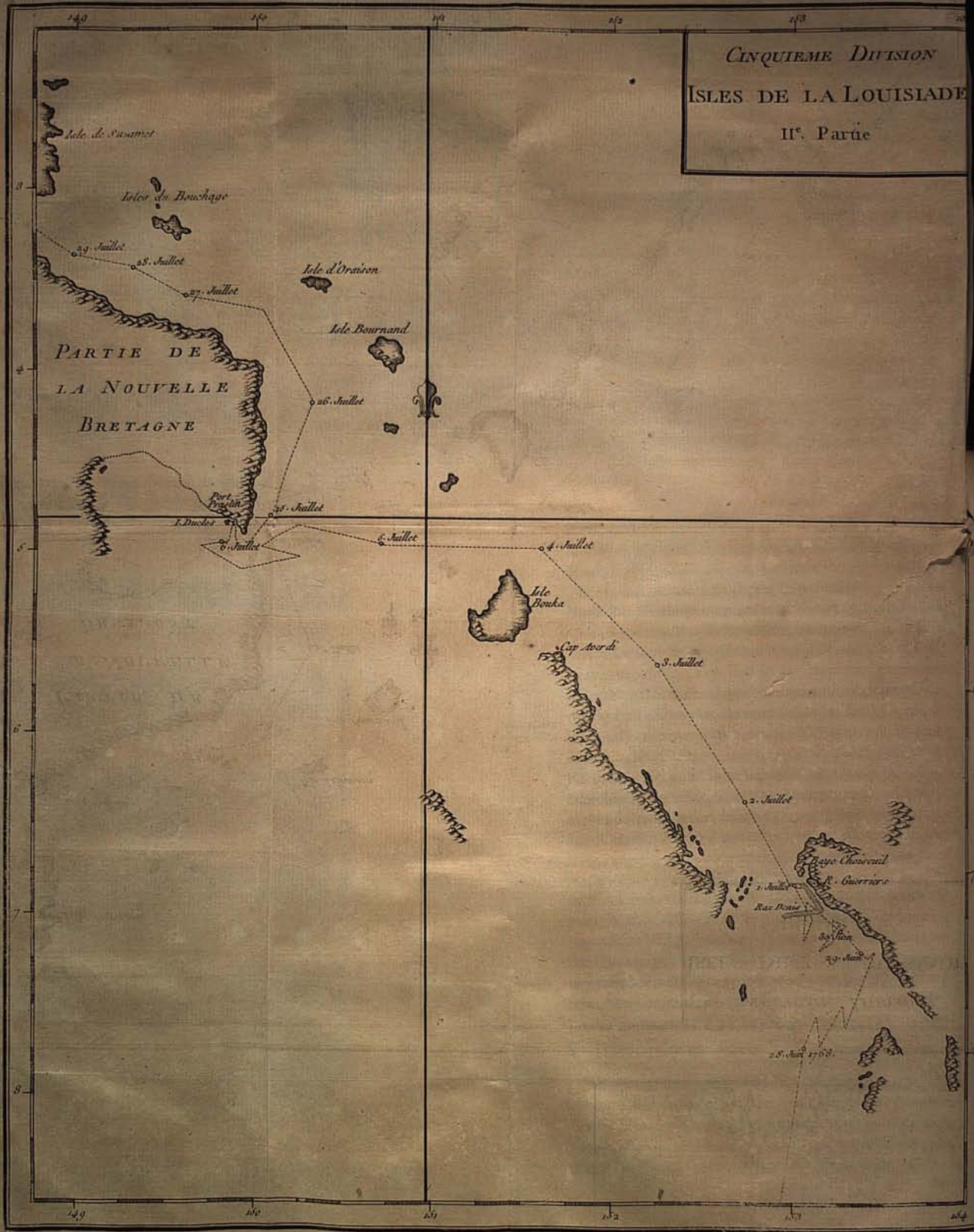
Vers les dix heures une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent assez près des navires, sans toutefois vouloir les accoster. Il y avoit vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paroissoient bien faites; elles ont l'avant & l'arrière fort relevés; ce sont
les

part
ap-
Est-
que
on-
dé-
ue,
aie;
au
en-
fon
e &
ant
ond
ori-
om-
ile-
de
les
ier
urs
nd
is à
ous
té-
ou-
es
ux
en
nt
les

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]

CINQUIEME DIVISION
ISLES DE LA LOUISIADE
II^e. Partie



les premières que nous ayons vu dans ces mers sans balancier. Ces insulaires sont aussi noirs que les Negres d'Afrique; ils ont les cheveux crépus, mais longs; quelques uns de couleur rousse. Ils portent des bracelets & des plaques au front & sur le col. J'ignore de quelle matière elle m'a paru être blanche. Ils sont armés d'arcs & de sagayes, ils faisoient de grands cris, & il parut que leurs dispositions n'étoient pas pacifiques. Je rappellai nos bateaux à trois heures. Le Chevalier de Bournaud me rapporta qu'il avoit trouvé presque par-tout bon fond pour mouiller par 30, 25, 20, 15 jusqu'à 11 brasses sable vaseux, mais en pleine côte & sans riviere; qu'il n'avoit vu qu'un seul ruisseau dans toute cette étendue. La côte ouverte est presque inabordable, la vague y brise par-tout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, & le sol est entièrement couvert de bois. Dans de petites anses il y a quelques cabanes, mais en petit nombre; les insulaires habitent dans la montagne. Notre petit canot fut suivi quelque tems par trois ou quatre pirogues qui sembloient vouloir l'attaquer. Un insulaire même se leva plusieurs fois pour lancer une sagaye; mais il ne le fit pas, & le canot revint à bord sans guerroyer.

Notre situation au reste étoit assez critique. Nous avions des terres inconnues jusqu'à ce jour, d'une part depuis le Sud jusqu'au Nord-Nord-Ouest par l'Est & le Nord; de l'autre depuis l'Ouest-quart-Sud-Ouest jusqu'au Nord-Ouest. Malheureusement l'horizon étoit tellement embrumé depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Nord-Ouest, qu'on n'y voyoit pas de ce côté à la distance de deux lieues. C'étoit toutefois dans cet intervalle que je comptois chercher un passage; nous étions trop avancés pour recu-

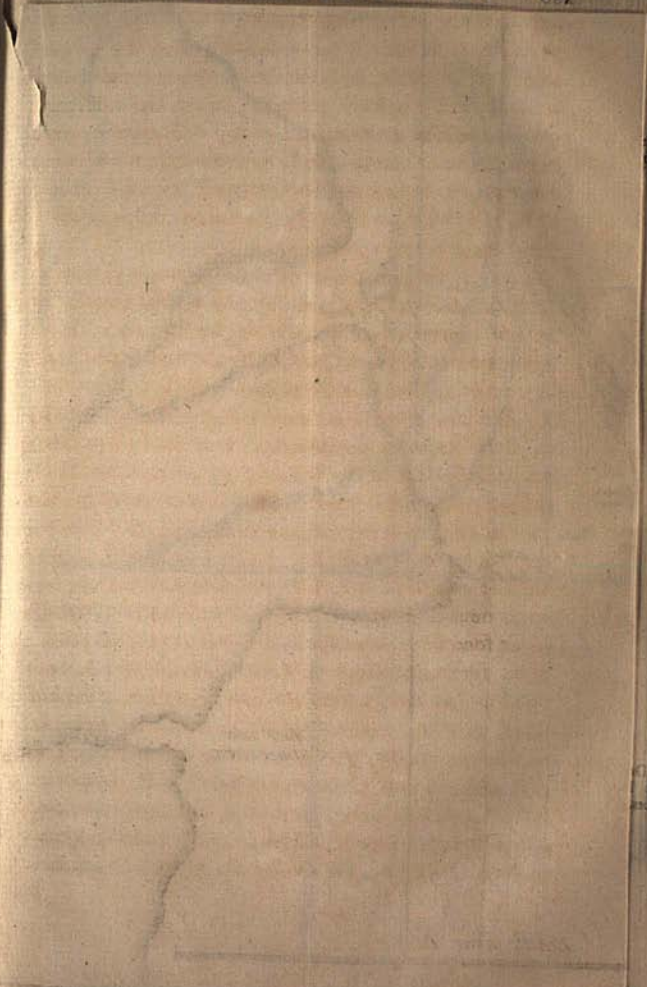
Tentative
inutile pour
trouver un
mouillage.

ler. Il est vrai qu'une forte marée qui venoit du Nord & portoit dans le Sud-Est, nous faisoit espérer d'y trouver un débouché. Le fort de la marée se fit sentir depuis quatre heures jusqu'à cinq heures & demie du soir; les vaisseaux, quoique poussés d'un vent très-frais, gouvernoient avec peine. La marée mollit à six heures. Pendant la nuit nous louvoyâmes du Sud au Sud-Sud-Ouest sur un bord, de l'Est-Nord-Est au Nord-Est sur l'autre. Le tems fut à grains avec beaucoup de pluie.

1768.
Juillet.

Le 1^{er} Juillet à six heures du matin nous nous retrouvâmes au même point où nous étions la veille à l'entrée de la nuit, y preuve qu'il y avoit eu flux & reflux. Nous gouvernâmes au Nord-Ouest & Nord-Ouest-quart-Nord. A dix heures nous donnâmes dans un passage large environ de quatre à cinq lieues entre la côte prolongée jusqu'ici à l'Est & les terres occidentales. Une marée très-forte, qui porte Sud-Est & Nord-Ouest, forme au milieu de ce passage un raz qui le traverse & où la mer s'éleve & brise comme s'il y avoit des roches à fleur d'eau. Je le nommai *raz Denis*, du nom de mon maître d'équipage, bon & ancien serviteur du Roi. L'Etoile qui le passa deux heures après nous & plus dans l'Ouest, s'y trouva sur 5 brasses d'eau fond de roches. La mer y étoit alors si mauvaise, qu'ils furent contraints de fermer les écoutilles. A bord de la frégate nous y fondâmes par 44 brasses, fond de sable, gravier, coquilles & corail. La côte de l'Est commençoit ici à s'abaisser & à tourner au Nord. Nous y aperçûmes, étant à-peu près au milieu du passage, une jolie baie dont l'apparence promettoit un bon mouillage. Il faisoit presque calme & la marée dont le cours étoit alors au Nord-Ouest, nous la fit dépasser en un instant. Nous

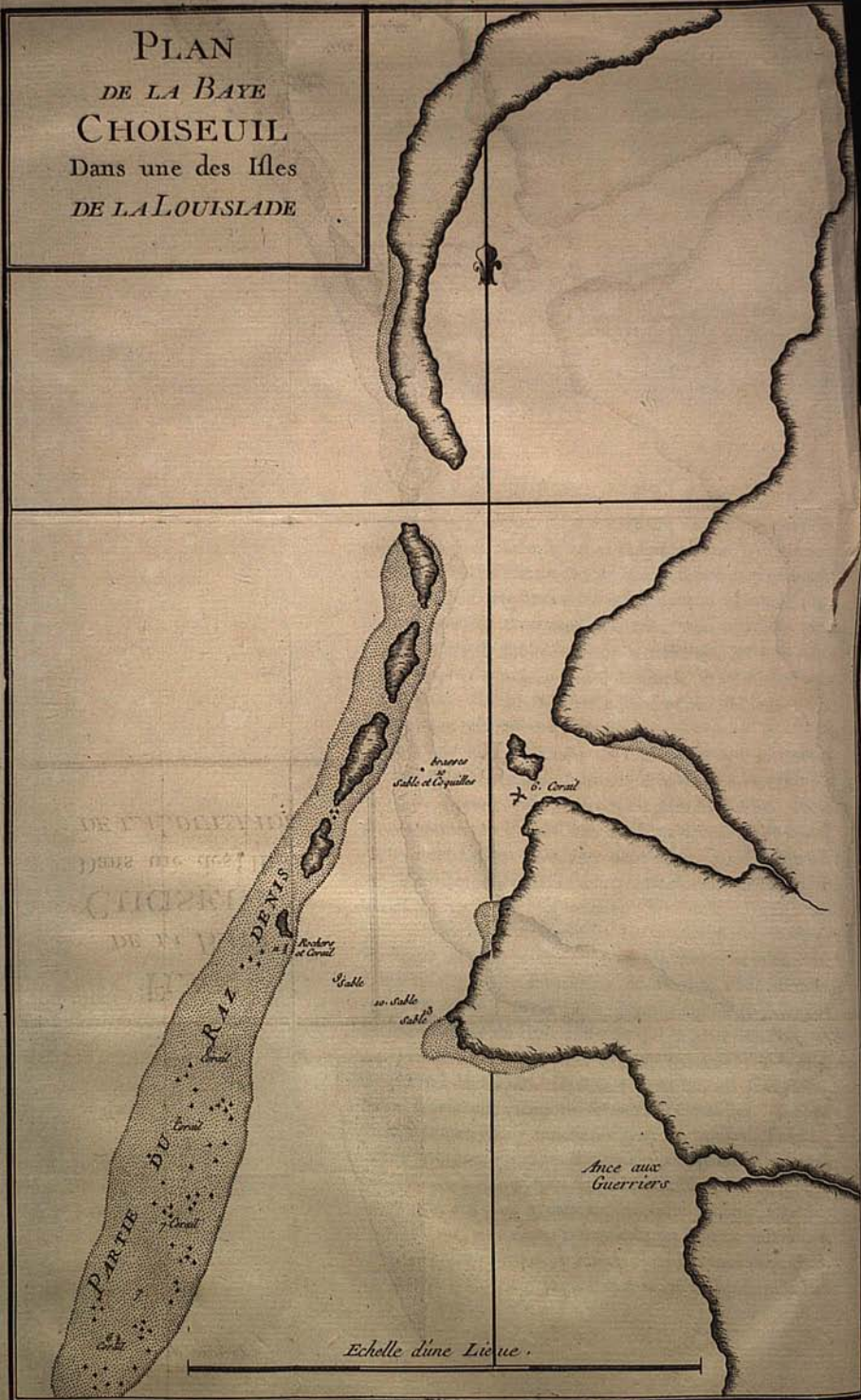
Parages dangereux.



ten-
ar
une

ord &
ouver
quatre
eaux,
avec
nous
l, de
fut à
uvâ-
e de
Nous
ord.
nvi-
u'ici
rte,
e ce
orifé
mai
n &
ures
illes
ife,
ord
de
m-
ap-
jo-
Il
ors
ous

PLAN
 DE LA BAYE
 CHOISEUIL
 Dans une des Isles
 DE LA LOUISIADE



tinmes aussitôt le vent dans l'intention de la visiter. Un déluge de pluie, survenu à onze heures & demie, nous déroba la vue de la terre & du soleil, & nous força de différer nos recherches.

A une heure après-midi, j'envoyai les bateaux armés aux ordres du Chevalier d'Oraison, Enseigne de Vaisseau, pour sonder & reconnoître la baie, & pendant le tems de cette opération nous tâchâmes de nous maintenir à portée de suivre ses signaux. Le tems étoit beau, mais presque calme. A trois heures, nous vîmes le fond sous nous par 10 & 8 brasses, fond de roches. A quatre heures nos bateaux firent signal de bon mouillage, & nous manœuvrâmes aussi-tôt toutes voiles hautes pour le gagner. Il venoit peu & la marée nous étoit contraire. A cinq heures nous repassâmes sur le banc de roches par 10, 9, 8, 7, & 6 brasses. Nous vîmes même dans le Sud-Sud-Est environ à une encablure, un remoux qui sembloit indiquer qu'en cet endroit il n'y avoit pas plus de deux ou trois brasses d'eau. En gouvernant au Nord-Ouest & Nord-Ouest-quart-Nord, nous augmentâmes d'eau. Je fis à l'Etoile le signal d'arriver, afin qu'elle évitât ce banc, & je lui envoyai son bateau pour la guider au mouillage. Cependant nous n'avancions point, le vent étant trop foible pour nous aider à refouler la marée, & la nuit approchoit à pas précipités. En deux heures entières nous ne gagnâmes pas une demi-lieue, & il fallut renoncer à ce mouillage, étant impraticable d'aller le chercher à tâtons, environnés comme nous l'étions de basses, de récifs, & livrés à des courans rapides & irréguliers. Je fis donc gouverner à Ouest-quart-Nord-Ouest, & Ouest-Nord-Ouest pour nous remettre au large, sondant souvent. Lorsque nous eûmes amené la pointe septentrio-

Nouvelle tentative pour trouver une relâche.

nale de la terre au Nord-Est, nous arrivâmes au Nord-Ouest, puis au Nord-Nord-Ouest & au Nord. Je reprends le détail de l'expédition de nos bateaux.

Les insulaires
attaquent nos
bateaux.

5111 15/11/1772
10/11/1771

dans le passage de l'île d'Orléans

Avant que d'entrer dans la baie, ils en avoient d'abord rangé la pointe du Nord, qui est formée par une presqu'île le long de laquelle ils trouverent fond depuis 9 jusqu'à 13 brasses, sable & corail. Ils s'enfoncerent ensuite dans la baie, & ils y trouverent à un quart de lieue endedans un très-bon mouillage sur 9 & 12 brasses, fond de sable gris & gravier, à l'abri depuis le Sud-Est jusqu'au Sud-Ouest en passant par l'Est & le Nord. Comme ils étoient occupés à sonder, ils virent tout-d'un-coup paroître à l'entrée de la baie dix pirogues, sur lesquelles il y avoit environ cent cinquante hommes armés d'arcs, de lances & de boucliers. Elles sortoient d'une anse, qui renferme une petite rivière dont les bords sont couverts de cabannes. Ces pirogues s'avancerent en bon ordre, voguant sur nos bateaux à force de rames, & lorsqu'elles s'en jugerent assez près, elles se separerent fort lestement en deux bandes pour les envelopper. Les Indiens alors pousserent des cris affreux, & saisissant leurs arcs & leurs lances, ils commencerent une attaque, qui devoit leur paroître un jeu, contre une poignée d'hommes. On fit sur eux une première décharge qui ne les arrêta point. Ils continuerent à lancer leurs fleches & leurs sagayes, se couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyoient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite; plusieurs se jetterent à la mer pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues: elles sont fort longues, bien travaillées, l'avant & l'arrière sont extrêmement relevés, ce qui sert d'abri contre les fleches en présentant le bout. Sur le devant d'une de

Description
de leurs ca-
nots.

Fig. 11

ord-
ends

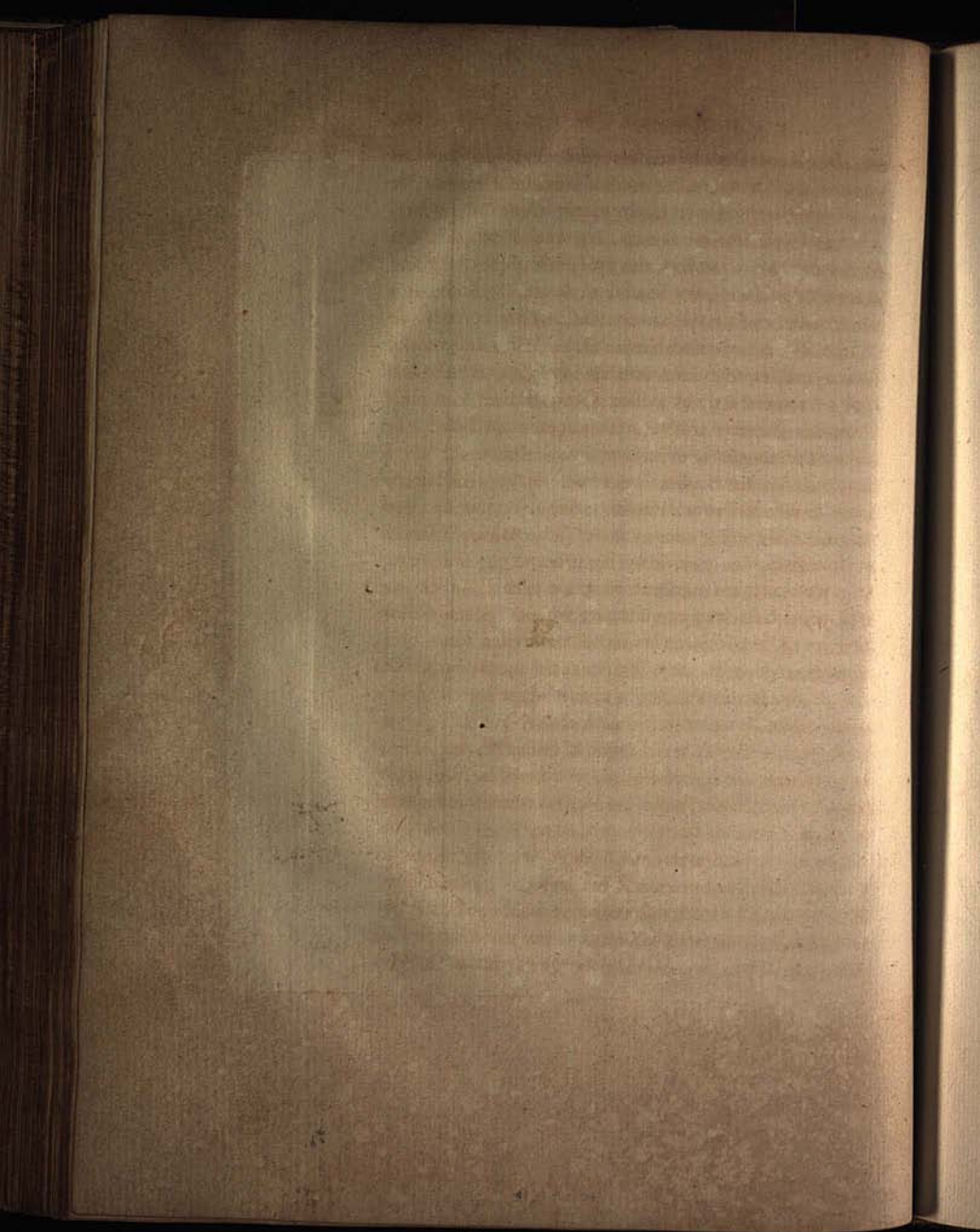
ord
oref-
juf-
uite
en-
l de
Sud-
ient
'en-
nvi-
de
uné
Ces
ba-
ffez
des
cris
m-
eu,
re-
r à
urs
fé-
la
pi-
&
n-
de

Fig. 3.



Canot Sauvage de l'Isle Choiseul.

gravé par Couage



ces pirogues il y avoit une tête d'homme sculptée; les yeux étoient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, & la figure ressembloit à un masque garni d'une longue barbe. Les levres étoient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans leurs pirogues des arcs, des fleches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, & plusieurs autres fruits dont nous ne connoissons pas l'espece, de l'areke, divers petits meubles à l'usage de ces Indiens, des filets à mailles très-fines artistement tissus, & une mâchoire d'homme à demi grillée. Ces insulaires sont noirs & ont les cheveux crépus qu'ils teignent en blanc, en jaune & en rouge. Leur audace à nous attaquer, l'usage de porter des armes offensives & défensives, leur adresse à s'en servir, prouvent qu'ils sont presque toujours en état de guerre. Au reste, nous avons observé dans le cours de ce voyage, qu'en général les hommes nègres sont beaucoup plus méchans que ceux dont la couleur approche de la blanche. Ceux-ci sont nus, à l'exception d'une bande de natte qui leur couvre les parties naturelles. Leurs boucliers sont d'une forme ovale, faits de joncs tournés les uns au-dessus des autres, & parfaitement bien liés. Ils doivent être impénétrables aux fleches. Nous avons nommé la riviere & l'ance d'où sont partis ces braves insulaires, *la riviere des Guerriers*; l'île entière & la baie, *île & baie Choiseul*. La presqu'île du Nord est entièrement couverte de cocotiers.

Description
des insulaires.

Il venta peu les deux jours suivans. Après être sortis du passage nous découvrîmes dans l'Ouest une côte longue & montueuse, dont les sommets se perdoient dans les nues. Le 2 au soir nous voyions encore les terres de l'île Choiseul. Le 3 au matin nous ne voyions plus que la nou-

Suite de nos
découvertes.

velle côte, qui est d'une hauteur surprenante, & qui court sur le Nord-Ouest-quart-Ouest. Sa partie septentrionale nous parut alors terminée par une pointe qui s'abaisse insensiblement & forme un cap remarquable. Je lui ai donné le nom de *cap l'Averdi*. Il nous restoit le 3 à midi, environ à douze lieues dans l'Ouest-5^d-Nord du compas, & la hauteur méridienne que nous observâmes, nous donna le moyen de déterminer avec justesse sa position en latitude. Les nuages qui couvroient les sommets des terres se dissipèrent au coucher du soleil, & nous laisserent appercevoir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le 4 les premiers rayons du jour nous firent voir des terres plus occidentales que le cap l'Averdi. C'étoit une nouvelle côte moins élevée que l'autre, & courant sur le Nord-Nord-Ouest. Entre la pointe Sud-Sud-Est de cette terre & le cap l'Averdi, il restoit un vaste espace formant ou un passage ou un golfe considérable. Dans un grand éloignement on y appercevoit quelques mondrains. Derrière cette nouvelle côte, nous en aperçûmes une plus haute qui suivoit le même gissement. Nous fîmes le plus près toute la matinée pour accoster la terre basse. Nous en étions à midi environ à cinq lieues de distance, & nous relevâmes sa pointe du Nord-Nord-Ouest au Sud-Ouest-quart-Ouest. L'après midi trois pirogues, dans chacune desquelles étoient cinq à six Negres, se détachèrent de la côte & vinrent reconnoître les vaisseaux. Elles s'arrêtèrent à une portée de fusil, & ce ne fut qu'après y avoir passé près d'une heure, que nos invitations réitérées les déterminèrent enfin à s'approcher davantage. Quelques baguettes qu'on leur jetta attachées sur des morceaux de planches acheverent de leur donner un peu de confiance. Ils

accosterent le navire en montrant des noix de cocos & criant *bouca, bouca, onellé*. Ils répétoient sans cesse ces mots que nous criâmes ensuite comme eux, ce qui parut leur faire plaisir. Ils ne resterent pas long-tems le long du vaisseau. Ils nous firent signe qu'ils alloient nous chercher des noix de cocos. On applaudit à leur dessein ; mais à peine furent-ils éloignés à vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira une fleche qui n'atteignit heureusement personne. Ils furent ensuite à force de rames ; nous étions trop forts pour les punir.

Ces Negres sont entierement nuds. Ils ont les cheveux crépus & courts, les oreilles percées & fort allongées. Plusieurs avoient la laine peinte en rouge & des taches blanches en différens endroits du corps. Il paroît qu'ils mâchent du bétel, puisque leurs dents sont rouges. Nous avons vû que les habitans de l'île Choïseul en font aussi usage ; car on trouva dans leurs pirogues de petits sacs où il y en avoit des feuilles avec de l'areke & de la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de six pieds, & des fleches armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues sont plus petites que celles de l'ance des Guerriers, & nous fûmes surpris de ne trouver aucune ressemblance dans leur construction. Ces dernières ont l'avant & l'arrière peu relevés ; elles sont sans balancier, mais assez larges pour que deux hommes y nagent en couple. Cette île que nous avons appelée *Bouka*, paroît être extrêmement peuplée, si l'on en juge par la quantité de cases dont elle est couverte & par les apparences de culture que nous y avons aperçues. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers & d'autres arbres, nous offroit la plus agréable perspective, & je desirois fort trouver un mouillage sur cette

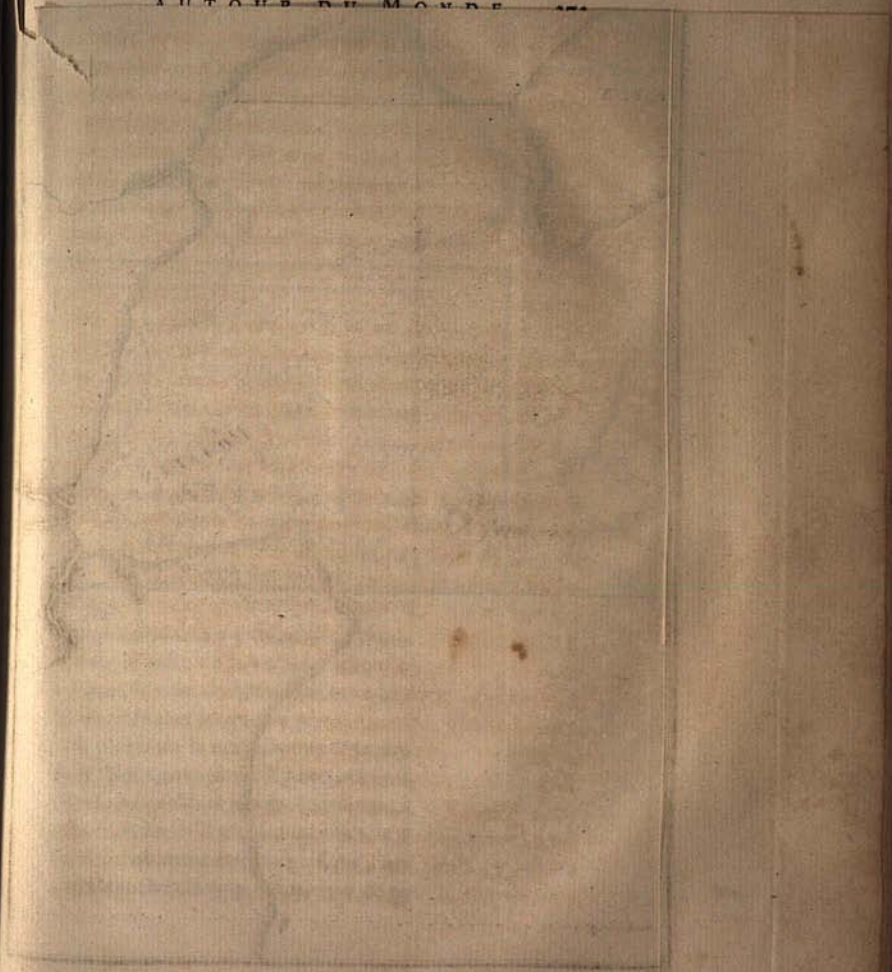
Description
d'insulaires
qui s'appro-
chent des na-
vires.

côte ; mais le vent contraire & un courant rapide qui portoit dans le Nord-Ouest nous en éloignoient visiblement. Pendant la nuit nous tinmes le plus près gouvernant au Sud-quart-Sud-Ouest & Sud-Sud-Ouest, & le lendemain au matin l'île Bouka étoit déjà bien loin de nous dans l'Est & le Sud-Est. La veille au soir on avoit aperçu du haut des mâts une petite île qui fut relevée depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Ouest-quart-Ouest du compas. Au reste, nous ne pouvions être loin de la nouvelle Bretagne, & c'étoit-là que nous comptions trouver une relâche.

Relâche à la
nouvelle Bre-
tagne.

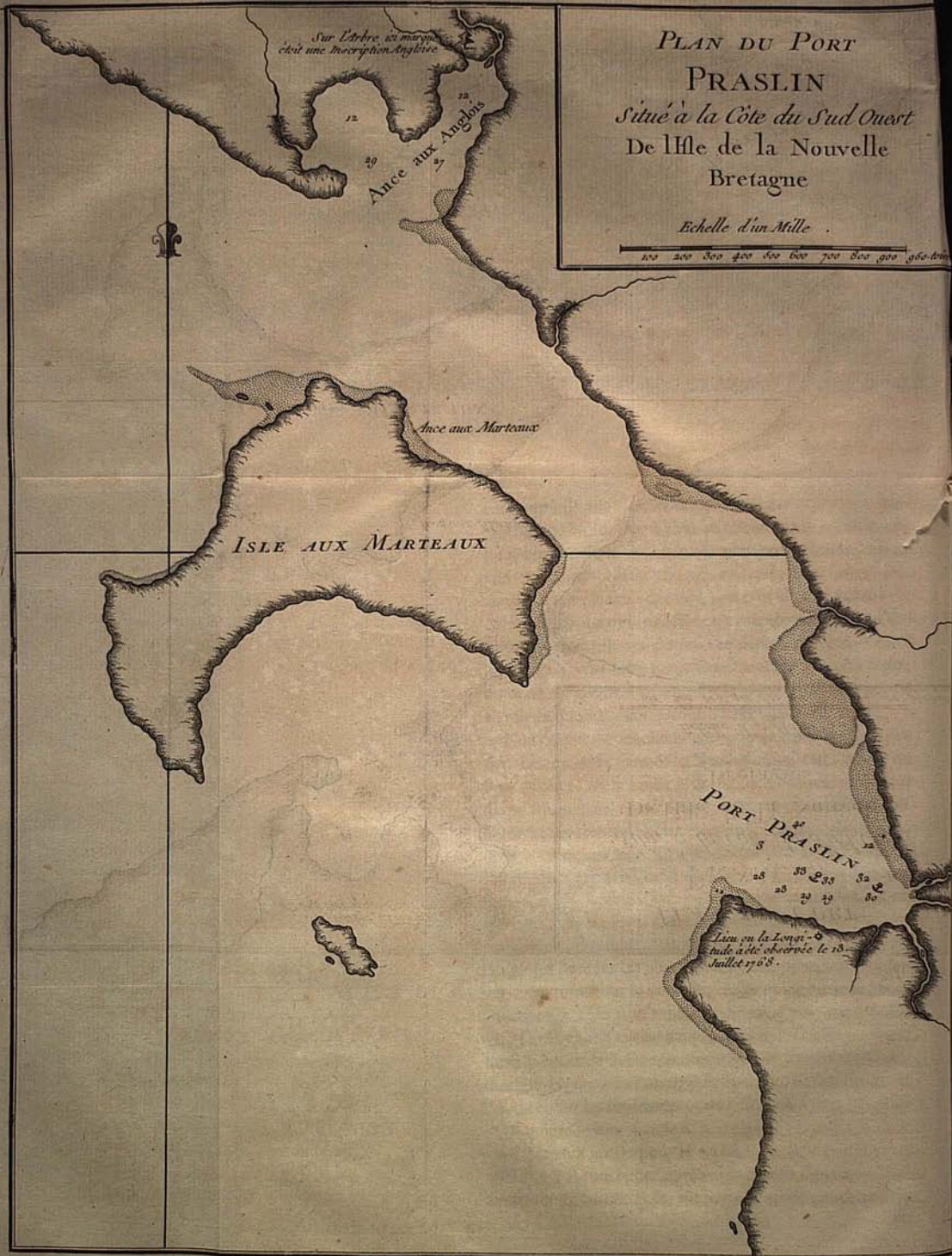
Nous eûmes connoissance le 5 après midi de deux petites îles dans le Nord & le Nord-Nord-Ouest, à dix ou douze lieues de distance, & presque au même instant d'une autre plus considérable entre le Nord-Ouest & l'Ouest ; les terres de cette dernière, les plus voisines de nous à cinq heures & demie du soir, nous restoient au Nord-Ouest-quart-Ouest environ à sept lieues. La côte étoit élevée & paroïssoit renfermer plusieurs baies. Comme nous n'avions plus ni eau ni bois, & que nos malades empiraient, je résolus de m'arrêter ici, & nous fîmes toute la nuit les bordées les plus avantageuses pour nous conserver cette terre sous le vent. Le 6, au point du jour, nous en étions à cinq ou six lieues, & nous portâmes dessus dans le même moment où nous découvrions une nouvelle terre haute & de belle apparence dans le Ouest-Sud-Ouest de celle-ci, depuis dix-huit jusqu'à douze & dix lieues de distance. Sur les huit heures étant environ à trois lieues de la première, j'envoyai le Chevalier du Bouchage avec deux bateaux armés pour la reconnoître & y chercher un mouillage. A une heure après midi il nous signala qu'il en avoit trouvé un, & aussi-tôt je fis servir & gouverner sur un

AUTOUR DU MONDE



PLAN DU PORT
PRASLIN
Situé à la Côte du Sud Ouest
De l'Isle de la Nouvelle
Bretagne

Echelle d'un Mille



Sur l'arbre au marais
est une description Anglaise

ANSE AUX ANGLAIS

Anse aux Marteaux

ISLE AUX MARTEAUX

PORT PRASLIN

Lieu ou la Longitude
a été observée le 10
Juillet 1708.

un canot qu'il détacha au-devant de nous ; à trois heures nous mouillâmes par 33 brasses d'eau, fond de sable blanc fin & vaseux. L'Etoile mouilla plus à terre que nous par 21 brasses même fond.

En entrant on laisse à bas-bord dans l'Ouest une petite île & un îlot, qui sont à une demi-lieue de la côte. Une pointe, qui s'avance vis-à-vis l'îlot, forme en-dedans un véritable port à l'abri de tous les vents, où le fond est partout d'un beau sable blanc, depuis 35 jusqu'à 15 brasses. Sur la pointe de l'Est il y a une bâture, mais visible, & qui ne s'étend pas au large. On voit aussi au nord de la baie deux petites bâtures qui découvrent à basse mer. A l'accore des récifs il y a 12 brasses d'eau. L'entrée de ce port est très-aisée ; la seule attention qu'on doit avoir, c'est de ranger la pointe de l'Est de près & avec beaucoup de voiles, parce que dès qu'elle est doublée on se trouve en calme, & qu'alors il faut entrer sur l'air du vaisseau. Notre mouillage étoit par les marques suivantes ; *l'îlot de l'entrée* restoit à l'Ouest-quart-Sud-Ouest-1^d-30'-Ouest ; *la pointe Est de l'entrée* à Ouest-quart-Sud-Ouest-1^d-Sud ; *la pointe Ouest* à l'Ouest-quart-Nord-Ouest ; *le fond du port* au Sud-Est-quart-Est. Nous assourchâmes Est & Ouest. Nous passâmes le reste de la journée à nous amarrer, à amener vergues & mâts de hune, à mettre les chaloupes dehors, & à visiter tout le tour du port.

Il plut toute la nuit suivante & presque toute la journée du 7. Nous envoyâmes à terre nos pièces à l'eau ; nous y dressâmes quelques tentes, & on commença à faire l'eau, le bois, & les lessives, toutes choses de première nécessité. Le débarquement étoit magnifique, sur un sable fin, sans aucune roche ni vague ; l'intérieur du port dans un espace

Qualités &
indices du
mouillage.

Description
du port & des
environs.

de quatre cents pas, contenoit quatre ruisseaux. Nous en primes trois pour notre usage, un destiné à faire l'eau de la Boueuse, un second pour celle de l'Etoile, le troisieme pour laver. Le bois se trouvoit au bord de la mer, & il y en avoit de plusieurs especes, toutes très-bonnes pour brûler, quelques-unes superbes pour les ouvrages de charpente, de menuiserie, & même de tableterie. Les deux vaisseaux étoient à portée de la voix l'un de l'autre & de la rive. D'ailleurs le port & ses environs fort au loin étoient inhabités, ce qui nous procuroit une paix & une liberté précieuses. Ainsi nous ne pouvions desirer un ancrage plus sûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois, & les diverses réparations dont les navires avoient le plus urgent besoin, & pour laisser errer à leur fantaisie nos scorbutiques dans les bois.

Tels étoient les avantages de cette relâche; elle avoit aussi ses inconvéniens. Malgré les recherches que l'on en fit, on n'y découvrit ni cocos ni bananes, ni aucune des ressources qu'on auroit pû, de gré ou de force, tirer d'un pays habité. Si la pêche n'étoit pas abondante, on ne devoit attendre ici que la sureté & le strict nécessaire. Il y avoit alors tout lieu de craindre que nos malades ne s'y rétablissent pas. A la vérité nous n'en avions pas qui fussent attaqués fortement, mais plusieurs étoient atteints, & s'ils n'amendoient point ici, le progrès du mal ne pouvoit plus être que rapide.

Rencontre
singuliere.

Le premier jour, sur les bords d'une petite riviere éloignée de notre camp d'environ un tiers de lieue, on trouva une pirogue comme en dépôt & deux cabanes. La pirogue étoit à balancier, fort légère & en bon état. Il y avoit à côté les débris de plusieurs feux, de gros coquilla-

ges calcinés & des carcasses de têtes d'animaux que M. de Commerçon nous dit être de sangliers. Il n'y avoit pas long-tems que les Sauvages étoient venus dans cet endroit ; car on trouva dans les cabanes des figues bananes encore fraîches. On crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes, mais on a depuis vérifié qu'on avoit pris pour tels le gémissement de gros ramiers hupés d'un plumage azur & qu'on nomme dans les Moluques *l'oiseau couronné*. Nous fîmes au bord de cette riviere une rencontre plus extraordinaire. Un matelot de mon canot, cherchant des coquilles, y trouva enterré dans le sable un morceau d'une plaque de plomb, sur lequel on lisoit ce reste de mots Anglois H O R ' D H E R E

I C K M A J E S T Y ' S.

On y voyoit encore les traces des clous qui avoient servi à attacher l'inscription, laquelle paroissoit être peu ancienne. Les Sauvages avoient sans doute arraché la plaque & l'avoient mise en morceaux.

Cette rencontre nous engageoit à reconnoître soigneusement tous les environs de notre mouillage. Aussi courûmes-nous la côte en-dedans de l'île qui couvre la baie ; nous la suivîmes environ deux lieues & nous aboutîmes à une baie profonde, mais peu large, ouverte au Sud-Ouest, au fond de laquelle nous abordâmes près d'une belle riviere. Quelques arbres sciés ou abattus à coups de hache, frapperent aussitôt nos regards & nous apprirent que c'étoit là que les Anglois avoient relâché. Ensuite il nous en coûta peu de recherches pour retrouver le lieu où avoit été placée l'inscription. C'étoit à un très-gros arbre fort apparent sur la rive droite de la riviere, au milieu d'un grand espace où nous jugeâmes que les Anglois avoient dressé des tentes ;

Traces trouvées d'un campement Anglois.

car on voyoit encore aux arbres plusieurs amarrages de bitord. Les clous étoient à l'arbre, & la plaque n'avoit été arrachée que depuis peu de jours; car sa trace étoit fraîche. Dans l'arbre même il y avoit des gradins pratiqués par les Anglois ou par les insulaires. Des rejettons qui s'élevoient sur la coupe d'un des arbres abattus, nous fournirent un moyen de conclure qu'il n'y avoit pas plus de quatre mois que les Anglois avoient mouillé dans cette baie. Le bitord trouvé l'indiquoit suffisamment; car, quoique dans un lieu fort humide, il n'étoit point pourri. Je ne doute pas que le vaisseau venu ici de relâche, ne soit le *Swallow*, bâtiment de quatorze canons, commandé par M. Carteret & sorti d'Europe au mois d'Août 1766 avec le *Delfin* que commandoit M. Walas. Nous avons eu depuis des nouvelles de ce bâtiment à Batavia, où nous en parlerons & d'où on verra que nous avons suivi sa trace jusqu'en Europe. C'est un hazard bien singulier que celui qui, au milieu de tant de terres, nous ramene à un point où cette nation rivale venoit de laisser un monument d'une entreprise semblable à la nôtre.

La pluie fut presque continuelle jusqu'au 11. Il y avoit apparence de grand vent dehors, mais le port est abrié de tous côtés par les hautes montagnes qui l'environnent. Nous accélérâmes nos travaux autant que le mauvais temps le permettoit. Je fis aussi pomoyer nos cables & relever une ancre pour mieux connoître la qualité du fond; on n'en pouvoit souhaiter un meilleur. Un de nos premiers soins avoit été de chercher, assurément avec intérêt, si le pays pourroit fournir quelques rafraîchissemens aux malades & quelque nourriture solide pour les sains. Nos recherches furent infructueuses. La pêche étoit absolument

Productions
du pays.

ingrate , & nous ne trouvâmes dans les bois que quelques lataniers & des choux palmistes en très-petit nombre ; encore les falloit-il disputer à des fourmis énormes , dont les essains innombrables ont forcé d'abandonner plusieurs pieds de ces arbres déjà abattus. On vit, il est vrai, cinq ou six sangliers ou cochons marons , & depuis ce tems il y eut toujours des chasseurs occupés à en chercher , sans que jamais on en ait tué. C'est le seul quadrupede que nous ayons rencontré ici.

Quelques personnes ont aussi cru y reconnoître les traces d'un chat tigre. Nous avons tué quelques gros pigeons de la plus grande beauté. Leur plumage est verd-doré. Ils ont le col & le ventre gris-blanc & une petite crête sur la tête. Il y a aussi des tourterelles, des veuves plus grosses que celles du Brésil, des perroquets , des oiseaux couronnés, & une espece d'oiseau dont le cri ressemble si fort à l'aboyement d'un chien, qu'il n'y a personne qui n'y soit trompé la première fois qu'on l'entend. Nous avons aussi vû des tortues en différentes parties du canal, mais nous n'étions pas dans le tems de la ponte. Il y a dans cette baie de belles ances de sable, où je crois qu'alors on en pourroit prendre un assez bon nombre.

Tout le pays est montagneux ; le sol y est très-léger, à peine le rocher est-il recouvert. Cependant les arbres y sont de la plus grande élévation, & il y a plusieurs especes de très-beaux bois. On y trouve le betel, l'areca & le beau jonc des Indes que nous tirons des Malais. Il croît ici dans les lieux marécageux ; mais soit qu'il exige une culture, soit que les arbres qui couvrent entierement la terre nuisent à son accroissement & à sa qualité, soit enfin que nous ne fussions pas dans la saison de sa maturité,

on n'en a point coupé de beaux. Le poivrier aussi est commun ici, mais ce n'étoit alors ni le tems des fruits ni celui des fleurs. Le pays est en général peu riche en botanique. Au reste, il n'existe aucune trace qu'il ait jamais été habité à demeure. Il paroît certain que de tems-entems il y passe des Indiens; nous rencontrions fréquemment sur le bord de la mer des endroits où ils s'étoient arrêtés; on les reconnoissoit facilement aux débris de leurs repas.

Le 10 il mourut un Matelot à bord de l'Etoile. Sa maladie étoit compliquée & ne tenoit en rien du scorbut. Les trois jours suivans furent très-beaux, & nous les employâmes utilement. Nous refimes le pied de notre mâât d'artimon qui s'étoit rongé dans la carlingue, & l'Etoile recoupa le sien dont la tête étoit consentie. Nous primes aussi à bord de cette flûte la farine & le biscuit qui lui restoient encore pour nous proportionnellement à notre nombre. Il se trouva moins de légumes qu'on n'avoit cru, & je fus obligé de retrancher plus d'un tiers des gourges qui faisoient notre soupe: je dis notre, car tout se distribuait également. Etats-majors & équipages étoient à la même nourriture; notre situation égalisoit les hommes comme la mort. Nous profitâmes aussi du beau tems pour faire des observations essentielles.

Le 11 au matin M. Verron établit à terre son quart de cercle & une pendule à secondes; il s'en servit le même jour pour observer la hauteur méridienne du soleil. Le mouvement de la pendule fut déterminé avec exactitude par des hauteurs correspondantes, prises deux jours de suite. Il y avoit le 1; une éclipse de soleil visible pour nous, & il falloit être en état de l'observer, si le tems le per-

Difette cruelle que nous éprouvons.

mettoit. Il fut très-beau, & on put voir le moment de l'immersion & celui de l'émergence. M. Verron observoit avec une lunette de neuf pieds; le Chevalier du Bouchage avec une lunette acromatique de Dollond, longue de quatre pieds; mon poste étoit à la pendule. Le commencement de l'éclipse fut pour nous le 13 à 10^h 50' 45" du matin, la fin à 00^h 28' 16" de tems vrai, & sa grandeur de 3' 22". Nous avons enterré une inscription sous l'endroit même où étoit la pendule, & nommé ce port *le port Prasin*.

Observation
de longitude.

Cette observation est d'autant plus importante, qu'on peut enfin par son moyen, & par celui des observations astronomiques faites à la côte du Pérou, déterminer d'une façon sûre l'étendue en longitude du vaste océan Pacifique, jusqu'à ce jour si incertaine. Nous fûmes d'autant plus heureux d'avoir eu beau tems pendant la durée de l'éclipse, que depuis ce jour jusqu'à notre départ, il n'y a pas eu une seule journée qui ne fût affreuse. Le ciel n'eut jamais plus de trois aunes, & la pluie continuelle jointe à une chaleur étouffante, nous rendoit notre séjour ici pernicieux. Le 16 la frégate avoit achevé son travail, & nous employâmes tous nos bateaux à finir celui de l'Etoile. Cette flûte étoit presque lege, & comme on ne trouve point ici de pierres propres à former du lest, il fallut lui en faire un avec du bois: travail long, pénible & mal-sain au milieu de ces forêts où regne une éternelle humidité.

On y tuoit journellement des serpens, des scorpions, & une grande quantité d'insectes d'une espece singuliere. Ils sont longs comme le doigt, cuirassés sur le corps; ils ont six pattes, des pointes saillantes des côtés, & une

Description
de deux insectes.

queue fort longue. On m'apporta aussi un animal qui nous parut extraordinaire. C'est un insecte d'environ trois pouces de long, de la famille des mantes; presque toutes les parties de son corps sont composées d'un tissu, que même en y regardant de près, on prendroit pour des feuilles; chacune de ses ailes est la moitié d'une feuille, laquelle est entière, quand les ailes sont rapprochées; le dessous de son corps est une feuille d'une couleur plus morte que le dessus. L'animal a deux antenes & six pattes, dont les parties supérieures sont aussi des portions de feuilles. M. de Commerçon a décrit cet insecte particulier, & l'ayant conservé dans de l'esprit-de-vin, je l'ai remis au cabinet du Roi.

On trouvoit ici un grand nombre de coquilles dont plusieurs fort belles. Les bâtures offroient des trésors pour la conchyologie. On recolta dans un même endroit dix marteaux, espece, dit-on, fort rare (1). Aussi le zele des curieux étoit-il fort vif. Il fut ralenti par l'accident arrivé à un de nos matelots, lequel en échouant la senne, fut piqué dans l'eau par une espece de serpent. L'effet du venin se manifesta une demi-heure après. Le matelot ressentit des douleurs violentes dans tout le corps. L'endroit de la morsure qui étoit au côté gauche devint livide & enfla à vue d'œil. Quatre ou cinq scarifications en tirèrent beaucoup de sang déjà dissous. Aussitôt qu'on cessoit de faire promener par force le malade, les convulsions le prenoient. Il souffrit horriblement pendant cinq ou six heures. Enfin la thériaque & l'eau de lusse qu'on lui avoit admi-

Matelot piqué par un serpent d'eau.

(1) Ils furent trouvés dans un anse & que pour cette raison on a nommée de la grande île qui forme cette baie, *Île aux Marteaux*.

nitrées dès la première demi-heure , provoquerent une fièvre abondante & l'ont tiré d'affaire.

Cette aventure rendit tout le monde plus circonfpect à se mettre dans l'eau. Notre Taitien suivit avec curiosité le malade pendant tout le traitement. Il nous fit entendre que dans son pays il y avoit le long de la côte des serpens qui mordoient les hommes à la mer , & que tous ceux qui étoient mordus en mouraient. Ils ont une médecine , mais je la crois fort peu avancée. Il fut émerveillé de voir le matelot , quatre ou cinq jours après son accident , revenir au travail. Fort souvent , en examinant les productions de nos arts , & les moyens divers par lesquels ils augmentent nos facultés & multiplient nos forces , cet insulaire tomboit dans l'admiration de ce qu'il voyoit & rougissoit pour son pays ; *aouaou, Taiti, fi de Taiti*, nous disoit-il avec douleur. Cependant il n'aimoit pas à marquer qu'il sentoit notre supériorité sur sa nation. On ne sçauroit croire à quel point il est haut. Nous avons remarqué qu'il est aussi souple que fier ; & ce caractère prouve qu'il vit dans un pays où les rangs sont inégaux , & quel est celui qu'il y tient.

Le 19 au soir nous fûmes enfin en état de partir ; mais il sembla que le tems ne fit qu'empirer : grand vent de Sud , déluge de pluie , tonnerre , grains en tourmente. La mer étoit très-grosse dehors , & les oiseaux pêcheurs se refugioient dans la baie. Le 22 nous ressentîmes vers dix heures & demie du matin plusieurs secouffes de tremblement de terre. Elles furent très-sensibles sur nos vaisseaux & durèrent environ deux minutes. Pendant ce tems la mer haussa & baissa plusieurs fois de suite , ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchoient sur les récifs , & leur

Tems affreux
qui nous per-
secute.

Tremble-
ment de terre.

fit chercher un asyle dans les bateaux. Au reste il semble que dans cette saison les pluies soient ici sans interruption. Un orage n'attend pas l'autre, le tonnerre gronde presque continuellement & la nuit donne l'idée des ténèbres du chaos. Cependant nous allions tous les jours dans les bois chercher des lataniers & des palmistes, & tâcher de tuer quelques tourterelles. Nous nous partagions en plusieurs bandes, & le résultat ordinaire de ces caravanes pénibles étoit de revenir trempés jusqu'aux os & les mains vuides. On découvrit cependant les derniers jours quelques pommes de mangles & des prunes monbin; c'eût été un secours utile si on en eût eu connoissance plutôt. On trouva aussi une espece de lierre aromatique, auquel les Chirurgiens crurent reconnoître une vertu antiscorbutique; du-moins les malades qui en firent des infusions & s'en laverent, ont-ils éprouvé quelque soulagement.

Efforts infructueux pour trouver des vivres.

Description d'une belle cascade.

Nous avons tous été voir une cascade merveilleuse qui fournissoit les eaux du ruisseau de l'Etoile. L'art s'efforceroit en vain de produire dans le palais des Rois ce que la nature a jetté ici dans un coin inhabité. Nous en admirâmes les groupes saillans dont les gradations presque régulières précipitent & diversifient la chute des eaux; nous suivions avec surprise tous ces massifs variés pour la figure & qui forment cent bassins inégaux, où sont reçues les napes de crystal coloriées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont le pied dans les bassins même. C'est bien assez qu'il existe des hommes privilégiés, dont le pinceau hardi peut nous tracer l'image de ces beautés inimitables; cette cascade mériteroit le plus grand peintre.

Notre situation empire chaque jour.

Cependant notre situation empirait à chaque instant que nous demeurions ici & que nous perdions sans faire

de chemin. Le nombre & les maux de nos scorbutiques augmentoient. L'équipage de l'Etoile étoit encore dans un état plus triste que le nôtre. Chaque jour j'envoyois des canots dehors reconnoître le tems. C'étoit constamment le vent de Sud presque en tourmente & une mer affreuse. Avec ces circonstances l'appareillage étoit impossible, d'autant plus qu'on ne sçauroit appareiller de ce port qu'en prenant une croupiere sur une ancre, qu'il faut sortir tout de suite & qu'on n'eût pu embarquer au large la chaloupe qui seroit restée pour lever l'ancre que nous n'étions pas dans le cas de perdre. Ces obstacles me déterminèrent à aller le 23 reconnoître une passe entre *l'île des Marteaux* & la grande terre. J'en trouvai une, par laquelle nous pouvions sortir avec le vent de Sud en embarquant nos bateaux dans le canal. Elle avoit, il est vrai, d'assez grands inconvéniens, & nous ne fûmes pas heureusement dans le cas de nous en servir.

Il avoit plu sans interruption toute la nuit du 23 au 24; l'aurore amena le beau tems & le calme. Nous levâmes aussi-tôt notre ancre d'affourche; nous envoyâmes établir une amarre à des arbres, une haussiere sur une ancre à jet, & nous virâmes à pic sur l'ancre de dehors. Pendant la journée entiere nous attendîmes le moment d'appareiller; déjà nous en désespérions & l'approche de la nuit nous forçoit à nous réamarrer, lorsqu'à cinq heures & demie il se leva une brise du fond du port. Aussi-tôt nous larguâmes notre amarre de terre, filâmes le grelin de l'ancre à jet sur laquelle l'Etoile devoit appareiller après nous, & en une demi-heure nous fûmes sous voiles. Les canots nous remorquerent jusqu'au milieu de la passe, où nous ressentîmes assez de vent pour nous passer de leur secours. Nous

Sortie du
port Pradlin.

les envoyâmes auffi-tôt à l'Etoile pour la mettre dehors. A deux lieues au large, nous mîmes en travers pour l'attendre, embarquant notre chaloupe & nos petits canots. A huit heures nous commençâmes à appercevoir la flûte qui étoit sortie du port; mais le calme ne lui permit de nous joindre qu'à deux heures après minuit. Notre grand canot revint en même tems, & nous l'embarquâmes.

Dans la nuit il y eut des grains & de la pluie. Le beau tems revint avec le jour. Les vents étoient au Sud-Oueft, & nous gouvernâmes depuis l'Est-quart-Sud-Eft jufqu'au Nord-Nord-Eft, rondiffant comme la terre. Il n'eût pas été prudent de chercher à en passer au vent: nous foupçonâmes que c'étoit la nouvelle Bretagne, & toutes les apparences nous le confirmoient. En effet, les terres que nous avions découvertes plus à l'Oueft, fe rapprochoient beaucoup de celles-ci, & on appercevoit au milieu de ce qu'on auroit pû prendre pour un paffage, des mondrains ifolés, qui tenoient fans doute au refte par des terres plus baffes. Telle eft la peinture que fait Dampierre de la grande baie qu'il nomma *baie Saint-Georges*, & c'est à fa pointe du Nord-Eft que nous venions de mouiller, comme nous le vérifiâmes dès les premiers jours de notre sortie. Dampierre fut plus heureux que nous. Il trouva pour relâche un canton habité qui lui procura des rafraichiffemens, & dont les productions lui firent concevoir de grandes efpérances fur ce pays, & nous, qui étions tout auffi indigens que lui, nous fommés tombés dans un défert, qui n'a fourni à nos befoins que du bois & de l'eau.

En fortant du port Praslin, je corrigeai ma longitude fur celle que donna le calcul de l'éclipe du soleil qu'on y avoit obfervée; ma différence pouvoit être d'environ 3^d,

dont j'étois plus Est. Le thermometre, pendant le séjour que nous y fîmes, fut constamment de 22 à 23^d; mais la chaleur y étoit plus grande qu'il ne sembloit l'annoncer. J'en attribue la cause au défaut d'air dont on manque ici, ce bassin étant enfermé de toutes parts, dans la partie sur-tout des vents régnans.



CHAPITRE VI.

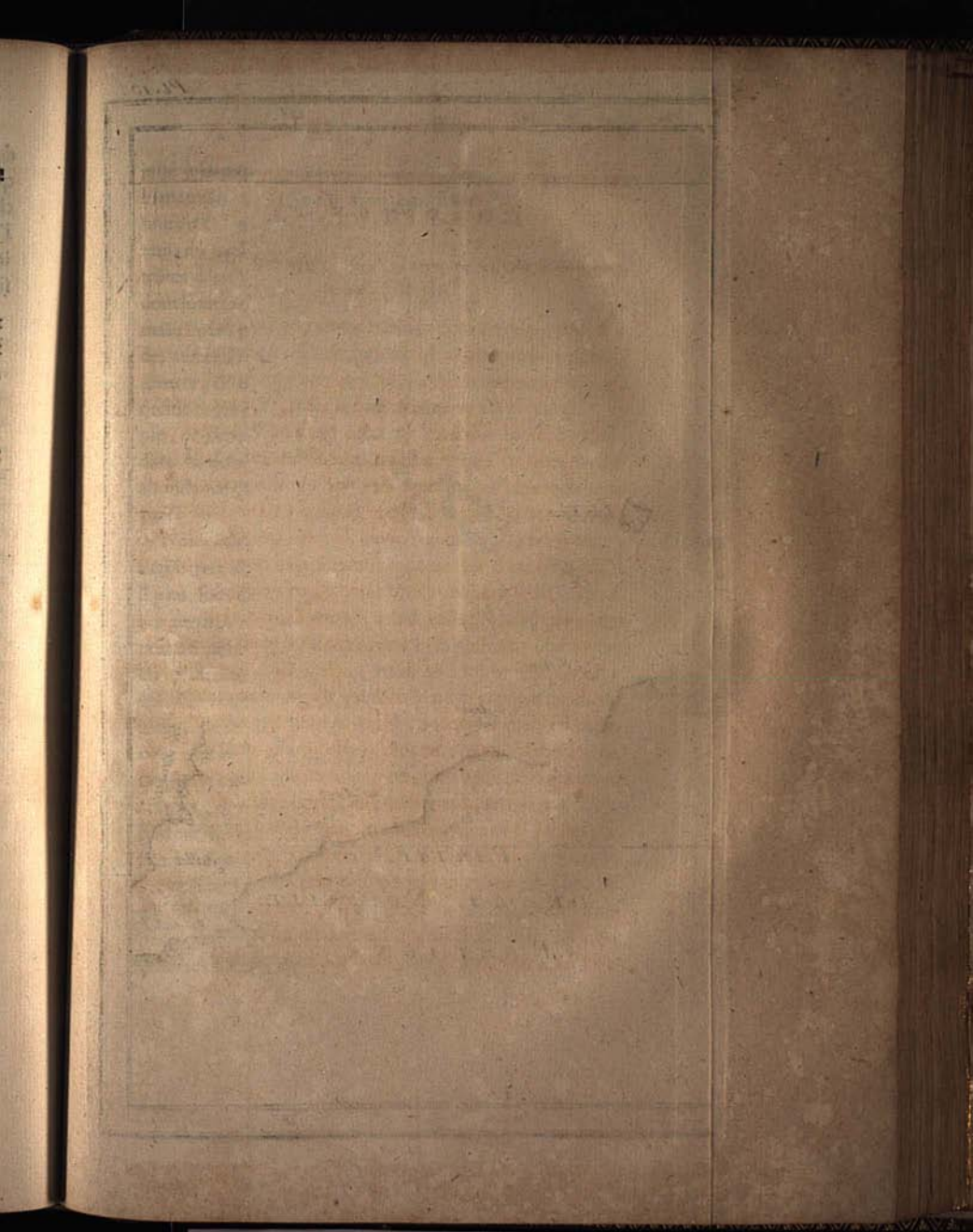
*Navigation depuis le port Praslin jusqu'aux Moluques ;
relâche à Boero.*

NOUS avons repris la mer après une relâche de huit jours, pendant lesquels, comme on l'a vû, le tems avoit été constamment mauvais, & les vents presque toujours au Sud. Le 25 ils revinrent au Sud-Est, variant jusqu'à l'Est, & nous suivîmes la côte environ à trois lieues d'éloignement. Elle ronduisoit insensiblement, & bientôt nous aperçûmes au large des îles qui se succédoient de distance en distance. Nous passâmes entre elles & la grand-terre, & je leur donnai le nom des Officiers des Etats-majors. Il n'étoit plus douteux que nous côtoyions la nouvelle Bretagne. Cette terre est très-élevée & paroît entrecoupée de belles baies, dans lesquelles nous apercevions des feux & d'autres traces d'habitations.

Distribution
de hardes aux
matelots.

Extrême di-
fette de vi-
vres.

Le troisième jour de notre sortie je fis couper nos tentes de campagne pour distribuer de grandes culotes aux gens des deux équipages. Nous avions déjà fait, en différentes occasions, de semblables distributions de hardes de toute espece. Sans cela, comment eût-il été possible que ces pauvres gens fussent vêtus pendant une aussi longue campagne, où il leur avoit fallu plusieurs fois passer alternativement du froid au chaud, & essuyer maintes reprises du déluge ? Au reste, je n'avois plus rien à leur donner, tout étoit épuisé. Je fus même forcé de retrancher encore une once de pain sur la ration. Le peu qui nous restoit de vivres étoit en partie gâté, & dans tout autre cas on eût



jeté à la mer toutes nos salaisons ; mais il falloit manger le mauvais comme le bon. Qui pouvoit sçavoir quand cela finiroit ? Telle étoit notre situation de souffrir en même tems du passé qui nous avoit affoiblis, du présent dont les tristes détails se répétoient à chaque instant, & de l'avenir dont le terme indéterminé étoit presque le plus cruel de nos maux. Mes peines personnelles se multiplioient par celles des autres. Je dois cependant publier qu'aucun ne s'est laissé abattre, & que la patience à souffrir a été supérieure aux positions les plus critiques. Les Officiers donnoient l'exemple, & jamais les matelots n'ont cessé de danser le soir, dans la disette comme dans les tems de la plus grande abondance. Il n'avoit pas été nécessaire de doubler leur paie.

Nous eûmes constamment la vue de la nouvelle Bretagne jusqu'au 3 Août. Pendant ce tems il venta peu, il plut souvent, les courans nous furent contraires, & les navires marchoient moins que jamais. La côte prenoit de plus en plus du Ouest. Le 29 au matin nous nous en trouvâmes plus près que nous n'avions encore été. Ce voisinage nous valut la visite de quelques pirogues, deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres furent à l'Etoile. Elles étoient montées chacune par cinq ou six hommes noirs, à cheveux crépus & laineux, quelques-uns les avoient poudrés de blanc. Ils portent la barbe assez longue, & des ornemens blancs aux bras en forme de bracelets. Des feuilles d'arbre couvrent, tant bien que mal, leur nudité. Ils sont grands & paroissent agiles & robustes. Ils nous monstroient une espee de pain & nous invitoient par signes à venir à terre ; nous les invitoient à venir à bord ; mais nos invitations,

Description
des habitans
de la nouvelle
Bretagne.

le don même de quelques morceaux d'étoffe jettés à la mer, ne leur inspirerent pas la confiance de nous accoster. Ils ramassèrent ce qu'on avoit jetté, & pour remerciement l'un d'eux avec une fronde, nous lança une pierre qui ne vint pas jusqu'à bord ; nous ne voulûmes pas leur rendre le mal pour le mal, & ils se retirèrent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris. Ils poussèrent sans doute les hostilités plus loin à bord de l'Etoile ; car nous en vîmes tirer plusieurs coups de fusil qui les mirent en fuite. Leurs pirogues sont longues, étroites & à balancier. Toutes ont l'avant & l'arrière plus ou moins ornés de sculptures peintes en rouge, qui font honneur à leur adresse.

Le lendemain il en vint un beaucoup plus grand nombre, qui ne firent aucune difficulté d'accoster le navire. Celui de leurs conducteurs qui paroissoit être le chef, portoit un bâton long de deux ou trois pieds, peint en rouge, avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva sur sa tête avec ses deux mains, en nous approchant, & il demeura quelque tems dans cette attitude. Tous ces Negres paroissoient avoir fait une grande toilette ; les uns avoient la laine peinte en rouge ; d'autres portoient des aigrettes de plume sur la tête, d'autres des pendans d'oreilles de certaines graines, ou de grandes plaques blanches & rondes pendues au col ; quelques-uns avoient des anneaux passés dans les cartilages du nez : mais une parure assez générale à tous, étoit des bracelets faits avec la bouche d'une grosse coquille sciée. Nous voulûmes lier commerce avec eux, pour les engager à nous apporter quelques rafraichissemens. Leur mauvaise foi nous fit bientôt voir que nous n'y réussirions pas. Ils tâchoient de saisir ce qu'on leur proposoit,

soit, & ne vouloient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames. On se lassa de leur donner, & ils se retirèrent. Deux canots voguoient vers la frégate à l'entrée de la nuit, une fusée que l'on tira pour quelque signal, les fit fuir précipitamment.

Au reste, il sembla que les visites qu'ils nous avoient rendues ces deux derniers jours, n'avoient été que pour nous reconnoître & concerter un plan d'attaque. Le 31 on vit, dès la pointe du jour, un essain de pirogues sortir de terre, une partie passa par notre travers sans s'arrêter, & routes dirigerent leur marche sur l'Etoile, que sans doute ils avoient observé être le plus petit des deux bâtimens, & se tenir derriere. Les Negres firent leur attaque à coups de pierres & de fleches. Le combat fut court. Une fusillade déconcerta leurs projets, plusieurs se jetterent à la mer, & quelques pirogues furent abandonnées: depuis ce moment nous cessâmes d'en voir.

Le terres de la nouvelle Bretagne ne couroient maintenant que sur le Ouest-quart-Nord-Ouest & l'Ouest, & dans cette partie elles s'abaissoient considérablement. Ce n'étoit plus cette côte élevée & garnie de plusieurs rangs de montagnes; la pointe septentrionale que nous découvriions étoit une terre presque noyée & couverte d'arbres de distance en distance. Les cinq premiers jours du mois d'Août furent pluvieux, le tems fut à l'orage & le vent à grains. Nous n'apperçûmes la côte que par lambeaux, dans les éclaircis & sans pouvoir en distinguer les détails. Toutefois nous en vîmes assez pour être convaincus que les marées continuoient à nous enlever une partie du médiocre chemin que nous faisons chaque jour. Je fis alors gouverner au Nord-Ouest, puis au Nord-Ouest-quart-Ouest,

Ils attaquent
l'Etoile.

Description
de la partie
septentrionale
de la nouvelle
Bretagne.

1768.
Août.

pour éviter un labyrinthe d'îles, qui sont semées à l'extrémité septentrionale de la nouvelle Bretagne. Le 4 après midi nous reconnûmes distinctement deux îles que je crois être celles que Dampierre nomme *île Matthias* & *île Orangeuse*. L'île Matthias, haute & montagneuse, s'étend sur le Nord-Ouest, huit à neuf lieues. L'autre n'en a pas plus de trois ou quatre, & entre les deux est un îlot. Une île que l'on crut appercevoir le 5 à deux heures du matin dans l'Ouest, nous fit reprendre du Nord. On ne se trompoit pas, & à dix heures la brume, qui jusqu'alors avoit été épaisse, s'étant dissipée, nous aperçûmes dans le Sud-Est quart-Sud cette île qui est petite & basse. Les marées cessèrent alors de porter sur le Sud & sur l'Est; ce qui sembloit venir de ce que nous avions dépassé la pointe septentrionale de la nouvelle Bretagne, que les Hollandois nomment *cap Solomafver*. Nous n'étions plus alors que par $00^{\text{d}} 41'$ de latitude méridionale. Nous avions fondé presque tous les jours sans trouver de fond.

Île des Anachorettes.

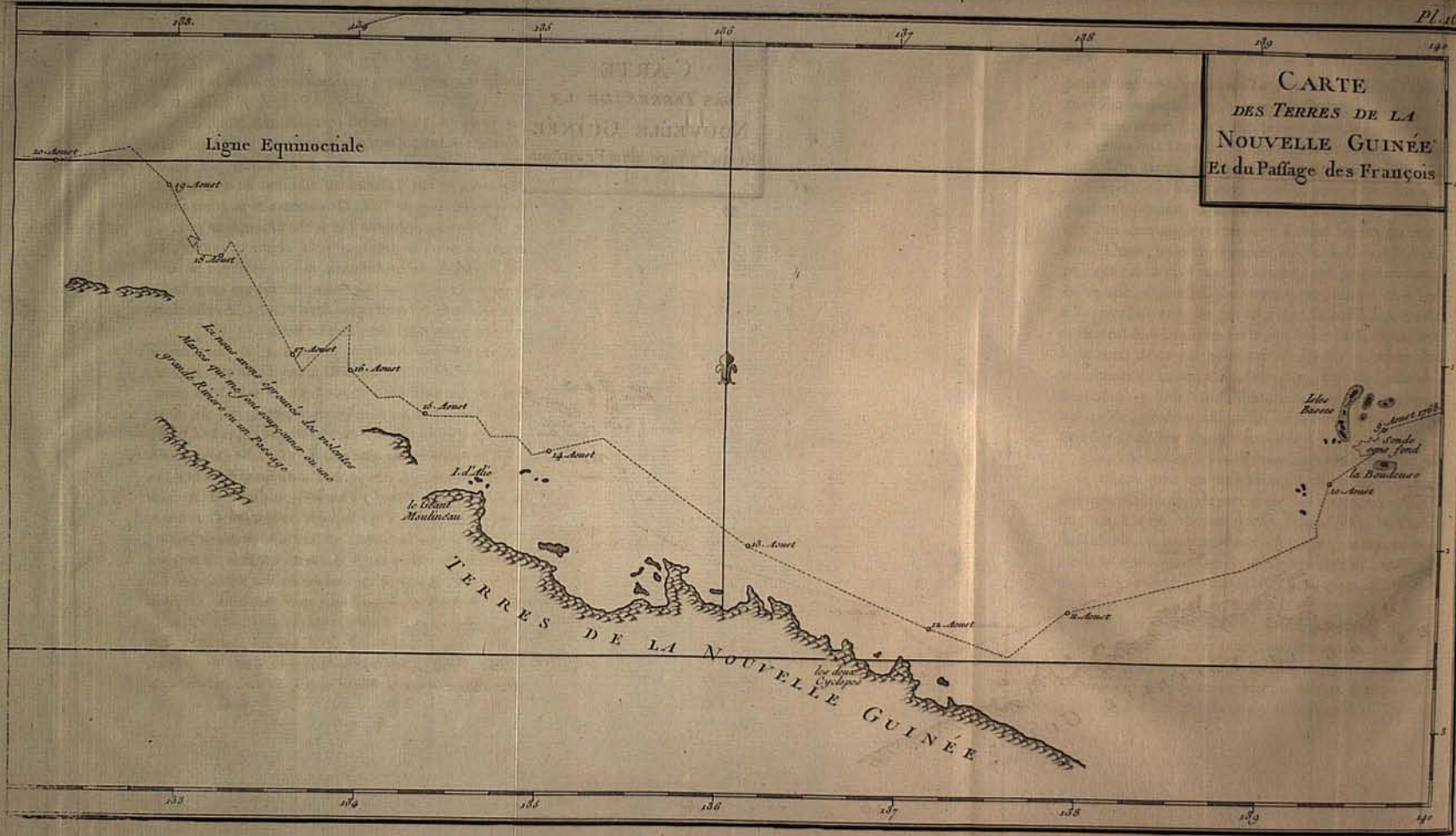
Nous courûmes à Ouest jusqu'au 7 avec un assez joli frais & beau tems sans voir de terre. Le 7 au soir l'horizon fort embrumé m'ayant paru, au coucher du soleil, être un horizon de terre depuis l'Ouest jusqu'au Ouest-Sud-Ouest, je me déterminai à tenir pour la nuit la route du Sud-Ouest-quart-Ouest; nous reprîmes au jour celle du Ouest. Nous vîmes dans la matinée environ à cinq ou six lieues devant nous une terre basse. Nous gouvernâmes à Ouest-quart-Sud-Ouest & Ouest-Sud-Ouest pour en passer au Sud. Nous la rangeâmes environ à une lieue & demie. C'étoit une île plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres & partagée en plusieurs divisions liées ensemble par des bâtures & des bancs de sable. Il y a sur

LE
 VILLE
 DES
 CARRÉS DU
 VILLAGE DE
 LA
 CROIX

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.]

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.]

CARTE
DES TERRES DE LA
NOUVELLE GUINÉE
Et du Passage des François



cette île une grande quantité de cocotiers, & le bord de la mer y est couvert d'un si grand nombre de cases, qu'on peut juger de-là qu'elle est extrêmement peuplée. Ces cases sont hautes, presque carrées & bien couvertes. Elles nous parurent plus vastes & plus belles que ne sont ordinairement des cabanes de roseaux, & nous crûmes revoir les maisons de Taiti. On découvroit un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'île; aucune ne parut se déranger pour nous voir passer, & nous jugeâmes que ces habitans, qui n'étoient pas curieux, étoient contents de leur sort. Nous nommâmes cette île *l'île des Anachorettes*. A trois lieues dans l'Ouest de celle-ci on vit du haut des mâts une autre île basse.

La nuit fut très-obscur & quelques nuages fixes dans le Sud nous y firent soupçonner de la terre. En effet au jour, nous découvrîmes deux petites îles dans le Sud-Est-quart-Sud 3^d Sud à huit ou neuf lieues de distance. On ne les avoit pas encore perdues de vûe à huit heures & demie, lorsqu'on eut connoissance d'une autre île basse dans l'Ouest-quart-Sud-Ouest, & peu après d'une infinité de petites îles qui s'étendoient dans le Ouest-Nord-Ouest & le Sud-Ouest de cette dernière, laquelle peut avoir deux lieues de long; toutes les autres ne sont à proprement parler, qu'une chaîne d'ilots raz & couverts de bois, rencontre désastreuseuse. Il y avoit cependant un îlot séparé des autres & plus au Sud, lequel nous parut être plus considérable. Nous dirigeâmes notre route entre celui-là & l'archipel d'ilots, que je nommai *l'Echiquier*, & que je voulois laisser au Nord. Nous n'étions pas prêts d'en être dehors. Cette chaîne apperçue dès le matin, se prolongeoit beau-

Archipel
nommé par
nous *l'Echiquier*.

coup plus loin dans le Sud-Ouest que nous ne l'avions pu juger alors.

Danger que nous y courions.

Nous cherchions, comme je viens de le dire, à la doubler dans le Sud; mais à l'entrée de la nuit nous y étions encore engagés, sans sçavoir précisément jusqu'où elle s'étendoit. Le tems, incessamment chargé de grains, ne nous avoit jamais montré dans un même instant tout ce que nous devons craindre; pour surcroit d'embaras, le calme vint aussitôt que la nuit, & ne finit presque qu'avec elle. Nous la passâmes dans la continuelle appréhension d'être jettés sur la côte par les courans. Je fis mettre deux ancrs en mouillage, & allonger leurs bittures sur le pont, précaution presque inutile: car on fonda plusieurs fois sans trouver le fond. Tel est un des plus grands dangers de ces terres: presque à deux longueurs de navire des récifs qui les bordent, on n'a point la ressource de mouiller. Heureusement le tems se maintint sans orages; même vers minuit, il se leva une fraîcheur du Nord qui nous servit à nous élever un peu dans le Sud-Est. Le vent fraîchit à mesure que le soleil montoit, & il nous retira de ces îles basses, que je crois inhabitées; au moins pendant le tems qu'on s'est trouvé à portée de les voir, on n'y a distingué ni feux, ni cabanes, ni pirogues. L'Étoile avoit été dans cette nuit plus en danger encore que nous; car elle fut très-long-tems sans gouverner, & la marée l'entraînoit visiblement à la côte, lorsque le vent vint à son aide. A deux heures après midi nous doublâmes l'îlot le plus occidental, & nous gouvernâmes à Ouest-Sud-Ouest.

Vue de la nouvelle Guinée.

Le 11 à midi, étant par 2^d 17' de latitude australe, nous aperçûmes dans le Sud une côte élevée qui nous

parut être celle de la nouvelle Guinée. Quelques heures après, on la vit plus clairement. C'est une terre haute & montueuse, qui dans cette partie s'étend sur l'Ouest-Nord-Ouest. Le 12 à midi, nous étions environ à dix lieues des terres les plus voisines de nous. Il étoit impossible de détailler la côte à cette distance, il nous parut seulement une grande baie vers 2^d 25' de latitude Sud, & des terres basses dans le fond qu'on ne découvroit que du haut des mâts. Nous jugeâmes aussi par la vitesse avec laquelle nous doublions les terres, que les courans nous étoient devenus favorables; mais pour apprécier avec quelque justesse la différence qu'ils occasionnoient dans l'estime de notre route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Nous continuâmes à la prolonger à dix ou douze lieues de distance. Son gissement étoit toujours sur l'Ouest-Nord-Ouest, & sa hauteur prodigieuse. Nous y remarquâmes sur-tout deux pics très-élevés, voisins l'un de l'autre & qui surpassent en hauteur toutes les autres montagnes. Nous les avons nommés *les deux Cyclopes*. Nous eûmes occasion de remarquer que les marées portoient sur le Nord-Ouest. Effectivement nous nous trouvâmes le jour suivant plus éloignés de la côte de la nouvelle Guinée, qui revient ici sur l'Ouest. Le 14, au point du jour nous découvrîmes deux îles & un îlot qui paroissoit entre deux, mais plus au Sud. Elles gissent entre elles Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest corrigés; elles sont à deux lieues de distance l'une de l'autre, de médiocre hauteur, & n'ont pas plus d'une lieue & demie d'étendue chacune.

Nous avançons peu chaque journée. Depuis que nous étions sur la côte de la nouvelle Guinée, nous avons assez régulièrement une foible brise d'Est ou de Nord-Est, qui

Vents & courans que nous ressentons.

commençoit vers deux ou trois heures après midi, & durait environ jusque vers minuit; à cette brise succédoit un intervalle plus ou moins long de calme qui étoit suivi de la brise de terre variable du Sud-Ouest au Sud-Sud-Ouest, laquelle se terminoit aussi vers midi par deux ou trois heures de calme. Nous revîmes le 15 au matin la plus occidentale des deux îles que nous avions reconnues la veille. Nous découvrîmes en même tems d'autres terres, qui nous parurent îles, depuis le Sud-Est-quart-Sud jusqu'à l'Ouest-Sud-Ouest, terres fort basses, par-dessus lesquelles nous appercevions dans une perspective éloignée les hautes montagnes du continent. La plus élevée, que nous relevâmes à huit heures du matin au Sud-Sud-Est du compas, se détachoit des autres, & nous la nommâmes *le géant Moulineau*. Nous donnâmes le nom de *la nymphe Alie* à la plus occidentale des îles basses dans le Nord-Ouest de Moulineau. A dix heures du matin nous tombâmes dans un raz de marée, où les courans paroissoient porter avec violence sur le Nord & Nord-Nord-Est. Ils étoient si vifs, que jusqu'à midi ils nous empêchèrent de gouverner; & comme ils nous entraînerent fort au large, il nous devint impossible d'asseoir un jugement précis sur leur véritable direction. L'eau, dans le lit de marée, étoit couverte de troncs d'arbres flottans, de divers fruits & de goëmons; elle y étoit en même tems si trouble, que nous craignîmes d'être sur un banc, mais la sonde ne nous donna point de fond à 100 brasses. Ce raz de marée sembloit indiquer ici ou une grande rivière dans le continent, ou un passage qui couperoit les terres de la nouvelle Guinée, passage dont l'ouverture seroit presque Nord & Sud. Suivant deux distances des bords du soleil & de la lune, observées à l'oc-

ran par le Chevalier du Bouchage & M. Verron, notre longitude le 15 à midi étoit de 136^d 16' 30" à l'Est de Paris. Mon estime suivie depuis la longitude déterminée au port Praslin, en différoit de 2^d 47'. Nous observâmes le même jour 1^d 17' de latitude australe.

Observations comparées avec l'estime de la route.

Le 16 & le 17 il fit presque calme, le peu de vent qui souffla fut variable. Le 16 on ne vit la terre qu'à sept heures du matin, encore ne la vit-on que du haut des mâts, terre extrêmement haute & coupée. Nous perdîmes toute cette journée à attendre l'Etoile qui, maîtrisée par le courant, ne pouvoit pas mettre le cap en route; & le 17, comme elle étoit fort éloignée de nous, je fus obligé de virer sur elle pour la rallier; ce que nous ne fîmes qu'aux approches de la nuit. Elle fut très-orageuse avec un déluge de pluie & des tonneres épouvantables. Les six jours suivans nous furent tout aussi malheureux: de la pluie, du calme, & le peu qui venta, ce fut du vent debout. Il faut s'être trouvé dans la position où nous étions alors, pour être en état de s'en former l'idée. Le 17 après midi on avoit aperçu depuis le Sud-Sud-Ouest 5^d Sud du compas jusqu'au Sud-Ouest 5^d Ouest, à seize lieues environ de distance, une côte élevée qu'on ne perdit de vue qu'à la nuit. Le 18 à neuf heures du matin, on découvrit une île haute dans le Sud-Ouest-quart-Ouest, distante à-peu-près de douze lieues; nous la revîmes le lendemain, & elle nous restoit à midi depuis le Sud-Sud-Ouest jusqu'au Sud-Ouest dans un éloignement de quinze à vingt lieues. Les courans nous donnerent pendant ces trois derniers jours dix lieues de différence Nord; nous ne pûmes savoir quelle étoit celle qu'ils nous donnoient en longitude.

Passages de
la ligne.

1707

Le 20 nous passâmes la ligne pour la seconde fois de la campagne. Les courans continuoient à nous éloigner des terres. Nous n'en vîmes point le 20 ni le 21, quoique nous eussions tenu les bordées qui nous en rapprochoient le plus. Il nous devenoit cependant essentiel de rallier la côte & de la ranger d'assez près, pour ne pas commettre quelque erreur dangereuse, qui nous fit manquer le débouquement dans la mer des Indes, & nous engageât dans l'un des golfes de *Gilolo*. Le 22, au point du jour, nous eûmes connoissance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la nouvelle Guinée que nous eussions encore vue. Nous gouvernâmes dessus, & à midi on la releva depuis le Sud-Sud-Est-5^d-Sud, jusqu'au Sud-Ouest, où elle ne paroïsoit pas terminée. Nous venions de passer la ligne pour la troisieme fois. La terre couroit sur l'Ouest-Nord-Ouest, & nous l'accostâmes, déterminés à ne la plus quitter jusqu'à être parvenus à son extrémité, que les Géographes nomment *le cap Mabo*. Dans la nuit nous doublâmes une pointe, de l'autre côté de laquelle la terre, toujours fort élevée, ne couroit plus que sur l'Ouest-quart-Sud-Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. Le 23, à midi, nous voyons une étendue de côte d'environ vingt lieues, dont la partie la plus occidentale nous restoit presque au Sud-Ouest à treize ou quatorze lieues. Nous étions beaucoup plus près de deux îles basses & couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Nous en approchâmes à une demi-lieue, & tandis que nous attendions l'Etoile écartée de nous à une grande distance, j'envoyai le Chevalier de Suzannet avec deux de nos bateaux armés, à la plus septentrionale des deux îles. Nous pensons y voir des habitations & nous espérons en tirer quelques

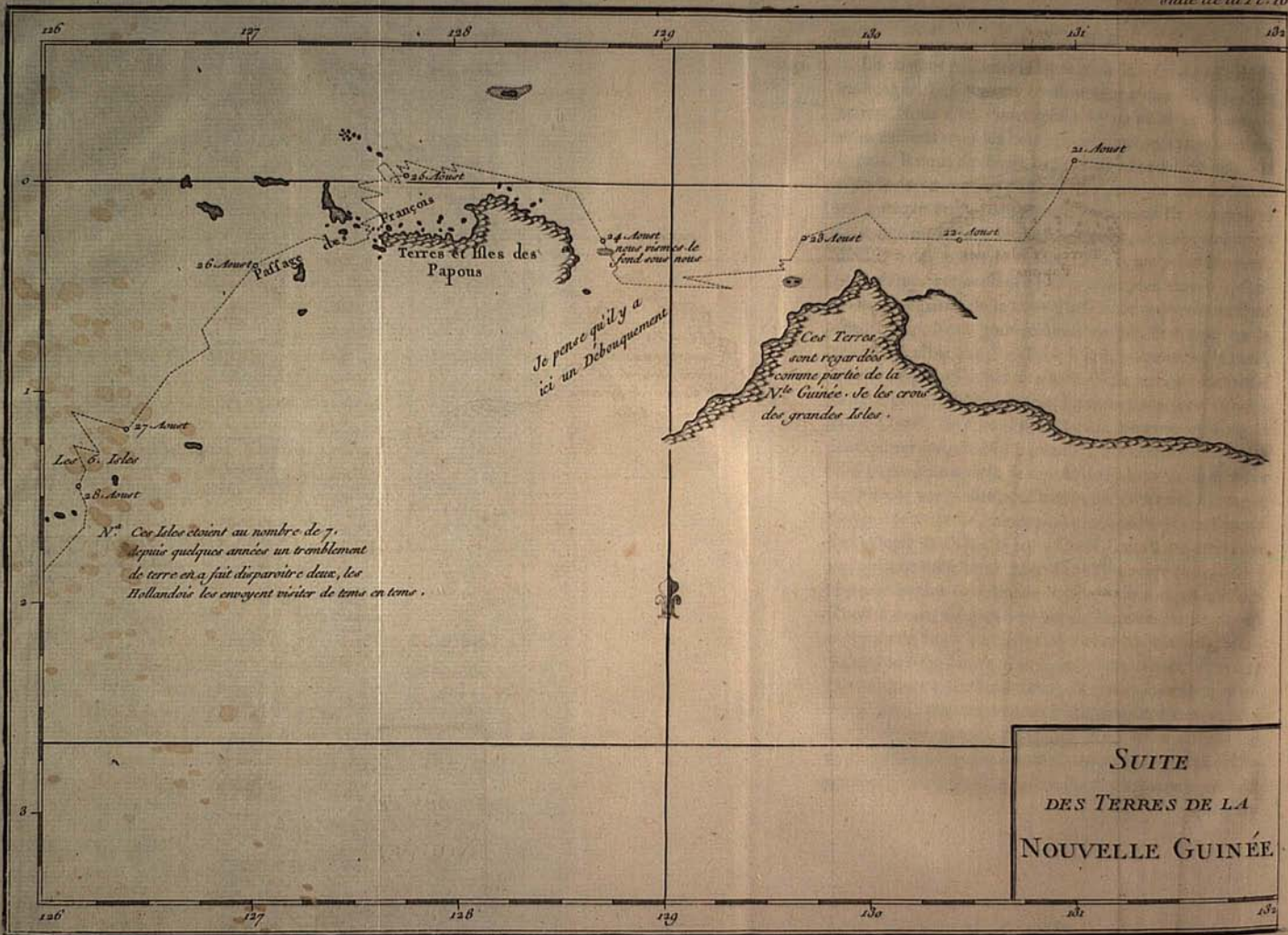
Tentative
inutile faite à
terre.

1770

1770

[Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page]

NOTYLLS QUINZE
DE FARRS DE LA
VILLE



quelques rafraichiffemens. Un banc qui regne le long de l'île & s'étend même assez loin dans l'Est, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. Le Chevalier de Suzannet ne trouva ni cases, ni habitans, ni rafraichiffemens. Ce qui de loin nous avoit semblé former un village, n'étoit qu'un amas de roches minées par la mer & créusées en caverne. Les arbres qui couvroient l'île ne portoient aucun fruit propre à la nourriture des hommes. On y enterra une inscription. Les bateaux ne revinrent à bord qu'à dix heures du soir. L'Etoile venoit de nous rejoindre. La vue continuelle de la côte nous avoit appris que les courans portoient ici sur le Nord-Ouest.

Après avoir embarqué nos bateaux, nous tâchâmes de prolonger la terre autant que les vents constans au Sud & au Sud-Sud-Ouest voulurent nous le permettre. Nous fûmes obligés de courir plusieurs bords, dans l'intention de passer au vent d'une grande île, que nous avions aperçue au coucher du soleil dans l'Ouest & l'Ouest-quart-Nord-Ouest. L'aube du jour nous surprit encore sous le vent de cette île. Sa côte orientale, qui peut avoir cinq lieues de longueur, court à-peu-près Nord & Sud, & à sa pointe méridionale on voit un îlot bas & de peu d'étendue. Entre elle & la terre de la nouvelle Guinée, qui se prolonge ici presque sur le Sud-Ouest-quart-Ouest, il se présente un vaste passage dont l'ouverture, d'environ huit lieues, git Nord-Est & Sud-Ouest. Le vent en venoit, & la marée portoit dans le Nord-Ouest; comment gagner en luyoyant ainsi contre vent & mer? Je l'essayai jusqu'à neuf heures du matin. Je vis avec douleur que c'étoit infructueusement, & je pris le parti d'arriver, pour ranger la côte septentrionale de l'île, abandonnant à regret un dé-

Suite de la
nouvelle Guinée.

bouché, que je crois très-beau pour se tirer de cette chaîne éternelle d'îles.

Danger ca-
ché.

Nous eûmes dans cette matinée deux alertes consécutives. La première fois on cria d'en haut qu'on voyoit devant nous une longue suite de brisans, & l'on prit aussitôt les amures à l'autre bord. Ces brisans examinés ensuite plus attentivement, se trouverent être des raz d'une marée violente, & nous reprîmes notre route. Une heure après plusieurs personnes crièrent du gaillard d'avant qu'on voyoit le fond sous nous; l'affaire pressoit; mais l'alarme fut heureusement aussi courte qu'elle avoit été vive. Nous l'eussions même cru fautive, si l'Etoile, qui étoit dans nos eaux, n'eût apperçu ce même haut fond pendant près de deux minutes. Il lui parut un banc de corail. Presque Nord & Sud de ce banc, qui peut avoir encore moins d'eau dans quelque partie, il y a une anse de sable sur laquelle sont construites quelques cases environnées de cocotiers. La remarque peut d'autant plus servir de point de reconnaissance, que jusques-là nous n'avons vu aucunes traces d'habitations sur cette côte. A une heure après midi nous doublâmes la pointe du Nord-Est de la grande île, qui s'étend ensuite sur l'Ouest & l'Ouest-quart-Sud-Ouest, près de vingt lieues. Il fallut serrer le vent pour la prolonger, & nous ne tardâmes pas à appercevoir d'autres îles dans l'Ouest & l'Ouest-quart-Nord-Ouest. On en vit même une au soleil couchant qui fut relevée dans le Nord-Est-quart-Nord, à laquelle se joignoit une bature qui parut s'étendre jusqu'au Nord-quart-Nord-Ouest; ainsi nous étions encore une fois enclavés.

Perte du mai-
tre d'équipa-
ge.

Nous perdîmes dans cette journée notre premier Maître d'équipage nommé *Denys*, qui mourut du scorbut. Il

étroit Malouin & âgé d'environ cinquante ans, passés presque tous au service du Roi. Les sentimens d'honneur & les connoissances qui le distinguoient dans son état important, nous l'ont fait regretter universellement. Quarante-cinq autres personnes étoient atteintes du scorbut; la limonade & le vin en suspendoient seuls les funestes progrès.

Nous passâmes la nuit sur les bords, & le 25 au lever du jour nous nous trouvâmes environnés de terres. Il s'offroit à nous trois passages, l'un ouvert au Sud-Ouest, le second à Ouest-Sud-Ouest, & le troisieme presque Est & Ouest. Le vent ne nous accordoit que ce dernier, & je n'en voulois point. Je ne doutois pas que nous ne fussions au milieu des îles des Papous. Il falloit éviter de tomber plus loin dans le Nord, de crainte, comme je l'ai déjà dit, de nous enfoncer dans quelqu'un des golfes de la côte orientale de Gilolo. L'essentiel, pour sortir de ces parages critiques, étoit donc de nous élever en latitude australe; or au-delà du passage du Sud-Ouest, on appercevoit dans le Sud la mer ouverte autant que la vue pouvoit s'étendre: ainsi je me décidai à louvoyer pour gagner ce débouché. Toutes ces îles & ilots qui nous enfermoient sont fort escarpées, de hauteur médiocre, & couvertes d'arbres. Nous n'y avons apperçu aucun indice qu'elles soient habitées.

A onze heures du matin, nous eûmes fond de sable sur 45 brasses; c'étoit une ressource. A midi, nous observâmes 00^d 5' de latitude boréale, ainsi nous venions de passer la ligne pour la quatrième fois. A six heures du soir, nous étions à même de donner dans le passage du Ouest-Sud-Ouest. C'étoit avoir gagné environ trois lieues par le travail de la journée entiere. La nuit nous fut plus favorable, grâces à la lune dont la lumière nous permit de lou-

Navigation
embarrassante.

Passage de la
ligne pour la
quatrième
fois.

voyer entre les pierres & les îles. D'ailleurs le courant qui nous avoit été contraire tant que nous fûmes par le travers des deux premières passes, nous devint favorable, dès que nous vîmes à ouvrir le passage du Sud-Ouest.

Description
du canal par
lequel nous
débouquons.

Le canal par lequel nous débouquâmes enfin dans cette nuit, peut avoir de deux à trois lieues de large. Il est borné à l'Ouest par un amas d'îles & d'îlots assez élevés. Sa côte de l'Est que nous avions prise au premier coup d'œil pour la pointe la plus occidentale de la grande île, n'est aussi qu'un amas de petites îles & de rochers qui de loin semblent former une seule masse, & les séparations entre ces îles présentent d'abord l'aspect de belles baies; c'est ce que nous reconnoissons à chaque bordée que nous rapportons sur ces terres. Ce ne fut qu'à quatre heures & demie du matin que nous parvîmes à doubler les îlots les plus Sud du nouveau passage que nous nommâmes *le passage des François*. Le fond paroît augmenter au milieu de cet archipel en avançant vers le Sud. Nos sondes ont été de 55 à 75 & 80 brasses, fond de sable gris, vase & coquilles pourries. Lorsque nous fûmes entièrement hors du canal, nous sondâmes sans trouver de fond. Je fis alors gouverner au Sud-Ouest.

et on appelle
ce passage
le passage
du Sud-Ouest.

Cinquieme
passage de la
ligne.

Le 26, à la pointe du jour, nous découvrimus une nouvelle île dans le Sud-Sud-Ouest, & peu après une autre dans l'Ouest-Nord-Ouest. A midi on ne voyoit plus le labyrinthe d'où nous sortions, & la hauteur méridienne nous donna 00^d 23' de latitude australe. C'étoit pour la cinquieme fois que nous avions passé la ligne. Nous continuâmes de tenir le plus près bas-bord amure, & l'après midi nous eûmes connoissance d'une petite île dans le Sud-Est. Le lendemain, au lever du soleil, nous en vîmes

une peu élevée, à neuf ou dix lieues dans le Sud-Sud-Est. Elle parut s'étendre Nord-Est & Sud-Ouest environ deux lieues. Un gros mondrain fort escarpé & d'une hauteur remarquable, que nous nommâmes le *gros Thomas*, se fit voir à dix heures du matin. A sa pointe méridionale il y a un petit îlot, il y en a deux à sa pointe septentrionale. Les courans avoient cessé de nous porter au Nord, nous eûmes au contraire de la différence Sud. Cette circonstance, jointe à l'observation de la latitude qui nous mettoit plus Sud que le cap Mabo, me donna l'entière conviction que nous entrions enfin dans l'archipel des Moluques.

Je demanderois au reste quel est ce cap Mabo & où il est situé. On en fait le cap qui termine dans le Nord la partie occidentale de la nouvelle Guinée; Dampierre & Wood Rogers le placent, le premier dans un des golfes de Gilolo à 30' de latitude australe, le second à huit lieues au plus de cette grande île. Mais toute cette partie n'est qu'un archipel assez vaste de petites îles, qu'à raison de leur nombre, l'Amiral Rogewin, qui les traversa en 1722, nomma *les mille Îles*. Comment donc le cap Mabo, vers le fin de Gilolo, appartient-il à la nouvelle Guinée? où le placer même, si, comme nous avons tout lieu de le croire, la nouvelle Guinée elle-même n'est qu'un amas de grandes îles, dont les divers canaux sont encore inconnus? Il ne devra appartenir qu'à celle de ces îles considérables qui sera la plus occidentale.

Le 27 après midi, nous découvrîmes cinq à six îles, depuis l'Ouest-quart-Sud-Ouest - 5^e - Sud - jusque dans l'Ouest-Nord-Ouest du compas. Pendant la nuit nous tinmes la bordée du Sud-Sud-Est, de sorte qu'on ne les revit plus le 28 au matin. Nous aperçûmes alors cinq autres

Discussion sur le cap Mabo.

Entrée dans l'archipel des Moluques.

petites îles sur lesquelles nous courûmes. Elles nous restoient à midi depuis le Sud-Sud-Ouest-1^d-Ouest, jusqu'à l'Ouest-quart-Sud-Ouest-1^d-Sud, à la distance de deux, trois, quatre & cinq lieues. On voyoit encore le gros Thomas à l'Est-Nord-Est-3^d-Nord environ cinq lieues. On aperçut aussi alors une nouvelle île dans l'Ouest-Sud-Ouest, à sept ou huit lieues. Nous ressentîmes pendant ces vingt-quatre heures plusieurs fortes marées qui paroissoient venir de l'Ouest. Cependant la différence de notre estime à l'observation méridienne & aux relevemens nous donna dix à onze milles sur le Sud-Ouest-quart-Sud & Sud-Sud-Ouest. A neuf heures du matin, j'ordonnai à l'Etoile de monter les canons & d'envoyer son canot aux îles du Sud-Ouest, pour reconnoître s'il y avoit quelque mouillage, & si ces îles fournissoient quelques productions intéressantes.

Rencontre
d'un Negre.

Il fit presque calme dans l'après midi, & le canot ne revint qu'à neuf heures du soir. Il avoit abordé à deux de ces îles, où on n'avoit trouvé aucune trace d'habitation ni de culture, ni aucune espece de fruit. Les gens du canot étoient prêts à se retirer lorsqu'ils virent avec surprise un Negre s'approcher seul dans une pirogue à deux balanciers. Il avoit à une oreille un anneau d'or, & pour armes deux zagayes. Il aborda le canot sans crainte ni surprise. On lui demanda à boire & à manger, & il offrit de l'eau & quelque peu d'une espece de farine qui paroissoit faire sa nourriture. On lui donna un mouchoir, un miroir & quelques bagatelles pareilles. Il rioit en recevant ces présents & ne les admiroit pas. Il sembloit connoître les Européens, & on pensa que ce pouvoit être un Negre fugitif de quelqu'une des îles voisines où les Hollandois ont des

postes, ou que peut-être y avoit-il été envoyé pour la pêche. Les Hollandois nomment ces îles *les cinq Isles*, & de tems en tems ils les font visiter. Ils nous ont dit qu'autrefois elles étoient au nombre de sept, mais que deux ont été abymées dans un tremblement de terre; révolution assez fréquentée dans ces parages. Il y a entre ces îles un prodigieux courant sans aucun mouillage. Les arbres & les plantes y sont à-peu-près les mêmes qu'à la nouvelle Bretagne. Nos gens y prirent une tortue du poids environ de deux cents livres.

Depuis ce tems nous continuâmes à éprouver de fortes marées qui portoient sur le Sud, & nous tinmes la route qui en approchoit le plus. Nous sondâmes plusieurs fois sans trouver de fond, & nous n'eûmes connoissance que d'une seule île dans l'Ouest & à dix ou douze lieues de nous, jusqu'au 30 après midi que nous aperçûmes dans le Sud & à un grand éloignement une terre considérable. Le courant qui nous servoit mieux que le vent, nous en approcha dans la nuit; & le 31 au point du jour nous nous en trouvâmes à sept ou huit lieues. C'étoit *l'île Ceram*. Sa côte en partie boisée, défrichée en partie, couroit à-peu-près Est & Ouest, sans que nous la vissions terminée. C'est une île très-haute: des montagnes énormes s'élevent sur le terrain de distance en distance, & le grand nombre de feux que nous y vîmes de tous les côtés, annonce qu'elle est fort peuplée. Nous passâmes la journée & la nuit suivante à naviguer le long de la côte septentrionale de cette île, courant des bordées pour nous élever dans l'Ouest & gagner sa pointe occidentale. Le courant nous étoit favorable, mais le vent étoit court.

Je remarquerai à l'occasion de la contrariété que nous

Vue de Ceram.

Remarque sur les Mout-

sons dans ces
parages.

éprouvions depuis long-tems de la part des vents ; que dans les Moluques on appelle mousson du Nord celle du Ouest, & mousson du Sud celle de l'Est ; parce que pendant la première les vents soufflent plus ordinairement du Nord-Nord-Ouest que du Ouest, & pendant la seconde ils viennent le plus souvent du Sud-Sud-Est. Ces vents règnent alors de même dans les îles des Papous & sur la côte de la nouvelle Guinée ; nous le savions par une triste expérience, ayant employé trente-six jours à faire quatre cents cinquante lieues.

le 21^{er} Sept.
1768.
Septembre.

Le premier Septembre, la lumière du jour naissant nous montra que nous étions à l'entrée d'une baie dans laquelle il y avoit plusieurs feux. Bientôt après, nous aperçûmes deux embarcations à la voile, de la forme des bateaux Malays. Je fis arborer pavillon & flamme Hollandoise, & tirer un coup de canon, & je fis une faute sans le sçavoir. Nous avons appris depuis que les habitans de Ceram sont en guerre avec les Hollandois, qu'ils ont chassés de presque toutes les parties de leur île. Aussi courûmes-nous inutilement un bord dans la baie ; les bateaux se réfugièrent à terre, & nous profitâmes du vent frais pour continuer notre route. Le terrain du fond de la baie est bas & uni, entouré de hautes montagnes, & la baie est semée de plusieurs îles. Il nous fallut gouverner à Ouest-Nord-Ouest pour en doubler une assez grande, sur la pointe de laquelle on voit un îlot & un banc de sable, avec une bâture qui paroît s'allonger une lieue au large. Cette île se nomme *Bonao*, laquelle est coupée en deux par un canal fort étroit. Quand nous l'eûmes doublée, nous gouvernâmes jusqu'à midi à Ouest-quart-Sud-Ouest.

Il venta grand frais du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est, &

& nous louvoyâmes le reste du jour entre *Bonao*, *Kelang* & *Manipa*, cherchant à faire du chemin dans le Sud-Ouest. A dix heures du soir nous eûmes connoissance des terres de l'île *Boero* par des feux qui y étoient allumés, & comme mon projet étoit de m'y arrêter, nous passâmes la nuit sur les bords pour nous en tenir à portée & au vent, si nous pouvions. Je sçavois que les Hollandois avoient sur cette île un comptoir foible, quoiqu'assez riche en rafraichissemens. Dans l'ignorance profonde où nous étions de la situation des affaires en Europe, il ne nous convenoit pas d'en venir hasarder les premières nouvelles chez des étrangers, qu'en un lieu où nous fussions à-peu-près les plus forts.

Projet pour
notre sûreté.

Ce ne fut pas sans d'excessifs mouvemens de joie que nous découvrîmes à la pointe du jour l'entrée du *golfe de Cajeli*. C'est où les Hollandois ont leur établissement; c'étoit le terme où devoient finir nos plus grandes misères. Le scorbout avoit fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ du port *Praslin*; personne ne pouvoit s'en dire entièrement exempt, & la moitié de nos équipages étoit hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus passés à la mer eussent assurément coûté la vie à un grand nombre, & la santé à presque tous. Les vivres qui nous restoi-ent étoient si pourris & d'une odeur si cadavéreuse, que les momens les plus durs de nos tristes journées étoient ceux où la cloche avertissoit de prendre ces alimens dégoûtans & malfains. Combien cette situation embellissoit encore à nos yeux le charmant aspect des côtes de *Boero*! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les îles *Moluques* sont couvertes, s'étoit fait sentir plusieurs lieues en mer, &

Triste état des
équipages.

avoit semblé l'avant-coureur qui nous annonçoit la fin de nos maux. L'aspect d'un bourg assez grand situé au fond du golfe, celui de vaisseaux à l'ancre, la vûe de bestiaux errans dans les prairies qui environnent le bourg, causerent des transports, que j'ai partagés sans doute, & que je ne sçau-rois dépeindre.

Il nous avoit fallu courir plusieurs bords, avant que de pouvoir entrer dans le golfe dont la pointe septentrionale se nomme *pointe de Liffateuo*, & celle du Sud-Est, *pointe Rouba*. Ce ne fut qu'à dix heures que nous pûmes mettre le cap sur le bourg. Plusieurs bateaux naviguoient dans la baie; je fis arborer pavillon Hollandois & tirer un coup de canon, aucun ne vint à bord; j'envoyai alors mon canot sonder en avant du navire. Je craignois un banc qui se trouvoit à la côte du Sud-Est du golfe. A midi & demi une pirogue; conduite par des Indiens, s'approcha du vaisseau; le chef nous demanda en Hollandois qui nous étions, & refusa toujours de monter à bord. Cependant nous avançons à pleines voiles, suivant les signaux du canot qui sondoit. Bientôt nous vîmes le banc dont nous avions redouté l'approche. La mer étoit basse & le danger paroissoit à découvert. C'est une chaîne de roches mêlées de corail, laquelle part de la côte du Sud-Est du golfe, à une lieue environ en-dedans de la *pointe Rouba*, & s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest, l'espace d'une demi-lieue. A quatre longueurs de canot de son extrémité on est sur cinq ou six brasses d'eau, mauvais fond de corail, & on passe tout de suite à 17 brasses, fond de sable & vase. Notre route fut à peu-près le Sud-Ouest trois lieues depuis 10^h jus-qu'à 1^h 30['] que nous mouillâmes vis-à-vis la loge auprès de plusieurs petits bâtimens Hollandois; à moins d'un

Bâtime du
golfe de Ca-
jeli.

quart de lieue de terre. Nous étions par 27 brasses d'eau fond de sable & vase, & nous fîmes les relevemens suivans.

La pointe *Lissateto* au Nord-4^e-Est, deux lieues.

La pointe *Rouba* au Nord-Est-2^e-Est, une demi-lieue.

Une presqu'île à Ouest-quart-Nord-Ouest-1^e-Ouest, trois quarts de lieue.

La pointe d'une bature qui s'allonge plus d'une demi-lieue au large de la presqu'île, au Nord-Ouest-quart-Ouest.

Le pavillon de la loge *Hollandoise*, au Sud-quart-Sud-Ouest-5^e-Ouest.

L'Etoile mouilla près de nous, plus dans l'Ouest-Nord-Ouest.

A peine avons-nous jetté l'ancre, que deux soldats Hollandois sans armes, dont l'un parloit François, vinrent à bord me demander de la part du Résident du comptoir quels motifs nous attiroient dans ce port, lorsqu'e nous ne devons pas ignorer que l'entrée n'en étoit permise qu'aux seuls vaisseaux de la Compagnie Hollandoise. Je renvoyai avec eux un Officier pour déclarer au Résident que la nécessité de prendre des vivres nous forçoit à entrer dans le premier port que nous avions rencontré, sans nous permettre d'avoir égard aux traités qui interdisoient aux navires étrangers la relâche dans les ports des Moluques, & que nous sortirions aussitôt qu'il nous auroit fourni les secours dont nous avons le plus urgent besoin. Les deux soldats revinrent peu de tems après pour me communiquer un ordre signé du Gouverneur d'Amboine, duquel le Résident de Boëro dépend directement, par lequel il est expressément défendu à celui-ci de recevoir dans son port aucun vaisseau étranger. Le Résident me prioit en même tems de lui

Relâche à Boëro.

Embarras du Résident.

donner par écrit une déclaration des motifs de ma relâche, afin qu'elle pût justifier auprès de son supérieur auquel il l'enverroit, la conduite qu'il étoit obligé de tenir en nous recevant ici. Sa demande étoit juste, & j'y satisfis en lui donnant une déposition signée, dans laquelle je déclarois qu'étant parti des îles Malouines & voulant aller dans l'Inde en passant par la mer du Sud, la mousson contraire & le défaut de vivres nous avoient empêché de gagner les îles Philippines & forcé de venir chercher au premier port des Moluques des secours indispensables, secours que je le fommois de me donner en vertu du titre le plus respectable, de l'humanité.

Bonne réception qu'il nous fit.

Dès ce moment il n'y eut plus de difficulté; le Résident, en règle vis-à-vis de sa Compagnie, fit contre fortune bon cœur, & il nous offrit ce qu'il avoit d'un air aussi libre que s'il eût été le maître chez lui. Vers les cinq heures je descendis à terre avec plusieurs Officiers pour lui faire une visite. Malgré le trouble que devoit lui causer notre arrivée, il nous reçut à merveille. Il nous offrit même à souper, & certes nous l'acceptâmes. Le spectacle du plaisir & de l'avidité avec lequel nous le dévorions, lui prouva mieux que nos paroles que ce n'étoit pas sans raison que nous criions à la faim. Tous les Hollandois en étoient en extase, ils n'osoient manger dans la crainte de nous faire tort. Il faut avoir été marin & réduit aux extrémités que nous éprouvions depuis plusieurs mois, pour se faire une idée de la sensation que produit la vue de salades & d'un bon souper sur des gens en pareil état. Ce souper fut pour moi un des plus délicieux instans de mes jours, d'autant que j'avois envoyé à bord des vaisseaux de quoi y faire souper tout le monde aussi bien que nous.

Il fut réglé que nous aurions journallement du cerf pour entretenir nos équipages à la viande fraîche pendant le séjour, qu'on nous donneroit en partant dix-huit bœufs, quelques moutons & à-peu-près autant de volailles que nous en demanderions. Il fallut suppléer au pain par du riz; c'est la nourriture des Hollandois. Les insulaires vivent de pain de sagu qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel ils donnent ce nom; ce pain ressemble à la cassave. Nous ne pûmes avoir cette abondance de légumes qui nous eût été si salutaire, les gens du pays n'en cultivent point. Le Résident voulut bien en fournir pour les malades, du jardin de la Compagnie.

Au reste, tout ici appartient à la compagnie directement ou indirectement, gros & menu bétail, grains & denrées de toute espèce. Elle seule vend & achete. Les Maures à la vérité nous ont vendu des volailles, des chevres, du poisson, des œufs, & quelques fruits; mais l'argent de cette vente ne leur restera pas long-tems. Les Hollandois sçauront bien le retirer pour des hardes fort simples, mais qui n'en sont pas moins chères. La chasse même du cerf n'est pas libre, le résident seul en a le droit. Il donne à ses chasseurs trois coups de poudre & de plomb, pour lesquels ils doivent apporter deux animaux qu'on leur paye alors six sols pièce. S'ils n'en rapportent qu'un, on retient, sur ce qui leur est dû, le prix d'un coup de poudre & de plomb.

Dès le 3 au matin, nous établîmes nos malades à terre pour y coucher pendant notre séjour. Nous envoyions aussi journallement la plus grande partie des équipages se promener & se divertir. Je fis faire l'eau des navires & les divers transports par des esclaves de la compagnie que le

Police de la
Compagnie.

Résident nous loua à la journée. L'Etoile profita de ce tems pour garnir les chouquets de ses mâts majeurs, lesquels avoient un jeu dangereux. Nous avions affourché en arrivant ; mais sur ce que les Hollandois nous dirent de la bonté du fond & de la régularité des brises de terre & du large, nous relevâmes notre ancre d'affourche. Effectivement nous y vîmes les bâtimens Hollandois sur une seule ancre.

Nous eûmes pendant notre relâche ici le plus beau tems du monde. Le thermometre y montoit ordinairement à 23^d dans la plus grande chaleur du jour ; la brise du Nord-Est au Sud-Est le jour, changeoit sur le soir ; elle venoit alors de terre, & les nuits étoient fort fraîches. Nous eûmes occasion de connoître l'intérieur de l'île ; on nous permit d'y faire plusieurs chasses de cerfs, par battues, auxquelles nous prîmes un grand plaisir. Le pays est charmant, entrecoupé de bosquets, de plaines, & de côteaux dont les vallons sont arrosés par de jolies rivières. Les Hollandois y ont apporté les premiers cerfs qui s'y sont prodigieusement multipliés, & dont la chair est excellente. Il y a aussi un grand nombre de sangliers, & quelques especes de gibier à plumes.

Détails sur
l'île Boëro.

On donne à l'île de Boëro ou Burro environ dix-huit lieues de l'Est à l'Ouest, & treize du Nord au Sud. Elle étoit autrefois soumise au Roi de Ternate, lequel en tiroit tribut. Le lieu principal est *Cajeli*, situé au fond du golfe de ce nom, dans une plaine marécageuse, qui s'étend près de quatre milles entre les rivières *Soweill* & *Abbo*. Cette dernière est la plus grande de l'île, & toutefois ses eaux sont fort troubles. Le débarquement est ici fort incommode, sur-tout de basse mer, pendant laquelle il faut

que les bateaux s'arrêtent fort loin de la plage. La loge Hollandoise, & quatorze habitations d'Indiens, autrefois dispersées en divers endroits de l'île, mais aujourd'hui réunies autour du comptoir, forment le bourg de Cajeli. On y avoit d'abord construit un fort en pierre : un accident le fit sauter en 1689, & depuis ce tems on s'y contente d'une enceinte de foibles palissades, garnie de six canons de petit calibre, tant bien que mal en batterie ; c'est ce qu'on appelle *le fort de la Défense*, & j'ai pris ce nom pour un sobriquet. La garnison, aux ordres du Résident, est composée d'un Sergent & 25 hommes : sur toute l'île il n'y a pas cinquante blancs. Quelques-autres negereries y sont répandues, où l'on cultive du riz. Dans le tems où nous y étions, les forces des Hollandois y étoient augmentées par trois navires, dont le plus grand étoit *le Draak*, fénault de quatorze canons, commandé par un Saxon nommé *Kop-le-Clerc*. Son équipage est de cinquante Européens, & sa destination de croiser dans les Moluques, sur-tout contre les Papous & les Ceramois.

Les naturels du pays se divisent en deux classes, *les Maures & les Alfouriens*. Les premiers sont réunis sous la loge & soumis entierement aux Hollandois qui leur inspirent une grande crainte des nations étrangères. Ils sont observateurs zélés de la loi de Mahomet, c'est-à-dire qu'ils se lavent souvent, ne mangent point de porc, & prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ajoutez à cela qu'ils en paroissent fort jaloux & les tiennent renfermées. Leur nourriture est le sagu, quelques fruits, & du poisson. Les jours de fêtes ils se régalaient avec du riz que la compagnie leur vend. Leurs chefs ou *orenaics* se tiennent auprès du Résident, qui paroît avoir pour eux quelques

Sur les naturels du pays.

égards, & contient le peuple par leur moyen. La compagnie a sçu semer parmi ces chefs des habitans un levain de jalousie réciproque qui assure l'esclavage général, & la politique qu'elle observe ici vis-à-vis des naturels, est la même dans tous ses autres comptoirs. Si un chef forme quelque complot, un autre le découvre & en avertit aussi-tôt les Hollandois.

Ces Maures au reste sont vilains, paresseux & peu guerriers. Ils ont une extrême frayeur des Papous qui viennent quelquefois au nombre de deux ou trois cents brûler les habitations, enlever ce qu'ils peuvent & sur-tout des esclaves. La mémoire de leur dernière visite faite il y avoit trois ans, étoit encore récente. Les Hollandois ne font point faire le service d'esclaves aux naturels de Boëro. La Compagnie tire ceux dont elle se sert, ou de Celebes ou de Ceram, les habitans de ces deux îles se vendant réciproquement.

Peuple sage.

Les *Alfouriens* sont libres sans être ennemis de la Compagnie. Satisfaits d'être indépendans, ils ne veulent point de ces babioles que les Européens donnent ou vendent en échange de la liberté. Ils habitent épars çà & là les montagnes inaccessibles dont est rempli l'intérieur de l'île. Ils y vivent de sagu, de fruits & de la chasse. On ignore quelle est leur religion; seulement on dit qu'ils ne sont point Mahometans: car ils élèvent & mangent des cochons. De tems-en-tems, les chefs des *Alfouriens* viennent visiter le Résident; ils seroient aussi-bien de rester chez eux.

Productions
de Boëro.

Je ne sçais s'il y a eu autrefois des épiceries sur cette île; en tout cas, il est certain qu'il n'y en a plus aujourd'hui. La compagnie ne tire de ce poste que des bois d'ébène

d'ébène noirs & blancs, & quelques autres especes de bois, très-recherchées pour la menuiserie. Il y a aussi une belle poivrière dont la vue nous a confirmé que le poivrier est commun à la nouvelle Bretagne. Les fruits y sont rares; des cocos, des bananes, des pamplemousses, quelques limons & citrons, des oranges ameres, & fort peu d'ananas. Il y croit une fort bonne especes d'orge nommée *ouong* & le *sago borneo*, dont on fait une bouillie qui nous a paru détestable. Les bois sont habités par un grand nombre d'oiseaux d'especes très-variées, & dont le plumage est charmant, entre autres des perroquets de la plus grande beauté. On y trouve cette especes de chat sauvage qui porte ses petits dans une poche placée au bas de son ventre, cette chauve-fouris dont les ailes ont une énorme envergure, des serpens monstrueux qui peuvent avaler un mouton, & cet autre serpent, plus dangereux cent fois, qui se tient sur les arbres & se darde dans les yeux des passans qui regardent en l'air. On ne connoit point de remedes contre la piquûre de ce dernier: nous en tuâmes deux, dans une chasse de cerf. La riviere de *Abbo*, dont les bords sont presque par-tout couverts d'arbres touffus, est infestée de crocodiles énormes, qui dévorent bêtes & gens. C'est la nuit qu'ils sortent, & il y a des exemples d'hommes enlevés par eux dans les pirogues. On les empêche d'approcher, en portant des torches allumées. Le rivage de Boëro fournit peu de belles coquilles. Ces coquilles précieuses, objet de commerce pour les Hollandois, se trouvent sur la côte de Ceram, à Amblaw & à Banda, d'où on les envoye à Batavia. C'est aussi à Amblaw que se trouve le catakoi de la plus belle especes.

Henri Ouman, Résident de Boëro, y vit en souverain.

des du Réfi-
dent à notre
égard.

Il a cent esclaves pour le service de sa maison, & il possède en abondance le nécessaire & l'agréable. Il est fous-marchand, & ce grade est le troisième au service de la compagnie. C'est un homme né à Batavia, lequel a épousé une créole d'Amboine. Je ne sçaurois trop me louer de ses bons procédés à notre égard. Ce fut sans doute pour lui un moment de crise que celui où nous entrâmes ici ; mais il se conduisit en homme d'esprit. Après s'être mis en règle vis-à-vis de ses chefs, il fit de bonne grace ce dont il ne pouvoit se dispenser, & il y joignit les façons d'un homme franc & généreux. Sa maison étoit la nôtre ; à toute heure on y trouvoit à boire & à manger, & ce genre de politesse en vaut bien un autre, pour qui sur-tout se ressentoit encore de la famine. Il nous donna deux repas de cérémonie, dont la propreté, l'élégance & la bonne chère nous surprirent dans un endroit si peu considérable. La maison de cet honnête Hollandois est jolie, élégamment meublée & entièrement à la Chinoise. Tout y est disposé pour y procurer du frais, elle est entourée de jardins & traversée par une rivière. Du bord de la mer on y arrive par une avenue de grands arbres. Sa femme & ses filles, habillées à la Chinoise, font très-bien les honneurs du logis. Elles passent le tems à apprêter des fleurs pour des distillations, à nouer des bouquets & préparer du hétel. L'air qu'on respire dans cette maison agréable est délicieusement parfumé, & nous y eussions tous fait bien volontiers un long séjour. Quel contraste de cette existence douce & tranquille, avec la vie dénaturée que nous menions depuis dix mois !

Conduire
d'Aourou à
Boéro.

Je dois dire un mot de l'impression qu'a faite sur Aotourou la vue de cet établissement Européen. On conçoit

que sa surprise a dû être grande à l'aspect d'hommes vêtus comme nous, de maisons, de jardins, d'animaux domestiques en grand nombre & si variés. Il ne pouvoit se lasser de regarder tous ces objets nouveaux pour lui. Sur-tout il prisoit beaucoup cette hospitalité exercée d'un air franc & de connoissance. Comme il ne voyoit pas faire d'échange, il ne pensoit pas que nous payassions, il croyoit qu'on nous donnoit. Au reste il se conduisit avec esprit vis-à-vis des Hollandois. Il commença par leur faire entendre qu'il étoit chef dans son pays & qu'il voyageoit pour son plaisir avec ses amis. Dans les visites, à table, à la promenade il s'étudioit à nous copier exactement. Comme je ne l'avois pas mené à la première visite que nous fîmes, il s'imagina que c'étoit parce que ses genoux sont cagneux, & il vouloit absolument faire monter dessus des matelots pour les redresser. Il nous demandoit souvent si Paris étoit aussi beau que ce comptoir.

Pendant nous avions embarqué, le 6 après midi, le riz, les bestiaux & tous les autres rafraichissemens. Le mémoire du bon Résident étoit fort cher, mais on nous assura que les prix étoient réglés par la Compagnie, & qu'on ne pouvoit s'écarter de son tarif. Du reste les vivres y étoient d'une excellente qualité; le bœuf & le mouton ne sont pas à beaucoup près aussi bons dans aucun pays chaud de ma connoissance, & les volailles y sont de la plus grande délicatesse. Le beurre de Boëro a dans ce pays une réputation que les Bretons ne trouverent pas légitimement acquise. Le 7 au matin je fis embarquer les malades, & on disposa tout pour appareiller le soir avec la brise de terre. Les vivres frais & l'air sain de Boëro avoient procuré à nos scorbutiques un amendement sensibi-

Bonne qualité des vivres qu'on y trouve.

Observation sur le riz.

Observation sur le riz.

Observations
sur les mouf-
sons & les
courans.

Observations
sur les mouf-
sons & les
courans.

Observations
sur les mouf-
sons & les
courans.

Remarque
sur les trem-
blemens.

ble. Ce séjour à terre, quoiqu'il n'eût été que de six jours, les mettoit dans le cas de se guérir à bord, ou du-moins de ne pas empirer avec l'usage des rafraichissemens que nous étions désormais en état de leur donner.

Il eût sans doute été à souhaiter pour eux & même pour les gens sains de prolonger la relâche ici; mais la fin de la mousson de l'Est nous pressoit de partir pour Batavia. Si une fois elle changeoit, il nous devenoit impossible de nous y rendre, parce qu'alors, outre le vent contraire à combattre, les courans suivent encore la loi de la mousson régnante. Il est vrai qu'ils conservent près d'un mois le cours de celle qui a précédé; mais le changement de mousson, qui arrive ordinairement en Octobre, peut primer comme il peut retarder d'un mois. Septembre est peu venteux, Octobre & Novembre le sont encore moins. C'est la saison des calmes & celle que choisit le Gouverneur d'Amboine pour faire sa tournée dans les îles dépendantes de son Gouvernement. Juin, Juillet & Août sont très-pluvieux. La mousson de l'Est, au Nord de Ceram & de Boëro, souffle ordinairement du Sud-Sud-Est au Sud-Sud-Ouest; dans les îles d'Amboine & de Banda elle est de l'Est au Sud-Est. Celle de l'Ouest souffle de l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest. Le mois d'Avril est le terme où finissent communément les vents d'Ouest, c'est la mousson orageuse, comme celle de l'Est est la mousson pluvieuse. Le Capitaine Clerk nous dit qu'il avoit en vain croisé devant Amboine pour y entrer pendant tout le mois de Juillet; il y avoit effuyé des pluies continuelles qui avoient mis tout son équipage sur les cadres. C'est dans ce même tems que nous étions si bien arrosés au port Prassin.

Il y avoit eu cette année à Boëro trois tremblemens de

terre presque consécutifs, le 7 Juin, le 12 & le 27 Juillet. C'est le 22 de ce même mois que nous en avions ressenti un à la nouvelle Bretagne. Ces tremblemens de terre ont, dans cette partie du monde, de terribles conséquences pour la navigation. Quelquefois ils anéantissent des îles & des bancs de sable connus; quelquefois aussi ils en créent où il n'y en avoit pas, & il n'y a rien à gagner à ce marché. Il seroit bien moins dangereux aux navigateurs que les choses restassent comme elles sont.

blemens de terre.

Le 7 après midi, tout étoit à bord, & nous n'attendions que la brise de terre, pour mettre à la voile. Elle ne fut sensible qu'à huit heures du soir. J'envoyai aussi-tôt un canot, avec un feu, se mouiller sur la pointe du banc qui est à la côte du Sud-Est, & nous travaillâmes à appareiller. On ne nous avoit pas trompé, en nous assurant que la tenue étoit forte dans ce mouillage. Nous fûmes très-long-tems à faire avec le cabestan des efforts inutiles; le tournevire même cassa, & nous ne parvîmes qu'à l'aide de poulies de franc funin, à retirer notre ancre de la vase collante où elle étoit enfoncée. Nous ne fûmes sous voiles qu'à onze heures. La pointe du banc une fois doublée, nous embarquâmes nos bateaux & l'Etoile les siens, & nous gouvernâmes successivement au Nord-Est, au Nord-Est-quart-Nord & Nord-Nord-Est, pour sortir du golfe de Cajeli.

Sortie de Boïro.

Pendant notre séjour ici M. Verron avoit fait à bord plusieurs observations de distance, dont le résultat moyen lui servit à déterminer la longitude de ce golfe, & le place 2^d 53' plus à l'Ouest que nos estimés suivies depuis la longitude observée à la nouvelle Bretagne. Au reste, quoique nous ayons trouvé établie, comme de raison, aux

Observations astronomiques.

Moluques, la vraie date d'Europe, sur laquelle nous perdions un jour, en suivant autour du monde le cours du soleil, je continuerai à marquer la date de nos journaux, en prévenant qu'au-lieu du mercredi 7, on comptoit dans l'Inde le jeudi 8. Je ne corrigerai ma date qu'à l'île de France.



C H A P I T R E V I I.

Route depuis Boëro jusqu'à Batavia.

Q U O I Q U E je fusse convaincu que les Hollandois représentent la navigation dans les Moluques, comme beaucoup plus dangereuse encore qu'elle ne l'est effectivement, je n'ignorois cependant pas qu'elle ne fût semée d'écueils & de difficultés. La plus grande étoit pour nous de n'avoir aucune carte fidelle de ces parages, les cartes Françoises de cette partie de l'Inde étant plus propres à faire perdre les navires qu'à les guider. Je n'avois pu tirer des Hollandois de Boëro que des connoissances vagues & des lumieres fort imparfaites. Lorsque nous y arrivâmes, le Draak devoit en partir sous peu de jours, pour conduire un Ingénieur à Macassar, & j'avois bien compté le suivre jusques-là. Mais le Résident donna ordre au Commandant de ce sénéat de rester à Cajeli jusqu'à ce que nous fussions partis. Ainsi nous appareillâmes seuls, & je dirigeai ma route pour passer au Nord de Boëro & aller chercher le détroit de Button, que les Hollandois nomment *Buton's strat.*

Nous rangeâmes la côte de Boëro environ à une lieue & demie de distance, & les courans ne nous firent éprouver aucune différence sensible jusqu'à midi. Nous avions aperçu le 8 au matin les îles de Kilang & de Manipa. Depuis la terre basse que l'on trouve à la sortie du golfe de Cajeli, la côte est fort élevée & court sur l'Ouest-Nord-Ouest & Ouest-quart-Nord-Ouest. Le 9 nous eûmes connoissance dans la matinée de l'île de *Xullabessie*. Elle est peu considérable, & les Hollandois y ont un comptoir dans une

1768.
Septembre.
Difficultés
de la naviga-
tion dans les
Moluques.

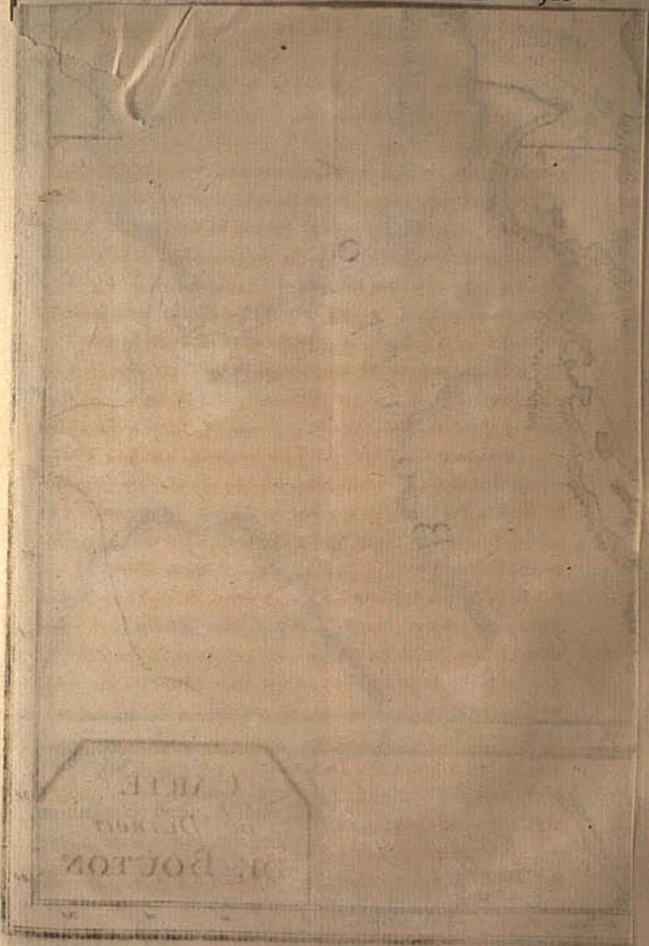
Route que
nous faisons.

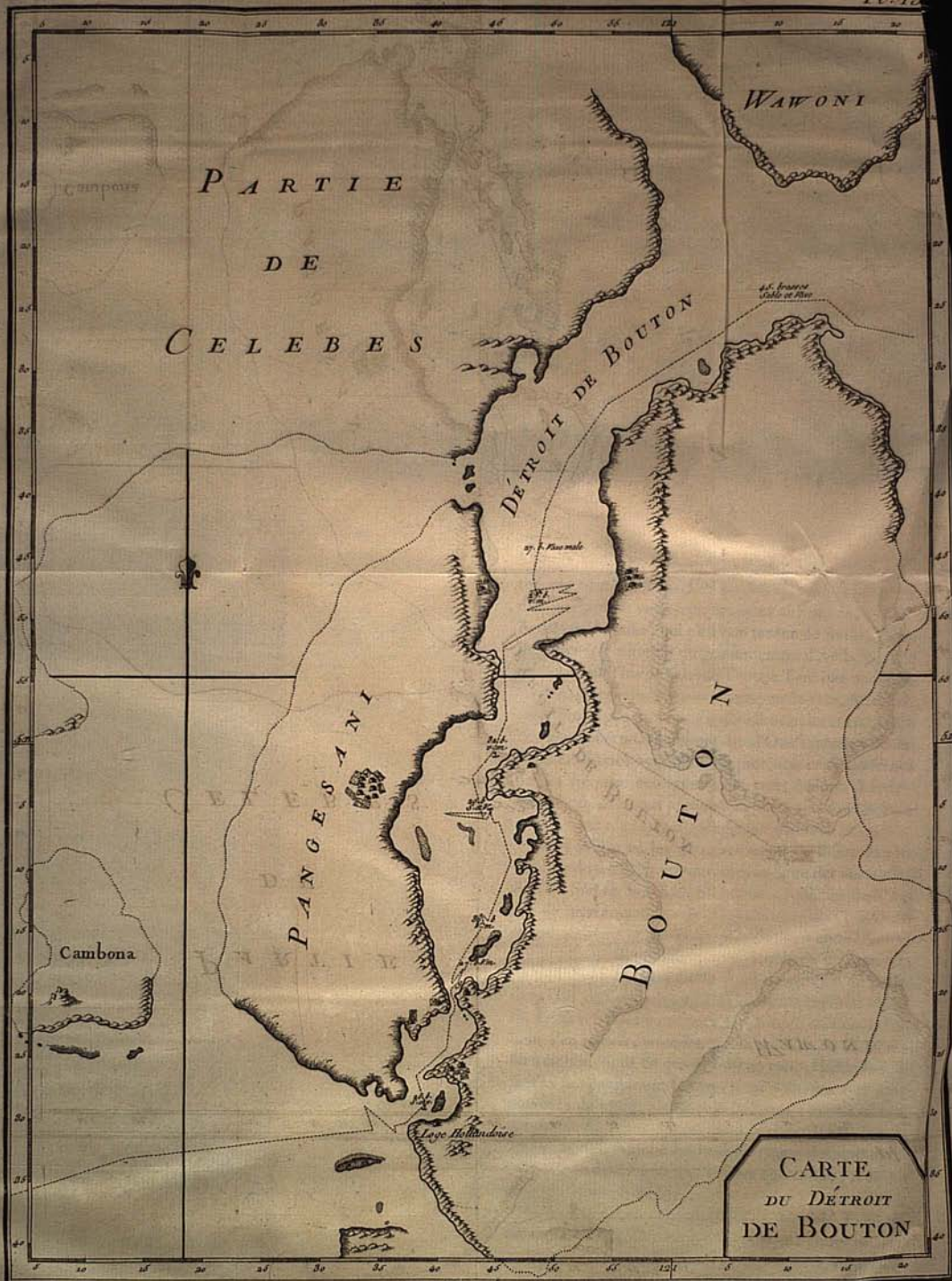
redoute nommée *Claverblad* ou *le Trefte*. La garnison est d'un Sergent & vingt-cinq hommes aux ordres du sieur Arnoldus Holtman, qui n'est que teneur de livres. Cette île dépendoit autrefois du gouvernement d'Amboine, elle relève aujourd'hui de celui de Ternate. Tant que nous courûmes le long de Boëro nous eûmes peu de vent, & les brises réglées à-peu-près comme dans la baie; les courans dans ces deux jours nous portèrent dans l'Ouest près de 8 lieues. Nous évaluâmes avec assez de précision cette différence par les fréquens relevemens que nous faisons. La dernière journée ils nous portèrent aussi un peu dans le Sud, ce que vérifia la hauteur méridienne observée le 10.

Nous avons vû les dernières terres de Boëro le 9 au coucher du soleil. Nous trouvâmes au large des vents assez frais du Sud au Sud-Sud-Est, & nous passâmes dans des raz de marée sensibles. Je fis gouverner au Sud-Ouest quand les vents le permirent, afin de terrir entre *Wawoni* & *Button*, voulant passer par le détroit de ce nom. On prétend que dans cette saison il est dangereux de passer dans l'Est de *Button*, que l'on y court risque d'être assalés sur la côte par les courans & le vent, & qu'alors il faut pour s'en relever, attendre que la mousson du Ouest soit bien établie. Voilà ce que m'a dit un marin Hollandois, & je n'en suis pas garant. Ce que je puis attester avec connoissance de cause, c'est que le passage du détroit est infiniment préférable à l'autre route, soit au Nord, soit au Sud de l'écueil nommé *Toukanbessie*: cette dernière route étant semée de dangers tant visibles que cachés, redoutables même aux pratiques.

Le 10 au matin, le nommé Julien Launai, Tailleur, mourut à bord du scorbut. Il commençoit à entrer en convalescence

Avis nautique.





CARTE
DU DÉTROIT
DE BOUTON

valescence, deux débauches d'eau-de-vie l'ont tué.

Le 11 à huit heures du matin, on vit la terre depuis l'Ouest-quart-Sud-Ouest jusqu'au Sud-Ouest-quart-Sud-5^d.Ouest. A neuf heures nous reconnûmes que c'étoit l'île de Wawoni, île haute, sur-tout dans son milieu; à onze heures, on découvrit la partie septentrionale de Button. A midi, nous observâmes 4^d 6' de latitude australe. La pointe septentrionale de Wawoni nous restoit alors à Ouest-5^d.Nord, sa pointe méridionale au Sud-Ouest-quart-Ouest-4^d.Ouest, huit à neuf lieues, & la pointe du Nord-Est de Button au Sud-Ouest-quart-Ouest-4^d.Sud, environ à neuf lieues. L'après midi, nous courûmes jusqu'à deux lieues de Wawoni, ensuite nous revirâmes au large & nous louvoyâmes toute la nuit pour nous mettre au vent de l'entrée du détroit de Button, & être à même d'y donner à la pointe du jour. En effet, elle nous restoit le 12 à six heures du matin, entre le Nord-Ouest-quart-Ouest & l'Ouest-Nord-Ouest, & je fis porter sur la pointe septentrionale de Button. En même tems, je fis mettre les canots dehors, & je les gardai à la remorque. A neuf heures nous embouquâmes le détroit avec une jolie brise qui dura jusqu'à dix heures & demie, & reprit un peu avant midi.

Il convient, en entrant dans ce détroit, de ranger la terre de Button, dont la pointe septentrionale est d'une moyenne hauteur & hachée en plusieurs mondrains. Le cap, qui fait l'entrée de bas-bord, est taillé en falaise. Il a en-avant de lui quelques pierres blanches assez élevées au-dessus de l'eau, & dans l'Est, une jolie baie dans laquelle nous vîmes une petite embarcation à la voile. La pointe correspondante de *Wawoni* est basse, assez unie,

Vue du
détroit de
Button.

Description
de l'entrée.

& elle se prolonge dans l'Ouest. La terre de *Celebes* se présente alors devant vous ; on voit un passage ouvert dans le Nord entre cette grande île & *Wawoni*, passage faux ; celui du Sud, qui est le vrai, paroît presque fermé ; on y apperçoit dans l'éloignement une terre basse hachée en especes d'îlots. A mesure qu'on entre, on découvre sur la côte de *Buton* de gros caps ronds & de jolies ances. Au large d'un de ces caps sont deux roches, qu'il est impossible de ne pas prendre de loin pour deux navires à la voile, l'un assez grand, l'autre plus petit. Environ à une lieue dans l'Est d'elles, & à un quart de lieue de la côte, la sonde nous donna 45 brasses fond de sable & de vase. Le détroit depuis l'entrée git successivement du Sud - Ouest au Sud.

A midi nous observâmes 4^d 29' de latitude australe, nous avions alors un peu dépassé les deux roches. Elles sont au large d'un îlot, derrière lequel il paroît un joli enfoncement. Nous y vîmes une embarcation faite en forme de coffre carré, avec une pirogue à la remorque. Elle cheminoit à la voile & à la rame, en côtoyant la terre. Un matelot François, repris à *Boero*, qui depuis quatre ans naviguoit avec les Hollandois dans les *Moluques*, nous dit que c'étoit un bateau d'Indiens forbans qui cherchent à faire des prisonniers pour les vendre. Notre rencontre parut les gêner. Ils amenèrent leur voile & se hâlerent à la perche tout-à-fait terre-à-terre, derrière l'îlot.

Nous continuâmes notre route dans le détroit, les vents rondissant comme le canal, & nous ayant permis de venir par degrés du Sud-Ouest au Sud. Nous crûmes vers deux heures après midi que la marée commençoit à nous être contraire ; la mer alors baignoit le pied des arbres sur la

Aspect du
pays.

côte, ce qui prouveroit que le flot vient ici du Nord, au moins dans cette saison. A deux heures & demie, nous passâmes devant un superbe port qui est à la côte de Celebes. Cette terre offre un coup-d'œil charmant par la variété des terrains bas, des côteaux & des montagnes. La verdure y embellit le paysage, & tout annonce une contrée riche. Bientôt après l'île de *Pangasani* & les îlots qui en sont au Nord, se détacherent, & nous distinguâmes les divers canaux qu'ils présentent. Les hautes montagnes de Célébes paroissoient au-dessus & dans le Nord de ces terres. C'est par cette longue île de *Pangasani* & par celle de *Button* qu'est ensuite formé le détroit. A cinq heures & demie nous étions enclavés de manière qu'on n'apercevoit ni entrée ni sortie; & la sonde nous donna 27 brasses d'eau & un excellent fond de vase.

La brise, qui vint alors de l'Est-Sud-Est, nous força de tenir le plus près pour ne pas nous écarter de la côte de *Button*. A six heures & demie, les vents refusant de plus en plus & la marée contraire étant assez forte, nous mouillâmes une ancre à jet à-peu-près à mi-canal, par la même sonde que nous avions déjà eue, 27 brasses vase molle; ce qui dénote un fond égal dans toute cette partie. La largeur du détroit, depuis l'entrée jusqu'à ce premier mouillage, varie de sept, huit, neuf jusqu'à dix milles. La nuit fut très-belle. Nous pensâmes qu'il y avoit des habitations sur cette partie de *Button*, parce que nous y vîmes plusieurs feux. *Pangasani* nous parut beaucoup plus peuplé, à en juger par la grande quantité de feux qui brilloient de toutes parts. Cette île est ici basse, unie, couverte de beaux arbres, & je ne serois pas surpris qu'elle contint des épiceries.

Premier
mouillage.

Trafic avec
les habitans.

Le 13 au matin il vint autour des navires un grand nombre de pirogues à balancier. Les Indiens nous apportent des poules, des œufs, des bananes, des perruches & des catakois. Ils demandoient de l'argent de Hollande, sur-tout des pieces argentées qui valent deux sols & demi. Ils prenoient aussi volontiers des couteaux à manches rouges. Ces insulaires venoient d'une peuplade considérable, située sur les hauteurs de Button vis-à-vis notre mouillage, laquelle occupe cinq ou six croupes de montagnes. Le terrain y est par-tout défriché, séparé par des fossés & bien planté. Les habitations y sont les unes ramassées en villages, les autres au milieu d'un champ entouré de haies. Ils cultivent le riz, le maïs, des patates, des ignames & d'autres racines. Nulle part nous n'avons mangé de bananes d'un goût aussi délicat. Ils ont aussi en grande abondance des cocos, des citrons, des pommes de mangles & des ananas. Tout ce peuple est fort bazané, petit & laid. Leur langue, de même que celle des habitans des Moluques, est le Malais & leur religion, celle de Mahomet. Ils paroissent fins négocians, mais ils sont doux & de bonne foi. Ils nous proposerent à acheter des pieces de coton colorées & fort grossières. Je leur montrai de la muscade & du clou, & je leur en demandai. Ils me répondirent qu'ils en avoient de secs dans leurs maisons, & que lorsqu'ils en vouloient, ils alloient en chercher à Ceram & aux environs de Banda, où ce n'est assurément pas les Hollandois qui les en fournissent. Ils me dirent qu'un grand navire de la Compagnie avoit passé dans le détroit il y avoit environ dix jours.

Depuis le lever du soleil, le vent étoit foible & contraire, variant du Sud au Sud-Ouest; j'appareillai à dix

heures & demie sur un prime flot, & nous louvoyâmes bord sur bord sans faire beaucoup de chemin. A quatre heures après midi nous donnâmes dans un passage qui n'a pas plus de quatre milles de large. Il est formé, du côté de Button, par une pointe basse qui est fort saillante, & laisse à son Nord un grand enfoncement dans lequel il y a trois îles; du côté de Pangafani, par sept ou huit petits îlots couverts de bois, qui en sont au plus à un demi quart de lieue. Dans un de nos bords, nous rangeâmes presque à portée de pistolet ces îlots, tout près desquels nous filâmes 15 brasses, sans trouver de fond. La sonde nous avoit donné dans le canal 35, 30, 27 brasses fond de vase. Nous avions passé en dehors, c'est-à-dire dans l'Ouest des trois îles dépendantes de la côte de Button. Elles sont assez considérables & peuplées.

La côte de Pangafani est ici élevée en amphithéâtre avec une terre basse au pied, que je crois être souvent noyée. Je le conclus de ce que les insulaires ont leurs habitations sur la croupe des montagnes. Peut-être aussi, comme ils sont presque toujours en guerre avec leurs voisins, veulent-ils laisser une lisière de bois entre leurs foyers & les ennemis qui tenteroient des descentes. Il paroît même qu'ils se font redouter des habitans de Button, qui traitent ceux-ci de forbans, auxquels on ne peut se fier. Aussi les uns & les autres portent-ils toujours le cri à leur ceinture. A huit heures du soir le vent ayant manqué tout-à-fait, nous laissâmes tomber notre ancre à jet par 36 brasses fond de vase molle; l'Etoile mouilla dans le Nord & plus à terre. Nous venions ainsi de passer le premier goulet étroit.

Le 14, nous appareillâmes à huit heures du matin sous

Second
mouillage.

Troisième

& quatrième
mouillages.

toutes voiles, la brise étant foible, & nous louvoyâmes jusqu'à midi, qu'ayant vû un banc dans le Sud-Sud-Ouest, je fis mouiller par 20 brasses, sable & vase, & j'envoyai un canot sonder autour du banc. Il vint dans la matinée plusieurs pirogues le long du bord, une entre autres qui portoit à poupe pavillon Hollandois deferlé. A son approche, toutes les autres se retirèrent pour lui faire place. C'étoit la voiture d'un orencaie ou chef. La compagnie leur accorde son pavillon & le droit de le porter. A une heure après midi, nous remîmes à la voile pour tâcher de gagner quelques lieues; il n'y eut pas moyen, le vent étoit trop foible & trop court; nous perdîmes environ une demi-lieue, & à trois heures & demie nous remouillâmes par 13 brasses fond de sable, vase, coquillage & corail.

Avis nauti-
tiques.

Cependant M. le Corré que j'avois envoyé dans le canot, pour sonder entre le banc & la terre, revint & me fit le rapport suivant. Près du banc, il y a 8 & 9 brasses d'eau; à mesure qu'on se rapproche de la côte de Button, terre haute & escarpée par le travers d'une superbe baie, l'eau va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'on ne trouve plus de fond en filant 80 brasses de ligne, à-peu-près à mi-canal entre le banc & la terre. Par conséquent, si le calme prenoit dans cette partie, il n'y a de mouillage que près le banc. Le fond au reste, dans ses environs, est d'une bonne qualité. Plusieurs autres bancs s'étendent entre celui-ci & la côte de Pangasani. On ne sçauroit donc trop recommander de hanter dans tout ce détroit la terre de Button. C'est le long de cette côte que sont les bons mouillages; elle ne cache aucun danger, & d'ailleurs les vents en viennent le plus fréquemment. D'ici, presque jusqu'au débouquement, elle paroît n'être qu'une

chaîne d'îles successives : mais c'est qu'elle est coupée de plusieurs baies, qui doivent former de superbes ports.

La nuit fut très-belle & sans vent. Le 15, à cinq heures du matin, nous appareillâmes avec une foible brise de l'Est-Sud-Est, & je fis gouverner pour rallier tout-à-fait la côte de Button. A sept heures & demie nous avions doublé le banc & la brise nous manqua. Je mis chaloupe & canot dehors, & je signalai à l'Etoile d'en faire autant. La marée étoit favorable, & nos bateaux nous remorquèrent jusqu'à trois heures du soir. Nous passâmes devant deux magnifiques baies, où je pense bien que l'on trouveroit à mouiller, mais le long & fort près des hautes terres, il n'y a pas de fond. A trois heures & demie le vent souffla de l'Est-Sud-Est bon frais, & nous fîmes route pour aller chercher un mouillage à portée de la passe étroite par laquelle on débouque de ce détroit. Nous n'en découvrîmes encore aucune apparence. Au contraire plus nous avançons, moins nous appercevions d'issue. Les terres des deux bords qui se croisent ici, paroissent une côte continue & ne laissent pas même soupçonner aucune ouverture.

A quatre heures & demie nous étions par le travers & dans l'Ouest d'une baie fort ouverte, & l'on vit un bateau du pays qui paroissoit s'y enfoncer vers le Sud. J'envoyai mon canot à sa suite, avec ordre de me l'amener, dans l'intention de me procurer par ce moyen un pilote. Pendant ce tems nos autres bateaux furent employés à sonder. Un peu au large & presque par le travers de la pointe septentrionale de la baie, on trouva 25 brasses d'eau fond de sable & corail, ensuite nous perdîmes le fond. Je fis mettre à l'autre bord, puis en travers sous les huniers, pour donner aux bateaux le tems de sonder. Après

Suite & description du détroit.

avoir dépassé l'ouverture de la baie, on retrouve fond le long de la terre qui tient à sa pointe méridionale. Nos canots signalèrent 45, 40, 35, 29 & 28 brasses fond de vase, & nous manœuvrâmes pour gagner ce mouillage, aidés par les chaloupes. A cinq heures & demie nous y laissâmes tomber une de nos ancres de bossoir par 35 brasses d'eau fond de vase molle. L'Etoile mouilla dans le Sud de nous.

Cinquieme
mouillage.

Comme nous venions de mouiller, mon canot revint avec le bateau Malays. On n'avoit pas eu de peine à le déterminer à suivre, & nous y primes un Indien qui demanda quatre ducats (environ quinze francs) pour nous conduire; ce fut un marché bientôt conclu. Le pilote coucha à bord & sa pirogue fut l'attendre de l'autre côté de la passe. Il nous dit qu'il alloit s'y rendre par le fond d'une baie voisine de celle près de laquelle nous étions, où il n'y avoit qu'un portage fort court pour la pirogue. Au reste nous eussions alors pu facilement nous passer du secours de ce pilote; quelques instans avant que nous mouillâssions, le soleil donnant sur l'entrée du goulet dans un jour plus favorable, nous fit découvrir dans le Sud-Sud-Ouest-4^d-Ouest la pointe de bas-bord du débouquement; mais il faut la deviner: elle chevauche un rocher à double étage qui fait la pointe de stribord. Quelques-uns de nos Messieurs profiterent du reste du jour pour aller se promener. Ils ne trouverent point d'habitations à portée de notre mouillage. Ils fouillerent aussi le bois dont cette partie est entierement couverte, sans y trouver aucune production intéressante. Ils rencontrerent seulement près du rivage un petit sac qui contenoit quelques noix-muscades seches.

Le

Le lendemain je fis virer à deux heures & demie du matin; il étoit quatre heures avant que nous fussions sous voiles. A peine ventoit-il; toutefois remorqués par nos bateaux, nous gagnâmes l'embouchure du passage. La mer alors étoit toute basse sur les deux rives; & , comme nous avions éprouvé jusqu'ici que le flot venoit du Nord, nous attendions à chaque instant le courant favorable; mais nous étions loin de compte. Le flot ici vient du Sud du-moins dans cette saison, & j'ignore où sont les limites des deux puissances. Le vent avoit considérablement renforcé & souffloit à poupe. Ce fut en vain qu'avec son secours nous luttâmes une heure & demie contre le courant; l'Etoile qu'il fit retrograder la première, mouilla presque à l'embouchure de la passe à la côte de Button, dans une espece de coude où la marée fait un retour & n'est pas aussi sensible. A l'aide du vent je bataillai encore près d'une heure sans désavantage; mais le vent ayant abandonné la partie, j'eus bientôt perdu un grand mille, & je mouillai à une heure après midi par 30 brasses fond de sable & de corail. Je restai tout appareillé & gouvernant pour soulager mon ancre qui n'étoit qu'une ancre à jet très-foible.

Toute la journée les pirogues environnerent les navires. Elles alloient & venoient comme à une foire chargées de rafraichissemens, de curiosités & de pieces de coton. Le commerce se faisoit sans nuire à la manœuvre. A quatre heures après midi, le vent ayant fraîchi & la mer étant presque étale, nous levâmes l'ancre, & avec tous nos bateaux devant la frégate, nous donnâmes dans la passe suivis de l'Etoile remorquée de même par les siens. A cinq heures & demie le plus étroit étoit heureusement passé,

Sixieme
mouillage.

Sortie du dé-
troit de But-
ton; descrip-
tion de la pas-
se.

& à six heures & demie nous mouillâmes en-dehors dans la baie nommée *baie de Button* sous le poite Hollandois.

Reprenons la description de la passe. Quand on vient du Nord, elle ne commence à s'ouvrir que lorsqu'on en est environ à un mille. Le premier objet qui frappe du côté de Button, est une roche détachée & minée par-dessous, laquelle présente exactement l'image d'une galere tentée, dont la moitié de l'éperon seroit emportée; les arbuttes qui la couvrent, produisent l'effet de la tente; de basse mer, la galere tient à la baie: lorsque la mer est haute, c'est un îlot. La terre de Button, médiocrement élevée dans cette partie, y est couverte de maisons & le rivage enclos de pêcheries. L'autre côté de la passe est coupé à pic. Sa pointe est reconnoissable par deux entailles qui forment deux étages dans le rocher. Lorsqu'on a dépassé la galere, les terres des deux bords sont entièrement escarpées, pendantes même en quelques endroits sur le canal. On croiroit que le dieu de la mer, d'un coup de son trident, y ouvrit un passage à ses eaux amoncelées. Les côtes cependant offrent un aspect riant. Celle de Button est cultivée en amphithéâtre & garnie de cafes dans tous les endroits qui ne sont point assez rapides pour qu'un homme ne puisse pas y arriver. Celle de Pangafani qui n'est qu'une roche presque vive, est toutefois couverte d'arbres; mais on n'y voit que deux ou trois habitations.

A un mille & demi ou deux milles au Nord de la passe, plus près de Button que de Pangafani, on trouve 20, 18, 15, 12 & 10 brasses, fond de vase; à mesure qu'on fait le Sud, avançant en canal, le fond change, on trouve du sable & du corail par diverses profondeurs, depuis 35 jusqu'à 12 brasses, ensuite on perd le fond.

Le passage peut avoir une demi-lieue de longueur ; sa largeur varie depuis environ cent cinquante jusqu'à quatre cents toises, estime jugée au coup-d'œil ; le canal va en serpentant & du côté de Pangafani, environ aux deux tiers de sa longueur, il y a une pêcherie qui avertit de *défendre* ce côté & de hanter celui de Button. En général il faut, autant qu'il est possible, tenir le milieu du goulet. Il convient aussi, à moins d'un vent favorable assez frais, d'avoir ses bateaux devant soi, pour se tenir bien gouvernant dans les sinuosités du canal. Au reste, le courant y est assez fort pour le faire passer d'un tems calme, même d'un foible vent contraire ; il ne l'est pas assez pour vaincre un vent ennemi qui seroit frais, & permettre alors de passer en cajolant sous les huniers. En débouquant de la passe, les terres de Button, plusieurs îles qui en sont dans le Sud-Ouest, & les terres de Pangafani présentent l'aspect d'un grand golfe. Le meilleur mouillage y est vis-à-vis le comptoir Hollandois à environ un mille de terre.

Avis sur cette navigation.



Notre pilote Buttonien nous avoit aidé de ses lumieres, autant qu'un homme qui connoit le local & n'entend rien à la manœuvre de nos vaisseaux, le pouvoit faire. Il avoit la plus grande attention à nous avertir des dangers, des bancs, des mouillages. Seulement il vouloit que nous missions toujours le cap droit où nous avions affaire, il ne tenoit compte de notre maniere de ferrer le vent, pour le ménager & s'en assurer. Il pensoit aussi que nous tirions 8 ou 10 brasses d'eau. Dans la matinée, il nous étoit venu à bord un autre Indien, vieillard fort instruit, que nous crûmes le pere du pilote. Ils resterent avec nous jusqu'au soir, & je les renvoyai dans un de mes canots. Leur habitation est voisine du comptoir Hollandois. Ils ne voulerent absolu-

ment goûter à aucuns de nos mets, pas même au pain; quelques bananes & du betel, voilà quelle fut leur nourriture. Ils ne furent pas si religieux sur la boisson. Le pratique & son pere burent largement de l'eau-de-vie, assurés sans doute que Mahomet n'avoit défendu que le vin.

Grande visite des infulaires.

Le 17 à cinq heures du matin, nous fûmes sous voiles. Le vent étoit debout, foible d'abord, ensuite assez frais, & nous restâmes *sur les bords*. Dès les premiers rayons du jour, nous vîmes déboucher de toutes parts un essaim de pirogues, les navires en furent bientôt environnés, & le commerce s'établit. Tout le monde s'en trouva bien. Les Indiens tirèrent assurément avec nous meilleur parti de leurs denrées qu'ils n'eussent fait avec les Hollandois; mais ils s'en défaisoient toujours à vil prix, & les matelots purent tous se munir de poules, d'œufs & de fruits. On ne voyoit que volaille sur les deux vaisseaux, tout en étoit garni jusqu'aux hunes. Je conseille toutefois à ceux qui viendroient ici, de faire emplette, s'ils le peuvent, de la monnoie dont les Hollandois se servent dans les Moluques, sur-tout de ces pieces argentées qui valent deux sols & demi. Comme les Indiens ne connoissoient pas les monnoies que nous avions, ils ne donnoient aucune valeur ni aux réaux d'Espagne, ni à nos pieces de douze & de vingt-quatre sols: fort souvent même ils ne vouloient pas les prendre. Ceux-ci débiterent aussi quelques coronades plus fines & plus jolies que celles que nous avions encore vues, & une énorme quantité de catakois & de perruches du plus beau plumage.

Vers neuf heures du matin, nous eûmes la visite de cinq *orencais* de Button. Ils vinrent dans un canot semblable à ceux des Européens, à cette différence près qu'on

le vogoit avec des pagayes au lieu d'avirons. Ils portoient à poupe un grand pavillon Hollandois. Ces orencaiés sont bien vêtus. Ils ont des culottes longues, des camifoles avec des boutons de métal & des turbans, tandis que les autres Indiens sont nuds. Ils avoient aussi la marque distinctive que leur donne la compagnie, qui est la canne à pomme d'argent, avec cette marque . Le plus âgé avoit au-dessus une M de la façon suivante . Ils venoient, dirent-ils, se ranger à l'obéissance de la compagnie, & quand ils sçurent que nous étions François, ils ne furent point déconcertés, & dirent que très-volontiers ils offroient leurs hommages à la France. Ils accompagnèrent leur compliment de bien venu du don d'un chevreuil. Je leur fis au nom Roi un présent d'étoffes de soie, qu'ils partagerent en cinq lots, & je leur appris à connoître le pavillon de la nation. Je leur proposai de la liqueur; c'étoit ce qu'ils attendoient, & Mahomet leur permit d'en boire à la prospérité du Souverain de Button, de la France, de la compagnie de Hollande, & à notre heureux voyage. Ils m'offrirent alors tous les secours qui pouvoient dépendre d'eux, & ajouterent que, depuis trois ans, il avoit passé en divers tems trois vaisseaux Anglois auxquels ils avoient fourni eau, bois, volailles & fruits, qu'ils étoient leurs amis, & qu'ils voyoient bien que nous le serions aussi. Dans ce moment leurs verres étoient pleins, & ils avoient déjà plusieurs fois vuïdé rasade. Au reste, ils me prévirent que le Roi de Button résidoit dans ce canton, & je vis bien qu'ils avoient les mœurs de la capitale. Ils l'appellent *Sultan*, nom qu'ils ont sans doute reçu des Arabes en même tems que leur religion. Ce Sultan est despote & puissant, si le nombre des sujets fait la puissance; car

son île est grande & bien peuplée. Les orencaies, après avoir pris congé de nous, firent une visite à bord de l'Etoile. Ils y burent aussi à la santé de leurs nouveaux amis, & il fallut leur prêter une main secourable pour s'embarquer dans leurs pirogues.

Situation des
Hollandois à
Button.

Je leur avois demandé entre deux rafades si leur île produisoit des épiceries, ils me répondirent que non, & je crois volontiers qu'ils ont dit la vérité, en considérant la foiblesse du poste que les Hollandois entretiennent ici. Ce poste est l'assemblage de sept ou huit huttes de bambous, avec une espèce de palissade décorée d'une gaulle de pavillon. Là résident pour la compagnie un Sergent & trois hommes. Cette côte au reste présente le plus agréable coup d'œil. Elle est par-tout défrichée & garnie de cafes. Les plantations de cocotiers y sont fréquentes. Le terrain s'éleve en pente douce & offre par-tout des enclos cultivés. Le bord de la mer est tout en pêcheries. La côte qui est vis-à-vis Button n'est ni moins riante, ni moins peuplée.

Notre pilote revint aussi nous voir dans la matinée, & il m'apporta quelques cocos, les meilleurs que j'eusse encore rencontrés. Il m'avertit que, lorsque le soleil auroit monté, la brise du Sud-Est seroit très-forte, & je lui fis boire un grand coup d'eau-de-vie pour la bonne nouvelle. Effectivement nous vîmes toutes les pirogues se retirer vers onze heures. Elles ne vouloient pas se compromettre au large aux approches du vent frais, qui ne manqua pas de souffler, comme nous l'avoit annoncé l'Indien. Une brise de Sud-Est fraîche & vigoureuse nous prit, comme nous courions un bord sur une île à l'Ouest de Button; elle nous permit de gouverner à Ouest-Sud-Ouest, & nous

fit faire bon chemin, malgré la marée. J'avertirai ici qu'il faut se méfier d'un banc, qui s'étend assez au large de cette île dont je viens de parler. Au reste, en louvoyant pendant la matinée, nous fondâmes plusieurs fois, sans trouver fond, à 50 brasses de ligne.

Nous observâmes à midi 5^d 31' 30" de latitude australe, & cette observation, jointe à celle que nous avions faite à l'entrée du détroit, nous servit à en déterminer la longueur avec précision. A trois heures nous aperçûmes l'extrémité méridionale de Pangafani. Nous voyions, dès le matin, les hautes montagnes de l'île *Cambona*, sur laquelle est un pic, dont la tête s'éleve au-dessus des nuages. Vers quatre heures & demie, nous découvrîmes une portion des terres de Celebes. Nous embarquâmes nos bateaux au soleil couchant, & nous mîmes toutes voiles dehors, gouvernant à Ouest-Sud-Ouest, jusqu'à dix heures du soir que nous mîmes le cap à Ouest-quart-Sud-Ouest; & nous courûmes à cette route toute la nuit, bonnettes greiées haut & bas.

Mon intention étoit d'aller ainsi prendre connoissance de l'île *Saley*, à trois ou quatre lieues dans le Sud de sa pointe septentrionale, c'est-à-dire par 5^d 55' à 6^d de latitude, afin de chercher ensuite le détroit de ce nom, qui est entre cette île & celle de Celebes, le long de laquelle on court sans la voir: attendu que sa côte, presque depuis Pangafani, forme un golfe d'une immense profondeur. Au reste il faut de même revenir chercher le détroit de *Saley* lorsqu'on passe par le *Toukan bessie*; & on conclura sans doute de ce qui a été détaillé ci-dessus, que la route par la *rus de Buton* est, à tous égards, préférable. C'est une des navigations les plus sûres & les plus agréables que

Avis nautiques.

Remarques sur cette navigation.

Avantages de
la route pré-
cédente.

l'on puisse faire. Elle réunit à la bonté des mouillages & à l'agrément de faire le chemin à son aise, tous les avantages de la meilleure relâche. L'abondance étoit aussi grande maintenant sur nos vaisseaux que l'avoit été la disette. Le scorbut dispa-roissoit à vue d'œil. Il s'y déclaroit à la vérité un grand nombre de cours de ventre, occasionnés par le changement de nourriture : cette incommodité, dangereuse dans les pays chauds, où il est ordinaire qu'elle se convertisse en flux de sang, devient encore plus communément une maladie grave dans le parage des Moluques. A terre, comme à la mer, il est mortel d'y dormir à l'air, sur-tout lorsque le tems est ferein.

Passage du
détroit de Sa-
leyer.

Le 18 au matin nous ne vîmes point la terre, & je crois que pendant la nuit les courans nous firent perdre environ trois lieues; nous continuâmes la route du Ouest-Sud-Ouest. A neuf heures & demie nous eûmes bonne connoissance des hautes terres de *Saleyer* depuis le Ouest-Sud-Ouest jusqu'au Ouest-quart-Nord-Ouest, & à mesure que nous avançâmes, nous découvri-mes une pointe moins élevée qui semble terminer cette île au Nord. Je fis alors gouverner depuis le Ouest-quart-Nord-Ouest successivement jusqu'au Nord-Ouest-quart-Nord, afin de bien reconnoître le détroit. Ce pas-sage, formé par les terres de *Celebes* & celles de *Saleyer*, est encore resserré par trois îles qui le barrent. Les Hol-landois les nomment *Bougerones*, & ce passage le *Bout-faron*. Ils ont sur *Saleyer* un poste commandé aujourd'hui par *Jan Hendrik Voll*, teneur de livres.

Description
de ce passage.

Nous observâmes à midi 5^d 55' de latitude australe. Nous crûmes d'abord voir une première île au Nord de la terre moyenne que nous avions prise pour la pointe de *Saleyer*;

Saleyer ; mais c'est un terrain assez élevé & terminé lui-même par une pointe presque noyée qui tient à Saleyer par une langue de terre extrêmement basse. Ensuite nous découvrimus à la fois deux îles assez longues & d'une moyenne élévation , distantes entre elles de 4 à 5 lieues, & enfin, entre ces deux-là, nous en aperçûmes une troisième très-petite & très-basse. Le bon passage est auprès de cette petite île, soit au Nord soit au Sud. Je me suis déterminé pour ce dernier qui m'a paru le plus large. Afin de faciliter la narration, nous nommerons la petite île *l'île du Passage*, & les deux autres, l'une *l'île du Sud*, l'autre *l'île du Nord*.

Lorsque nous les eûmes suffisamment reconnues, je mis en travers à l'entrée de la nuit pour attendre l'Etoile. Elle ne se rallia qu'à huit heures du soir, & nous donnâmes dans le passage, en conservant le milieu du canal, dont la largeur peut être de six à sept milles. A neuf heures & demie nous étions Nord & Sud de *l'île du Passage*, & *l'île du Sud* par son milieu, nous restoit entre le Sud & le Sud-quart-Sud-Est. Je fis alors gouverner à Ouest-quart-Sud-Ouest à une heure du matin, puis mettre en travers, bas-bord amure jusqu'à quatre heures du matin. Avant & dans le passage on fonda plusieurs fois à la main sans trouver de fond, avec 20 & 25 brasses de ligne. Nous ralliâmes le 19 au point du jour la côte de Celebes, & nous la rangeâmes à la distance de trois ou quatre milles. Il est en vérité difficile de voir un plus beau pays dans le monde. La perspective offre dans le fond du tableau de hautes montagnes, au pied desquelles regne une plaine immense cultivée par-tout & par-tout garnie de maisons. Le bord de la mer forme une plantation suivie de cocotiers, &

Description
de cette partie
de Celebes.

l'œil d'un marin, à peine échappé aux falaisons, voit avec ravissement des troupeaux de bœufs errer dans ces plaines riantes qu'embellissent des bosquets semés de distance en distance. La population dans cette partie paroît être considérable. A midi & demi nous étions par le travers d'une grosse bourgade, dont les habitations, construites au milieu des cocotiers, suivoient pendant une grande étendue la direction de la côte, le long de laquelle on trouve 18 & 20 brasses fond de sable gris, fond qui diminue à mesure qu'on approche de terre.

Cette partie méridionale de Celebes est terminée par trois pointes longues, unies & basses, entre lesquelles il y a deux baies assez profondes. Sur les deux heures nous avons donné chasse à un bateau Malais, dans l'espérance d'y trouver quelqu'un qui nous pût procurer des connoissances pratiques de ces parages. Il avoit aussitôt mis à courir à terre, & lorsque nous le joignîmes à portée de mousquet, il étoit entre la terre & nous, & nous n'étions plus que sur 7 brasses d'eau. Je lui fis tirer trois ou quatre coups de canon, dont il ne tint compte. Il nous prenoit sans doute pour un navire de la Compagnie Hollandoise & craignoit l'esclavage. Presque tous les gens de cette côte sont pirates, & les Hollandois en font des esclaves, quand ils les prennent. Obligé d'abandonner ce bateau, je mandai le canot de l'Etoile que j'envoyai sonder devant moi.

Difficultés
de la naviga-
tion dans cet-
te partie.

Nous étions dans ce moment presque par le travers de la troisieme pointe de Celebes, nommée *Tanakeka*, après laquelle la côte court sur le Nord-Nord-Ouest. Presque dans le Nord-Ouest de cette pointe il y a quatre îles, dont la plus considérable, appelée *Tanakeka*, comme la

pointe du Sud-Ouest de Celebes, est basse, unie, & longue d'environ trois lieues. Les trois autres, plus septentrionales que celles-ci, sont très-petites. Il s'agissoit alors de doubler le bas fond dangereux de *brill* ou la *lunette*, que je crois être Nord & Sud de Tanakeka, à la distance de quatre ou cinq lieues au plus. Deux passages se présentoient, l'un entre la pointe Tanakeka & les îles, & on prétend que c'est celui-là que suivent les Hollandois, l'autre entre l'île Tanakeka & la lunette. Je préférerois ce dernier dont les routes sont moins composées, & que je croyois le plus large.

J'ordonnai au bateau de l'Etoile de diriger sa route, de manière à passer environ à une lieue & demie de l'île Tanakeka, & je le suivis sous les huniers, l'Etoile se tenant dans mes eaux. Nous cheminâmes sur 8, 9, 10, 11 & 12 brasses d'eau, gouvernant du Ouest-Nord-Ouest au Ouest-quart-Nord-Ouest, puis à Ouest quand nous vîmes à 13, 14, 15 & 16 brasses, & que l'île la plus septentrionale nous resta au Nord-Nord-Est. Je rappelai pour-lors le bateau de l'Etoile, & je fis route au Sud-Ouest-quart-Sud, fondant d'horloge en horloge (1), & trouvant toujours de 15 à 16 brasses fond de gros sable gris & gravier. A dix heures du soir, le fond augmenta, on eut à dix heures & demie 70 brasses, sable & corail, puis on n'en trouva plus en filant 120 brasses. A minuit, je fis signal à l'Etoile d'embarquer son bateau & de forcer de voiles, & je gouvernai au Sud-Ouest, pour passer à mi-canal entre la lunette & le banc nommé *Saras*, fondant toutes les heures sans trouver de fond. Au reste, lorsque le vent n'est pas favorable & frais pour entreprendre de doubler la lunette,

(1) Chaque horloge à bord est d'une demi-heure.

il convient de mouiller à la côte de Celebes, dans quel-
qu'une des baies, & d'y attendre un tems fait; sans cela
on court risque d'être entraîné par les courans sur ce dan-
gereux bas-fond, sans pouvoir s'en défendre.

Suite de la
direction de la
route.

Au jour on ne vit point de terre; à dix heures je fis
courir à Oueſt-Sud-Oueſt, & à midi nous obſervâmes 6^d
10' de latitude. Eſtimant alors avoir doublé le banc de
Saras, certain au moins par l'obſervation d'en être au Sud,
je dirigeai notre courſe à Oueſt, & après avoir fait cinq à
ſix lieues à cette route, je fis gouverner à Oueſt- quart-
Nord-Oueſt, fondant d'heure en heure ſans trouver de fond.
Nous nous entretenmes ainſi en canal, entre le *Seſtenbanc*
& la *Poule* au Nord, le *Pater noſter* & le *Tangayang* au Sud,
portant toutes voiles dehors jour & nuit, afin de gagner
ſur l'Etoile le tems de fonder. On m'avoit dit qu'ici les
courans portoient ſur les îles & banc de Tangayang. Par
l'obſervation de la hauteur méridienne qui fut de 5^d 44',
nous eûmes au contraire au moins neuf minutes de diffé-
rence Nord. Le meilleur conſeil à donner, c'eſt de s'entre-
tenir ici, à n'avoir pas fond. On fera sûr alors d'être en
canal; ſi on approchoit trop des îles du Sud, on commen-
ceroit à ne plus trouver que 30 bralles d'eau.

Nous courûmes toute la journée du 21 pour reconnoître
les îles *Alambaï*. Les cartes Françoises en marquent trois
enſemble, & une plus grande dans le Sud-Eſt d'elles, à
ſept lieues de diſtance. Cette dernière n'exiſte point où ils
la placent, & les îles *Alambaï* ſont toutes les quatre réu-
nies. Je comptois être au ſoleil couchant par leur latitu-
de, & je fis gouverner à Oueſt-quart-Sud-Oueſt, juſqu'à
ce qu'on eût couru le chemin de la vue. Pendant le jour
on s'étoit diſpenſé de fonder. A huit heures du ſoir la

sonde donna 40 brasses d'eau, fond de sable & vase. Nous gouvernâmes alors au Sud-Ouest-quart-Ouest & Ouest-Sud-Ouest, jusqu'à six heures du matin; puis, comptant avoir dépassé les îles Alambai, à Ouest-quart-Sud-Ouest jusqu'à midi. La sonde, pendant la nuit, donna constamment 40 brasses, fond de vase molle, jusqu'à quatre heures qu'elle n'en donna que 38. A minuit nous vîmes un bateau qui couroit à l'encontre de nous; dès qu'il nous apperçut, il tint le vent, & deux coups de canon ne le firent pas arriver. Ces gens-là craignent plus les Hollandois que les coups de canon. Un autre, que nous vîmes le matin, ne fut pas plus curieux de nous accoster. Nous observâmes à midi 6^d 8' de latitude, & cette observation nous donna encore une différence Nord de huit minutes avec notre estime.

Nous étions enfin hors de tous les pas périlleux qui font redouter la navigation des Moluques à Batavia. Les Hollandois prennent les plus grandes précautions pour tenir secrètes les cartes sur lesquelles ils naviguent dans ces parages. Il est vraisemblable qu'ils en grossissent les dangers; du-moins, j'en vois peu dans les détroits de Button, de Saleyer & dans le dernier passage dont nous sortions, trois objets dont à Boëro ils nous avoient fait des monstres. Je conviens que cette navigation seroit beaucoup plus difficile de l'Ouest à l'Est; les points d'atterrage dans l'Est n'étant pas beaux & pouvant aisément se manquer, au lieu que ceux de l'Ouest sont beaux & sûrs. Toutefois, dans l'une & l'autre route, l'essentiel est d'avoir, tous les jours, de bonnes observations de latitude. Le défaut de ce secours, pourroit jeter dans des erreurs funestes. Nous n'avons pu, ces derniers jours, évaluer si l'effet des cou-

Remarques
générales sur
cette naviga-
tion.

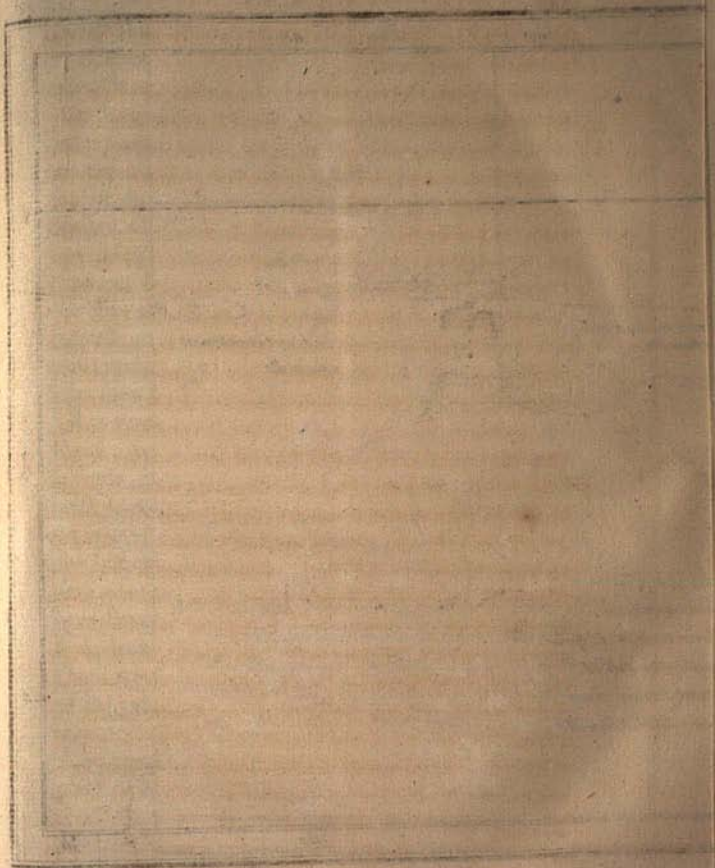
rans étoit dans l'Est ou dans l'Ouest, n'ayant point eu de points de relevement.

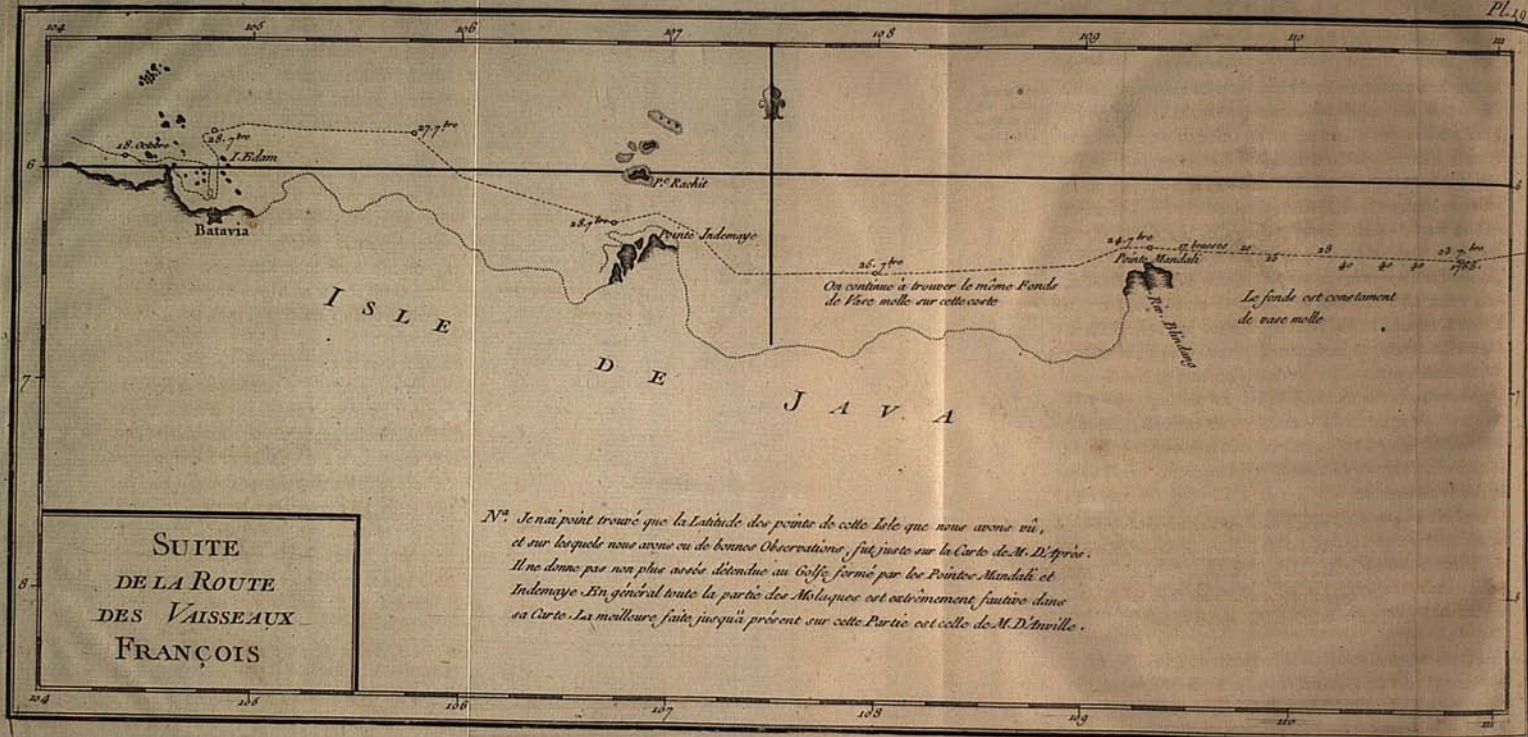
Inexactitude
des cartes
connues de
cette partie.

Je dois avertir ici que toutes les cartes marines Françaises de cette partie sont pernicieuses. Elles sont inexactes, non-seulement dans les gissemens des côtes & îles, mais même dans des latitudes essentielles. Les détroits de Button & de Saleyer sont extrêmement fautifs; nos cartes suppriment même les trois îles qui rétrécissent ce dernier passage, & celles qui sont dans le Nord-Nord-Ouest de l'île Tanakeka. M. d'Aprés, du-moins, avertit qu'il ne garantit point sa carte des Moluques ni celle des Philippines, n'ayant pu trouver de mémoires satisfaisans sur cette partie. Pour la sûreté des navigateurs, je souhairois la même délicatesse à tous ceux qui compilent des cartes. Celle qui m'a donné le plus de lumières, est la carte d'Asie de M. Danville, publiée en 1752. Elle est très-bonne depuis Ceram, jusq'aux îles Alambai. Dans toute cette route j'ai vérifié, par mes observations, l'exacitude de ses positions & des gissemens qu'il donne aux parties intéressantes de cette navigation difficile. J'ajouterai que la nouvelle Guinée & les îles des Papous approchent plus de la vraisemblance sur sa carte que sur aucune autre que j'eusse entre les mains. C'est avec plaisir que je rends cette justice au travail de M. Danville. Je l'ai connu particulièrement, & il m'a paru aussi bon citoyen que bon critique & sçavant éclairé.

Depuis le 22 au matin nous suivîmes la route du Ouest-quart-Sud-Ouest jusq'au lendemain 23 à huit heures que nous gouvernâmes à Ouest-Sud-Ouest. La sonde donna 47, 45, 42 & 41 brasses; & ce fond, je le dirai une fois pour tout, est ici & sur toute la côte de Java un excellent

le
oi-
s,
uis
on
i-
a-
le
n-
s,
r-
he
ui
M.
is
re
fi-
es
le
i-
le
ce
r,
ir
l-
re
na
is
it





SUITE
DE LA ROUTE
DES VAISSEaux
FRANÇOIS

*N^o. Je n'ai point trouvé que la Latitude des points de cette Isle que nous avons vû,
et sur lesquels nous avons eu de bonnes Observations, fut juste sur la Carte de M. De'Apris.
Il ne donne pas non plus assez d'étendue au Golfe formé par les Pointes Mandali et
Indemayo. En général toute la partie des Moluques est extrêmement fautive dans
sa Carte. La meilleure suite jusqu'à présent sur cette Partie est celle de M. D'Anville.*

fond de vase molle. Nous trouvâmes encore sept minutes de différence Nord par la hauteur méridienne que nous observâmes de $6^{\text{d}} 24'$. L'Etoile avoit signalé la vue de terre dès six heures du matin ; mais le tems s'étant mis à grains, nous ne l'aperçûmes point alors. Je fis après midi prendre plus du Sud à la route, & à deux heures on découvrit du haut des mâts la côte septentrionale de l'île *Maduré*. On la releva à six heures depuis le Sud-Est-quart-Sud jusqu'à Ouest-quart-Sud-Ouest- 5^{d} -Ouest ; l'horizon étoit trop fort pour qu'on pût estimer à quelle distance elle nous restoit. La sonde de l'après-midi fut constamment de 40 brasses. Nous vîmes un grand nombre de bateaux pêcheurs, dont quelques-uns à l'ancre & qui avoient leurs filets dehors.

Les vents pendant la nuit varièrent du Sud-Est au Sud-Ouest, nous rîmes le plus près, bas-bord amure & la sonde depuis dix heures du soir donna 28, 25 & 20 brasses ; elle fut de 17 brasses, lorsqu'à neuf heures du matin nous eûmes rallié la terre, & à midi elle n'en donna plus que dix. La grosse terre de la *pointe d'Alang* sur l'île *Java* nous restoit alors au Sud-Est-quart-Sud environ à deux lieues, *File Mandali* au Sud-Ouest-quart-Ouest- 2^{d} -Sud, deux milles, & les terres les plus Ouest à Ouest-Sud-Ouest quatre lieues. Dans cette position nous observâmes $6^{\text{d}} 22' 30''$, ce qui étoit assez conforme à la latitude estimée.

En transportant ce point de midi sur la carte à grand point de M. d'Après, suivant les relevemens, je trouvai, 1° . Que la côte de Java y est placée de neuf à douze minutes plus Sud qu'elle ne l'est effectivement par le terme moyen de notre observation méridienne.

Vue de l'île
Java.

Observations
géographi-
ques.



2°. Que le gissement de la pointe d'Alang n'y est pas exact, attendu qu'il la fait courir sur le Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Ouest, tandis que dans la vérité elle court, depuis l'île Mandali, sur le Ouest-quart-Sud-Ouest, environ quinze milles; après quoi elle reprend du Sud & forme un grand golfe.

3°. Qu'il donne trop peu d'étendue à cette partie de la côte, & qu'à suivre le relevement sur sa carte, nous eussions d'un midi à l'autre fait treize milles de moins à Ouest; soit que la côte ait cette quantité de plus en étendue, soit que le courant nous eût entraînés dans l'Est.

Rencontre de navires Hollandois.

Outre un grand nombre de bateaux pêcheurs, nous avions vu dans la matinée quatre navires, dont deux faisoient la même route que nous & portoient pavillon Hollandois déferlé. Sur les trois heures nous en joignîmes un auquel nous parlâmes; c'étoit un sénéaut venant de *Malacca* & allant à *Japara*. Sa conserve, navire à trois mâts & qui sortoit aussi de *Malacca*, alloit à *Saramang*. Ils ne tarderent pas à mouiller à la côte. Nous la rangeâmes à la distance d'environ trois quarts de lieue jusqu'à quatre heures du soir. Je fis alors gouverner à Ouest-quart-Nord-Ouest, afin de ne pas m'enfoncer dans le golfe & de passer au large d'un banc de corail qui est à cinq ou six lieues de terre. Jusqu'ici la côte de Java est peu élevée sur le bord de la mer; mais on apperçoit de hautes montagnes dans l'intérieur. A cinq heures & demie nous avions le milieu des îles *Carimon Java* au Nord-2^d-Ouest, environ à huit lieues.

Route le long de Java.

Nous courûmes à Ouest-quart-Nord-Ouest jusqu'à quatre heures du matin, puis à Ouest jusqu'à midi. La sonde, qui la veille avoit été près de terre de 9 à 10 brasses,

tes, augmenta dès sept heures du soir à 30. & elle donna dans la nuit 32, 34 & 35 brasses. Au soleil levant nous ne vîmes point de terre; seulement quelques navires & suivant l'ordinaire, une infinité de bateaux pêcheurs. Malheureusement il fit calme presque toute la journée du 25 jusqu'à cinq heures du soir. Je dis malheureusement, d'autant plus qu'il nous étoit intéressant d'avoir connoissance de la côte avant la nuit, afin de diriger la route en conséquence pour passer entre *la pointe Indermaye & les îles Rachit*, & ensuite au large des roches sous l'eau qui en sont à l'Ouest. Depuis midi qu'on avoit observé 6^d 26' de latitude, nous gouvernions à Ouest & Ouest-quart-Sud-Ouest; mais le soleil se coucha sans qu'on pût découvrir la terre. Quelques-uns crurent, mais sans certitude, appercevoir *les Montagnes bleues* qui sont à quarante lieues dans l'Est de Batavia. De six heures du soir à minuit, je fis gouverner à Ouest & Ouest-quart-Nord-Ouest, fondant d'heure en heure par 25, 24, 21, 20 & 19 brasses. A une heure du matin nous courûmes à Ouest-quart-Nord-Ouest, depuis deux heures jusqu'à quatre, au Nord-Ouest, puis au Nord-Ouest-quart-Ouest jusqu'à six heures. Mon intention, estimant à une heure du matin être à mi-canal entre les îles Rachit & la terre de Java, étoit de m'élever dans le Nord des roches. La sonde me donna trois fois 20 brasses, puis 22, puis 23, & pour lors je me supposai à trois ou quatre lieues dans le Nord-Nord-Ouest des îles Rachit.

J'étois bien loin de compte; le 26 les rayons du soleil levant nous montrèrent la côte de Java depuis le Sud-quart-Sud-Ouest jusqu'à Ouest quelques degrés Nord, & à sept heures & demie on vit du haut des mâts les îles Ra-

Erreur dans
l'estime de
notre route.

Il faut juger
l'erreur.

chir, environ à sept lieues de distance dans le Nord-Nord-Ouest & le Nord-Ouest-quart-Nord. Cette vue me donnoit une énorme & dangereuse différence sur la carte de M. d'Aptés; mais je suspendis mon jugement jusqu'à ce que la hauteur méridienne prononçât s'il falloit attribuer cette différence aux courans, ou bien en accuser la carte. Je fis gouverner à Ouest-quart-Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest, afin de bien reconnoître la côte qui est ici extrêmement basse & n'offre aucune montagne dans l'intérieur. Le vent étoit du Sud-Sud-Est au Sud-Est & à l'Est, joli frais.

Causés de
cette erreur.

A midi la pointe la plus méridionale d'*Indermaye* nous restoit à l'Est-quart-Sud-Est 24° Sud, environ à quatre lieues, le milieu des *îles Rachit* au Nord-Est, à cinq lieues de distance, & le terme moyen des hauteurs observées à bord nous plaça par 6° 12' de latitude. D'après cette hauteur & le relevement, il me parut que le golfe entre l'île Mandali & la pointe Indermaye, a sur la carte vingt-deux minutes d'étendue de moins de l'Est à l'Ouest que dans la réalité, & que la côte y est jetée 16 minutes plus au Sud que ne la placeroient nos observations. La même correction doit avoir lieu pour les îles Rachit, en y ajoutant que la distance entre ces îles & la terre de Java, est au moins de deux lieues plus considérable que celle marquée sur la carte. A l'égard des gissemens des diverses parties de la côte entre elles, ils m'ont paru y être assez exacts, autant qu'on en peut juger par des estimés faites successivement, à la vue & en courant. Au reste les différences, notées ci-dessus, sont très-périlleuses pour qui navigue de nuit sur cette carte.

Route jusqu'à
Batavia.

Depuis le matin la sonde avoit donné 21, 23, 19 & 18

brasses. La brise de l'Est-Sud-Est continua, & nous rangeâmes la terre à trois ou quatre milles, afin de passer dans le Sud de ces roches cachées dont j'ai déjà parlé & qu'on marque à cinq ou six lieues dans l'Ouest des îles Rachit. A une heure après midi un bateau qui étoit mouillé devant nous, appareilla (tribord amure), ce qui me fit penser qu'alors le courant changeoit & nous devoit contraire. Nous lui parlâmes à deux heures; un Hollandois, qui le commandoit & qui nous a paru y être seul blanc avec des mulâtres, nous dit qu'il alloit à Amboine & Ternate, & qu'il fortoit de Batavia dont il se faisoit à vingt-six lieues. Après être sorti du passage de Rachit & avoir passé en-dedans des roches sous l'eau, je voulois porter au Nord-Ouest pour doubler des bancs de sable nommés *les bancs périlleux* qui s'avancent assez au large entre les pointes *Indermaye* & *Sidari*. Les vents nous refusèrent, & ne pouvant présenter qu'à Ouest-Nord-Ouest, je pris le parti à sept heures du soir de laisser tomber une ancre à jet par 13 brasses fond de vase environ à une lieue de terre. Le louvoyage étoit court & peu sûr entre les roches sous l'eau d'une part, & les bancs périlleux de l'autre. Nous avions fondé depuis midi par 19, 15, 14 & 10 brasses. Avant que de mouiller, nous courûmes un petit bord au large qui nous remit par 13 brasses.

Nous appareillâmes le 27 à deux heures du matin avec les vents de terre, qui, cette nuit, nous vinrent par l'Ouest, au-lieu que les nuits précédentes ils avoient fait le tour du Nord au Sud par l'Est. Ayant gouverné au Nord-Ouest, nous ne revîmes la terre qu'à huit heures du matin; terre extrêmement basse & presque noyée; nous tîmes la même route jusqu'à midi, & depuis l'apareillage jusqu'à

cette heure-là, nos sondes varient de 13 à 16, 20, 22, 23 & 24 brasses. A dix heures & demie, on avoit eu fond de corail, je fis refonder un instant après, le fond étoit de vase comme à l'ordinaire.

A midi, nous observâmes 5^d 48' de latitude; d'en-bas on ne voyoit pas la terre, tant elle est basse. On la releva d'en-haut, depuis le Sud jusqu'au Sud-Ouest-quart-Ouest, à la distance estimée de cinq à six lieues: la hauteur de ce jour, comparée avec le relevement, ne donneroit pas au-delà de deux ou trois minutes, dont cette partie de la côte de Java seroit placée trop Sud sur la carte de M. d'Après; différence égale à zéro, puisqu'il faudroit supposer l'estime de la distance du relevement parfaitement juste. Les courans nous avoient encore porté Nord, & je crois Ouest.

Nouvelle erreur dans notre estime.

Toute la journée le tems fut très-beau & le vent favorable, je fis prendre, après midi, un peu du Nord à la route, afin d'éviter les basses de la pointe de *Sidari*. A minuit, comptant les avoir dépassées, je mis le cap à Ouest-quart-Sud-Ouest & Ouest-Sud-Ouest; puis au Sud-Ouest, voyant que le fond, de 19 brasses qu'il y avoit à une heure du matin, étoit augmenté successivement jusqu'à 27. A trois heures du matin on aperçut une île dans le Nord-Ouest 5^d Nord environ à trois lieues. Convaincu pour-lors que j'étois plus avancé que je ne le croyois, craignant même de dépasser *Batavia*, je mouillai pour attendre le jour. Au soleil levant nous reconnûmes toutes les îles de la baie de *Batavia*; celle d'*Eidan*, sur laquelle est un pavillon, nous restoit au Sud-Est-quart-Sud, environ à quatre lieues, & l'île d'*Onrust* ou du *Carénage* au Sud-Sud-Ouest 4^d Sud, à près de cinq lieues; nous nous trouvâmes ainsi dix lieues plus à

l'Ouest que nous ne l'estimions, différence qui a pû provenir & des courans & de ce que la côte n'est pas projetée exactement.

A dix heures & demie du matin je tentai un premier appareillage ; mais le vent étant presque aussitôt tombé tout-à-fait & la marée contraire, je mouillai sous voiles une ancre à jet. Nous appareillâmes de nouveau à midi & demi ; nous gouvernâmes sur le milieu de l'île d'Edam, jusqu'à en être environ à trois quarts de lieue ; le dôme de la grande Eglise de Batavia nous restant alors au Sud, nous mîmes le cap dessus, passant entre les balises qui indiquent le chenal. A six heures, nous mouillâmes dans la rade par 6 brasses fond de vase, sans affourcher, attendu qu'on se contente ici d'avoir une seconde ancre prête à laisser tomber. Une heure après l'Etoile mouilla dans l'Est-Nord-Est de nous, & à deux encablures. C'est ainsi qu'après avoir tenu la mer pendant dix mois & demi, nous arrivâmes le 28 Septembre 1768, dans une des plus belles colonies de l'univers, où nous nous regardâmes tous, comme ayant terminé notre voyage.

Mouillage à
Batavia.

Batavia, suivant mon estime, est par 6^d 11' de latitude australe, & 104^d 52' de longitude orientale du méridien de Paris.



CHAPITRE VIII.

Séjour à Batavia, & détail sur les Moluques.

LE tems des maladies, qui commence ici ordinairement à la fin de la mousson de l'Est, & les approches de la mousson pluvieuse de l'Ouest, nous avertissoient de ne rester à Batavia que le moins qu'il nous seroit possible. Toutefois, malgré l'impatience où nous étions d'en sortir au plutôt, nos besoins devoient nous y retenir un certain nombre de jours, & la nécessité d'y faire cuire du biscuit, qu'on ne trouva pas tout fait, nous arrêta plus long-tems encore que nous n'avions compté. Il y avoit dans la rade, à notre arrivée, 13 ou 14 vaisseaux de la compagnie de Hollande, dont un portoit le pavillon Amiral. C'est un vieil vaisseau qu'on laisse pour cette destination; il a la police de la rade & rend les saluts à tous les vaisseaux marchands. J'avois déjà envoyé un Officier pour rendre au Général compte de notre arrivée, lorsqu'il vint à bord un canot de ce vaisseau Amiral, avec je ne sçais quel papier écrit en Hollandois. Il n'y avoit point d'Officier dedans le canot, & le Patron, qui sans doute en faisoit les fonctions, me demanda qui nous étions & une déposition écrite & signée de moi. Je lui répondis que j'avois envoyé faire ma déclaration à terre, & je le congédiai. Il revint peu de tems après insistant sur sa premiere demande; je le renvoyai une seconde fois avec la même réponse, & il se le tint pour dit. L'Officier qui étoit allé chez le Général ne fut de retour qu'à neuf heures du soir. Il n'avoit point vu son Excellence qui étoit à la campagne, & on l'avoit conduit chez le Sa-

Cérémonie
à l'arrivée.

bandar ou Introduceur des étrangers, qui lui donna rendez-vous au lendemain, & lui dit que si je voulois descendre à terre, il me conduiroit chez le Général.

Les visites, dans ce pays, se font de bonne heure; l'excessive chaleur y contraint. Nous partîmes à six heures du matin, conduits par le Sabandar M. Vanderluis, & nous allâmes trouver M. Vander Para, Général des Indes orientales, lequel étoit dans une de ses maisons de plaisance à trois lieues de Batavia. Nous vîmes un homme simple & poli, qui nous reçut à merveille & nous offrit tous les secours dont nous pouvions avoir besoin. Il ne parut ni surpris ni fâché que nous eussions relâché aux îles Moluques; il approuva même beaucoup la conduite du Résident de Boëro & ses bons procédés à notre égard. Il consentit à ce que je misse nos malades à l'hôpital de la Compagnie, & il envoya sur-le-champ l'ordre de les y recevoir. A l'égard des fournitures nécessaires aux vaisseaux du Roi, il fut convenu qu'on remettrait les états de demandes au Sabandar, qui seroit chargé de nous pourvoir de tout. Un des droits de sa charge étoit de gagner & avec nous & avec les fournisseurs. Lorsque tout fut réglé, le Général me demanda si j'en saluerois pas le pavillon; je lui répondis que je le ferois, à condition que ce seroit la place qui rendroit le salut & coup pour coup. Rien n'est plus juste, me dit-il, & la citadelle a les ordres en conséquence. Dès que je fus de retour à bord, nous saluâmes de quinze coups de canon, & la ville répondit par le même nombre.

Je fis aussitôt descendre à l'hôpital les malades des deux navires au nombre de vingt-huit, les uns encore affectés du scorbut, les autres, en plus grand nombre, attaqués du flux de sang. On travailla aussi à remettre au Sabandar

Visite au Général de la Compagnie.

l'état de nos besoins, en biscuit, vin, farine, viande fraîche & légumes, & je le priaï de nous faire fournir notre eau par les chalans de la Compagnie. Nous songeâmes en même tems à nous loger en ville pour le tems de notre séjour. C'est ce que nous fîmes dans une grande & belle maison, que l'on appelle *iner logement*, dans laquelle on est logé & nourri pour deux *risdales* par jour, non compris les domestiques; ce qui fait près d'une pistole de notre monnoie. Cette maison appartient à la Compagnie, qui l'affirme à un particulier, lequel a, par ce moyen, le privilege exclusif de loger tous les étrangers. Cependant les vaisseaux de guerre ne sont pas soumis à cette loi; & en conséquence l'Etat-major de l'Etoile s'établit en pension dans une maison bourgeoise. Nous louâmes aussi plusieurs voitures, dont on ne sçauroit absolument se passer dans cette grande ville, voulant sur-tout en parcourir les environs, plus beaux infiniment que la ville même. Ces voitures de louage sont à deux places, traînées par deux chevaux, & le prix, chaque jour, en est un peu plus de dix francs.

Nous rendîmes en corps, le troisieme jour de notre arrivée, une visite de cérémonie au Général, que le Sabandar en avoit prévenu. Il nous reçut dans une seconde maison de plaïssance, nommée *Jacatra*, laquelle est à-peu-près au tiers de la distance de Batavia à la maison où j'avois été le premier jour. Je ne sçaurois mieux comparer le chemin qui y mene, qu'aux plus beaux boulevards de Paris, en les supposant encore embellis à droite & à gauche par des canaux d'une eau courante. Nous eussions dû faire aussi d'autres visites d'étiquette, introduits de même par le Sabandar, sçavoir chez le Directeur-général, chez

chez le Président de Justice, & chez le Chef de la marine. M. Vandersluys ne nous en dit rien, & nous n'allâmes visiter que le dernier.

Son titre est *Scopen hagen*. Quoique cet Officier n'ait au service de la Compagnie que le grade de Contre-Amiral, celui-ci est néanmoins Vice-Amiral des Etats, par une faveur particuliere du Stathouder. Ce prince a voulu distinguer ainsi un homme de qualité que le dérangement de sa fortune a forcé de quitter la marine des Etats qu'il a bien servi, pour venir prendre ici le poste qu'il y occupe.

Le *Scopen hagen* est membre de la haute Régence, dans les assemblées de laquelle il a séance & voix délibérative pour les affaires de marine; il jouit aussi de tous les honneurs des *Edel-heers*. Celui-ci tient un grand état, fait bonne chere, & se dédommage des mauvais momens qu'il a souvent passés à la mer, en occupant une maison délicieuse hors de la ville.

Pendant que nous restâmes ici, les principaux de *Batavia* s'empresèrent à nous en rendre le séjour agréable. De grands repas à la ville & à la campagne, des concerts, des promenades charmantes, la variété de cent objets réunis ici & presque tous nouveaux pour nous, le coup d'œil de l'entrepôt du plus riche commerce de l'univers; mieux que cela, le spectacle de plusieurs peuples qui, bien qu'opposés entièrement pour les mœurs, les usages, la religion, forment cependant une même société; tout concouroit à amuser les yeux, à instruire le navigateur, à intéresser même le philosophe. Il y a de plus ici une Comédie qu'on dit assez bonne; nous n'avons pu juger que de la salle qui nous a paru jolie: n'entendant pas la langue, ce fut bien assez pour nous d'y aller une fois. Nous fûmes infiniment

Amusemens
qu'on trouve
à *Batavia*.

plus curieux des Comédies Chinoises, quoique nous n'entendissions pas mieux ce qui s'y débitoit; il ne seroit pas fort agréable de les voir tous les jours, mais il faut en avoir vu une de chaque genre. Indépendamment des grandes piéces qui se représentent sur un théâtre, chaque carrefour, dans le quartier Chinois, a ses treteaux, sur lesquels on joue tous les soirs des petites piéces & des pantomimes. *Du pain & des spectacles*, demandoit le peuple Romain; il faut aux Chinois du commerce & des farces. Dieu me garde de la déclamation de leurs acteurs & actrices qu'accompagnent toujours quelques instrumens. C'est la charge du récitant obligé, & je ne connois que leurs gestes qui soient encore plus ridicules. Au reste, quand je parle de leurs acteurs, c'est improprement; ce sont des femmes qui font les rôles d'hommes. Au surplus, & on en tirera telles conclusions qu'on voudra, j'ai vu les coups de bâtons prodigués sans mesure sur les planches chinoises; y avoir un succès tout aussi brillant que celui dont ils jouissent à la comédie Italienne & chez Nicolet.

comédiens
à la
comédie

Beautés de
ses dehors.

Nous ne nous lassions point de nous promener dans les environs de Batavia. Tout Européen, accoutumé même aux plus grandes capitales, seroit étonné de la magnificence de ses dehors. Ils sont enrichis de maisons & de jardins superbes, entretenus avec ce goût & cette propreté qui frappe dans tous les pays Hollandois. Je ne craindrai pas de dire qu'ils surpassent en beauté & en richesses ceux de nos plus grandes villes de France; & qu'ils approchent de la magnificence des environs de Paris. Je ne dois pas oublier un monument qu'un particulier y a élevé aux Muses. Le sieur Mohr, premier Curé de Batavia, homme riche à millions, mais plus estimable par ses connoissances

& son goût pour les sciences, y a fait construire dans un jardin d'une de ses maisons, un observatoire qui honorerait toute maison royale. Cet édifice, qui est à peine fini, lui a coûté des sommes immenses. Il fait mieux encore, il y observe lui-même. Il a tiré d'Europe les meilleurs instrumens en tout genre, nécessaires aux observations les plus délicates, & il est en état de s'en servir. Cet Astronome le plus riche sans contredit des enfans d'Uranie, a été enchanté de voir M. Verron. Il a voulu qu'il passât les nuits dans son observatoire; malheureusement il n'y en a pas eu une seule qui ait été favorable à leurs desirs. M. Mohr a observé le dernier passage de Venus, & il a envoyé ses observations à l'Académie de Harlem; elles serviront à déterminer avec précision la longitude de Batavia.

Il s'en faut bien que cette ville, quoique belle, réponde à ce qu'annoncent ses dehors. On y voit peu de grands édifices, mais elle est bien percée; les maisons sont commodes & agréables; les rues sont larges & ornées la plupart d'un canal bien revêtu & bordé d'arbres, qui sert à la propreté & à la commodité. Il est vrai que ces canaux entretiennent une humidité malsaine qui rend le séjour de Batavia pernicieux aux Européens. On attribue aussi en partie le danger de ce climat à la mauvaise qualité des eaux; ce qui fait que les gens riches ne boivent ici que des eaux de *Selse*, qu'ils font venir de Hollande à grands frais. Les rues ne sont point pavées, mais de chaque côté il y a un large & beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques, & la propreté hollandoise ne laisse rien à désirer pour l'entretien de ces trottoirs. Je ne prétends pas au reste donner une description détaillée de Batavia, sujet épuisé tant de fois. On aura l'idée de cette ville fameuse en sachant qu'elle est

Intérieur de
la ville.

bâtie dans le goût des belles villes de la Hollande, avec cette différence que les tremblemens de terre imposent la nécessité de ne pas élever beaucoup les maisons, qui n'ont ici qu'un étage. Je ne décrirai point non plus le camp des Chinois, lequel est hors de la ville, ni la police à laquelle ils sont soumis, ni leurs usages, ni tant d'autres choses déjà dites & redites.

Richesces &
luxes des ha-
bitans.

On est frappé du luxe établi à Batavia; la magnificence & le goût qui décorent l'intérieur de presque toutes les maisons, annoncent la richesse des habitans. Ils nous ont cependant dit que Batavia n'étoit plus à beaucoup près ce qu'elle avoit été. Depuis quelques années la Compagnie y a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui étoit pour eux la source d'une immense circulation de richesses. Je ne juge point ce nouveau règlement de la Compagnie; j'ignore ce qu'elle gagne à cette prohibition. Je fais seulement que les particuliers attachés à son service, ont encore le secret de tirer trente, quarante, cent jusqu'à deux cents mille livres de revenu d'emplois qui ont de gages quinze cents, trois mille, six mille livres au plus. Or presque tous les habitans de Batavia sont employés de la Compagnie. Cependant il est sûr qu'aujourd'hui le prix des maisons, à la ville & à la campagne, est plus des deux tiers au-dessous de leur ancienne valeur. Toutefois Batavia sera toujours riche du plus au moins; & par le secret dont nous venons de parler, & parce qu'il est difficile à ceux qui ont fait fortune ici, de la faire repasser en Europe. Il n'y a de moyen d'y envoyer ses fonds que par la Compagnie qui s'en charge à huit pour cent d'escompte; mais elle n'en prend que fort peu à la fois à chaque particulier. Ces fonds d'ailleurs ne se peuvent en-

voyer en fraude, l'espece d'argent qui circule ici perdant en Europe vingt-huit pour cent. La Compagnie se sert de l'Empereur de Java pour faire frapper une monnoie particuliere qui est la monnoie des Indes.

Nulle part dans le monde les états ne sont moins confondus qu'à Batavia; les rangs y sont assignés à chacun; des marques extérieures les constatent d'une façon immuable, & la sérieuse étiquette est plus severe ici qu'elle ne le fut jamais à aucun congrès. La haute Régence, le Conseil de Justice, le Clergé, les Employés de la Compagnie, ses Officiers de Marine & enfin le Militaire, telle y est la gradation des états.

La haute Régence est composée du Général qui y préside, des Conseillers des Indes, dont le titre est *Edel-heer*, du Président du Conseil de Justice & du Scopen hagen. Elle s'assemble au château deux fois par semaine. Les Conseillers des Indes sont aujourd'hui au nombre de seize, mais ils ne sont pas tous à Batavia. Quelques-uns ont les gouvernemens importans du cap de Bonne-Espérance, de Ceylan, de la côte de Coromandel, de la partie orientale de Java, de Macassar & d'Amboine, & ils y résident. Ces Edel-heers ont la prérogative de faire dorer en plein leurs voitures, devant lesquelles ils ont deux coureurs, tandis que les particuliers n'en peuvent avoir qu'un. Il faut de plus que tous les carosses s'arrêtent quand ceux des Edel-heers passent; & alors hommes & femmes sont obligés de se lever. Le Général, outre cette distinction, est le seul qui puisse aller à six chevaux; il est toujours suivi d'une garde à cheval, ou au-moins des Officiers de cette garde & de quelques ordonnances; lorsqu'il passe, hommes & femmes sont obligés de descendre de leurs

Détails sur
l'administra-
tion de la
Compagnie.

voitures, & il n'y a que celles des Edel-heers qui chez lui puissent entrer jusqu'au perron. Ils ont seuls les honneurs du Louvre. J'en ai vu quelques-uns assez sensés pour rire en particulier avec nous de ces magnifiques prérogatives.

Le Conseil de Justice juge souverainement & sans appel au civil comme au criminel. Il y a vingt ans qu'il condamna à mort un Gouverneur de Ceylan. Cet Edel-heer fut convaincu d'avoir commis d'horribles concussions dans son gouvernement, & exécuté à Batavia dans la place qui est vis-à-vis de la citadelle. Au reste la nomination du Général des Indes, celle des Edel-heers & des Conseillers de Justice vient d'Europe. Le Général & la haute Régence de Batavia proposent aux autres emplois, & leur choix est toujours ratifié en Hollande. Toutefois le Général nomme en dernier ressort à toutes les places militaires. Un des plus considérables & des meilleurs emplois pour le revenu, après les gouvernemens, est celui de Commissaire de la campagne. Cet Officier a l'inspection sur tout ce qui fait le domaine de la Compagnie dans l'île Java, même sur les possessions & la conduite des divers Souverains de l'île; il a de plus la police absolue sur les Javans sujets de la Compagnie. Cette police est fort sévère, & les fautes un peu graves sont punies de supplices rigoureux. La constance des Javans à souffrir des tourmens barbares est incroyable; mais quand on les exécute, il faut leur laisser des caleçons blancs & sur-tout ne pas leur trancher la tête. La Compagnie même compromettrait son autorité en refusant d'avoir pour eux cette complaisance; les Javans se révolteroient. La raison en est simple: comme il est de foi dans leur religion qu'ils seroient

mal reçus dans l'autre monde s'ils y arrivoient décapités & sans caleçons blancs, ils osent croire que le despotisme n'a de droits sur eux que dans celui-ci.

Un autre emploi fort recherché, dont les fonctions sont belles & le revenu considérable, c'est celui de Sabandar ou Ministre des étrangers. Ils sont deux, le Sabandar des chrétiens & celui des payens. Le premier est chargé de tout ce qui regarde les étrangers Européens. Le second a le détail de toutes les affaires relatives aux diverses nations de l'Inde, en y comprenant les Chinois. Ceux-ci sont les courtiers de tout le commerce intérieur de Batavia, où leur nombre passé aujourd'hui celui de cent mille. C'est aussi à leur travail & à leurs soins que les marchés de cette grande ville doivent l'abondance qui y regne depuis quelques années. Tel est au reste l'ordre des Emplois au service de la Compagnie, assistant, teneur de livres, sous-marchand, marchand, grand marchand, gouverneur. Tous ces grades civils ont un uniforme, & les grades militaires ont une espèce de correspondance avec eux. Par exemple le Major a rang de grand marchand, le Capitaine de sous-marchand, &c. mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux places de l'administration sans changer d'état. Il est tout simple que dans une Compagnie de commerce le corps militaire n'ait aucune influence. On ne l'y regarde que comme un corps soudoyé, & cette idée est ici d'autant plus juste qu'il n'est entièrement composé que d'étrangers.

La Compagnie possède en propre une portion considérable de l'île Java. Toute la côte du Nord à l'Est de Batavia lui appartient. Elle a réuni, depuis plusieurs années, à son domaine, l'île *Maduré*, dont le Souverain s'étoit ré-

Ordre des
emplois au
service de la
Compagnie.

Domaines
de la Compa-
gnie sur l'île
Java.

volté, & le fils est aujourd'hui Gouverneur de cette même île dont son pere étoit Roi. Elle a de même profité de la révolte du Roi de *Balimbuam*, pour s'approprier cette belle province qui fait la pointe orientale de Java. Ce Prince, frere de l'Empereur, honteux d'être soumis à des marchands, & conseillé, dit-on, par les Anglois qui lui avoient fourni des armes, de la poudre, & même construit un fort, voulut secouer le joug. Il en a coûté deux ans & de grandes dépenses à la Compagnie pour le soumettre, & cette guerre venoit d'être terminée deux mois avant que nous arrivassions à Batavia. Les Hollandois avoient eu le désavantage dans une premiere bataille; mais dans une seconde le Prince Indien a été pris avec toute sa famille & conduit dans la citadelle de Batavia, où il est mort peu de jours après. Son fils & le reste de cette famille infortunée devoient être embarqués sur les premiers vaisseaux, & conduits au cap de Bonne - Espérance, où ils finiront leurs jours sur l'île *Roben*.

En combien
de souverainetés
est partagée l'île Ja-
va.

Le reste de l'île Java est divisé en plusieurs Royaumes. L'Empereur de Java, dont la résidence est dans la partie méridionale de l'île, a le premier rang, ensuite le Sultan de *Mataran* & le Roi de *Bantam*. *Tseribon* est gouverné par trois Rois vassaux de la Compagnie, dont l'agrément est aussi nécessaire aux autres Souverains pour monter sur leur trône précaire. Il y a chez tous ces Rois une garde Européenne qui répond de leur personne. La Compagnie a de plus quatre comptoirs fortifiés chez l'Empereur, un chez le Sultan, quatre à *Bantam* & deux à *Tseribon*. Ces Souverains sont obligés de donner à la Compagnie leurs denrées aux taux d'un tarif qu'elle-même a fait. Elle en tire du riz, des sucres, du café, de l'étain, de l'arrak, & leur

leur fournit seule l'opium dont les Javans font une grande consommation, & dont la vente produit des profits considérables.

Batavia est l'entrepôt de toutes les productions des Moluques. La récolte des épiceries s'y apporte toute entière; on charge chaque année sur les vaisseaux ce qui est nécessaire pour la consommation de l'Europe & on brûle le reste. C'est ce commerce seul qui assure la richesse, je dirai même l'existence de la Compagnie des Indes Hollandoise; il la met en état de supporter les frais immenses auxquels elle est obligée, & les déprédations de ses employés aussi fortes que ses dépenses même. C'est aussi sur ce commerce exclusif & sur celui de Ceylan qu'elle dirige ses principaux soins. Je ne dirai rien sur Ceylan que je ne connois pas; la Compagnie vient d'y terminer une guerre ruineuse, avec plus de succès qu'elle n'a pu faire celle du golfe Persique, où ses comptoirs ont été détruits. Mais comme nous sommes presque les seuls vaisseaux du Roi qui aient pénétré dans les Moluques, on me permettra quelques détails sur l'état actuel de cette importante partie du monde, que son éloignement & le silence des Hollandois dérobent à la connoissance des autres nations.

On ne comprenoit autrefois sous le nom de *Moluques* que les petites îles situées presque sous la ligne, entre 15' de latitude Sud & 50' de latitude Nord, le long de la côte occidentale de *Gilolo*, dont les principales sont *Ternate*, *Tidor*, *Mothier* ou *Mothir*, *Machian* & *Bachian*. Peu-à-peu ce nom est devenu commun à toutes les îles qui produisoient des épiceries. *Banda*, *Amboine*, *Ceram*, *Bouro* & toutes les îles adjacentes ont été rangées sous la même dénomination, dans laquelle même quelques-uns

Commerce
de Batavia.

Détails sur
les Moluques.

ont voulu, mais fans succès, faire entrer *Bouton & Celebes*. Les Hollandois divisent aujourd'hui ces pays, qu'ils appellent *pays d'Orient*, en quatre gouvernemens principaux, desquels dépendent les autres comptoirs, & qui resfortifient eux-mêmes de la haute Régence de Batavia. Ces quatre gouvernemens sont *Amboine, Banda, Ternate & Macassar*.

Gouvernement d'Amboine.

D'Amboine, dont un Edel-heer est Gouverneur, relevent six comptoirs; sçavoir, sur Amboine même, *Hila & Larique*, dont les Résidens ont l'un le grade de Marchand, l'autre celui de Sous-marchand; dans l'Ouest d'Amboine les îles *Manipa & Boero*, sur la première desquelles est un simple teneur de livres, & sur la seconde notre bienfaiteur Hendrik Ouman, Sous-marchand; *Haroeko*, petite île à-peu-près dans l'Est-Sud-Est d'Amboine, où réside un Sous-marchand; & enfin *Saparoea*, île aussi dans le Sud-Est, & environ à quinze lieues d'Amboine. Il y réside un Marchand, lequel a sous sa dépendance la petite île *Neeslaw*, où il détache un Sergent & quinze hommes; il y a un petit fort construit sur une roche à Saparoea & un bon mouillage dans une jolie baie. Cette île & celle de Neeslaw founiroient en clous la cargaison d'un navire. Toutes les forces du gouvernement d'Amboine consistent dans le fond de cent cinquante hommes, aux ordres d'un Capitaine, un Lieutenant & cinq Enseignes. Il y a de plus deux Officiers d'artillerie & un Ingénieur.

Gouvernement de Banda.

Le gouvernement de *Banda* est plus considérable pour les fortifications, & la garnison y est plus nombreuse; le fond en est de trois cents hommes, commandés par un Capitaine en premier, un Capitaine en second, deux Lieutenans, quatre Enseignes, & un Officier d'artillerie.

Cette garnison, ainsi que celle d'Amboine & des autres chefs-lieux, fournit tous les postes détachés. L'entrée à Banda est fort difficile pour qui ne la connoît pas. Il faut ranger de près la montagne de *Gunongapi* sur laquelle est un fort, en se méfiant d'un banc de roches qu'on laisse à bas-bord. La passe n'a pas plus d'un mille de large, & on n'y trouve point de fond. Il convient ensuite de ranger le banc pour aller chercher par 8 ou 10 brasses sous le fort *London*, le mouillage dans lequel peuvent ancrer cinq ou six vaisseaux.

Trois postes dépendent du gouvernement de Banda, *Ouriën*, où est un teneur de livres; *Wayer*, où réside un Sous-marchand; & l'île *Pulo Ry en Rhun*, voisine de Banda, couverte aussi de muscades. C'est un Grand-marchand qui y commande. Il y a sur cette île un fort; il n'y peut mouiller que des sloops, encore font-ils sur un banc qui défend les approches du fort. Il faudroit même le canonner à la voile, car tout attenant le banc il n'y a plus de fond. Au reste, il n'y a point d'eau douce sur l'île; la garnison est obligée de la faire venir de Banda. Je crois que l'île *Arrow* est aussi dans le district de ce gouvernement. Il y a dessus un comptoir avec un Sergent & quinze hommes, & la Compagnie en retire des perles. Il n'en est pas ainsi de Timor & Solor, qui bien qu'elles en soient voisines, ressortissent directement de Batavia. Ces îles fournissent du bois de sandal. Il est assez singulier que les Portugais aient conservé un poste à Timor, & plus singulier encore qu'ils n'en tirent pas un grand parti.

Ternate a quatre comptoirs principaux dans sa dépendance; sçavoir *Gorontalo*, *Manado*, *Limbotto* & *Xullabessie*. Les Résidens des deux premiers ont le grade de

Gouvernement de Ternate.

Sous-marchands, les seconds ne sont que teneurs de livres. Il en dépend en outre plusieurs petits postes commandés par des Sergens. Deux cents cinquante hommes sont répartis dans le gouvernement de Ternate, aux ordres d'un Capitaine, un Lieutenant, neuf Enseignes, & un Officier d'artillerie.

Gouvernement de Macassar.

Le gouvernement de *Macassar*, sur l'île Celebes, lequel est occupé par un Edel-heer, a dans son département quatre comptoirs; *Boelacomba en Bonthain & Bima*, où résident deux Sous-marchands; *Saleyer & Maros*, dont les Résidens ne sont que teneurs de livres. *Macassar* ou *Jonpandam* est la plus forte place des Moluques; toutefois les naturels du pays y resserrent soigneusement les Hollandois dans les limites de leur poste. La garnison y est composée de trois cents hommes, que commandent, un Capitaine en premier, un Capitaine en second, deux Lieutenans & sept enseignes. Il y a aussi un Officier d'artillerie. On ne trouve pas d'épiceries dans le district de ce gouvernement, à moins qu'il ne soit vrai que *Button* en produit, ce que je n'ai pu vérifier. L'objet de son établissement a été de s'assurer d'un passage qui est une des clefs des Moluques, & d'ouvrir avec *Celebes & Borneo* un commerce avantageux. Ces deux grandes îles fournissent aux Hollandois de l'or, de la soie, du coton, des bois précieux, & même des diamans, en échange pour du fer, des draps, & d'autres marchandises de l'Europe ou de l'Inde.

Politique des Hollandois dans les Moluques.

Ce détail des différens postes occupés par les Hollandois dans les Moluques, est à peu de choses près exact. La police qu'ils y ont établie, fait honneur aux lumières de ceux qui étoient alors à la tête de la Compagnie. Lorsqu'ils en eurent chassé les Espagnols & les Portugais,

succès qui avoient été le fruit des combinaifons les plus éclairées, du courage & de la patience, ils sentirent bien que ce n'étoit pas affez pour rendre le commerce des épiceries exclusif, d'avoir éloigné des Moluques tous les Européens. Le grand nombre de ces îles en rendoit la garde prefque impossible, il ne l'étoit pas moins d'empêcher un commerce de contrebande des Infulaires avec la Chine, les Philippines, Macassar & tous les vaiffeaux interlopes qui voudroient le tenter. La Compagnie avoit encore plus à craindre qu'on n'enlevât des plants d'arbres & qu'on ne parvînt à les faire réuffir ailleurs. Elle prit donc le parti de détruire, autant qu'il feroit poffible, les arbres d'épiceries dans toutes ces îles, en ne les laiffant fubfifter que fur quelques-unes qui fuffent petites & faciles à garder; alors tout fe trouvoit réduit à bien fortifier ces dépôts précieus. Il fallut foudoyer les Souverains, dont cette denrée faisoit le revenu, pour les engager à consentir à ce qu'on en anéantît ainfi la source. Tel est le fubfide annuel de 20000 rifdals que la Compagnie Hollandoife paye au Roi de Ternate & à quelques autres Princes des Moluques. Lorsqu'elle n'a pu déterminer quelqu'un de ces Souverains à permettre que l'on brûlât fes plants, elle les brûloit malgré eux, fi elle étoit la plus forte, ou bien elle leur achetoit annuellement les feuilles des arbres encore vertes, fçachant bien qu'après trois ans de ce dépouillement, les arbres périroient; ce qu'ignorent fans doute les Indiens.

Par ce moyen, tandis que la canelle ne fe recolte que fur Ceylan, les îles Banda ont été feules confacrées à la culture de la mufcade; Amboine & Uleafter qui y touche, à la culture du gérofle, fans qu'il foit permis d'avoir du

géroffe à Banda, ni de la muscade à Amboine. Ces dépôts en fournissent au-delà de la consommation du monde entier. Les autres postes des Hollandois dans les Moluques ont pour objet d'empêcher les autres nations de s'y établir, de faire des recherches continuelles pour découvrir & brûler les arbres d'épicerie & de fournir à la subsistance des seules îles où on les cultive. Au reste tous les Ingénieurs & marins employés dans cette partie, sont obligés, en sortant d'emploi, de remettre leurs cartes & plans, & de prêter serment qu'ils n'en conservent aucun. Il n'y a pas long-tems qu'un habitant de Batavia a été fouetté, marqué & relégué sur une île presque déserte, pour avoir montré à un Anglois un plan des Moluques.

La recolte des épiceries se commence en Décembre, & les vaisseaux destinés à s'en charger, arrivent dans le courant de Janvier à Amboine & Banda, d'où ils repartent pour Batavia en Avril & Mai. Il va aussi tous les ans deux vaisseaux à Ternate, dont les voyages suivent de même la loi des mouffons. De plus, il y a quelques sénéaux de douze ou quatorze canons destinés à croiser dans ces parages.

Chaque année les Gouverneurs d'Amboine & de Banda assemblent vers la mi-Septembre tous les orenaies ou chefs de leurs départemens. Ils leur donnent d'abord des festins & des fêtes qui durent plusieurs jours, & ensuite ils partent avec eux dans de grands bateaux nommés *coracores*, pour faire la tournée de leur gouvernement & brûler les plants d'épicerie inutiles. Les Résidens des comptoirs particuliers sont obligés de se rendre auprès de leurs Gouverneurs généraux & de les accompagner dans cette tournée qui finit ordinairement à la fin d'Octo-

bre ou au commencement de Novembre & dont le retour est célébré par de nouvelles fêtes. Lorsque nous étions à Boëro, M. Ouman se dispoſoit à partir pour Amboine avec les orencaies de ſon île.

Les Hollandois ont maintenant la guerre avec les habitans de Ceram, île riche en clous. Ces Inſulaires ne veulent point laiſſer détruire leurs plants, & ils ont chaffé la Compagnie de tous les poſtes principaux qu'elle occupoit ſur leur terrein : elle n'a conſervé que le petit comptoir ſur leur terrein : elle n'a conſervé que le petit comptoir de *Savaï*, ſitué dans la partie ſeptentrionale de l'île, où elle tient un Sergent & quinze hommes. Les Ceramois ont des armes à feu & de la poudre, & tous, indépendamment d'un patois national, parlent bien le Malais. Les Papous ſont auſſi continuellement en guerre avec la Compagnie & ſes vaffaux. On leur a vu des bâtimens armés de piériers & montés de deux cents hommes. Le Roi de *Salviati*, l'une de leurs plus grandes îles, vient d'être arrêté par ſurpriſe, comme il alloit rendre hommage au Roi de Ternate, duquel il eſt vaffal, & les Hollandois le retiennent priſonnier.

Quoi de plus ſage que le plan que nous venons d'expoſer ? quelles meſures pouvoient être mieux concertées pour établir & pour ſoutenir un commerce exclusif ? Auſſi la Compagnie en jouit-elle depuis long-tems, & c'eſt à quoi elle doit cet état de ſplendeur qui la rend plus ſemblable à une puiſſante République, qu'à une ſociété de Marchands. Mais, ou je me trompe fort, ou le tems n'eſt pas loin, auquel ce commerce précieux doit recevoir de mortelles atteintes. Poſerai le dire, pour en détruire l'excluſion, il n'y a qu'à le vouloir. La meilleure ſauvegarde des Hollandois, eſt l'ignorance du reſte de l'Europe ſur

l'état véritable de ces îles, & le nuage mystérieux qui enveloppe ce jardin des Hesperides. Mais il est des difficultés que la force de l'homme ne peut vaincre, & des inconvéniens auxquels toute sa sagesse ne sauroit remédier. Les Hollandois peuvent bien construire à Amboine & Banda des fortifications respectables, ils peuvent les munir de garnisons nombreuses; mais après quelques années, des tremblemens de terre, presque périodiques, viennent renverser de fond-en-comble tous ces ouvrages, & chaque année la malignité du climat emporte les deux tiers des soldats, matelots & ouvriers qu'on y envoie. Voilà des maux sans remède. Les forts de Banda, bouleversés ainsi il y a trois ans, sont à peine reconstruits aujourd'hui; ceux d'Amboine ne le sont pas encore. D'ailleurs la Compagnie a pu parvenir à détruire, dans quelques îles, une partie des épiceries connues; mais il en est qu'elle ne connoît pas, & d'autres même qu'elle connoît & qui se défendent contre ses efforts.

Aujourd'hui les Anglois fréquentent beaucoup les parages des Moluques, & ce n'est assurément pas sans dessein. Il y avoit plusieurs années que de petits bâtimens qui parloient de *Bancoul*, étoient venus examiner les passages & prendre les connoissances relatives à cette navigation difficile. On a lû que les habitans de Bouton nous ont dit que trois navires Anglois avoient depuis peu passé dans ce détroit; nous avons aussi parlé des secours qu'ils ont donnés à l'infortuné Souverain de Balimbuam, & il paroît certain que c'est d'eux aussi que les Ceramois tirent de la poudre & des armes; ils leur avoient même construit un fort que le Capitaine le Clerc nous a dit avoir détruit, & dans lequel il a trouvé deux canons. En 1764 M. Watson, qui commandoit

commandoit le Kinsberg, frégate de vingt-six canons, vint à l'entrée de *Savaï*, s'y fit donner, à coups de fusils, un pilote pour le conduire au mouillage, & commit beaucoup de vexations dans ce foible comptoir. Il fit aussi je ne sçais quelle tentative chez les Papous, mais elle ne lui réussit pas. Sa chaloupe fut enlevée par ces Indiens, & tous les Européens qui étoient dedans, entre autres un fils de Mylord Sandwic, Garde de la Marine, qui la commandoit, furent attachés à des poteaux, circoncis & massacrés ensuite dans les tourmens.

Il semble au reste que les Anglois ne veulent point cacher leurs projets à la compagnie Hollandoise. Il y a quatre ans qu'ils établirent un poste dans une des îles des Papous, nommée *Soloc* ou *Tafara*. M. Dalrimple qui le fonda en fut le premier Gouverneur ; mais les Anglois ne l'ont gardé que trois ans. Ils viennent de l'abandonner, & M. Dalrimple a passé à Batavia en 1768, sur le *Patty*, Capitaine Dodwell, d'où il s'est rendu à Bancoul, où le *Patty* a coulé bas dans la rade. Ce poste fournissoit des nids d'oiseaux, de la nacre, des dents d'éléphant, des perles & des *tripans* ou *swalopps*, espece de glu ou d'écume dont les Chinois font grand cas. Ce que je trouve merveilleux, c'est qu'ils venoient vendre leurs cargaisons à Batavia, je le sçais du négociant qui les y achetoit. Le même homme m'a assuré que les Anglois avoient aussi des épiceries par le moyen de ce poste ; peut-être les tiroient-ils des Ceramois. Pourquoi l'ont-ils abandonné ? c'est ce que j'ignore. Il se peut qu'ayant déjà levé un grand nombre de plans d'épiceries, les ayant transplantés dans quelqu'une de leurs possessions aux Indes, & se croyant assurés de leur réussite, ils aient aban-

donné un poste dispendieux, trop capable d'alarmer une nation & d'en éclairer une autre.

Nous apprîmes à Batavia les premières nouvelles des vaisseaux dont nous avons plusieurs fois dans notre voyage retrouvé la trace. M. Wallas y étoit arrivé en Janvier 1768, & reparti presque aussitôt. M. Carteret, séparé involontairement de son chef, peu après être sorti du détroit de Magellan, a fait un voyage plus long de beaucoup, & dont je crois les aventures plus compliquées. Il est venu à Macassar à la fin de Mars de la même année, ayant perdu presque tout son équipage, & son vaisseau étant délabré. Les Hollandois n'ont pas voulu le souffrir à Jompandam, & l'ont renvoyé à Bontain, consentant avec peine à ce qu'il y prit des Maures pour remplacer les hommes qu'il avoit perdus; après deux mois de séjour dans l'île Celebes, il s'est rendu le 3 Juin à Batavia, où il a carené, & d'où il n'est reparti que le 15 de Septembre, c'est-à-dire, douze jours seulement avant que nous y arrivassions. M. Carteret a peu parlé ici de son voyage; il en a dit assez cependant pour qu'on ait sçu que dans un passage qu'il nomme *le détroit de Saint-Georges*, il a eu affaire avec des Indiens dont il montrait les fleches, qui ont blessé plusieurs de ses gens, entre autres son second, lequel est reparti de Batavia sans être guéri.

1768.
Octobre.
Maladies
contractées à
Batavia.

Il n'y avoit pas plus de huit ou dix jours que nous étions à Batavia, lorsque les maladies commencerent à s'y déclarer. De la santé, la meilleure en apparence, on passoit en trois jours au tombeau. Plusieurs de nous furent attaqués de fievres violentes, & nos malades n'éprouvoient aucun soulagement à l'hôpital. J'accélérai, autant qu'il

m'étoit possible, l'expédition de nos besoins ; mais notre Sabandarétant aussi tombé malade, & ne pouvant plus agir, nous essuyâmes des difficultés & des lenteurs. Ce ne fut que le 16 Octobre que je pus être en état de partir, & j'appareillai pour aller me mouiller en-dehors de la rade ; l'Etoile ne devoit avoir son biscuit que ce jour-là. Elle ne finit de l'embarquer qu'à la nuit, & dès que le vent le lui permit, elle vint mouiller auprès de nous. Presque tous les Officiers de mon bord étoient ou déjà malades, ou ressentoient les dispositions à le devenir. Le nombre des dissentiments n'avoit point diminué dans les équipages, & le séjour prolongé à Batavia eût certainement fait plus de ravages parmi nous que n'avoit fait le voyage entier. Notre Taitien, que l'enthousiasme de tout ce qu'il voyoit avoit sans doute préservé quelque tems de l'influence de ce climat pernicieux, tomba malade dans les derniers jours, & sa maladie a été fort longue, quoiqu'il ait eu pour les remèdes toute la docilité à laquelle pourroit se dévouer un homme né à Paris ; aussi quand il parle de Batavia, ne la nomme-t-il que la terre qui tue, *enoua maté*.



CHAPITRE IX.

Départ de Batavia ; relâche à l'île de France ; retour en France.

LE 16 OCTOBRE j'appareillai seul de la rade de Batavia pour mouiller par 7 brasses & demie fond de vase molle, environ une lieue en-dehors. J'étois ainsi à un demi-mille dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest de la balise qu'on laisse à tribord, quand on entre à Batavia. L'île d'*Edam* me restoit au Nord-Nord-Est-4^e-Est, trois lieues ; *Onrust* au Nord-Ouest-quart-Ouest, deux lieues un tiers ; *Rotterdam* au Nord-2^e-Ouest, une lieue & demie. L'Etoile, qui ne put avoir son pain que fort tard, appareilla à trois heures du matin ; & gouvernant sur les feux que je tins allumés toute la nuit, elle vint mouiller auprès de moi.

Détail sur la route à faire pour sortir de Batavia.

Comme la route pour sortir de Batavia est intéressante, on me permettra le détail de celle que j'ai faite. Le 17 nous fîmes sous voiles à cinq heures du matin, & nous gouvernâmes au Nord-quart-Nord-Est pour passer dans l'Est de *Rotterdam* environ à une demi-lieue ; puis au Nord-Ouest-quart-Nord pour passer au Sud de *Horn* & de *Harlem* ; ensuite du Ouest-quart-Nord-Ouest au Ouest-quart-Sud-Ouest, pour ranger au Nord les îles d'*Amsterdam* & de *Middelbourg*, sur la dernière desquelles est un pavillon ; puis à Ouest, laissant à tribord une balise placée dans le Sud de la *petite Cambuis*. A midi nous observâmes 5^d 55' de latitude méridionale, & nous étions pour lors Nord & Sud de la pointe Sud-Est de la *grande Cambuis*, environ à un mille. J'ai de-là fait route pour passer entre deux balises placées, l'une au Sud de la pointe

Nord-Ouest de la grande Cambuis, l'autre Est & Ouest de l'île des *Antropophages*, autrement dite *Pulo Laki*. Pour lors on range la côte à la distance qu'on veut ou qu'on peut. A cinq heures & demie le courant nous assalant sur la côte, je mouillai une ancre à jet par 11 brasses fond de vase, la pointe Nord-Ouest de la baie de *Bantam* me restant à Ouest-quart-Nord-Ouest-2^d-Ouest environ cinq lieues, & le milieu de *Pulo Baby* au Nord-Ouest-5^d-Ouest trois lieues.

Il y a, pour sortir de *Batavia*, une autre route que celle que j'ai prise. En partant de la rade, on range la côte de *Java*, laissant à bas-bord une tonne qui sert de balise, environ à deux lieues & demie de la ville; puis on range l'île *Keper* au Sud; on suit la côte & on passe entre deux balises situées, l'une au Sud de l'île *Middelbourg*, l'autre vis-à-vis de celle-là sur un banc qui tient à la pointe de la grande terre; on retrouve ensuite la balise qui est au Sud de la petite Cambuis, & pour lors les deux routes se réunissent. La carte particulière que je donne de la sortie de *Batavia*, indique ces deux routes avec exactitude.

Le 18 à deux heures du matin, nous étions à la voile, mais il nous fallut mouiller le soir; ce ne fut que le 19 après midi que nous sortimes du détroit de la Sonde passant au Nord de l'île du Prince. Nous observâmes à midi 6^d 30' de latitude australe, & à quatre heures après midi, étant environ à quatre lieues de la pointe Nord-Ouest de l'île du Prince, je pris mon point de départ sur la carte de M. d'Après par 6^d 21' de latitude australe & 102^d de longitude orientale du méridien de Paris. Au reste on peut mouiller par-tout le long de l'île de *Java*. Les Hollandois y entretiennent de petits postes de distance en distance;

Sortie du détroit de la Sonde.

& chacun d'eux a ordre d'envoyer un soldat à bord des vaisseaux qui passent avec un registre sur lequel on prie d'inscrire le nom du vaisseau, d'où il vient & où il va. On met ce qu'on veut sur ce registre; mais je suis fort éloigné d'en blâmer l'usage, puisque par ce moyen on peut avoir des nouvelles de bâtimens dont souvent on est inquiet, & que d'ailleurs le soldat, chargé de présenter ce registre, apporte aussi des poules, des tortues & d'autres rafraichissemens qu'il vend à fort bon compte. Il n'y avoit plus de scorbut au-moins apparent à bord de mes vaisseaux; mais beaucoup de gens y étoient attaqués du flux de sang. Je pris donc le parti de faire route pour l'île de France, sans attendre l'Etoile, & je lui en fis le signal le 20.

Route jus-
qu'à l'île de
France.

Cette route n'eut rien de remarquable que le beau & bon tems qui l'a rendue fort courte. Nous eûmes constamment le vent de Sud-Est très-frais. Nous en avons besoin; car le nombre des malades augmentoit chaque jour, les convalescences étoient fort longues, & il se joignit aux flux de sang des fievres chaudes; un de mes charpentiers en mourut la nuit du 30 au 31. Ma mâture me causoit aussi beaucoup d'inquiétude. Il y avoit lieu d'appréhender que le grand mât ne rompit cinq ou six pieds au-dessous du trelingage. Je le fis jumeller, & pour le soulager, je dégreyai le mât de perroquet & tins toujours deux ris dans le grand hunier. Ces précautions retardoient considérablement notre marche; malgré cela, le dix-huitieme jour de notre sortie de Batavia, nous eûmes la vue de *l'île Rodrigue*, & le surlendemain celle de *l'île de France*.

1768.
Novembre.

Vue de l'île
Rodrigue.

Le 5 Novembre à quatre heures du soir, nous étions Nord & Sud de la pointe Nord-Est de l'île Rodrigue, d'où

j'ai conclu la différence suivante de notre estime depuis l'île du Prince jusqu'à Rodrigue. M. Pingré y a observé 60^d 52' de longitude à l'Est de Paris, & à quatre heures je me trouvois, suivant mon estime, par 61^d 26'. En supposant donc que l'observation faite sur l'île à l'habitation, y ait été faite à deux minutes dans l'Ouest de la pointe dont j'étois Nord & Sud à quatre heures, ma différence sur douze cents lieues de route étoit trente-quatre minutes sur l'arrière du vaisseau. La différence des observations faites le 3 par M. Verron, a été pour le même moment de 1^d 12' sur l'avant du vaisseau.

Nous avons eu connoissance de l'île Ronde le 7 à midi; à cinq heures du soir nous étions Nord & Sud de son milieu. Nous tirâmes du canon à l'entrée de la nuit, espérant qu'on allumeroit le feu *de la pointe aux Canonniers*; mais ce feu, mentionné par M. d'Après dans son instruction, ne s'allume plus, de manière qu'après avoir doublé *le coin de Mire* qu'on peut ranger d'aussi près qu'on veut, je me trouvai fort embarrassé pour éviter la bâture dangereuse qui avance plus d'une demi-lieue au large de la pointe aux Canonniers. Je louvoyai, afin de m'entretenir au vent du port, tirant de tems en tems un coup de canon; enfin entre onze heures & minuit il vint à bord un des pilotes du port entretenus par le Roi. Je me croyois hors de peine, & je lui avois remis la conduite du bâtiment, lorsqu'à trois heures & demie il nous échoua près de la *baie des Tombeaux*. Par bonheur il n'y avoit pas de mer, & la manœuvre que nous fîmes rapidement pour tâcher d'abattre du côté du large, nous réussit; mais que l'on conçoive quelle douleur mortelle c'eût été pour nous, après tant de dangers nécessaires heureusement évités, de venir

Atterragé à l'île de France.

Danger que court la frégate.

échouer au port par la faute d'un ignorant auquel l'ordonnance nous forçoit de nous livrer. Nous en fûmes quittes pour quarante-cinq pieds de notre fausse quille qui furent emportés.

Avis nautique.

Cet accident, dont il s'en est peu fallu que nous ne fûsions la victime, me met dans le cas de faire la réflexion suivante. Lorsqu'on en veut à l'île de France, & que l'on verra que de jour on ne peut atteindre l'entrée du port, la prudence exige que de bonne heure on prenne son parti de ne pas s'engager trop près de la terre. Il convient de s'entretenir pour la nuit en-dehors & au vent de l'île Ronde, non en cape, mais en louvoyant avec un bon corps de voiles à cause des courans. Au reste il y a mouillage entre les petites îles; nous y avons trouvé de 30 à 25 brasses fond de sable; mais il n'y faudroit mouiller que dans le cas d'une extrême nécessité.

Relâche à l'île de France.

Le 8 dans la matinée nous entrâmes dans le port où nous fûmes amarrés dans la journée. L'Etoile parut à six heures du soir & ne put entrer que le lendemain. Nous nous trouvâmes être en arriere d'un jour, & nous y reprîmes la date de tout le monde.

Détail de ce que nous y faisons.

Dès le premier jour j'envoyai tous mes malades à l'hôpital, je donnai l'état de mes besoins en vivres & agrès, & nous travaillâmes sur-le-champ à disposer la frégate pour être carenée. Je pris tous les ouvriers du port qu'on put me donner & tous ceux de l'Etoile, étant déterminé à partir aussitôt que je serois prêt. Le 16 & le 18 on chauffa la frégate. Nous trouvâmes son doublage vermoulu, mais son franc-bord étoit aussi sain qu'en sortant du chantier.

Nous fûmes obligés de changer ici une partie de notre mâture.

mature. Notre grand mât avoit un enton au pied & devoit manquer par-là aufsitôt que par la tête, où la meche étoit cassée. On me donna un grand mât d'une seule piece, deux mâts de hune, des ancres, des cables & du filain dont nous étions absolument indigens. Je remis dans les magasins du Roi mes vieux vivres, & j'en repris pour cinq mois. Je livrai pareillement à M. Poivre, Intendant de l'île de France, le fer & les clous embarqués à bord de l'Etoile, ma cucurbité, ma ventouse, beaucoup de médicamens, & quantité d'effets devenus inutiles pour nous, & dont cette colonie avoit besoin. Je donnai aussi à la légion vingt-trois soldats qui me demanderent à y être incorporés. Messieurs de Commerçon & Verron consentirent pareillement à différer leur retour en France; le premier pour examiner l'histoire naturelle de ces îles & celle de Madagafcar; le second pour être à portée d'aller observer dans l'Inde le passage de Venus; on me demanda de plus M. de Romainville Ingénieur, & quelques jeunes volontaires & pilotins pour la navigation d'Inde en Inde.

Il n'étoit pas malheureux, après un aussi long voyage, d'être encore en état d'enrichir cette colonie d'hommes & d'effets nécessaires. La joie que j'en ressentis fut cruellement altérée par la perte que nous y fimes du Chevalier du Bouchage, Enseigne de vaisseau, sujet d'un mérite distingué, qui joignoit aux connoissances qui font le grand Officier de mer, toutes les qualités du cœur & de l'esprit qui rendent un homme précieux à ses amis. Les soins affectueux & l'habileté de M. de la Porte, notre Chirurgien-major, n'ont pu le sauver. Il mourut dans mes bras le 19 Novembre, d'une dysenterie commencée à Batavia. Peu de jours après un jeune fils de M. le Moyne Commis-

Perte de deux
Officiers.

faire-ordonnateur de la Marine, embarqué avec moi volontaire, & nommé depuis peu Garde de la Marine, mourut de la poitrine.

J'admirai à l'île de France les forges qui y ont été établies par Messieurs de Rosting & Hermans. Il en est peu d'aussi belles en Europe, & le fer qu'elles fabriquent est de la première qualité. On ne conçoit pas ce qu'il a fallu de constance & d'habileté pour perfectionner cet établissement, & ce qu'il a coûté de frais. Il a maintenant neuf cents Negres, dont M. Hermans a tiré & fait exercer un bataillon de deux cents hommes, parmi lesquels s'est établi l'esprit de corps. Ils sont entre eux fort délicats sur le choix de leurs camarades, & refusent d'admettre tous ceux qui ont commis la moindre friponnerie. Voilà donc le point d'honneur avec l'esclavage.

1768.
Décembre.

Départ de
l'île de France.

Pendant notre séjour ici nous avions constamment joui du plus beau tems. Le 5 Décembre le ciel commença à se couvrir de gros nuages, les montagnes s'embrumèrent, tout annonça la saison des pluies & l'approche de l'ouragan qui se fait sentir dans ces îles presque toutes les années. Le 10 j'étois prêt à mettre à la voile; la pluie & le vent debout ne me le permirent pas. Je ne pus appareiller que le 12 au matin, laissant l'Etoile au moment d'être carenée. Ce bâtiment ne pouvoit être en état de sortir avant la fin du mois, & notre jonction étoit dorénavant inutile. Cette fête, sortie de l'île de France à la fin du mois de Décembre, est arrivée en France un mois après moi. A midi je pris mon point de départ par la latitude australe observée de 20^d 22', & par 54^d 40' de longitude à l'Est de Paris.

Route jus-

Le tems fut d'abord très-couvert, avec des grains &

de la pluie. Nous ne pûmes avoir connoissance de l'île de Bourbon. A mesure que nous nous éloignâmes le tems devint plus beau. Le vent étoit favorable & frais, mais bientôt notre nouveau grand mât nous causa les mêmes inquiétudes que le premier. Il faisoit à la tête un arc si considérable, que je n'osai me servir de grand perroquet ni porter le hunier rout haut.

Depuis le 22 Décembre jusqu'au 8 Janvier nous eûmes constamment vent debout, mauvais tems ou calme. Ces vents d'Ouest étoient, me disoit-on, sans exemple ici dans cette saison. Ils ne nous en molestèrent pas moins quinze jours de suite que nous passâmes à la cape ou à louvoyer avec une très-grosse mer. Nous eûmes la connoissance de la côte d'Afrique avant que d'avoir eu la sonde. Lors de la vue de cette terre que nous prîmes pour *le cap des Basses*, nous n'avions pas de fond. Le 30 nous trouvâmes 78 brasses, & depuis ce jour nous nous entretinmes sur le *banc des Eguilles*, avec la vue presque continuelle de la côte. Bientôt nous rencontrâmes plusieurs navires Hollandois de la flotte de Batavia. L'avant-coureur en étoit parti le 20 Octobre & la flotte le 6 Novembre: les Hollandois étoient encore plus surpris que nous de ces vents d'Ouest qui souffloient ainsi contre saison.

Enfin le 8 Janvier au matin nous eûmes connoissance du *cap False*, & bientôt après la vue des *terres du cap de Bonne-Espérance*. J'observerai qu'à cinq lieues dans l'Est-Sud-Est du cap False, il y a une roche sous l'eau fort dangereuse; qu'à l'Est du cap de Bonne-Espérance est un recif qui s'avance plus d'un tiers de lieue au large, & au pied du cap même un rocher qui met au large à la même distance. J'avois atteint un vaisseau Hollandois aperçu le

qu'au cap de Bonne-Espérance.

Mauvais tems que nous essayons.

1769;
Janvier.

Avis aux navigateurs.

matin, & j'avois diminué de voiles pour ne le pas dépasser, afin de le suivre en cas qu'il voulût entrer de nuit. A sept heures du soir il amena perroquets, bonnettes, & même ses huniers; pour-lors je pris le bord du large, & je louvoyai toute la nuit avec un grand frais de vent de Sud, variable du Sud-Sud-Est au Sud-Sud-Ouest.

Au point du jour les courans nous avoient entraînés de près de neuf lieues dans le Ouest-Nord-Ouest; le vaisseau Hollandois étoit à plus de quatre lieues sous le vent à nous. Il fallut forcer de voiles pour regagner ce que nous avions perdu; aussi ceux qui doivent passer la nuit sur les bords dans l'intention d'entrer au jour dans la baie du cap, feront-ils bien de mettre en-travers dès la pointe orientale du cap de Bonne-Espérance, en se tenant environ à trois lieues de terre; dans cette position les courans les auront mis en bonne posture d'entrer de grand matin. A neuf heures du matin, nous mouillâmes dans la baie du Cap, à la tête de la rade, & nous affourchâmes Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest. Il y avoit ici quatorze grands navires de toutes nations, & il en arriva plusieurs autres pendant le séjour que nous y fîmes. M. Carteter en étoit forti le jour des Rois. Nous saluâmes de quinze coups de canon la ville, qui nous en rendit un pareil nombre.

Nous eûmes tout lieu de nous louer du Gouverneur & des habitans du cap de Bonne-Espérance; ils s'empresrent de nous procurer l'utile & l'agréable. Je ne m'arrêterai point à décrire cette place que tout le monde connoît. Le Cap relève immédiatement de l'Europe & n'est point dans la dépendance de Batavia, ni pour l'administration militaire & civile, ni pour la nomination des emplois. Il suffit même d'en avoir exercé un au Cap, pour n'en pou-

Relâche au
cap de Bonne-Espérance.

voir posséder aucun à Batavia. Cependant le Conseil du Cap correspond avec celui de Batavia pour les affaires de commerce. Il est composé de huit personnes, du nombre desquelles est le Gouverneur qui en est le Président. Le Gouverneur n'entre point dans le Conseil de Justice auquel préside le Commandant en second; seulement il signe les arrêts de mort.

Il y a un poste militaire à *False-baye* & un à *la baie de Saldagna*. Cette dernière qui forme un port superbe, à l'abri de tous les vents, n'a pu devenir le chef-lieu, parce qu'il n'y a pas d'eau. On travaille maintenant à augmenter l'établissement de *False-baye*; c'est où les vaisseaux mouillent pendant l'hiver, quand la baie du Cap est interdite. On y trouve les mêmes secours & à tout aussi bon compte qu'au Cap. Il y a par terre huit lieues de mauvais chemin d'un de ces lieux à l'autre.

A-peu-près à moitié chemin des deux est le canton de *Constance*, qui produit le fameux vin de ce nom. Ce vignoble, où l'on cultive des plants de muscat d'Espagne, est fort petit, mais il est faux qu'il appartienne à la Compagnie, & qu'il soit, comme on le croit ici, entouré de murs & gardé. On le distingue en haut *Constance* & petit *Constance*, séparés par une haie, & appartenans à deux propriétaires différens. Le vin qui s'y recueille est à-peu-près égal en qualité; quoique chacun des deux *Constances* ait ses partisans. Il se fait année commune cent vingt à cent trente barriques de ce vin, dont la Compagnie prend un tiers à un prix tarifé, le reste se vend aux acheteurs qui se présentent. Le prix actuel est de trente piastres l'alvrame ou le baril de soixante & dix bouteilles de vin blanc, trente-cinq piastres l'alvrame de rouge. Mes

Détail sur le
vignoble de
Constance.

camarades & moi nous allâmes diner chez M. de Vanderfpie, propriétaire du haut Constance. Il nous fit la meilleure chere du monde, & nous y bûmes beaucoup de son vin, soit en dinant, soit en goûtant des différentes pieces pour faire notre emplette.

Le terroir de Constance, terminé en pente douce, est d'un sable graveleux. La vigne s'y cultive sans échelas; le sep est taillé à petit bois. Le vin s'y fait en mettant dans la cuve la grappe égrenée. Les futs pleins se conservent dans un cellier à rez-de-chauffée, dans lequel l'air a une libre circulation. Nous vîstâmes en revenant de Constance deux maisons de plaifance qui appartiennent au Gouverneur. La plus grande nommée *Newland* a un jardin beaucoup plus beau que celui de la Compagnie au Cap. Nous avons trouvé ce dernier fort inférieur à sa réputation. De longues allées de charmilles très-hautes lui donnent l'air d'un jardin de Moines; il est planté de chènes qui y viennent très-mal.

Etat des Hollandois au cap.

Les plantations des Hollandois se sont fort étendues sur toute la côte, & l'abondance y est par-tout le fruit de la culture, parce que le cultivateur, soumis aux seules loix, y est libre & sûr de sa propriété. Il y a des habitans jusqu'à près de cent cinquante lieues de la capitale; ils n'ont d'ennemis à craindre que les bêtes féroces; car les Hottentots ne les molestent point. Une des plus belles parties de la colonie du Cap, est celle à laquelle on a donné le nom de *peite Rochelle*. C'est une peuplade de François chassés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Elle surpasse toutes les autres par la fécondité du terrain & l'industrie des colons. Ils ont conservé à cette mere adoptive le nom de leur ancienne patrie, qu'ils aiment toujours, toute rigoureuse qu'elle leur a été.

Le Gouvernement envoie de tems-en-tems des caravanes visiter l'intérieur du pays. Il s'en est fait une de huit mois en 1763. Le détachement perça dans le Nord & fit, m'a-t-on assuré, des découvertes importantes; ce voyage n'eut pas cependant le succès qu'on devoit s'en promettre; le mécontentement & la discorde se mirent dans le détachement & forcerent le chef à revenir sur ses pas, laissant ses découvertes imparfaites. Les Hollandois avoient eu connoissance d'une nation jaune, dont les cheveux sont longs, & qui leur a paru très-farouche.

C'est dans ce voyage que l'on a trouvé le quadrupede de dix-sept pieds de hauteur, dont j'ai remis le dessein à M. de Buffon; c'étoit une femelle qui allaitoit un faon dont la hauteur n'étoit encore que de sept pieds. On tua la mere, le faon fut pris vivant, mais il mourut après quelques jours de marche. M. de Buffon m'a assuré que cet animal est celui que les *Naturalistes* nomment *la giraffe*. On n'en avoit pas revu depuis celui qui fut apporté à Rome du tems de César, & montré à l'amphithéâtre. On a aussi trouvé il y a trois ans, & apporté au Cap, où il n'a vécu que deux mois, un quadrupede d'une grande beauté, lequel tient du taureau, du cheval & du cerf, & dont le genre est absolument nouveau. J'ai pareillement remis à M. de Buffon le dessein exact de cet animal dont je crois que la force & la vitesse égalent la beauté. Ce n'est pas sans raison que l'Afrique a été nommée la mere des montres.

Munis de bons vivres, de vins & de rafraichissemens de toute espece, nous appareillâmes de la rade du Cap le 17 après midi. Nous passâmes entre l'île *Roben* & la côte; à six heures du soir le milieu de cette île nous restoit au

Départ du
cap.

Sud-Sud-Est-4^d-Sud environ à quatre lieues de distance; c'est d'où je pris mon point de départ par 33^d 40' de latitude Sud, & 15^d 48' de longitude orientale de Paris. Je desirois de rejoindre M. Carteret sur lequel j'avois certainement un grand avantage de marche, mais qui avoit encore onze jours d'avance sur moi.

Vue de Sainte-Helene.

1769.
Février.

Relâche à l'Ascension.

Je dirigeai ma route pour prendre connoissance de l'île *Sainte-Helene*, afin de m'assurer la relâche à l'*Ascension*, relâche qui devoit faire le salut de mon équipage. Effectivement nous en eûmes la vue le 29 à deux heures après midi, & le relevement que nous en fîmes ne nous donna de différence avec l'estime de notre route que huit à dix lieues. La nuit du 3 au 4 Février étant par la latitude de l'*Ascension* & m'en faisant environ à dix-huit lieues de distance, je fis courir sous les deux huniers. Au point du jour nous vîmes l'île à-peu-près à neuf lieues de distance, & à onze heures nous mouillâmes dans l'ance du Nord-Ouest ou de la montagne de la Croix par 12 brasses fond de sable & corail. Suivant les observations de M. l'abbé de la Caille, nous étions à ce mouillage par 7^d 54' de latitude Sud, & 16^d 19' de longitude occidentale de Paris.

A peine eûmes-nous jetté l'ancre que je fis mettre les bateaux à la mer & partir trois détachemens pour la pêche de la tortue; le premier dans l'ance du Nord-Est; le second dans l'ance du Nord-Ouest, vis-à-vis de laquelle nous étions; le troisieme dans l'ance aux Anglois, laquelle est dans le Sud-Ouest de l'île. Tout nous promettoit une pêche favorable; il n'y avoit point d'autre navire que le nôtre, la saison étoit avantageuse & nous entrions en nouvelle lune. Aussitôt après le départ des détachemens, je fis routes mes dispositions pour jumeller au-dessous du cape-
lage,

lage, mes deux mâts majeurs : sçavoir le grand mât avec un petit mât de hune, le gros bout en-haut ; & le mât de misaine, lequel étoit fendu horizontalement entre les jottereaux, avec une jumelle de chêne.

On m'apporta dans l'après-midi la bouteille qui renferme le papier sur lequel s'inscrivent ordinairement les vaisseaux de toutes nations qui relâchent à l'Ascension. Cette bouteille se dépose dans la cavité d'un des rochers de cette baie, où elle est également à l'abri des vagues & de la pluie. J'y trouvai écrit le *Swallow*, ce vaisseau Anglois commandé par M. Carteret, que je desirois de rejoindre. Il étoit arrivé ici le 31 Janvier & reparti le premier Février ; c'étoient déjà six jours que nous lui avions gagnés depuis le cap de Bonne-Espérance. J'inscrivis la Boudeuse & je renvoyai la bouteille.

La journée du 5 se passa à jumeller nos mâts sous le capelage, opération délicate dans une rade où la mer est clapoteuse, à tenir nos agrêts & à embarquer les tortues. La pêche fut abondante ; on en avoit retourné dans la nuit soixante & dix, mais nous ne pûmes en prendre à bord que cinquante-six, on remit les autres en liberté. Nous observâmes au mouillage 9^d 45' de variation Nord-Ouest. Le 6 à trois heures du matin, les tortues & bateaux étant embarqués, nous commençâmes à lever nos ancres ; à cinq heures nous étions sous voiles enchantés de notre pêche & de l'espoir que notre premier mouillage seroit dorénavant dans notre patrie. Combien nous en avons fait depuis le départ de Brest !

En partant de l'Ascension, je tins le vent pour ranger les îles du cap Verd d'aussi près qu'il me seroit possible. Le 11 au matin, nous passâmes la ligne pour la sixième fois

Départ de
l'Ascension.

Passage de la
ligne.

dans ce voyage par 20^d de longitude estimée. Quelques jours après, comme malgré la jumelle dont nous l'avions fortifié, le mât de misaine faisoit une très-mauvaise figure, il fallut le soutenir par des pataras, dégréer le petit perroquet, & tenir presque toujours le petit hunier aux bars & même ferré.

Rencontre
du Swallow.

Le 25 au soir, on aperçut un navire au vent & de l'avant à nous, nous le conservâmes pendant la nuit, & le lendemain nous le joignîmes; c'étoit le Swallow. J'offris à M. Carteret tous les services qu'on peut se rendre à la mer. Il n'avoit besoin de rien; mais sur ce qu'il me dit qu'on lui avoit remis au Cap des lettres pour France, j'envoyai les chercher à son bord. Il me fit présent d'une fleche qu'il avoit eue dans une des îles rencontrées dans son voyage autour du monde, voyage qu'il fut bien loin de nous soupçonner d'avoir fait. Son navire étoit fort petit, marchoit très-mal, & quand nous eûmes pris congé de lui, nous le laissâmes comme à l'ancre. Combien il a dû souffrir dans une aussi mauvaise embarcation! Il y avoit huit lieues de différence entre sa longitude estimée & la nôtre; il se faisoit plus à l'Ouest de cette quantité.

Erreur dans
l'estime de
notre route.
1769.
Mars.

Nous comptons passer dans l'Est des îles Açores, lorsque le 4 Mars dans la matinée, nous eûmes connoissance de l'île Tercere, que nous doublâmes dans la journée en la rangeant de fort près. La vue de cette île, en la supposant bien placée sur le grand plan de M. Bellin, nous donneroit environ soixante & sept lieues d'erreur du côté du Ouest, dans l'estime de notre route; erreur considérable dans un trajet aussi court que celui de l'Ascension aux Açores. Il est vrai que la position de ces îles en longitude est encore incertaine. Cependant je crois que dans

les parages des îles du cap Verd il regne des courans très-violens. Au reste, il étoit essentiel de déterminer la longitude des Açores par de bonnes observations astronomiques, & de bien constater la distance des unes aux autres, & leurs gissemens entre elles. Rien de tout cela n'est juste sur les cartes d'aucune nation. Elles ne diffèrent que par le plus ou le moins d'erreur. Cet objet important vient d'être rempli par M. de Fleurieu, Enseigne des vaisseaux du Roi.

Je corrigeai ma longitude en quittant Tercere sur celle qu'assigne à cette île la carte à grand point de M. Bellin. Nous eûmes fond le 13 après midi, & le 14 au matin la vue d'Ouessant. Comme les vents étoient courts & la marée contraire pour doubler cette île, nous fûmes forcés de prendre la bordée du large, les vents étoient à Ouest grand frais, & la mer fort grosse. Environ à dix heures du matin, dans un grain violent, la vergue de misaine se rompit entre les deux poulies de drisse & la grand-voile fut au même instant deralinguée depuis un point jusqu'à l'autre. Nous mîmes aussitôt à la cape sous la grand-voile d'étai le petit focq & le focq de derrière, & nous travaillâmes à nous raccommoier. Nous envergâmes une grande voile neuve, nous refîmes une vergue de misaine avec la vergue d'artimon, une vergue de grand hunier, & un bout dehors de bonnettes, & à quatre heures du soir nous nous retrouvâmes en état de faire de la voile. Nous avions perdu la vue d'Ouessant, & pendant la cape, le vent & la mer nous avoient fait dériver dans sa manche.

Déterminé à entrer à Brest, j'avois pris le parti de louver avec des vents variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest, lorsque le 15 au matin, on vint m'avertir que le

Vue d'Ouessant.

Coup de vent qui nous dégraya.

Arrivée à Saint-Malo.

mât de misaine menaçoit de se rompre au-dessous du capelage. La secousse qu'il avoit reçue dans la rupture de sa vergue avoit augmenté son mal; & quoique nous en eussions soulagé la tête en abaissant sa vergue, faisant le ris dans la misaine, & tenant le petit hunier sur le ton avec tous ses ris faits, cependant nous reconnûmes après un examen attentif, que ce mât ne résisteroit pas long-tems au tangage que la grosse mer nous faisoit éprouver *au plus près*; d'ailleurs toutes nos manœuvres & poulies étoient pourries, & nous n'avions plus de rechange; quel moyen, dans un état pareil, de combattre entre deux côtes contre le gros tems de l'équinoxe? Je pris donc le parti de faire vent arriere & de conduire la frégate à Saint-Malo. C'étoit alors le port le plus prochain qui pût nous servir d'asyle. J'y entrai le 16 après midi, n'ayant perdu que sept hommes pendant deux ans & quatre mois écoulés depuis notre sortie de Nantes.

Puppibus & laeti Nautae imponere coronas.

Virgil. Æneid. liv. IV.

Fin du Voyage autour du Monde.



VOCABULAIRE

D E

L'ILE TAITI.

A

<i>A</i> Bobo,	demain.
<i>Aibou</i> ,	venez.
<i>Ainé</i> ,	fille.
<i>Aioua</i> ,	il y en a.
<i>Aipa</i> ,	le terme de négation, il n'y en a pas.
<i>Aneania</i> ,	importun, ennuyeux.
<i>Aouaou</i> ,	fi, terme de mépris, de déplaisance.
<i>Aouereté</i> ,	noir.
<i>Aouero</i> ,	ceuf.
<i>Aouri</i> ,	fer, or, argent, tout métal ou instrument de métal.
<i>Aoutti</i> ,	poisson volant.
<i>Aouira</i> ,	éclair.
<i>Apalari</i> ,	brifer, détruire.
<i>Ari</i> ,	coco.
<i>Arioi</i> ,	célibataire & homme sans enfans.
<i>Ateatea</i> ,	blanc.

Je ne connois aucun mot qui commence par nos lettres consonnes suivantes *B, C, D.*

E

<i>Ea</i> ,	racine.
-------------	---------

<i>Eai</i> ,	le feu.
<i>Eaia</i> ,	perruche.
<i>Eaibou</i> ,	vase.
<i>Eaibou-maa</i> ,	vase qui sert à mettre le manger.
<i>Eame</i> ,	boisson faite avec le coco.
<i>Eani</i> ,	toutes façons de se battre.
<i>Eao</i> ,	les nuages, & fleur en bouton ou non ouverte.
<i>Eatouà</i> ,	la Divinité. Le même mot exprime aussi ses Ministres, ainsi que les Génies subalternes bienfaisans ou malfaisans.
<i>Eeva</i> ,	deuil.
<i>Eie</i> ,	voile de pirogue.
<i>Eiva-coura</i> ,	danse ou fête des Taitiens.
<i>Eivi</i> ,	petit.
<i>Eue</i> ,	entendre.
<i>Elao</i> ,	mouche.
<i>Emaa</i> ,	fronde.
<i>Emao</i> ,	requin, veut dire aussi mordre.
<i>Eméuà</i> ,	dormir.
<i>Emoe</i> ,	dormir.
<i>Enapo</i> ,	hier.
<i>Enene</i> ,	décharger.
<i>Enia</i> ,	dedans, sur.
<i>Enninnito</i> ,	s'étendre en bâillant.
<i>Enoanda</i> ,	sentir bon.
<i>Enomoi</i> ,	terme pour appeller, venez ici.
<i>Enoo-te-papa</i> ,	affeyez-vous.
<i>Enoua</i> ,	la terre & ses différentes parties.
<i>Enoua Taiti</i> ,	le pays de Taiti.
<i>Enoua Paris</i> ,	le pays de Paris.

<i>Eo</i> ,	suer.
<i>Eoe-tea</i> ,	fleche.
<i>Eoe-pai</i> ,	pagaye ou rame.
<i>Emoure-papa</i> ,	l'arbre dont ils tirent le coton ou la bourre pour leurs étoffes.
<i>Eone</i> ,	sable, pouffiere.
<i>Eonou</i> ,	tortue.
<i>Eote</i> ,	baïser.
<i>Eouai</i> ,	pluie.
<i>Eouao</i> ,	voler, dérober.
<i>Eououa</i> ,	boutons sur le visage.
<i>Eoui</i> ,	roter.
<i>Eounoa</i> ,	bru, belle-fille.
<i>Eouramai</i> ,	lumiere.
<i>Eouri</i> ,	danseur.
<i>Eouriaye</i> ,	danseuse.
<i>Epao</i> ,	vapeur lumineuse qui file dans le ciel, que le peuple nomme étoile qui file. À Taiti on les regarde comme des génies malfaisans.
<i>Epata</i> ,	coup de langue pour appeller la femme.
<i>Epepe</i> ,	papillon,
<i>Epija</i> ,	oignon.
<i>Epoumaa</i> ,	sifflet. Il sert à appeller aux repas.
<i>Epouponi</i> ,	souffler le feu.
<i>Epoure</i> ,	prier.
<i>Epouta</i> ,	bleffure; ce mot exprime aussi la cicatrice.
<i>Era</i> ,	soleil.
<i>Era-ouao</i> ,	soleil levant.
<i>Era-ouopo</i> ,	soleil couchant.

<i>Era-ouavatea</i> ,	soleil à midi.
<i>Erai</i> ,	le ciel.
<i>Erepo</i> ,	sale, malpropre.
<i>Ero</i> ,	fourmi.
<i>Eri</i> ,	Roi.
<i>Erie</i> ,	royal.
<i>Eroi</i> ,	laver, nettoyer.
<i>Eroleva</i> ,	ardoise.
<i>Eroua</i> ;	trou.
<i>Erouai</i> ,	vomir.
<i>Eroupe</i> ,	pigeon bleu d'une espece fort grosse, semblable à ceux qui sont chez M. le Maréchal de Soubise.
<i>Etai</i> ,	la mer.
<i>Etao</i> ,	lancer.
<i>Etaye</i> ,	pleurer.
<i>Eteina</i> ,	frere ou sœur aînée.
<i>Etouana</i> ,	frere ou sœur cadette.
<i>Etere</i> ,	aller.
<i>Etere maine</i> ,	revenir.
<i>Euo</i> ,	hûtre.
<i>Eüpi</i> ,	couper, coupé.
<i>Etoi</i> ,	hache.
<i>Etoumou</i> ,	tourterelle.
<i>Etouna</i> ,	anguille.
<i>Etoouo</i> ,	rapper.
<i>Evai</i> ,	l'eau.
<i>Evaie</i> ,	humide.
<i>Evaine</i> ,	femme.
<i>Evana</i> ,	arc.
<i>Evare</i> ,	maison.

Evaroua-i-eatoua ,

Evaroua-t-eatoua, Souhait qui se fait aux personnes qui éternuent, & qui veut dire que le mauvais génie ne t'endorme pas, ou que le bon génie te réveille.

Evero, lance.

Evetou, étoile.

Evetou-eave, comete.

Evi, fruit acide, semblable à une poire, particulier à Taïti.

Evuyo, flûte.

Les mots suivans se prononcent *e* long, comme l'*η* des Grecs.

ni, figures de bois qui représentent des génies subalternes, & se nomment *ni-tane* ou *ni-aine*, suivant que ces génies sont du sexe masculin ou du féminin. Ces figures servent à des cérémonies religieuses, & les Taïtiens en ont plusieurs dans leurs maisons.

nieie, corbeille.

nou, pet. Ils l'ont en horreur & brûlent tout ce qui est dans les maisons où l'on a peté.

nouou, moule.

ngeou-tataou, couleur à piquer; c'est celle qui sert à ces caractères ineffaçables qu'ils s'impriment sur les différentes parties du corps.

niri & aussi *ouariri*, se fâcher, se mettre en colere.

Je ne connois aucun mot qui commence par les consonnes suivantes *F*, *G*.

H

Horreo, fonde faite avec les coquilles les plus pesantes, se prononce comme s'il y avoit un *h* devant l'*o*.

I

Iôre, rat.
Iroiroi, fatiguer.
Iroto, dedans.
Ivera, chaud.

Je ne connois aucun mot qui commence par la consonne *L*.

M

Maa, manger.
Maea, enfans jumeaux.
Maco, se gratter, démanger.
Mai, de plus, se dit aussi *maine*; c'est un ad-
 verbe de répétition: *etere*, aller, *ete-
 re-mai* ou *etere-main*, aller une se-
 conde fois, revenir.
Magli, froid.
Mala, plus.
Malama, la lune.
Malou, considérable, grand.
Mama, léger.
Mamai, malade.
Manoa, bonjour, serviteur, expression de poli-
 tesse ou d'amitié.
Manou, oiseau, léger.

<i>Mao</i> ,	émérillon pour la pêche.
<i>Matai</i> ,	vent.
<i>Matai-malac</i> ,	vent d'Est ou de Sud-Est.
<i>Matai-aouerai</i> ,	vent d'Ouest ou de Sud-Ouest.
<i>Matao</i> ,	hameçon.
<i>Matapo</i> ,	borgne, louche.
<i>Matari</i> ,	les pléiades.
<i>Matie</i> ,	l'herbe, <i>gramen</i> .
<i>Maio</i> ,	montagne.
<i>Mate</i> ,	tuer.
<i>Mea</i> ,	chose.
<i>Meia</i> ,	bananier, bananes.
<i>Metoua</i> ,	parens; <i>Metoua-tane</i> ou <i>coure</i> , père; <i>metoua-aine</i> ou <i>erao</i> , mere.
<i>Mimi</i> ,	uriner.
<i>Moa</i> ,	coq, poule.
<i>Moea</i> ,	natte.
<i>Mona</i> ,	beau, bon.
<i>Moreou</i> ,	calme, tems sans vent.
<i>Motoua</i> ,	petit-fils.

N

<i>Nate</i> ,	donner.
<i>Nie</i> ,	voile de bateau.
<i>Niouniou</i> ,	jonquille.

O

<i>Oai</i> ,	murailles & pierres.
<i>Oaite</i> ,	ouvrir.
<i>Oorah</i> ,	la piece d'étoffe dont on s'enveloppe.

<i>Oorôa</i> ,	généreux, qui donne.
<i>Opoupoui</i> ,	boire.
<i>Oualilo</i> ,	voler, dérober.
<i>Ouaoura</i> ,	aigrette de plumes.
<i>Ouaora</i> ,	guérir ou guéri.
<i>Ouanao</i> ,	accoucher.
<i>Ouare</i> ,	cracher.
<i>Ouater</i> ,	timonier.
<i>Ouera</i> ,	chaud.
<i>Oueneo</i> ,	cela ne sent pas bon, infecte.
<i>Ouetopa</i> ,	perdre, perdu.
<i>Ouhi</i> ,	hé.
<i>Ouope</i> ,	mûr, en maturité.
<i>Oupani</i> ,	fenêtre.
<i>Oura</i> ,	rouge.
<i>Ouri</i> ,	chien & quadrupedes.

P

<i>Pai</i> ,	pirogue.
<i>Paia</i> ,	assez.
<i>Papa</i> ,	bois, siege & tout meuble de bois.
<i>Papanit</i> ,	fermer, boucher.
<i>Paoro</i> ,	coquille, nacre.
<i>Parouai</i> ,	habir, étoffe.
<i>Patara</i> ,	grand-pere.
<i>Paiti</i> ,	tonnere.
<i>Picha</i> ,	coffre.
<i>Pirara</i> ,	poisson.
<i>Piropiro</i> ,	puanteur d'un pet ou des excréments.
<i>Piriô</i> ,	boiteux.

<i>Piripiri</i> ,	négatif, avare qui ne donne point.
<i>Po</i> ,	jour.
<i>Pôe</i> ,	perle, pendant d'oreilles.
<i>Poi</i> ,	pour, à.
<i>Poiri</i> ,	obscur.
<i>Poria</i> ,	gras, embonpoint, bien portant.
<i>Porotata</i> ,	loge à chiens.
<i>Pouaa</i> ,	cochon, sanglier.
<i>Pouerata</i> ,	fleurs.
<i>Poupoui</i> ,	à la voile.
<i>Pouta</i> ,	bleffure.
<i>Poto</i> ,	pétit, exigü.

Je ne connois aucun mot qui commence par la lettre Q.

R

<i>Rai</i> ,	grand, gros, considérable.
<i>Raira</i> ,	vieux, âgé.
<i>Roa</i> ,	gros, fort gras.
<i>Roa</i> ,	fil.

Aucun mot venu à ma connoissance ne commence par la lettre S.

T

<i>Taitai</i> ,	salé.
<i>Taio</i> ,	ami.
<i>Tamai</i> ,	ennemi, en guerre.
<i>Tane</i> ,	homme, mari.
<i>Taouiti</i> ,	nom de la grande Prêtresse obligée à la virginité. Elle a dans le pays la plus grande considération.
<i>Tara-tane</i> ,	femme mariée.

<i>Taporai</i> ,	battre, maltraiter.
<i>Taoua-mai</i> ,	Médecin.
<i>Taoumi</i> ,	hauffecol pour les cérémonies.
<i>Taoumia</i> ,	couverture de tête.
<i>Taoura</i> ,	corde.
<i>Tata</i> ,	homme.
<i>Tatoue</i> ,	l'acte de la génération.
<i>Teara</i> ,	jaune.
<i>Teouteou</i> ,	valet, esclave.
<i>Tero</i> ,	noir.
<i>Tetouari</i> ,	femme barrée.
<i>Tiarai</i> ,	fleurs blanches qu'ils portent aux oreil- les en guise de pendans.
<i>Tui</i> ,	cheville.
<i>Tinatore</i> ,	serpent.
<i>Twa</i> ,	fort, puissant, malfaisant.
<i>Tomaiti</i> ,	enfant.
<i>Toni</i> ,	terme d'appel ou cri pour les filles. On y ajoute <i>Peio</i> allongé, ou <i>Pijo</i> pro- noncé doucement comme le grand des Espagnols. Si la fille se donne un coup sur la partie extérieure du ge- nou, c'est un refus; mais si elle dit <i>enomoi</i> , c'est l'expression de son con- sentement.
<i>Toto</i> ,	fang.
<i>Touapouou</i> ,	bossu.
<i>Touaine</i> ,	frère & sœur, en ajoutant le mot qui distingue le sexe.
<i>Toubabaou</i> ,	pleurer.
<i>Touie</i> ,	maigre.

<i>Toumaay</i> ,	action de faire des armes. C'est avec un morceau de bois armé de pointes faites avec des matieres plus dures que le bois. Ils se placent comme nous pour faire des armes.
<i>Toura</i> ,	dehors.
<i>Toutai</i> ,	faire ses nécessités.
<i>Toutn</i> ,	extrémens.
<i>Toupanoa</i> ,	ouvrir fenêtre ou porte.
<i>Touroutoto</i> ,	vieillard décrépité.
<i>Toutoi-papa</i> ,	lumière des grands; <i>niao-papa</i> , lumière du peuple.

V

<i>Vareva</i> ,	pavillon qu'on porte devant les Rois & les principaux.
-----------------	--

Je ne connois point de mots qui commencent par les lettres *U*, *X*, *Y*, *Z*.

Noms de différentes parties du corps.

<i>Aoupo</i> ,	le dessus de la tête.
<i>Boho</i> ,	crâne.
<i>Eouttou</i> ,	le visage.
<i>Mata</i> ,	les yeux.
<i>Taria</i> ,	les oreilles.
<i>Etaa</i> ,	mâchoire.
<i>Eiou</i> ,	le nez.
<i>Lamolou</i> ,	les levres.
<i>Ourou</i> ,	les cheveux.
<i>Allelo</i> ,	la langue.

<i>Eniou</i> ,	les dents.
<i>Eniaou</i> ,	curedents. Ils les font de bois.
<i>Oumi</i> ,	la barbe.
<i>Papaourou</i> ,	les joues.
<i>Arapoa</i> ,	gorge, gosier.
<i>Taah</i> ,	menton.
<i>Eou</i> ,	mamelles, tetons.
<i>Aoa</i> ,	le cœur.
<i>Erima</i> ,	la main.
<i>Apourima</i> ,	le dedans de la main.
<i>Eaiou</i> ,	les ongles.
<i>Etoua</i> ,	dos.
<i>Etaono</i> ,	épaules.
<i>Obou</i> ,	intestins.
<i>Tinai</i> ,	ventre.
<i>Pito</i> ,	nombril.
<i>Toutaba</i> ,	glandes des aînes.
<i>Etoe</i> ,	feffes.
<i>Aoua</i> ,	cuiffes.
<i>Eanai</i> ,	jambes.
<i>Etapoué</i> ,	piéd.
<i>Eoua</i> ,	tefticules.
<i>Eoure</i> ,	fexe de l'homme.
<i>Erao</i> ,	fexe de la femme.
<i>Eomo</i> ,	clitoris.

Nombres.

<i>Atai</i> ,	un.
<i>Aroua</i> ,	deux.
<i>Atorou</i> ,	trois.
<i>Aheha</i> ,	quatre.

Erima,

<i>Erima</i> ,	cing.
<i>Acuno</i> ,	fix.
<i>Ahitou</i> ,	sept.
<i>Awarou</i> ,	huit.
<i>Ahiva</i> ,	neuf.
<i>Aourou</i> ,	dix.

Ils n'ont point de mots pour exprimer onze, douze, &c. Ils reprennent *atai*, *aroua*, &c. jusqu'à vingt qu'ils disent *ataitao*.

Ataitao-mala atai, vingt plus un ou vingt & un, &c.

Ataitao-mala aourou, trente, c'est-à-dire, vingt plus dix.

Aroua-tao, quarante; *aroua-tao mala atorou*, quarante-trois, &c.

Arouo-tao mala aourou, quarante plus dix ou cinquante.

Je n'ai pu faire compter Aotourou au-delà de ce dernier nombre.

Noms de plantes.

<i>Amiami</i> ,	cotiledon.
<i>Amoa</i> ,	fougere.
<i>Aoute</i> ,	rose.
<i>Eaaco</i> ,	canne à sucre.
<i>Eaere</i> ,	le faule pleureur, autrement dit le faule du grand Seigneur.
<i>Eaia</i> ,	poires.
<i>Eape</i> ,	araum de Virginie.
<i>Eatou</i> ,	lys de S. Jacques.
<i>Eoe</i> ,	bambou.
<i>Eôai</i> ,	indigo.
<i>Eora</i> ,	saffran des Indes.
<i>Eotonoutou</i> ,	figues.

<i>Eoui</i> ,	igname.
<i>Epoua</i> ,	rhubarbe.
<i>Eraca</i> ,	marons, chataignes.
<i>Erea</i> ,	gingembre.
<i>Etaro</i> ,	araum violet.
<i>Eti</i> ,	fang-dragon.
<i>Etiare</i> ,	grenadille ou fleur de la passion.
<i>Etoutou</i> ,	rivina.
<i>Mairerao</i> ,	fumak à trois feuilles.
<i>Mai</i> ,	raisins.
<i>Oporo-maa</i> ,	poivre.
<i>Pouraou</i> ,	rose de Cayenne.
<i>Toroire</i> ,	héliotrope.

Ils ont une espece d'article qui représente nos articles à & de ; c'est le mot *te*. Ainsi ils disent *parouai-te-Aotourou*, l'habit d'Aotourou ou à Aotourou ; *maa-te-Eri*, le manger des Rois.

Je joins ici quelques réflexions de M. Pereire, que M. de la Condamine m'a communiquées, & dont j'ai supprimé plusieurs articles qui ne contenoient que des questions ou des doutes.



OBSERVATIONS

SUR l'articulation de l'Insulaire de la mer du Sud, que M. de Bougainville a amené de l'île Taiti, & sur le Vocabulaire qu'il a fait du langage de cette île. Par M. PEIRERE, de la Société Royale de Londres, Interprète du Roi.

M. de la Condamine m'ayant fait l'honneur de m'inviter d'aller avec lui examiner le langage de cet étranger, qu'on lui avoit dépeint comme fort extraordinaire, nous avons été le voir ensemble le 25 Avril 1769.

Comme on m'avoit dit qu'il ne pouvoit pas prononcer le françois, mon premier soin a été de chercher à reconnoître quels étoient les sons de cette langue qui manifesteroient chez lui cette difficulté. J'ai donc commencé par lui faire entendre successivement tous les sons dont nous servons, & j'ai observé avec surprise que malgré l'envie qu'il marquoit avoir de les imiter, il n'a pû absolument articuler aucune des consonnes qui commencent les syllabes *ca da fa ga sa za*, non plus que le son qu'on nomme *l* mouillée, ni pas une des voyelles appellées nazales. Ce n'est pas tout; il n'a pas sçu faire de distinction entre les articulations *cha* & *ja*, & n'a prononcé qu'imparfaitement le *b* & l'ordinaire, & plus imparfaitement encore la double *r*, c'est-à-dire l'*r* forte ou initiale. Je suis porté à croire outre cela, bien que je ne m'en sois pas assuré sur lui, que ce ne fera pas sans grande difficulté qu'il prononcera l'*r* même simple, lorsqu'elle se trouvera immédiatement précédée

E e e ij

d'un *p*, d'un *t*, ou d'un *v*, quoiqu'il articule bien ces consonnes quand elles sont immédiatement suivies de voyelles & que par conséquent il aura bien de la peine à prononcer, par exemple les syllabes *pré*, *trou*, *vrai*, quoiqu'il prononce franchement *Poutaveri*, nom qu'il s'est donné lui-même, en voulant prendre celui de *Bougainville*: car (chose encore remarquable) il n'a pû prononcer ce nom autrement.

Ma conjecture est fondée sur ce qu'en l'entendant parler en sa langue avec M. de Bougainville, j'ai cru remarquer qu'il n'employoit jamais deux consonnes consécutivement ou sans l'interposition de quelques voyelles; & sur ce que dans le Vocabulaire que M. de Bougainville a fait de cette langue, contenant environ deux cents cinquante mots, Vocabulaire que M. de la Condamine à qui il l'a prêté, a eu la complaisance de me communiquer, je n'ai trouvé que le seul mot *taoum'ta* (couverture de tête) où il se rencontre deux consonnes ensemble; encore ne puis-je pas m'empêcher de soupçonner dans ce mot l'omission de quelque voyelle entre l'*m* & le *t*.

La douceur de ce langage est telle que tous les mots finissent par des voyelles, & il falloit bien que cela fût, ou que pas un ne commençât par des consonnes, car autrement on entendroit quelquefois deux consonnes de suite, ou sans voyelle intermédiaire, entre la fin d'un mot & le commencement du mot suivant, & alors je n'aurois pas eu occasion de faire la remarque précédente.

Les mots, dans ce Dictionnaire, commencent ou par des voyelles ou par des consonnes explosives *p*, *t*, ou par la nazale *m*, je n'y vois que peu de mots qui commencent par *t*, & deux seuls qui commencent par *n*. Je pense que

ce peut être par erreur que ces mots se trouvent écrits de la sorte, & qu'il se peut pareillement qu'il n'y ait d'autres consonnes initiales dans la langue de Taïti que les trois susdites *m, p, t*, car indépendamment de ce que j'ai déjà dit par rapport à l'*r* forte, j'ai observé que Poutaveri qui m'a très-bien répété les syllabes *ma, pa, ta*, n'a pû prononcer à beaucoup près si franchement aucune des autres syllabes que je lui ai fait entendre commençant toujours par les consonnes; alors soit qu'il trouvât ou non de la difficulté à prononcer ces syllabes, il n'a pas sçu chercher à les prononcer sans les faire précéder d'une voyelle, le plus souvent aspirée, ce qui m'a persuadé qu'il ne les a jamais articulés autrement. En effet, s'il y avoit dans son île des mots qui commençassent par les consonnes des syllabes *na, ra, va*, &c. il paroît clair qu'il prononceroit ces syllabes avec la même netteté qu'il a fait *ma, pa, ta*, c'est-à-dire sans hésiter ni les faire précéder d'aucun autre son. C'est par un pareil défaut d'habitude que l'*l* mouillée, quoiqu'également usitée & semblablement prononcée en France & en Espagne dans le milieu des mots, est pour l'ordinaire aussi mal-aisée à prononcer à un François, lorsqu'elle est initiale, comme dans ces mots Espagnols, *llamar, llevar*, qu'à un Espagnol lorsqu'elle est finale, comme dans les mots François *bétail, soleil*, cette articulation ne se trouvant jamais au commencement d'un mot François ni à la fin d'un mot Espagnol.

J'ai trouvé dans plusieurs mots du Vocabulaire Taïtien, des consonnes que Poutaveri n'a pû prononcer ou n'a prononcé qu'imparfaitement, ce qui me fait penser qu'on ne s'en est servi en écrivant ces mots que faute d'autres let-

tres qui pussent exprimer mieux sur le papier les sons étrangers qu'il aura fait entendre. Ces mots sont, 1°. *abobô* (demain) *eaibou* (vase) *toubabaou* (pleurer) & *obou* (ventre) qui supposent en Poutaveri l'articulation franche du *b*, lettre que pourtant il ne prononce qu'à l'Espagnole, ou sans presque joindre les levres; 2°. *maglli* (froid) *allelo* (la langue) & quelques autres qui feroient croire qu'il a dans sa langue le *g* guttural, lequel y manque entierement, & l'*l'* qui n'y est, à ce qu'il m'a paru, que d'une maniere équivoque.

Le nom de flûte en cette langue, *evuvo*, me paroît très-remarquable, en ce qu'il proueroit que le son de l'u voyelle François qui manque à toutes les autres nations du monde connu, est d'usage à Taiti.

Le mot *aoua* a cela de particulier qu'il signifie également *pluie* & les *testicules*; & le mot *etaï* qu'il équivoit à *mer* & à *pleurer*. Au reste, si chacun de ces mots signifie plus d'une chose, on trouve aussi dans ce Dictionnaire des choses signifiées chacune par plus d'un mot, *pleurer* y étant exprimé, tant par *etaï* que par *toubabaou*, & *blanc* tant par *ateatea* que par *eani*.

La comparaison de quelques mots de ce petit Vocabulaire entre eux décele de l'art & de l'invention dans ces insulaires pour la formation de leur langue, *epouta* (cicatrice) vient visiblement de *pouta* (blessure); *evaié* (humide, aqueux) d'*evai* (eau); *mamaï* (malade), & *taoua maï* (médecin) de *maï* (mal); *toua pouou* (bossu) d'*etoua* (dos); *ataïtao* (vingt) d'*ataï* (un), &c.

Il étoit naturel de penser après cela qu'*era* (le soleil) étant le plus bel être de la nature, qui l'échauffe, la vivifie, la réjouit, serviroit de racine aux noms de plusieurs

choses avec lesquelles cet astre auroit quelque rapport par quelqu'une de ces qualités. Je n'ai cependant trouvé que trois de ces mots parmi les deux cent-cinquante environ du Vocabulaire, mais leur dérivation d'*Era* ne me paroît point équivoque: ce sont *eraï* (ciel), *ouéra* (chaud), & *erao* (partie naturelle de la femme).



T A B L E

D E S M A T I E R E S .

P R E M I E R E P A R T I E .

CHAP. I. *DÉPART de la Boudeuse de Nantes ; relâche à Brest ; route de Brest à Montevideo ; jonction avec les frégates Espagnoles pour la remise des îles Malouines,* page 19

Objet du voyage. Départ de Nantes. Coup de vent. Relâche à Brest. Départ de Brest. Description des Salvages. Erreur dans l'estime de la route. Position des Salvages rectifiée. Observations nautiques. Passage de la ligne. Remarques sur la variation. Causes des différences qu'on éprouve dans la traversée au Bréfil. Observations sur les courans. Entrée dans la riviere de la Plata. Mouillage à Montevideo. Route par terre de Buenos-Aires à Montevideo.

CHAP. II. *Détails sur les établissemens des Espagnols dans la riviere de la Plata,* 31

On est dans l'erreur sur la source de ce fleuve. Date des premiers établissemens que les Espagnols y font. Situation de la ville de Buenos-Aires. Sa population. Cette ville manque de port. Etablissemens religieux. Confréries & Processions de Negres. Dehors de Buenos-Aires, leurs productions. Abondance de bestiaux. Rareté du bois, moyen d'y remédier. Détails sur les Américains de cette contrée. Race de brigands établie dans le Nord de la riviere. Etendue du gouvernement de la Plata. Commerce de cette province. Colonie du Saint-Sacrement. Détails sur

sur la ville de Montevideo; sur le mouillage dans cette baie. La relâche y est excellente pour les équipages.

CHAP. III. *Départ de Montevideo; navigation jusqu'aux îles Malouines; leur remise aux Espagnols; détails historiques sur ces îles,* 44

Départ de Montevideo. Coup de vent effuyé dans la riviere. Route de Montevideo aux îles Malouines. Faute commise dans la direction de cette route. Prise de possession de notre établissement aux Malouines par les Espagnols. Détail historique sur ces îles. Americ Vespuce en a le premier connoissance. Depuis lui, des navigateurs Anglois & François en ont connoissance. Premier établissement dans ces îles. Détail sur la maniere dont il se fait. Premiere année. Seconde année. Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

CHAP. IV. *Détails sur l'histoire naturelle des îles Malouines,* 54

Aspect qu'elles présentent. Leur position géographique. Des ports. Des marées. Des vents. Des eaux. Du sol. Tourbe & ses qualités. Des plantes. Gommier résineux. Plante propre à faire de la biere. Des fruits. Des fleurs. Plantes marines. Des coquilles. Des animaux. Il n'y a qu'un seul quadrupede. Des oiseaux à pieds palmés. Ils sont en grand nombre. Oiseaux à pieds non palmés. Des amphibiés. Des poissons. Des crustacées.

CHAP. V. *Navigacion des îles Malouines à Rio Janeiro; jonction de la Boudeuse avec l'Etoile, Hostilités des Portugais contre les Espagnols. Etat des revenus que le Roi de Portugal tire de Rio Janeiro,* 74

Départ des Malouines pour Rio-Janeiro. Entrée à Rio-Janeiro. Discussion au sujet du salut. Jonction avec la flûte l'Etoile. Difficultés qu'éprouve un vaisseau Espagnol de la part du Vice-roi. Secours que nous donnons aux Espagnols. Visite du Vice-

roi à bord de la frégate. Hostilités des Portugais contre les Espagnols. Mauvais procédés du Viceroi à notre égard. Ils nous déterminent à partir de Rio-Janeiro. Détails sur les richesses de cette place. Réglemens pour l'exploitation des mines. Mines de diamans. Précautions contre la contrebande. Mines d'or. Revenu que le Roi de Portugal tire de Rio-Janeiro.

CHAP. VI. *Départ de Rio Janeiro. Second voyage à Montevideo; avaries qu'y reçoit l'Etoile,* 86

Départ de Rio-Janeiro. Eclipsé de soleil. Entrée dans la riviere de la Plata. Seconde relâche à Montevideo. Nouvelles que nous y apprenons. Avaries que reçoit l'Etoile. Il faut la faire monter à la Encenada de Baragan. Elle s'y raccommode. Détails sur cette espece de port. Départ de plusieurs vaisseaux pour l'Europe; arrivée de quelques autres.

CHAP. VII. *Détails sur les Missions du Paraguai & l'expulsion des Jésuites de cette province,* 94

Date de l'établissement des Missions. Conditions stipulées entre la Cour d'Espagne & les Jésuites. Zele & succès des Missionnaires. Révolte des Indiens contre les Espagnols. Cause de leur mécontentement. Ils prennent les armes & sont battus. Troubles apaisés. Les Indiens paroissent dégoûtés de l'administration des Jésuites. Gouvernement des Missions montré en perspective. Détails intérieurs de l'administration. Conséquences qu'on en tire. Expulsion des Jésuites de la Province de la Plata. Mesures prises à ce sujet par la Cour d'Espagne. Mesures prises par le Gouverneur général. Le secret est au moment d'être divulgué par un accident imprévu. Conduite du Gouverneur général. Les Jésuites sont arrêtés dans toutes les villes Espagnoles. Arrivée à Buenos-Aires des Caciques & des Corregidors des Missions. Ils paroissent publiquement devant le Gouverneur général. Quelle étoit l'étendue des Missions. Détail sur l'entrée du Gouverneur général dans les Missions. Relation de cet événement publiée à Buenos-Aires.

CHAP. VIII. *Départ de Montevideo ; navigation jusqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevue avec les Patagons ; navigation jusqu'à l'île Sainte-Elisabeth,*

112

L'Etoile part de la Encenada pour Montevideo. Danger de cette navigation. Perte de trois hommes. Préparatifs du départ. Etat des équipages en partant de Montevideo. Départ de Montevideo. Position de cette ville déterminée astronomiquement. Sondes & navigation jusqu'au détroit de Magellan. Vigie non marquée sur les cartes. Vue du cap des Vierges. Sa position. Discussion sur cette position donnée au cap des Vierges. Digression sur les instrumens propres à observer en mer la longitude. Difficultés essuyées avant que d'entrer dans le détroit. Remarque sur la qualité du fond à l'entrée du détroit. Remarques nautiques sur cette entrée. Description du cap d'Orange, sa bâture. Mouillage dans la baie de Possession. Passage du premier goulet. Vue des Patagons. Américains de la terre de Feu. Mouillage dans la baie Boucault. Entrevue avec les Patagons. Description de ces Américains. Qualité du sol de cette partie de l'Amérique. Remarque sur les marées. Second mouillage dans la baie Boucault. Observation de longitude. Perte d'une ancre. Passage du second goulet. Mouillage près de l'île Sainte-Elisabeth. Description de cette île.

CHAP. IX. *Navigation depuis l'île Sainte-Elisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan ; détails nautiques sur cette navigation,*

136

Difficultés du passage le long de l'île Sainte-Elisabeth. Mauvais tems, nuit fâcheuse. Mouillage dans la baie Duclos. Description de cette baie. Nouvelle observation sur les marées. Description d'un cap singulier. Description du cap Forward. Mouillage dans la baie Françoisé. Avis sur ce mouillage. Mouillage dans la baie Bougainville. Relâche dans cette baie pour y faire de l'eau & du bois. Observations astronomiques & météorologiques. Description de cette partie du détroit. Reconnoissance faite de plusieurs ports aux terres de Feu. Rencontre de Sauvages. Baie & port de

F f f ij

Beaubassin; sa description. Baie de la Cormorandiere. Baie & port de la Cascade. Description du pays. Utilité des trois ports décrits précédemment. Départ de la baie Bougainville. Mouillage dans la baie Fortescù. Détails des contrariétés que nous y essayons. Traces trouvées du passage des Anglois. Observations astronomiques & nautiques. Rencontre & description des Pecherats. Accident funeste qui arrive à l'un d'eux. Continuation du mauvais tems. Danger que court la frégate. Ouragan violent. Assertion discutée sur le canal de la Sainte-Barbe. Utilité à retirer de la connoissance de ce canal. Coup de vent de la plus grande force. Sortie de la baie Fortescù. Description du détroit depuis le cap Galant jusqu'au débouquement. Nuit critique. Sortie du détroit; description de cette partie. Point de départ du détroit de Magellan. Observations générales sur cette navigation. Conclusion qu'on en tire.

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Navigation depuis le détroit de Magellan jusqu'à l'arrivée à l'île Taïti; découvertes qui la précédent, 175*

Direction de la route en sortant du détroit. Observation sur le gisement des côtes du Chili. Ordre de marche de la Boudeuse & de l'Etoile. Perte d'un matelot tombé à la mer. Terre de David cherchée inutilement. Incertitude sur la latitude de l'île de Pâques. Observations météorologiques. Observations astronomiques comparées avec l'estime de la route. Rencontre des premières îles. Observations sur une de ces îles, Elle est habitée malgré sa petitesse. Suite d'îles rencontrées. Description de la plus grande. Première division nommée *archipel dangereux*. Erreur dans les cartes de cette partie de la mer Pacifique. Observations astronomiques comparées avec l'estime de la route. Observations météorologiques. Usage avantageux de la poudre de limonade & de l'eau de mer desalée. Seconde division d'îles nommée *archipel de Bourbon*. Vue de Taïti. Manœuvres pour y aborder. Premier trafic avec les Insulaires. Description de la côte

vue du large. Continuation du trafic avec les Insulaires. Mouillage à Taïti. Embarras pour amarrer les navires.

CHAP. II. *Séjour dans l'île Taïti ; détail du bien & du mal qui nous y arrivent ,* 192

Descente à terre. Visite au chef du canton. Description de sa maison. Réception qu'il nous fait. Campement à terre projeté de notre part. Opposition de la part des Insulaires. Ils y consentent & à quelles conditions. Camp établi pour les malades & les travailleurs. Précautions prises ; conduite des Insulaires. Secours que nous en tirons. Mesures prises contre le vol. Usage singulier du pays. Beauté de l'intérieur de l'île. Présent fait au Chef de volailles & de graines d'Europe. Visite du Chef d'un canton voisin. Meurtre d'un Insulaire. Perte de nos ancres , danger que nous courons. Détail des manœuvres qui nous sauvent. Autre meurtre de trois Insulaires. Précautions prises contre les suites qu'il pouvoit avoir. Continuation du danger que courent les vaisseaux. Paix faite avec les Insulaires. Appareillage de l'Etoile. Inscription enfouie. Appareillage de la Boudeuse ; nouveau danger qu'elle court. Départ de Taïti , perte que nous y avons essuyée. Regret des Insulaires à notre départ. L'un d'eux s'embarque avec nous à sa demande & celle de sa nation.

CHAP. III. *Description de Taïti ; mœurs & caractère des habitans ,* 209

Position géographique de Taïti. Mouillage meilleur que celui où nous étions. Aspect du pays. Ses productions. Il ne paroît pas qu'il y ait de mines. Il y a de belles perles. Animaux du pays. Observations météorologiques. Bonté du climat, vigueur des habitans. Quelle est leur nourriture. Il y a dans l'île deux races d'hommes. Détails sur quelques-uns de leurs usages. Leurs vêtements. Usage de se piquer la peau. Police intérieure. Ils sont en guerre avec les îles voisines. Usage important. Pratique au sujet des morts. Pluralité des femmes. Caractère des Insulaires. Détails sur quelques-uns de leurs ouvrages. Construction de leurs

bateaux. Leurs étoffes. Détails sur le Taitien amené en France. Raifons pour lesquelles on l'a amené. Son féjour à Paris. Son départ de cette ville. Moyen pris pour le renvoyer chez lui. Nouveaux détails sur les mœurs de Taiti. Iles voisines. Inégalité des conditions. Usage de porter le deuil. Secours réciproques dans les maladies. Remarques sur la langue.

CHAP. IV. *Départ de Taiti; découverte de nouvelles îles; navigation jufqu'à la sortie des grandes Cyclades, 233*

Vue d'Oumaitia. Direction de la route. Observations astronomiques. Seconde division d'îles. Vue de nouvelles îles. Echanges faits avec les Insulaires. Description de ces Insulaires. Description de leurs pirogues. Suite d'îles; position de ces îles qui en forment la troisième division. Observations météorologiques. Situation critique où nous nous trouvons. Rencontre de nouvelles terres. Débarquement à une des îles. Méfiance des Insulaires. Ils attaquent les François. Description des Insulaires. Quelles font leurs armes. Description du lieu où on a débarqué. Continuation de la route entre les terres. Aspect du pays. Tentatives pour chercher un mouillage. Ce qui nous empêche d'y mouiller. Nouvelle tentative pour faire ici une relâche. Conjectures sur ces terres. Différences entre l'estime & les observations.

CHAP. V. *Navigation depuis les grandes Cyclades, découverte du golfe de la Louifiade, extrémités où nous y sommes réduits; découvertes de nouvelles îles; relâche à la nouvelle Bretagne, 255*

Direction de la route en quittant les Cyclades. Rencontre consecutive de brifans. Indices de terres. Changement forcé dans la direction de la route. Réflexions géographiques. Découverte de nouvelles terres. Situation critique dans laquelle nous nous trouvons. Dangers multipliés qui nous environnent. Extrémités auxquelles nous sommes réduits. Nous doublons enfin les terres du golfe. Rencontre de nouvelles îles. Description des Insulaires.

Tentative inutile pour trouver un mouillage. Parages dangereux. Nouvelle tentative pour trouver une relâche. Les Insulaires attaquent nos bateaux. Description de leurs canots. Description des Insulaires. Suite de nos découvertes. Description d'Insulaires qui s'approchent des navires. Relâche à la nouvelle Bretagne. Qualités & indices du mouillage. Description du port & des environs. Rencontre singuliere. Traces d'un campement Anglois. Productions du pays. Disette cruelle que nous éprouvons. Observations de longitude. Description de deux insectes. Matelot piqué par un serpent d'eau. Tems affreux qui nous persécute. Tremblement de terre. Efforts infructueux pour trouver des vivres. Description d'une belle cascade. Notre situation empire chaque jour. Sortie du port Praslin.

CHAP. VI. *Navigation depuis le port Praslin jusqu'aux Moluques ; relâche à Boëro ,* 286

Distribution de hardes aux matelots. Extrême disette des vivres. Description des habitans de la nouvelle Bretagne. Ils attaquent l'Etoile. Description de la partie septentrionale de la nouvelle Bretagne. Ile des Anachorettes. Archipel nommé par nous l'*Echiquier*. Danger que nous y courons. Vue de la nouvelle Guinée. Vents & courans que nous ressentons. Observations comparées avec l'estime de la route. Passages de la ligne. Tentatives inutiles faites à terre. Suite de la nouvelle Guinée. Danger caché. Perte du maître d'équipage. Navigation embarrassante. Passage de la ligne pour la quatrième fois. Description du canal par lequel nous débouquons. Cinquieme passage de la ligne. Discussion sur le cap Mabo. Entrée dans l'archipel des Moluques. Rencontre d'un Negre. Vue de Ceram. Remarque sur les mousfons dans ces parages. Projet pour notre sûreté. Triste état des équipages. Bâture du golfe de Cajeli. Relâche à Boëro. Embarras du Résident Hollandois. Bonne reception qu'il nous fait. Police de la Compagnie des Indes Hollandoises. Détails sur l'île de Boëro ; sur les naturels du pays. Peuple sage. Productions de Boëro. Bons procédés du Résident à notre égard. Conduite

d'Aotourou à Boëro. Bonne qualité des vivres qu'on y trouve. Observations sur les mouffons & les courans. Remarque sur les tremblemens de terre. Sortie de Boëro. Observations astronomiques.

CHAP. VII. *Route depuis Boëro jusqu'à Batavia*, 319

Difficultés de la navigation dans les Moluques. Route que nous faisons. Avis nautique. Vue du détroit de Button. Description de l'entrée. Aspect du pays. Premier mouillage. Trafic avec les habitans. Second, troisième & quatrième mouillages. Avis nautiques. Suite & description du détroit. Cinquième & sixième mouillages. Sortie du détroit de Button, description de la passe. Remarques sur cette navigation. Grande visite que les Insulaires nous font. Situation des Hollandois à Button. Remarques sur cette navigation. Avantages de la route précédente. Passage du détroit de Saleyer. Description de ce passage. Description de cette partie de l'île Celebes. Difficultés de la navigation dans ces parages. Suites de la direction de la route. Observations générales sur cette navigation. Inexactitude des cartes connues de cette partie. Vue de l'île Java. Observations géographiques. Rencontre de navires Hollandois. Route le long de Java. Erreur dans l'estime de notre route. Causes de cette erreur. Route jusqu'à Batavia. Nouvelle erreur dans notre estime. Mouillage à Batavia.

CHAP. VIII. *Séjour à Batavia ; détails sur les îles Moluques*, 350

Cérémonial à l'arrivée. Visite au Général de la Compagnie des Indes Hollandoises. Amusemens qu'on trouve à Batavia. Beautés de ses dehors. Intérieur de la ville. Richesses & luxe des habitans. Détails sur l'administration de la Compagnie. Ordre des emplois au service de la Compagnie. Ses domaines sur l'île Java. En combien de souverainetés est partagée cette île. Commerce de Batavia. Détails sur les îles Moluques. Gouvernement d'Amboine. Gouvernement de Banda. Gouvernement de Ternate.

nate. Gouvernement de Macassar. Politique que les Hollandois ont suivie & suivent dans les Moluques relativement aux épiceries. Maladies contractées à Batavia.

CHAP. IX. *Départ de Batavia ; relâche à l'île de France , au cap de Bonne-Espérance , à l'Ascension ; retour en France ,* 372

Détail sur la route à faire pour sortir de Batavia. Sortie du détroit de la Sonde. Route jusqu'à l'île de France. Vue de l'île Rodrigue. Atterrage à l'île de France. Danger que court la frégate. Avis nautique. Relâche à l'île de France. Détail de ce que nous y faisons. Perte de deux Officiers. Départ de l'île de France. Route jusqu'au cap de Bonne - Espérance. Mauvais tems que nous effuyons. Avis nautiques. Relâche au cap de Bonne-Espérance. Détail sur le vignoble de Constance. Etat des Hollandois au cap. Départ du cap. Vue de Sainte-Helene. Relâche à l'Ascension. Départ de l'Ascension. Passage de la ligne. Rencontre du Swallow. Erreur dans l'estime de notre route. Vue d'Ouefant. Coup de vent qui nous dégraye. Arrivée à Saint-Malo.

VOCABULAIRE de l'île Taiti, 389

OBSERVATIONS de M. Pereyre sur l'organe de la prononciaion d'Aotourou & sur la langue de son île,

403

Fin de la Table des Matieres.

E R R A T A.

Page 21, ligne 13, quarante tonneaux de lest, ajoutez de fer.

Page 32, ligne 7, au lieu de days, lisez pays.

Page 111, ligne 17, au lieu de Guatiguafa, lisez Guatiguafu.

Page 116, ligne dernière, au lieu de ayant en hauteur, lisez ayant en hauteur.

Page 117, ligne 10, au lieu de Quebrantaneffos, lisez Quebrantaefios.

Page 147, ligne 14, au lieu de distingâmes, lisez distinguâmes.

Page 151, ligne 19, au lieu de remarquer, lisez remorquer.

Page 152, à la note 1, ligne 8, au lieu de Descardes, lisez Descordes.

Page 157, ligne 28, au lieu de barifa, lisez baiffa.

Page 183, ligne 29, au lieu de tertes, lisez terres.

Page 202, ligne 20, au lieu de enclablure, lisez encablure.

Page 205, ligne 23, au lieu de inscrite, lisez inscrit.

Page 229, ligne 20, au lieu de pend, lisez prend.

Page 261, ligne 6, au lieu de, petire, lisez petite.

Page 311, avant-dernière ligne, au lieu de orencaics, lisez orencaies.

Page 328, ligne 15, au lieu de qu'il, lisez qu'elle.

Fin de la Table des Matières.

Avis au Relieur pour la disposition des Cartes.

- Pl.* 1. regardant la page 1.
Pl. 2. regardant la page 27.
Pl. 3. regardant la page 45.
Pl. 4. regardant la page 115.
Pl. 5. regardant la page 143.
Pl. 6. regardant la page 147.
Pl. 7. regardant la page 179.
Pl. 8. regardant la page 185.
Pl. 9. regardant la page 235.
Pl. 10. regardant la page 241.
Pl. 11. regardant la page 255.
Pl. 12. regardant la page 265.
Pl. 13. regardant la page 267.
Pl. 14. regardant la page 273.
Pl. 15. regardant la page 287.
Pl. 16. regardant la page 291.
Suite de la *Pl.* 16. regardant la page 297.
Pl. 17. regardant la page 303.
Pl. 18. regardant la page 321.
Pl. 19. regardant la page 343.

Avis pour les Figures.

- Fig.* 1. regardant la page 221.
Fig. 2. regardant la page 238.
Fig. 3. regardant la page 268.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de M. le Chancelier un Manuscrit intitulé; *Voyage autour du Monde*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, le 15 Janvier 1771,
DUCLOS.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT: Notre amé le sieur CHARLES SAILLANT, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public le *Voyage autour du Monde par M. DE BOUGAINVILLE*, s'il Nous plaîsroit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle du notre Château du Louvre & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causé pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-septieme jour du mois de Février l'an mil sept cens soixante-onze, & de notre Regne le cinquante-sixieme, Par le Roi en son Conseil, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 1468 fol. 445, conformément au Règlement de 1723, A Paris ce 2 Mars 1771, J. HERISSANT, Syndic.